

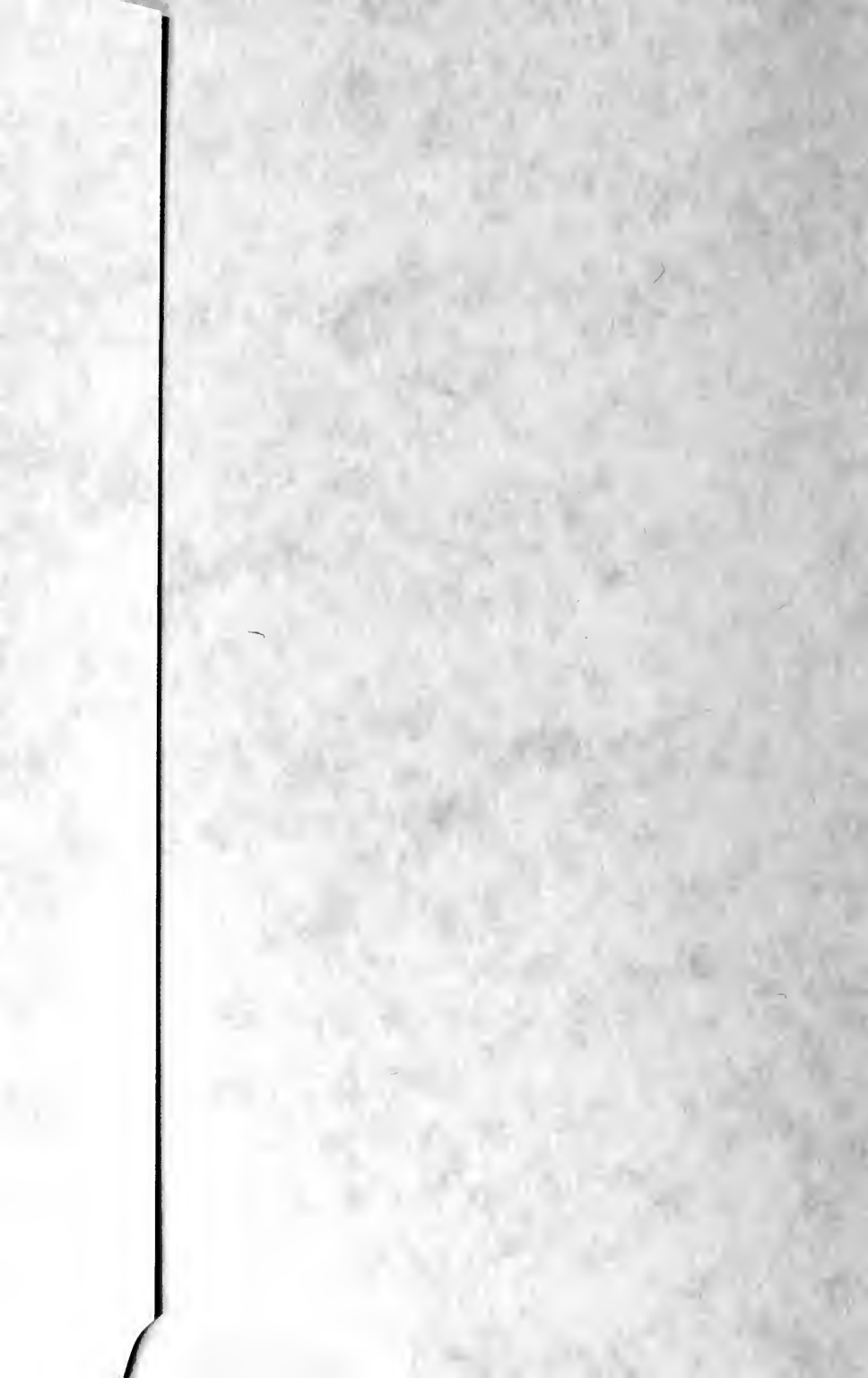
HENRI D'ALMERAS

La Vie Parisienne
sous
Louis-Philippe



REVUE DE
DE NOMBRÉES

Albin MICHEL ÉDITEUR



PC
284
- 30
1770
100

La Vie Parisienne

sous le Règne de Louis-Philippe

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(A la librairie ALBIN MICHEL)

Le Marquis de Sade. Un volume.

Une Amoureuse (Pauline Bonaparte). Un volume.

Marie-Antoinette et les Pamphlets royalistes et révolutionnaires. Un volume.

La Vie parisienne sous la Révolution et le Directoire. Un volume.

La Vie parisienne sous le Consulat et l'Empire. Un volume.

La Vie parisienne sous la Restauration. Un volume.

La Vie parisienne sous le règne de Louis-Philippe. Un volume.

La Vie parisienne sous la République de 1848. Un volume.

HENRI D'ALMERAS

La
Vie Parisienne

sous le Règne de Louis-Philippe

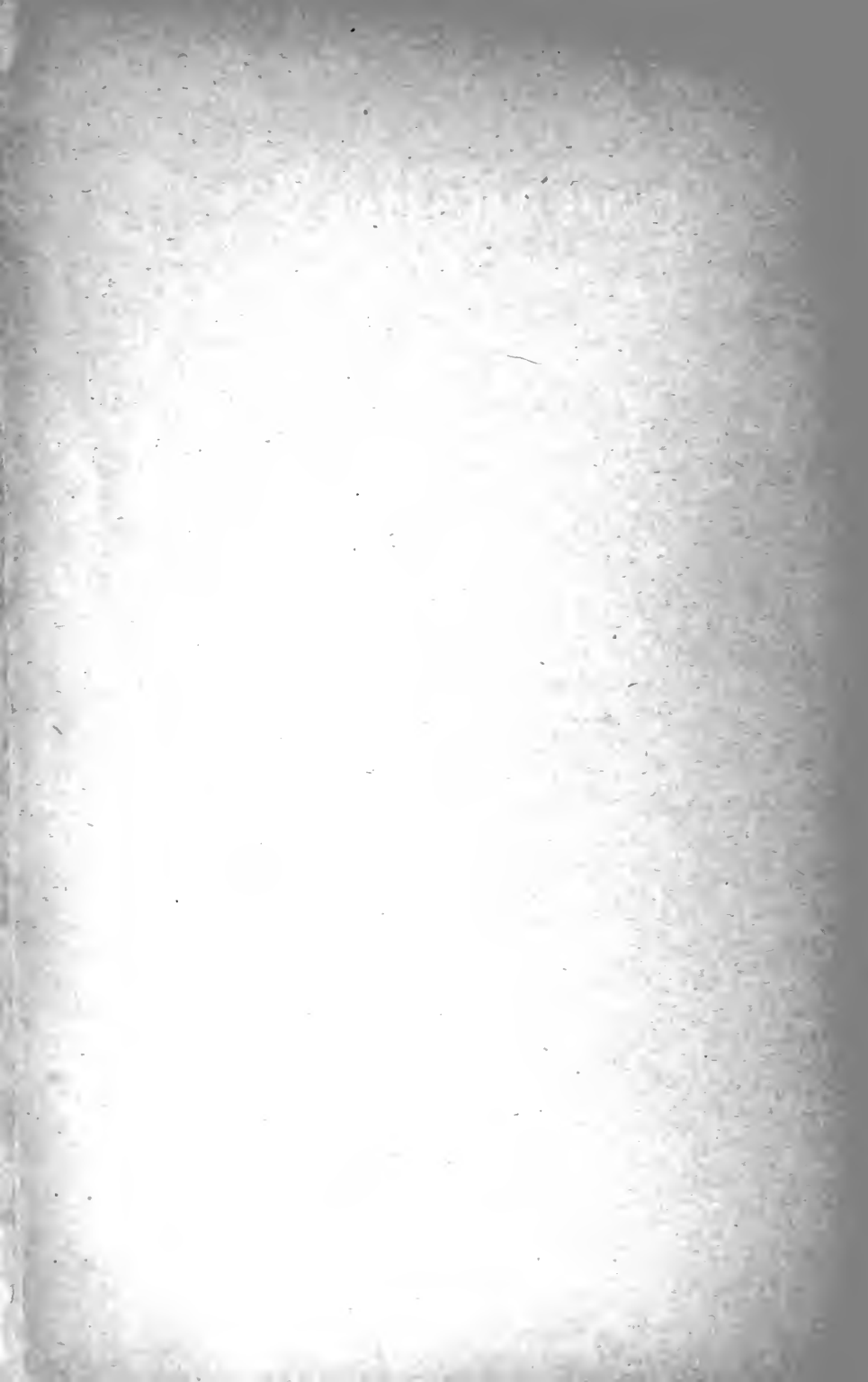


PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Les Plaisirs de l'Hiver

LA VIE PARISIENNE

Sous le règne de Louis-Philippe

I

LA RUE

La population de Paris atteindra et dépassera même, à la fin de cette période, le chiffre de 1.000.000. De 909.000 habitants en 1836, elle s'élèvera, dix ans après, en 1846, à 1.053.000.

Cette population, au lendemain de la Révolution de 1830, est avide de progrès, mais il en est un qu'on s'obstine à lui refuser, le progrès des lumières. L'éclairage, au moins pendant les premières années du règne, reste aussi défectueux que sous la Restauration. Lesur le constate et le déplore dans son *Annuaire* de 1836 (1), et il

(1) A la date du 1^{er} janvier.

donne par la même occasion une statistique qui peut avoir son intérêt.

« Les lanternes ou réverbères, dit-il, qui éclairaient les rues de Paris pendant la nuit étaient au nombre de 5.339 au 1^{er} janvier, et contenaient 12.643 becs de lumière, divisés en 6.345 becs permanents et 6.298 becs variables. Les becs variables ne répandent point la lumière à certaines phases de la lune ; c'est celle-ci qui reste chargée de nous éclairer, que le temps soit couvert ou non. Les becs permanents sont contenus dans 2.688 lanternes ; ces lanternes sont marquées d'un P à la droite de leur boîte. Les becs variables sont contenus dans 2.651 lanternes et ne portent aucune marque.

« Pour compléter l'éclairage de la capitale, il faut ajouter encore 11 becs de lumière d'après le système Bordier-Marcet, et 205 becs d'éclairage au gaz (1). C'est à ces 205 au gaz que se bornent les progrès faits par l'Administration depuis douze ans. »

On distinguait alors, suivant les époques, *l'allumage plein* et le *demi-allumage*. Dans ce dernier cas, la lune se chargeait tant bien que mal de remplacer les becs variables, et comme il n'y

(1) L'éclairage au gaz était encore tout récent. Le premier bec de gaz avait été placé rue de la Paix dans la nuit du 31 décembre 1829.

avait des becs permanents que dans les rues, il arrivait souvent aux quais, boulevards, ponts et places publiques de ne pas être éclairés du tout. Les malandrins coupeurs de bourse et chouri-neurs (1) en profitaient de leur mieux (2).

L'industrie des transports avait fait des progrès beaucoup plus rapides et c'est une des caractéristiques de cette époque.

En 1836, 378 voitures du genre omnibus (3), appartenant à diverses compagnies, roulaient du matin au soir, dans Paris. La recette moyenne par jour s'élevait à 30.000 francs. Quelques années plus tard, en 1842, il existait douze types de ces voitures, dont les noms sont en général assez bizarres :

BATIGNOLLAISES (*des Batignolles au Cloître Saint-Honoré*);

BÉARNAISES (*de la place de la Bourse à la place Saint-Sulpice; de la place de la Bastille aux Invalides*);

CITADINES (*de Belleville au Gros Caillou; de la place Dauphine à Belleville*);

(1) Ou plutôt surineurs (de surin, couteau), mais celui qui prononça ce mot devant Eugène Suë et qui le lui fit connaître était probablement un auvergnat.

(2) Mme de Girardin écrivait dans une de ses *Lettres parisiennes* du 21 décembre 1844, que Paris était devenu à cette époque « un repaire de brigands ».

(3) Luteciennes, Eoliennes, Sylphides, Atalantes, Josephines, Zephirines, Obligeantes, Vigilantes, etc.

CONSTANTINES (*de Chaillot à la Villette*);

DAMES RÉUNIES (*de Grenelle à l'église Saint-Laurent; de la Villette à la place Saint-Sulpice*);

DILIGENTES (*de la rue Saint-Lazare, 72, à la barrière de Charenton; des Batignolles à la rue du 29-Juillet*);

FAVORITES (*du Faubourg Poissonnière à l'École de Médecine; des bains de Tivoli à Vaugirard; de Montmartre aux Gobelins; de la barrière Saint-Denis à la barrière d'Enfer*);

GAZELLES (*de la rue des Pyramides au Pont de Bercy*);

HIRONDELLES (*de la rue Rochechouart à la rue Mouffetard; de la barrière Rochechouart à la barrière Saint-Jacques*);

OMNIBUS (*Madeleine-Bastille; des Filles du Calvaire au Roule; de la barrière Blanche à l'Odéon; de la barrière du Trône au Carrousel; de la Bastille à la rue Saint-Lazare, au Chemin de fer; de Passy au Carrousel; du Pont de Neuilly à la Madeleine, de la Bastille à Bercy, de la barrière de la Rapée au Louvre*);

PARISIENNES (*de la barrière Montparnasse au boulevard du Temple; de Vaugirard à la place Saint-Sulpice; de la place de l'École-Polytechnique à la rue Chabrol*);

TRICYCLES (*de la rue de Cléry à la barrière de Sèvres.*)

Lancés vers 1838, les Tricycles n'avaient pas réussi et ils avaient été absorbés par la compagnie générale des omnibus.

Toutes ces compagnies rivales avaient fixé le même prix pour la course, trente centimes. Les correspondances furent établies vers 1830.

Gênées dans leur course, par le nombre croissant et les dimensions sans cesse augmentées des omnibus, les lourdes voitures d'autrefois, berlines ou landaus, cédaient la place de plus en plus à des véhicules légers, cabriolets à quatre roues, à six roues, calèches ou briskas. En 1845 on vit circuler des petits coupés, très bas et d'une forme assez disgracieuse. On les appelait des Broughams parce que lord Brougham avait été le premier à en faire usage.

Un autre procédé de locomotion, destiné à relier Paris à sa banlieue, fut inauguré en 1837, le chemin de fer. C'est le 25 août 1837 que celui de Paris à Saint-Germain, le plus ancien, commença à fonctionner.

« Une gare provisoire avait été établie place de l'Europe, en attendant que l'autorité permit de la rapprocher du centre de Paris (1). Le chemin

(1) On avait songé à transformer la Madeleine en gare. La gare définitive fut construite rue St-Lazare, 120.

s'arrêtait au Pecq, en attendant qu'on trouvât le moyen de lui faire traverser la Seine et de le mener jusqu'à la place du Château... Dans un salon qu'avait décoré le sculpteur Feuchères, se réunirent la reine, les ducs d'Orléans, d'Aumale et de Montpensier, la duchesse d'Orléans et les autres princesses de la famille royale ; le ministre du Commerce (1), le préfet de la Seine (2), le préfet police (3), le directeur général des ponts et chaussées, le comte de Flahaut, et un grand nombre de notabilités. On partit à deux heures (4) et le trajet s'accompliten vingt-cinq minutes. Le duc d'Orléans et le duc d'Aumale s'étaient placés à l'air libre, sur une banquette de l'impériale, à côté de M. Emile Clapeyron (5).

La plupart des voyageurs allaient en chemin de fer pour la première fois et les populations échelonnées sur le parcours n'avaient jamais vu de wagons emportés par la vapeur. Au Pecq, se tenaient sous les armes les gardes nationaux de Saint-Germain ; l'artillerie salua l'arrivée du convoi ; les clameurs enthousiastes d'une foule com

(1) Martin du Nord.

(2) Le comte de Rambuteau.

(3) Delessert.

(4) Une trompe donnait alors le signal du départ des trains.

(5) Un des deux ingénieurs qui dirigèrent les travaux de construction du chemin de fer de Saint-Germain. L'autre était Stéphane Mony.

acte se mêlaient au bruit du canon. C'était un spectacle inconnu, une promesse d'avenir, le début d'une vie nouvelle.

Le retour s'effectua en trente minutes (1). »

Quelques jours après, Mme de Girardin voulut essayer ce nouveau mode de transport. Elle a raconté son voyage, sans grand enthousiasme(2).

« ... Nous sommes allé, dit-elle, à Saint-Germain par le chemin de fer : c'était un devoir pour nous ; toute invention nouvelle nous réclame ; nous sommes tenu d'en parler à tout prix. Donc hier nous sommes parti de chez nous à cinq heures du soir pour aller à Saint-Germain, et nous étions de retour à neuf heures ! Nous avons mis quatre heures pour faire ce trajet pour aller et venir. C'est admirable ! les méchants prétendent qu'on irait plus vite avec des chevaux. Voilà comme cela est arrivé : nous étions rue de Londres à cinq heures un quart ; la foule encombra la porte qu'on n'ouvrait pas ; nous attendons, nous attendons à la porte. Enfin on ouvre : nous entrons dans une espèce de couloir en toile verte ; il n'y a qu'un seul bureau. Tous les voyageurs sont mêlés : voyageurs à 1 fr. 50, voyageurs à 1 franc. Il n'y a qu'un bureau, qu'une entrée... Nous atten-

(1) EMILÉ DE LA BEDOLLIÈRE, *Histoire des environs de Paris*. Paris, s. d. (vers 1860), p. 101.

(2) *Lettre Parisienne* du 1^{er} septembre 1837.

dons, nous attendons dans le couloir vert un grand quart d'heure, au milieu de la foule, comme nous avons attendu à la porte. Enfin nous arrivons au bureau : là on nous donne trois petits papiers jaunes, et nous pénétrons dans une vaste salle gothique remplie de peintures. Ici les voyageurs se séparent : les trente sous vont à droite, les vingt sous vont à gauche. La salle est vaste et belle ; on peut nous croire, nous avons eu le temps de l'admirer. Là nous attendons, nous attendons ; il n'est que 6 heures 10 minutes, on doit partir à 7 heures. Patience ! Nous voyons arriver des voyageurs avec des paquets ou des paniers ; des enfants voyageurs charment nos ennuis en jouant de divers instruments dont ils obtiennent divers sous plus ou moins sauvages...

Le temps passe et nous attendons toujours : il est 6 heures et demie, nous attendons, nous attendons. Enfin on entend un roulement : c'est l'arrivée des voyageurs de Saint-Germain ; tout le monde se précipite aux fenêtres ; toutes les voitures, tous les wagons s'arrêtent ; la cour est vide : çà et là, deux ou trois inspecteurs, rien de plus ; mais on ouvre les portières des wagons... et alors en un clin d'œil, une fourmilière de voyageurs s'échappent des voitures et la cour est pleine de monde subitement... La foule improvisée monte aussitôt vers les galeries de Saint-Germain, et disparaît.

A notre tour maintenant. Nous attendons encore un peu, mais ce spectacle nous avait intéressé et nous étions plus patient. Enfin, nous descendons dans la cour. Nous montons dans une berline, nous y sommes fort à l'aise et bien assis. Là nous attendons, nous attendons que tous les voyageurs soient emballés...

Enfin le cor se fait entendre, nous recevons une légère secousse, et nous partons. Il était 7 heures moins un quart ; le voyage a été aussi agréable que l'attente avait été fatigante ; le plaisir de courir si vite nous faisait tout oublier. Dans les voitures, évitez la banquette qui est près des roues, c'est la moins bonne place. Mais vivent les chemins de fer ! Nous persistons à dire que c'est la manière la plus charmante de voyager (1) ; on va avec une rapidité effrayante et cependant on ne sent pas du tout l'effroi de cette rapidité... Malheureusement nous sommes négligents en France, et nous avons l'art de gâter les plus belles inventions par notre manque de soins ; on va à Saint-Germain en vingt-huit minutes, c'est vrai, mais on fait attendre les voyageurs une heure à Paris et trois quarts d'heure à Saint-Ger-

(1) Ce fut l'avis de beaucoup de Parisiens. Dans les soixante premiers jours le chemin de fer de Paris à St-Germain transporta 362.463 voyageurs et le chiffre des recettes s'éleva à 440.216 fr. 05.

main, ce qui rend la promptitude du voyage inutile. »

Il ne devait y avoir à l'origine, d'après l'acte de concession, qu'une catégorie de places payées par les voyageurs à raison de 7 centimes et demi par kilomètre, mais la compagnie obtint l'autorisation d'ajouter des voitures de luxe, et les prix furent ainsi fixés, pour le trajet de Paris à Saint-Germain.

	la semaine	les dimanches et fêtes
WAGONS. . .	1 fr. 25	1 fr. 50
DILIGENCES . .	1 fr. 50	1 fr. 75
COUPÉS . . .	2 »	2 »

On pouvait retenir à l'avance des places de diligences et de coupés, moyennant un supplément de cinquante centimes.

L'inauguration du chemin de fer de Paris à Versailles (rive droite) eut lieu le 2 août 1839, et celle du chemin de fer, Paris à Versailles (rive gauche) le 10 septembre 1840.

C'est sur cette dernière ligne (1) qu'eut lieu le 8 mai 1842 une catastrophe qui est restée célèbre. A 5 heures et demie du soir un peu après la station de Bellevue, l'essieu d'une des locomotives se rompit. Les wagons montèrent l'un sur l'autre et prirent feu. Il y eut une centaine de victimes,

(1) Sa gare parisienne était située barrière du Maine.

parmi lesquelles l'amiral Dumont d'Urville, sa femme et son fils. Cet accident provoqua dès le lendemain à l'Académie des Sciences une discussion sur les chemins de fer et les réformes qu'il convenait d'introduire dans leur construction et leur fonctionnement. On y blâma l'usage des doubles locomotives et surtout l'habitude d'enfermer les voyageurs dans les wagons, habitude qui, dans la catastrophe qui venait de se produire, avait considérablement augmenté le nombre des victimes et la gravité des blessures.

Trois autres lignes, qui rapprochaient Paris de sa banlieue, furent inaugurées, dans le cours du règne, après celle que nous venons d'indiquer : en septembre 1840, Paris à Corbeil (exploitée par la compagnie d'Orléans), — le 10 juin 1846, Paris à la frontière belge (exploitée par la compagnie du Nord), — le 23 juin de la même année, Paris à Sceaux. Il y eut désormais à Paris cinq gares : rue Saint-Lazare (Paris-Saint-Germain et Paris-Versailles, rive droite), — barrière du Maine (Paris-Versailles, rive gauche), — boulevard de l'Hôpital, près du jardin des Plantes (Paris-Corbeil), — boulevard de Strasbourg (Paris à la frontière belge) — barrière d'Enfer (Paris à Sceaux).

L'accroissement notable des véhicules de tout genre n'avait pas diminué le nombre des petits industriels de la rue. Marchands d'amadou et d'al-

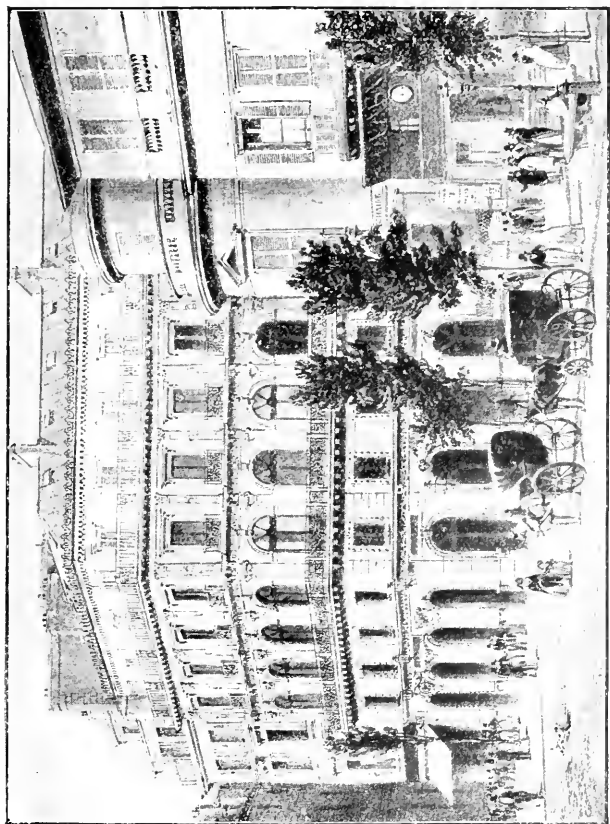
lumettes, marchands d'encre, marchands de cure-dents, marchands de parfum du sérail, marchands de coco, marchands de contre-marques, etc., etc., ils pullulaient.

On continuait à vendre des gâteaux de Nanterre, comme sous l'Empire, et c'était encore une belle Madeleine (1) qui en avait le plus grand débit. Cette pauvre fille devint la maîtresse du comte de M... qui l'abandonna bientôt. Elle l'aimait, elle se tua. On trouva son cadavre en 1846 dans le canal Saint-Martin.

Aux commerçants pourvus de patente, et qui avaient une boutique, petite ou grande, « au pâtis-sier de Vaugirard » dont le souvenir, à défaut du nom, survit, à Lesage qui excellait dans la fabrication de pâtés froids, à Cretaine qui vendait, aux environs de la rue Dauphine, des petits pains au beurre, au marchand de galettes du Gymnase, successeur du père Coupe-Toujours (2), et à celui qui, posté dans une sorte de réduit entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin, consommait chaque semaine pour ses galettes cinq sacs de farine et sept cents livres de beurre, à tous ces personnages importants, bien rentés, sûrs de leur clientèle, des

(1) On l'a confondue avec la première belle Madeleine, celle de l'Empire.

(2) Le premier du nom. Il avait débuté pendant la Révolution et il prit sa retraite sous la Restauration.



La Maison d'Or. Côté des Italiens.

petits marchands ambulants ou campés sur une place, au coin d'une rue, essayaient, avec plus ou moins de succès, de faire concurrence.

Dans la rue du Havre, sous une voûte où débouchait la rue Beaubourg, se tenait, insensible à toutes les intempéries, le marchand de tripes à la mode de Caen. Il y resta jusqu'en 1863.

Le père Tourniquet, qui mourut en 1877, à 102 ans — la mort semblait avoir oublié ce marchand d'oublis — suivait, chaque jour, sa boîte à la main, le même itinéraire. On ignorait son nom. Presque personne ne savait que cet homme d'aspect débonnaire, rédacteur à la *Sentinelles* (1) en 1830, avait été condamné en 1834 à six mois de prison pour délit de presse et que, réfugié en Suède, il y était devenu pâtissier, et même pâtissier du roi. Revenu en France en 1839, il vendait depuis cette époque des oublis, et il en vendit jusqu'en 1865, c'est-à-dire jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

Il avait suffi à un autre marchand ambulancier, un boulanger, pour se faire une clientèle de chanter ses petits pains au lieu de les crier. Sans se lasser, ce boulanger poète répétait, toute la matinée, le même appel engageant :

(1) Probablement la *Sentinelles du Peuple* qui, fondée le 31 octobre 1820, devint en 1833 le *Télégraphe*.

Ils sont au beurre et aux œufs.
 Mes petits pains,
 Ils sont au beurre et aux œufs.
 Qui est-ce qui en veut ?
 Accourez, jeunes fillettes,
 J'ai de quoi vous contenter :
 Si vous ne voulez descendre,
 Faites-moi signe de monter.

« Les fillettes, remarque un petit livret du temps, le *Panthéon drolatique* (1), se montrèrent d'autant plus friandes que le marchand était joli garçon; de celles qui lui firent signe, le nombre fut grand, et Dieu sait que d'indigestions il en résulta. »

Comme autrefois, ces industriels en plein vent abondaient surtout au Pont-Neuf. Il y avait là des marchands de tableaux, des brocanteurs, des marchands de beignets, des marchands de frites, des décroteurs. Il y avait aussi des tondeurs de chiens, et le plus célèbre peut-être de tous les tondeurs de chiens à Paris, Joseph Lorin, dont les passants admiraient l'enseigne :

*Joseph Lorin
 tons le chien va
 en ville coupe
 le chat et sa
 fame. Lessez
 votre adresse.*

(1) Paris, 1839, p. 211.

Tolérés par la police, à laquelle ils servaient parfois d'agents secrets, protégés par le public, pour qui ils étaient une distraction ou une habitude, d'innombrables paradistes, saltimbanques, chanteurs ou musiciens populaires, arracheurs de dents malades ou saines, distributeurs de poudres merveilleuses, se postaient sur toutes les places, se dressaient, intarissables, à tous les carrefours.

. Celui-ci qui vieillissait déjà et qui mourut, je crois, ou prit sa retraite dans les premières années du règne, c'était Moreau. Moreau, qui cachait sa demi-calvitie sous une casquette de soie à visière démesurée et qui, avec son regard aigu, son museau de fouine, avait la mine d'un ancien huissier.

Son matériel se composait d'une table en bois blanc, de 3 gobelets en fer battu, de 3 muscades et d'un jeu de piquet qui semblait dater d'une époque très reculée.

Moreau avait un compère, Papillon, pître déguisé en Bobèche et qui attirait les clients en chantant invariablement sur le même air, avec les mêmes gestes, la même chanson qui débutait ainsi :

Si je meurs que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin,
Le nez contre la muraille,
La tête sous le robin.
S'il en reste une goutte encore

Ce sera pour me rafraîchir.
Et si le tonneau défoncé.
J'en boirai à mon loisir.

Malgré sa chanson, ce pitre semblait plutôt avoir besoin de manger que de boire.

Le père Gargouillot se suffisait à lui-même. Il travaillait seul, sans le secours d'aucun compère. Vêtu d'un complet en toile de matelas, la tête coiffée d'un bonnet en percaline noir, il vendait du poil à gratter, se remplissait la bouche d'étoupe et y mettait le feu, et enfin, disait la bonne aventure, comme Moreau (1).

En 1823, s'était installé au bas du Pont-Neuf, sur le Quai des Augustins, un petit homme, maigre, d'aspect souffreteux et fané, et qui, de son corps exigu, faisait jaillir, pour les besoins de son commerce, une voix stridente, comparable au grincement d'une scie. Cet homme, dont la vogue ne commença guère que vers 1830 (2), c'était Miette.

Champfleury a noté dans un de ses ouvrages (3), très fidèlement, le boniment de Miette, un des spécimens les plus remarquables de ce genre de littérature orale, qui lui aussi a eû ses maîtres.

« Je ne vous dirai pas, s'écriait Miette de sa voix de fausset, que je suis l'élève de Mlle Le-

(1) Le père Gargouillot mourut en 1858.

(2) Il mourut vers 1847.

(3) *Les Excentriques*, Paris, s. d., pp. 337 à 340.

normand... M^{lle} Lenormand n'a jamais fait d'élèves. Je ne vous dirai pas que je suis le gendre ou le successeur du célèbre Moreau (1) ; *mossieu* Moreau n'a jamais eu de gendre ni de successeur. Mais qu'es-tu donc alors ? Messieurs, je n'emprunte le nom de personne, je me nomme MIETTE, l'un des sept fils du dragon de Paris. Feu mon père était escamoteur, mon frère était escamoteur, je suis escamoteur. Je demeure rue Dauphine, n° 12, maison du marchand de vin, ce qui ne veut pas dire que je demeure chez le marchand de vin, c'est au contraire le marchand de vin qui demeure chez moi... J'ai travaillé trois fois devant l'ambassadeur de Perse, mais je ne me targuerai point de ce vain titre pour vous dire que c'est l'ambassadeur de Perse qui m'a découvert le secret de la POUVRE PERSANE... Il ne m'a jamais parlé... D'ailleurs l'eût-il fait, je ne l'eusse pas compris, car il m'eût parlé persan, et je l'avoue à ma honte, je n'ai point étudié les langues orientales ; mais ce fut un des officiers de sa maison, *mossieu* U^{gène} BARRRBARRROUX... Curieux d'apprendre à faire des tours, il m'en demanda et je les lui démontrai. C'était un élève agréable... Il ne me payait pas avec des pommes de terre. (*Mielle lire des pommes de terre de dessous les gobelets.*) Il

(1) Allusion à un charlatan fort connu, qui se donnait comme élève de Moreau, et disait la bonne aventure.

ne vous tirait pas de carottes. (*Il fait surgir une carotte*), et voici des carottes ; mais il y avait de l'ognon (*même jeu*) et voici de l'ognon ; aussi me faisait-il des compliments. Il me disait : *mossieu MIETTE*, pour les tours de passe-passe et de go-belets, à vous le pompon (*il montre un pompon*), et voici le pompon. J'en étais donc très content, aussi vrai que voici la petite balle (*il escamole une petite balle*), la moyenne balle (*même jeu*) et leur camarade la grosse balle (*même jeu*). Un jour, je me présentai chez lui il était en train de se nettoyer les dents. Cela ne m'étonna pas, la propreté de la bouche étant de tous les âges et de toutes les nations ; mais, ce qui m'étonna, c'est ce qui va vous surprendre, c'est ce que, depuis trente-cinq ans (1) que j'exerce sur cette place, je n'ai point encore vu ailleurs... La poudre dont il se servait était blanche comme de la neige (*il ouvre une boîte et la montre en faisant le tour du cercle*), à peine introduite dans la *boche*, elle devenait cramoisie comme de la lie de vin. (*Il introduit dans sa bouche un linge froissé de poudre persane, s'en froisse les dents et fait le tour du cercle en montrant au public le linge devenu rouge. Il tient aussi la bouche ouverte de manière à faire voir ses dents.*) Voici, je l'espère, du cramoisi (*Il remet la boîte en place*). Curieux de ce phénomène, je m'en

(1) Miette exagère.

informai, il me le dit et je l'ai gardé pour moi... Voilà tout mon talent. Tant que l'ambassade de Perse resta en France, je ne parlai plus à personne ; une fois qu'elle en fut partie, je me présentai à l'académie *Rroyale* de MÉ-DE-CINE, j'exposai ma recette et j'obtins mon brevet, ce n'est pas plus malin que ça. LA POUDRE PERSANE, Messieurs, n'a que cinq propriétés ; mais elles sont irrécusables (*pause*). Elle blanchit en deux minutes, montre en main, les dents les plus noires (*pause*). Elle calme à l'instant la douleur de dents la plus vive (*pause*). Elle corrige la mauvaise haleine, toutefois et *quant*es la mauvaise haleine n'est point le produit de la putréfaction de l'estomac (*pause*). Elle raffermi les dents ébranlées dans leurs alvéoles, en arrête la carie, en arrête le tartre, et le tuf (*pause*). Les dents sont un des agréments de la physionomie... Une bouche qui en est démeublée n'en offre plus, et pourtant les dentistes vous les arrachent. L'homme le plus hardi tremble à la vue des instruments qu'il faut introduire dans la *boche* pour opérer l'extraction de la dent la plus simple. (*A ce moment, Mielle déroulait une trousse de dentiste dans laquelle se trouvaient des instruments énormes et rouillés, espèces de tire-bolles monstrueux qui faisaient frissonner l'auditoire ; Mielle se plaisait à prolonger la terreur en gardant le silence le plus absolu, en promenant*

ses instruments devant toutes les bouches des curieux, qui se fermaient instinctivement.

Me direz vous que vous voyez entrer ces instruments de sang-froid dans la *boche* (nouvelle promenade autour du cercle avec la terrible trousse). Non. Eh bien ! gardons les ornements que la nature nous a départis, sans nous livrer aux mains barbares des opérateurs. La *POUDRE PERSANE* nous épargne ces désagréments, et voici la manière de s'en servir : vous prenez un linge blanc de lessive, que vous enroulez autour du doigt comme ceci (*il opère en même temps et montre chaque exercice à la ronde*); vous la trempez dans l'eau, l'appliquez sur la *BOATE*, l'introduisez dans la *Boche* et vous frottez les dents avec... puis vous prenez une gorgée et vous rincez (*il l'avale ; marque d'étonnement*). Comment quoi, c..., tu l'avales ? Oui, Messieurs, la *POUDRE PERSANE* laisse dans la *boche* une odeur si suave, si exquise, si agréable, que je ne suis pas assez ennemi de mon estomac pour l'en priver volontairement...

Avec toutes ces qualités, la *POUDRE PERSANE* coûtera donc bien cher ? Non, Messieurs, nous l'avons mise à la portée de toutes les bourses. Il y a des *boîtes* de 1 fr. 50 ou 30 sous, *pause*. Il y a des *boîtes* de 1 franc ou 20 sous qui sont les deux tiers des *boîtes* de trente, *pause*. Il y a des *boîtes*

de 75 centimes ou 15 sous qui sont les deux tiers des *boîtes* de 20 et la moitié des *boîtes* de 30, *pause*. Il y a des *boîtes* de 50 centimes ou 10 sous, qui sont les deux tiers des *boîtes* de 15, la moitié des *boîtes* de 20 et le tiers des *boîtes* à 30, *longue pause*. Enfin, Messieurs, il y a des *boîtes*, dites *boîtes* d'essai ou d'épreuve, et que je ne vends que 10 centimes ou 2 sous (1). Messieurs, si la *POUDRE PERSANE* n'a pas rendu blanche en 2 minutes, montre en main, les dents les plus noires... si elle n'a point arrêté la carie... si elle n'a point enlevé le tartre et le tuf... si elle n'a point corrigé la mauvaise haleine, toutefois pourtant que la mauvaise haleine ne provient pas de la putréfaction de l'estomac... si elle n'a point raffermi les dents dans leurs alvéoles, rendu leur couleur naturelle aux gencives... si elle n'a point calmé en un clin d'œil la douleur de dents la plus vive, entrez dans ce cercle, démentez-moi, traitez-moi de fourbe et d'imposteur, prenez mon ordonnance, déchirez-la et jetez-m'en les morceaux à la figure... Au cas contraire, dites-le à vos amis et connaissances et rendez-moi justice... »

(1) « Les jours où il vendait peu, il cherchait à humilier les pratiques qui n'achetaient que des boîtes de deux sous, en appuyant sur ces mots : « une *boîte* de DEUX sous à *moissieu* », au lieu de se servir du terme poli *boîte d'essai* qu'il employait seulement dans les occasions de forte vente. » *Note de Champfleury*.

Le comte de Gomard, marié à une blanchisseuse de la place Maubert, exerçait ses talents de tireur de cartes surtout dans les cafés et les restaurants. Il se présentait très digne, vêtu de noir, le chapeau sous le bras, et disait en s'inclinant : « Messieurs, c'est M. le comte de Gomard qui a l'honneur de vous présenter ses respects et de vous offrir ses services. »

Cesingulier personnage, dont la noblesse, dit-on, était absolument authentique, se classait dans la même catégorie que Moreau ou le père Gargouillot. Le dentiste Duchesne, qui a eu pour biographe un bohème, Charles Pradier, dont nous aurons l'occasion de reparler dans ce chapitre (1), Duchesne fut un émule de Miette, mais, un émule qui réussit, favorisé par les circonstances, à gagner beaucoup d'argent et à laisser un nom durable.

Duchesne, né à Paris en 1804, était le fils d'un maçon. A douze ans, il entra comme apprenti chez un graveur, puis, bientôt après, chez M. Courcier, imprimeur, rue du Jardinnet. La rue du Jardinnet était voisine du Pont-Neuf, et c'est là que l'apprenti, auquel sa chevelure crépue et volumineuse avait valu le sobriquet de *Pain-de-laine*, passait une bonne partie de son temps, et celle qui paraiss-

(1) *Un Contemporain aussi. Duchesne le dentiste*, par CHARLES PRADIER. Paris, chez les principaux libraires, 1857 (avec un portrait de Duchesne).

sait la plus agréable, à regarder, à admirer les bateleurs. Il retenait leurs boniments, leurs tours de cartes, et les répétait, les refaisait à l'imprimerie. La veuve Courcier comprit qu'il avait plus de dispositions pour la profession de banquier que pour celle de typo, et elle le mit à la porte. Son père ne tarda pas à en faire autant.

Libre de suivre sa destinée, et de la suivre sur les grandes routes, Duchesne commença son tour de France. Son sac était léger et cependant il y avait plus d'un tour. Il était prestidigitateur, escamoteur, ventriloque, au besoin diseur de bonne aventure, ce qui n'engage à rien. Il imitait le chant des oiseaux, et il excellait dans les jeux indiens, les boules d'or et les anneaux. Il allait de ville en ville et donnait des représentations dans les collèges, les couvents, les châteaux, sans jamais oublier de réclamer des certificats où des principaux, des supérieurs ou des hobereaux rendaient pleine justice à ses talents variés. Un jour, un confrère sans préjugés escamota, dans je ne sais plus quelle auberge, à cet escamoteur, son habit, et l'argent qui était dans l'habit.

Le métier de banquier lui rapportant de moins en moins. Duchesne entra comme typo chez un imprimeur de Beauvais, mais il avait la nostalgie à la vie libre et vagabonde. Il partit de chez son imprimeur et, de village en village, vendit ou

plutôt essaya de vendre des *canards*, où étaient racontés, longuement, mais sans littérature, d'effroyables crimes.

Tous ces crimes ne suffisaient pas à le nourrir, quoiqu'il se fut habitué, pour plus de sûreté, à vivre de régime. Il se dirigea par petites étapes sur Paris et réussit à se faire admettre aux *Funambules*, où il exploita quelques temps la bizarrerie de sa chevelure, qu'il semblait avoir dérobé à un nègre. On le décapita ensuite, tous les soirs, dans une baraque de la place de la Bastille.

« Duchesne se servait, pour cet effrayant tour d'escamotage, d'un cou de mouton qui, pendant que la tête disparaissait dans une trappe, devait, appliqué au tronc, présenter l'aspect d'un cou fraîchement coupé.

Or, un jour il lui arriva un incident assez bizarre : au moment où la tête allait disparaître sous la lame du sabre pour se cacher à tous les regards, il cherchait son cou de rechange, il l'aperçut dans la gueule d'un chien de boucher qui bondissait au milieu des spectateurs qui se tordaient de rire et sifflaient à outrance... (1) »

Quelques jours plus tard — ceci se passait vers 1825 — Duchesne recommença à parcourir la province.

Au cirque de Bordeaux, il montra, pour la pre-

(1) *Un contemporain aussi...*, p. 28.

mière fois, des *oiseaux typographes*, qui, avec leur bec assemblaient des lettres et formaient des mots, des *oiseaux soldats* qui tiraient le canon, montaient à l'assaut et plantaient un petit drapeau de papier sur des remparts de carton. Ce numéro était ingénieux et amusant. Duchesne eut enfin l'agréable surprise de gagner sérieusement sa vie. Il sut, en habile homme qu'il était, saisir l'occasion et pousser sa veine.

En 1830, il acheta une des voitures de Charles X et des harnais qui provenaient d'une des voitures de la duchesse d'Angoulême. En grand équipage, vêtu d'un habit tout doré qui rappelait celui d'un ambassadeur de quelque république sud-américaine, escorté par des mucisiens en livrée, il débitait, sur les places publiques de Paris une pommade qui faisait pousser les cheveux et comme preuve irréfutable il montrait les siens.

Quand le succès de sa pommade fut épuisé, Duchesne se transforma en oculiste ambulante, après avoir pris à Montpellier un vague diplôme, mais les yeux lui parurent bientôt un organe trop délicat à soigner, il craignait de rendre tout à fait aveugles des gens à qui la Providence avait permis de n'être que borgnes, et, pour ne pas s'exposer à quelque histoire désagréable devant les tribunaux de son pays, il s'improvisa dentiste et même médecin-dentiste. Il avait trouvé sa véritable

voie. Sa popularité désormais ne fit que grandir.

Ses confrères, qui opéraient chez eux, dans le silence du cabinet, endormaient parfois leurs clients et employaient des instruments très compliqués. Pour lui tout servait d'instrument, un poinçon, un couteau, un sabre. Il laissait à Miette ou aux successeurs de Miette leurs boniments fantaisistes et parlait au public très simplement, sans aucune emphase, en homme sûr de son talent et qui n'a pas besoin de forcer la voix et d'user de grands mots pour en imposer à la foule.

Il arrachait une dent, une dent gratuite, puis il se tournait vers les spectateurs et leur disait :

« Mesdames et Messieurs, vous avez tous souffert des horribles douleurs à la névralgie. Vous avez vu avec quelle dextérité, quelle sûreté de coup d'œil, nous avons extirpé, sous vos yeux, une des molaires les plus rebelles... Eh ! bien, s'il est quelque personne qui souffre comme souffrait tout à l'heure monsieur (il désignait le patient) que cette personne se présente. Moyennant la faible rétribution d'usage, je l'admettrai dans l'intérieur de ma voiture, et, au bout de cinq secondes, elle sortira joyeuse, débarrassée d'une douleur terrible et dans la plus parfaite santé (1). »

(1) Ce sont les paroles que placent dans la bouche de Duchesne les auteurs (Maurice Alboyt, Taxile Delord et Edmond Texier) des *Mémoires de Bilboquet, recueillis par un bourgeois de Paris*. Paris, 1853-1854. Ces Mémoires étaient,

Miette, Moreau, Duchesnes et quatre ou cinq autres, formaient, parmi les banquistes, une sorte d'état-major. Au-dessous végétait une armée de saltimbanques, d'escamoteurs, de chanteurs et de musiciens, habitués à vivre au jour le jour, et plutôt mal. Quelques-uns ne manquaient pas d'un certain mérite, dans leur partie, et jouissaient d'un semblant de réputation.

Celui qu'on appelait *le père La Flûte* était un flûtiste remarquable, venu à Paris, vers 1832, avec l'espoir d'y utiliser son talent. Il ne réussit pas et après avoir lutté huit ou dix ans contre la male chance, il fut obligé d'aller s'installer sur la place de la Bastille, au coin du quai Jemmapes. Il y arrivait tous les jours, à la même heure, accompagné d'une petite chienne marron, tachée de feu, et qui répondait au nom de Sophie.

Un beau jour, le père La Flûte ne parut pas à son poste habituel. On s'inquiéta. Des voisins entrèrent dans la mansarde où il logeait, et ils le trouvèrent mort à côté de sa petite chienne qui était morte aussi.

On découvrit alors dans ses papiers qu'il se nommait Fernand de Moor, qu'il appartenait à une excellente famille et qu'il était âgé de 80 ans.

Brassero, qui s'intitulait *le premier timbalier* soit dit en passant, une sorte de parodie de ceux du docteur Véron.

de France, avait des origines moins aristocratiques, mais son talent égalait presque, dans un autre genre, celui du père La Flûte. Sur vingt-cinq tambours ou grosses caisses il imitait le bruit d'une bataille. On entendait les coups de canon, les coups de fusils, et jusqu'au galop précipité des chevaux. Brassero parut pour la première fois sur la place du Trône en 1835. Il mourut en 1849.

Sur la même place, celle de la tour Saint-Jacques, deux chanteurs se faisaient concurrence. L'un, Émile Fard, chantait, en s'accompagnant de la guitare, des chansons guerrières. L'autre, Émile Tellé, *le ténor du trottoir*, avait comme spécialité ces romances sentimentales, qui étaient alors à la mode, ces romances de Frédéric Bérat, de Gustave Lemoine, de Loïsa Paget, qui perpétuaient surtout en province, où les pianos retardaient, le genre troubadour (1).

Non loin de là, sur la place du Châtelet ou le pont des Arts (2), les passants voyaient souvent se dresser, comme un point d'exclamation, un homme long et maigre, toujours coiffé d'un cha-

(1) Émile Fard mourut en 1853. Son confrère, le ténor du trottoir, avait disparu en 1851, pour aller vivre de ses rentes, ou pour aller mourir à l'hôpital.

(2) Il avait un autre poste, mais où il se montrait plus rarement, la place du Château-d'Eau.

peau haute forme, proprement vêtu d'une redingote noire un peu rapée, mais brossée avec soin. C'était Pradier, le poète Charles Pradier.

Il posait son chapeau par terre, saluait d'un salut circulaire, les quinze ou vingt badauds qui l'entouraient, sortait de sa poche une mince brochure — ce Pradier qui aspirait au volume ne put jamais atteindre qu'à la brochure — et, avec conviction, avec respect, en soulignant les passages les plus intéressants, lisait ses vers. Il les vendait ensuite. Il essayait de les vendre. C'était le plus difficile. Mais heureusement pour lui, à cette époque, on aimait les vers, même les vers ambulants.

De la place du Châtelet ou du pont des Arts, Pradier se rendait chez Doisteau, marchand de vin du faubourg du Temple, au coin du canal Saint-Martin. Il était sûr d'y retrouver, attirés par le prix modique de l'absinthe, quelques bohèmes comme lui, Jacquemart, Vinet, Santiago, Privat d'Anglemont. On buvait beaucoup chez Doisteau. La bande avait quelque chance de dîner à peu près convenablement, lorsque Pradier revenait avec une bonne recette, ou lorsque Pradier avait réussi à caser un article dans un journal où on payait, tant bien que mal, la littérature.

Ce poète de la rue n'était pas sans valeur. Il a laissé quelques vers charmants, et entre autres ce

sonnet qui est inédit (1), et qu'on lira peut-être avec plaisir :

Quand je sors, ma fenêtre est ouverte à la brise,
Aux parfums, aux oiseaux, à ce qui, dans l'été,
Au printemps et toujours, chante à mon âme éprise
Une chanson d'amour, un chant de liberté.

Or, un soir, au retour, quelle fut ma surprise !
Un oiseau voyageur qui m'avait visité,
Avait laissé chez moi choir une plume grise,
Sans doute pour payer mon hospitalité.

Ainsi Dieu ne veut pas qu'on quitte une demeure
Sans laisser après soi le souvenir de l'heure
Où l'on a vu s'ouvrir la porte de l'espoir.

Je laisse donc ici, pauvre oiseau de bohème,
La plume avec laquelle on écrit : au revoir,
Et celle avec laquelle on écrit : je vous aime.

La même année, en 1846, avaient débuté deux saltimbanques, qui, offrant au public un spectacle beaucoup plus à sa portée, avaient de bien plus grandes chances de lui plaire. Le bâtonniste Charles Camus, qui était aussi peintre en éventails, fonctionnait surtout sur la place Charlot. Les dimanches et les jeudis, au carré Marigny, Cantin avalait des clous et des sabres. Un homme qui

(1) Il a été adressé à un membre de ma famille qui avait hébergé, quelques jours, Charles Pradier, pendant une tournée poétique que celui-ci faisait dans le Midi, vers 1862.

avale des sabres intéressera toujours plus qu'un poète.

Tous ceux que nous venons d'énumérer, Miette, Moreau, Duchesne, Pradier, Camus, etc., étaient des industriels de la rue, mais il y avait aussi ce qui aujourd'hui n'existe pour ainsi dire plus, des types de la rue. Il me suffira, pour ne pas trop étendre ce chapitre, d'en citer trois qui ne se ressemblaient guère mais, qui furent, à des titres divers, des célébrités parisiennes, Carnevale, Liard, *le chiffonnier philosophe*, et Mimi Lepreux, dit Main d'Or.

Carnevale était un italien venu à Paris en 1826. Il y perdit une femme tendrement aimée et en devint fou (1). Sa folie consistait à s'imaginer, lorsqu'il rencontrait un ami et causait avec lui, qu'il s'entretenait avec Bellini, la Malibran, Napoléon ou Laffitte. Il les appelait des morts vivants.

Il s'habillait de costumes de forme bizarre et de couleur voyante, rouge, jaune, vert pomme, bleu céleste, etc. Il en avait une soixantaine et échangeait tous les jours. Il portait sur la poitrine un grand cordon bleu moiré, le grand cordon d'un ordre fantaisiste qu'il s'était décerné, et était coiffé d'un chapeau de paille, orné d'une chaînette d'acier

(1) Tous les jours il allait prier sur la tombe de cette femme et déposait près de la pierre des lettres qu'il lui écrivait et dans lesquelles il la priait de lui répondre.

où pendaient des verroteries, des médailles et des fleurs.

Très instruit, Carnevale, que le peuple de Paris préférait appeler Carnaval, passait une bonne partie de ses journées à la Bibliothèque Nationale où on respectait sa folie qui amusait tout le monde et ne gênait personne. Il vivait de quelques petites rentes et de leçons d'italien (1).

Journalistes et dessinateurs avaient beaucoup contribué à la popularité de Liard. Ils avaient créé autour de lui une sorte de légende et nous ne pouvons guère savoir aujourd'hui sur quelle part de vérité elle repose.

« Ce chiffonnier, écrivait l'auteur du *Panthéon drôlatique* (2), est un original dont la figure et la probité sont connues de tout Paris. C'est un homme lettré qui cite Horace et Virgile à tout propos. Il fut pendant longtemps le domestique d'un homme en place qui le traitait plutôt en ami qu'en

(1) Un journal publiait cet écho, le 29 octobre 1849 : « Tout Paris a remarqué un pauvre fou que l'on rencontrait chaque jour à la Bibliothèque Nationale et aux Tuileries, habillé de rouge et de jaune, le chapeau couronné de fleurs. Il s'appelait Carnevale (*sic*). C'était un professeur célèbre de langue italienne devenu fou, il y a vingt ans, sous le coup d'un terrible désespoir d'amour. Avant-hier, vendredi (27 octobre), à onze heures du soir, il est mort à l'hospice Beaujon, d'une chute qu'il a faite, il y a quelques jours, dans la rue Saint-Honoré. Il était sans fortune, proscrit de Naples, où pourtant habite sa famille, noble, riche et puissante.

(2) P. 92.

serviteur. Ce digne maître, sentant approcher sa fin, fit son testament et dit au valet philosophe :

— Je veux que désormais vous soyez à l'abri du besoin, et je vous ai compris dans mon testament pour un legs de douze cents francs de rente.

— Vous avez eu tort, monsieur, donnez cet argent à ceux qui ne savent pas s'en passer, et n'en parlons plus, ou je vous quitte à l'instant.

Le maître mort, le valet se fit chiffonnier, et le nouveau Diogène se mit à philosopher dans la rue, une lanterne à la main...

Mimi Lépreux, dit Main d'Or, n'était ni philosophe, ni chiffonnier. Il se signalait par des mérites d'un autre genre, que les *Mémoires* de Gisquet (1) vont nous faire connaître :

« C'est le plus adroit voleur à la tire qu'il y ait à Paris ; beaucoup d'agents de police le connaissent, le surveillent et jamais on n'a pu constater légalement une seule des nombreuses filouteries dont il se rend coupable. Je me souviens d'un rapport où l'on racontait sur cet homme tant de choses curieuses, que je voulus interroger un officier de paix, instruit des faits et gestes de *Mimi Lepreux*.

L'officier de paix m'apprit que ce voleur avait

(1) Paris, 1840, t. IV, p. 390. Successeur de Vivien, Gisquet fut préfet de police de 1831 à 1836. Il fut remplacé par Delessert.

au moins quinze mille francs de rentes en propriétés acquises avec le produit de ses larcins ; qu'il était fort libéral envers les pauvres, et plus encore envers les petits filous qui le servaient ; il en avait toujours une douzaine, dans les grandes occasions chargés de veiller pour lui, de pénétrer dans la foule, de savoir comment telle personne cachait sa bourse, sa tabatière en or, son portefeuille, etc., que ces auxiliaires n'exécutent rien par eux-mêmes, se bornant à dire à *Mimi Lepreux* ce qu'ils ont remarqué, après quoi leur patron se charge de mettre leurs découvertes à profit. Par exemple, un de ces apprentis voleurs arrive auprès de *Mimi Lepreux*, lui dit à l'oreille et en langage de convention : *Ce vieux Monsieur qui est à quinze pas sur notre droite, qui a les cheveux blancs, une canne à la main, a placé une grosse bourse dans la poche de son pantalon, à gauche. C'est bien*, répond Mimi, *voilà dix sous pour toi, file*. Un quart d'heure après, la bourse est au pouvoir de Mimi ; mais gardez-vous de croire qu'elle y reste deux secondes : des compères sont toujours là, prêts à recevoir l'objet volé, qui passe de main en main et disparaît en un clin d'œil ; aussi l'imperceptible mouvement du larron serait-il remarqué à l'instant du vol, et quand même le volé saisirait le bras du coupable, que rien ne pourrait constater le délit. En pareil cas, Mimi, avec

un calme et un aplomb parfaits, s'étonne qu'on ose le supposer capable d'une soustraction, que l'on commette une si grossière méprise à l'égard d'un homme tel que lui ; il en appelle au bon sens des personnes qui l'entourent, il montre sa bourse richement garnie de pièces d'or, son portefeuille gonflé de billets de banque, où se trouve, comme par hasard, la dernière quittance de ses impositions, et demande si un père de famille, jouissant d'une telle aisance, n'est pas en droit de prendre en pitié une accusation de cette nature : « Je veux bien croire, dit-il, que *monsieur* a parlé sans réfléchir et sans une intention déloyale ; je ne lui garde pas rancune d'une chose qui, heureusement, ne peut pas m'offenser. » Il n'est pas rare de voir le volé se confondre en excuses auprès du voleur, et s'éloigner en traversant une foule qui murmure contre lui.

L'officier de paix, s'animant par degrés dans son récit, finit par me dire : Monsieur le préfet, cet homme est doué d'une adresse, d'une dextérité inouïe : c'est une *main d'or* !

Le jour où M. Rodde se présenta sur la place de la Bourse, pour exercer la profession de crieur public, Mimi Lepreux fut rencontré par le même officier de paix, au milieu d'une affluence extraordinaire de républicains et de curieux. — Que fais-tu ici ? lui demande d'un ton sévère

l'agent de l'autorité. — Je fais comme tout le monde, je regarde, je me promène. — Tu sais bien que je te connais ; tu viens pour faire quelques mauvais coups. — Quand je vous dis que je ne fais rien ; pourquoi donc me tourmentez-vous ? Est-ce que le pavé n'appartient pas à tout le monde ? — Allons, pas tant de raisons ! va-t'en, ou je te fais ramasser ; tu n'es pas ici sans avoir l'intention de voler ; nous avons bien assez d'embarras, sans que tu viennes encore augmenter le trouble avec ta bande pour dépouiller les gens.

Mimi Lepreux, impatienté, répliqua avec humeur. — « Laissez-moi donc tranquille ! Vos républicains, ce n'est que de la canaille ! *J'ai fouillé plus de cinq cents poches, et je n'y ai pas trouvé un sou !* »

Pour alimenter la badauderie parisienne, outre ces virtuoses du trottoir et ces excentriques de la rue, qui formaient une troupe fixe, il y avait chaque année des attractions nouvelles (1).

En 1835, les frères Siamois, Chang-Eng, fils d'un pauvre pêcheur et à qui la membrane qui les réunissait permit d'amasser une grosse fortune.

En 1836, la Galerie d'automates mécaniques, boulevard Saint-Martin, 5 bis, le nain illyrien, Ma-

(1) D'anciennes attractions, périmées, leur cédaient la place. En 1821, on supprima les panoramas qui se trouvaient de chaque côté du passage auquel ils avaient donné son nom. Ce fut la fin de la vogue des panoramas.

thias Galla, âgé de vingt-deux ans et haut de trois pieds, et l'ancienne maîtresse de Fieschi, Nîna Lassave, dont il sera parlé plus loin, et qu'on exhibait pour la première fois au Café de la Renaissance.

En 1838, les Bayadères, qui excitèrent une vive curiosité. Elles arrivèrent à Paris au mois d'août. La troupe était composé de trois hommes et cinq femmes :

Ramalingon	Chef de la danse
Saravana	Chef des chants
Devenayagon	Chef des instruments
Tillé (grande prêtresse)	30 ans
Amany	18 ans
Soundiren	14 ans
Rangoun	»
Veydon	6 ans

Le chef des chants, Saravana, qui avait une cinquantaine d'années, jouait des cymbales, les deux autres qui étaient des jeunes gens, jouaient de la flûte et du tambourin.

Les Bayadères parurent sur plusieurs théâtres, et avec beaucoup de succès (1).

(1) « Somme toute, remarquait Lesur dans son *Annuaire* de 1838, à la date du 15 août, la plus grande curiosité de ce spectacle, ce n'est pas la volubilité sans égale du chanteur, ce n'est pas l'ensemble et l'unité merveilleuse de la danse des Bayadères, c'est qu'il existe aujourd'hui à Paris des jeunes filles, danseuses de profession, qui, depuis qu'elles y sont, n'ont pas témoigné une fois le désir de

Elles en eurent cependant moins que Tom Pouce qu'on vit en 1845 (1) aux Variétés et au Vaudeville.

« Nous aurions bien voulu, écrivait Théophile Gautier dans son feuilleton de la *Presse* du 28 avril 1845, ne pas parler de ce monstre échappé du bocal d'alcool, qui occupe en ce moment les *cokneys* de Paris comme il a occupé les badauds de Londres... »

Il en parla tout de même, le 12 mars, à propos d'une pièce de Clairville et Dumanoir, *le Petit Poucet* (2), jouée au Vaudeville, et dans laquelle cet avorton jouait le principal rôle : « Le fait est, dit-il, qu'il est véritablement microscopique et n'arrive pas au genou d'une personne médiocrement grande. Il est bien formé, sauf la tête, qu'il a trop grosse, comme un très jeune enfant. On le dit âgé de treize à quatorze ans; nous avons peine

sortir de leur étroite cellule, et qui n'ont pas encore passé un seul jour sans observer rigoureusement les lois de leur culte et de leur religion. A coup sûr ces danseuses-là sont des danseuses complètement extraordinaires. »

(1) Notons la disparition en 1845 du Musée Curtius qui avait été transporté du Palais Royal au boulevard du Temple.

(2) Vaudeville en cinq actes, représenté le 5 mai. On avait joué aux Variétés, le 24 avril, *Tom Pouce*, à-propos vaudeville de Melesville, Carmouche et de Courcy. Le 27 mai les Délassements comiques donnèrent (avec un succès médiocre) *Tom Puce aux eaux de Sedlitz*, folie en un acte de Guéneq et Marc Leprévost.

à le croire, il indique tout au plus six à sept ans...» D'ailleurs, son antipathie pour cet affreux nain ne fut en rien modifiée et dans un autre article (du 29 septembre) il affirme sans ambages que Tom-Pouce « revenait de droit au cabinet d'anatomie et qu'une police sage aurait dû le faire empailler. » Il est permis de partager cette opinion.

Cette même année 1845, pendant laquelle Tom-Pouce triompha à Paris, la foire de la place du Château-d'Eau, qui se tenait sur l'emplacement occupé actuellement par la caserne du prince Eugène (1) offrit une attraction, dont la vogue fut très grande, *la Loge de la Suspension éthérée*. Une jeune fille, mise en état d'hypnose, restait endormie, dans une position horizontale, le coude appuyée sur une queue de billard. Cette jeune fille fut enlevée par un directeur de cirque, et on la remplaça, pour plus de sûreté, par une négresse surnommée Fleur de Neige. Dans cette loge un pitre, Baptiste dit Frise-Poulet, chantait tous les soirs une scie qui avait pris naissance dans un atelier de peintre et que le public ne se lassait pas d'entendre, *le Poux et l'Araignée*.

Un jour un poux dans la rue
Rencontra, chemiu faisant,
Une araignée bonne enfant.
Elle était toute poilue.

(1) Elle fut supprimée en 1853.

Elle vendait des verres cassés,
Pour s'acheter des vieux souliers

Le gueux voulant la séduire
L'emmène chez le marchand d'vin
Lui paye cinq à six brocs de vin.
L'araignée se met à rire,
Car elle ne se doutait guère
De ce que l'poux voulait lui faire.

Il lui offrit d'abord une prise,
Lui disant d'un air gracieux :
Fourre-toi cà sous le trou des yeux
Essuie toi avec ta chemise.
L'araignée n'en avait pas,
On lui voyait ses appas.

V'là les horreurs qui commencent,
Les chaussettes sont savonnées,
Que d'six paires elle peut changer,
Tant elle éprouve d'jouissance.
C'qui fait qu'elle fut obligée
D'monter à la maternité.

Les parents de l'araignée
Arrivent tout en colère.
Ils lui disent: Petite vipère,
Te voilà déshonorée.
L'araignée de désespoir,
S'est flanquée trois coups d'rasoir.

Voilà le poux tout en larmes,
Qui pleure et s'arrache les cheveux.
Y s'met à prier le bon Dieu,
Et monte sur les tours Notre-Dame

De la haut il s'a jeté
 Dans la hotte d'un carleu de souliers.

Ceux qui trouvent l'histoire banale
 Se fichent le doigt dans l'œil.
 On pourrait faire un gros recueil
 Avec c'qu'à contient de m'rale ;
 Ça dit aux jeunes filles qu'est bien
 D' pas aller chez le marchand d'vin (1).

Les mêmes promenades continuaient à être fréquentées par le même public : dandys, jeunes femmes avides de montrer un peu partout leurs nouvelles toilettes, officiers en retraite, boutiquiers retirés des affaires et ne sachant plus comment employer leur temps, ouvriers, grisettes, bonnes d'enfants, nourrices avec leurs poupons et leurs soldats.

En attendant que la suppression des maisons de jeu lui portât un coup dont il ne s'est pas relevé, le Palais Royal restait, au début du règne ce qu'il avait été sous l'Empire et la Restauration : le centre des affaires et des plaisirs que nous décrivit, vers 1830, L.-R. Lanfranchi, dans son *Voyage à Paris*.

(1) Ce couplet avait une variante :

Vous qui écoutez l'histoire
 Du poux et de l'araignée,
 Plaignez leur triste destinée,
 Car ça fait d'la peine à croire,
 Ils reposent à Montfaucon
 Dans un énorme tas... d'bouchons.

« Dès son arrivée à Paris, c'est toujours vers le Palais Royal qu'un étranger dirige ses pas, et rarement le premier aspect intérieur de ce monument répond à son imagination. Un franc Provençal m'avoua qu'il s'était attendu à voir des colonnades gigantesques de marbre blanc couronnant des terrasses où l'on parvenait par des escaliers de cent pieds d'élévation. Il y a loin de cette féerie à l'ignoble et mesquine cour qui se groupe d'abord. Tout particulier qui a cent mille francs de rentes peut en avoir une pareille en son hôtel. Mais, pénétrez plus avant, et jetez un regard en arrière, le corps de logis ne manque pas d'une certaine magnificence; voyez ensuite devant vous : ne serez-vous pas charmé du coup d'œil que présentent ces portiques d'une élégante légèreté, qui, à travers plusieurs percées laissent apercevoir le jardin, la gerbe lumineuse qui s'élève au centre du bassin, les longues files d'arcades qui dessinent une enceinte quadrangulaire ? Cette perspective est enchanteresse, et tout cet ensemble n'est pas moins digne du temple de l'industrie que de la demeure d'un grand prince. Je vous représente le Palais Royal non tel qu'il est, mais qu'il sera bientôt. S. A. R. le duc d'Orléans dont il est l'apanage, a fait continuer avec activité les constructions suspendues depuis près d'un demi-siècle. Les galeries de bois, si hideuses, si ignobles,

si obscures en tout temps, quadruple rangée de cabanons, entre lesquels circulait chaque soir la vie du monde entier ont enfin disparu.

Les tailleurs abondent au Palais Royal. Berchut, ou plutôt Lafite, son successeur, est à leur tête ; chez lui tout se vend au poids de l'or, et l'on n'est pas mieux habillé qu'ailleurs. Les redingotes, les habits, les gilets tout faits sont étalés avec une incroyable adresse. La coupe et l'étoffe en sont variés, afin de s'accommoder à toutes les fantaisies. On peut en cinq minutes être vêtu de la tête aux pieds ; mais ce n'est pas parmi les tailleurs du Palais qu'il faut chercher les oracles de la mode.

Le Palais Royal est l'endroit de Paris où il y a le plus de restaurateurs ; on peut y dîner à tout prix, comme aussi s'y faire servir ce qu'il y a de plus recherché dans la cuisine de tous les pays. A deux francs par tête, on fait un repas suffisant chez Urbain ou Richard ; mais si l'on n'est pas réduit à la dure nécessité de faire des économies, on ne peut opter qu'entre Véry, Vefour et les Frères Provençaux. Ces derniers vivent un peu sur leur vieille renommée : cependant il est juste de dire qu'ils possèdent le caveau le plus riche, qui existe peut-être dans le monde entier.

Les limonadiers, dont l'office est de satisfaire la sensualité, en offrant du café, des sorbets et

des liqueurs agréables, tiennent aussi des restaurants. C'est principalement chez eux que se font les fins déjeuners.

Aux deux extrémités du Palais Royal, des marchandes de comestibles étalent à l'air l'une et l'autre, toute ce que les quatre parties du monde peuvent offrir de plus friand à l'appétit, à la haute propriété. On trouve chez Mme Chevet les monstres de la mer, les oiseaux et le gibier à poil, enfin tout ce qu'il y a de plus rare et de meilleur.

Il faut que les habitants du Palais Royal soient gens pourvus de la meilleure santé possible, car j'y ai cherché vainement une pharmacie. Les médecins, néanmoins, y abondent, en la compagnie des charlatans, des pédicures et des dentistes. Parmi ces derniers, je citerai Desidérabode, dont l'enseigne est faite tout entière avec des dents et des débris de mâchoires humaines.

J'ai remarqué que parmi la foule des négociants de tous genres qui habitent le Palais Royal on ne trouve qu'un seul marchand de papier à écrire, encore est-ce un débitant de tabac, à l'enseigne *de la grosse pipe*.

Déjà cependant les élégants, les *lions*, préféreraient au Palais Royal trop envahi par les provinciaux, les Tuileries où ils avaient adopté la grande allée du milieu parce que beaucoup de jolies femmes

s'y promenaient, entre quatre et cinq heures et surtout le boulevard des Italiens.

Le boulevard des Italiens avait complètement changé depuis 1830. Avec ce besoin de détruire qui est particulier à toutes les Révolutions, les émeutiers de juillet avaient coupé les arbres, aidés d'ailleurs par les boutiquiers, dont la verdure de ces arbres cachait les étalages. Il ne restait plus qu'un très petit nombre d'hôtels et de jardins. Sur certains points, aux heures fixées par la mode, plusieurs rangées de chaises étaient occupées par des dandys et des jeunes femmes. Autour de ces chaises évoluaient des bouquetières, des musiciens ambulants, des montreurs de singes savants, des crieurs de journaux, des marchands de coco, etc.

Parmi les jardins d'été, *Tivoli* était encore celui qui attirait le plus de curieux.

En 1831, l'architecte Guerchi y construisit un théâtre, dont l'intérieur représentait un chalet suisse, et dans lequel vinrent jouer des clowns anglais.

En 1837, on y donna, avec beaucoup de succès, des tournois (1).

(1) Mme de Girardin raconte dans une de ses lettres parisiennes (du 19 août 1837) qu'elle alla à cette époque à Tivoli et qu'on lui remit une carte-réclame qui portait ces mots

Le *jardin d'hiver*, exploité par Victor Bohain, fut inauguré en 1847, aux Champs-Élysées. L'orchestre était dirigé par Strauss.

La facilité plus grande des communications *desenmurait* les Parisiens, élargissait devant eux l'horizon. Elle leur permettait de faire assez vite et pour un prix modique, de véritables voyages. L'aspect de Paris changeait le dimanche. Omnibus et chemins de fer emportaient vers la banlieue une bonne partie de la population, et la plus animée. Tous les bois des environs se peuplaient de promeneurs, tous les près se transformaient en restaurants en plein air, et d'innombrables canots glissaient rapidement sur la Seine.

« Aux jours de fête, les chemins de fer débarquent sur toutes les rives de la Seine environ dix mille hommes très religieusement travestis en marins ; leur chapeau se penche en arrière, repoussé par une touffe de cheveux bouclés au sommet du front ; une vareuse grossière flotte sur leur dos ; leur col se rabat avec cette grâce enfantine et pittoresque qui est propre aux matelots ; une ample couche de goudron donne à tout ce déguisement un vernis et un parfum de Brest, et les chefs d'équipage portent les insignes du commandement, uniforme bleu, sabre, épaulettes.

Nota. Son épouse est ouvrière en linge rue de Bussy, n° 6, en face de la rue des Mauvais-Garçons.

Qui n'a pas vu, aux stations d'Asnières, de Maisons, de Sèvres, descendre nos Jean-Barts de la banlieue, ne peut se faire une idée de cette innocente démence.

A peine débarqués, tous ces équipages courent à leurs *bords* respectifs, et passent leur journée à ramer, à voguer. Puis le soir, quand la *manœuvre* a bien marché, quand on a découvert beaucoup d'îles au pont de Neuilly, quand on a exploré toutes les *baies*, toutes les *anses*, toutes les *criques* de Saint-Denis et de Saint-Ouen, on rentre en se hélant de canot en canot et en chantant des barcarolles, à moins qu'une querelle de pavillon ne s'allume au milieu de la croisière et qu'on n'en vienne à l'abordage. Alors la gendarmerie est forcée de faire la coupe pour mettre le holà (1). »

(1) NESTOR ROQUEPLAN, *la Vie parisienne*, nouv. éd. Paris, 1882, p. 234.

II.

CAFÉS ET RESTAURANTS

Les cafés du Palais Royal perdirent à cette époque une grande partie de leur importance. Quelques-uns disparurent, faute de clients — comme le café de Valois qui ferma ses portes en 1841 — ; d'autres, de royalistes qu'ils étaient, devinrent, sans attendre la chute de Louis-Philippe et en la préparant de leur mieux, républicains, le café de Foy par exemple, qui avait été une des forteresses de la légitimité.

« En 1830, il avait pour habitués des conservateurs ; quelques années plus tard, M. Armand Carrel et ses amis s'y rendirent, et leurs discussions violentes finirent par faire fuir ceux qu'on appelait alors comme aujourd'hui des réactionnaires. Les garçons de l'établissement se mirent

eux-mêmes à politiquer ; un soir, ils se réunirent après la fermeture du restaurant, allèrent sur la place de la Bastille, où ils entonnèrent la *Marseillaise*, et se dirigèrent vers le pont d'Austerlitz, où



Dis donc, vieux, est-ce que t'es aussi stupide que t'en as l'air?

était à cette époque établi un péage, et, au nom de la liberté, voulurent passer sans payer. Il y eut une lutte avec le poste, les chevaliers du tablier furent arrêtés, jugés et condamnés les uns à l'amende, les autres à six mois de prison ; Flotte, qui devint un personnage en 1848, faisait partie

de cette expédition. A cette époque il épluchait les légumes du restaurant Foy ; la politique en fit un des apôtres de la réforme sociale (1). »

Au café des Aveugles, Blondelet, sauvage d'occasion, qui jouait de quatre tambours à la fois, mourut en 1842, et, comme sa charge, la charge qu'il battait, était héréditaire, son fils le remplaça. La même année débutait au café des Aveugles un célèbre ventriloque, Valentin, *l'homme à la poupée* (2).

Non loin de la rue Saint-Honoré, un certain Houdard, qui venait d'épouser en 1839 une cuisinière, avec la dot qu'elle lui apportait achetait et réussissait très vite à désenguisonner le café du Danemark, fondé en 1820 par un capitaine en retraite, et qui avait tué sous lui onze patrons.

En 1834, au coin de la nouvelle rue de la Bourse, il avait suffi pour achalander pendant quelques temps un café, de l'orner de fresques qui rappelaient celles de Pompéi et d'Herculanum (3). L'antiquité continuait à être à la mode comme sous l'Empire.

(1) AUGUSTE LEPAGE, *les Cafés artistiques et littéraires de Paris*. Paris, 1882, p. 223.

(2) C'est également en 1842 que s'ouvrit rue de Montesquieu pour faire concurrence au Café des Aveugles, un café qui ferma en 1847.

(3) La décoration proprement dite était de l'architecte Thameloup, les peintures de Smith. Le *Journal des Arts* (1834) où j'ai trouvé ces détails, ne donne pas le nom du café.

Sur le boulevard Montmartre, le café Frascati avait encore, en 1845, une « belle limonadière ».

Sur les grands boulevards, car déjà on les appelait ainsi, trois cafés attiraient une clientèle d'écrivains, d'artistes ou de dandys.

Au café de Paris, le plus connu des trois, a la table des journalistes que présidait, enroulé dans sa cravate, le docteur Véron, on voyait Nestor Roqueplan, Dufougerais, qui fut directeur à *la Mode*, Latour-Mezeray, Étienne Becquet, Malitourne et l'auteur dramatique Mazères, qui gardait précieusement pour ses comédies tout l'esprit dont il pouvait disposer.

Cà et là, étaient assis des hommes cités comme arbitres des élégances et sans lesquels le boulevard n'aurait pas été lui-même, Alfred de Belmont, de Septeuil, le major Frazer, que nous retrouverons plus tard, des officiers ou anciens officiers. du Hallay Coetquen, le commandant de Bougainville, le capitaine d'Epinay, le capitaine de Barral, qui deviendra général et mourra sur le champ de bataille en 1896, de Valette, surnommé *Satin*, qui passait une grande partie de son temps en conférences avec son tailleur, Louis de Montbrun et Guy de la Tour-du-Pin, qui avaient été pages, Charles de Chaveau, Alfred Gohin, et un personnage bizarre et redoutable, Saint-Saëns, dont la colère était l'état normal et qui ne

pardonnait pas à ses contemporains d'avoir été obligé d'interrompre sa carrière militaire.

Le café du Divan, rue Lepelletier, n° 3, dans la maison où le *National* avait ses bureaux, comptait aussi, parmi ses habitués, des personnalités célèbres, Balzac, Méry, Théophile Gautier, Léon Gozlan, Edmond- Texier, Arnould Frémy, Henry Monnier, Taxile Delord, Lherminier, Gavarni, Chenavard, Prévault, Gérard de Nerval, qui parlait peu et écoutait encore moins qu'il ne parlait, Laurent Jean, célèbre comme Prévault par ses paradoxes, et Berlioz.

C'est au café du Divan qu'Henry Monnier, coutumier du fait, imagina une de ses charges les mieux réussies.

« Certain soir d'opéra, un couple de la rue Saint-Denis entra au Divan après le spectacle, et s'épata au milieu d'une conversation des plus intéressantes et des plus substantielles ; le mari demanda une bouteille de bière, un jeu de dominos, et ils commencèrent à remuer les dés avec un tapage infernal, ce que voyant Henry Monnier, qui était assis à leurs côtés, prit la parole et s'exprima en ces termes d'une voix grave et solennelle

— Comme je vous le disais, messieurs, il n'y a point de sots métiers, il n'y a que de sottes gens, et j'ai le plus profond mépris pour les personnes

qui refusent de faire commerce d'amitié avec moi. Que suis-je donc, en effet, sinon un rouage essentiel de la machine sociale ? Toutes les fois que j'ai l'honneur de guillotiner un grand criminel, je mets des bas de soie, une cravate blanche, je me fais friser les cheveux, et je me dis à moi-même que j'accomplis un sacerdoce.

Les dominos tombèrent des mains du mari ; la femme posa sur la table de marbre le verre écumeux qu'elle se disposait à porter à ses lèvres. Henry Monnier continua :

— On prétend que je porte malheur, c'est faux ; on assure que mon contact est fatal, n'en croyez rien ; on affirme que toutes les fois que je marche sur le pied d'un homme, cet homme me passe infailliblement par les mains dans l'année... Chansons, sornettes et billevesées !

Une clameur lugubre se fit entendre ; le joueur de dominos venait de sentir le pied de Monnier s'appuyer sur sa botte. Il se leva, le front humide de sueur, et entraîna son épouse à demi suffoquée d'effroi (1). »

Le café de Suède, fondé en 1835, avait été dès le début et il resta jusqu'à sa disparition (en 1901) un café littéraire. On y montrait encore, dans ses dernières années, la table sur laquelle Armand Carrel écrivit un mot à un de ses amis pour lui

(1) *Univers illustré*, n° du 13 octobre 1859.

annoncer qu'il allait se battre en duel avec Émile de Girardin. Personne n'a jamais su pourquoi on lui avait donné le nom de café de Suède.

Le *café Turc*, grâce à son jardin, était encore, au boulevard du Temple, le plus fréquenté par la bourgeoisie du Marais. Dans ce jardin, qui rappelait à M. et à Mme Denis leur jeunesse et leurs amours, le chef d'orchestre Jullien fit exécuter, vers 1835, la fameuse *valse de Rosita*, appelée aussi valse de Jullien.

Presque vis-à-vis s'ouvrait le *café des Mille Colonnes* (1), contiguë à la maison habitée par Fieschi et où il installa sa machine infernale. C'est au café des Mille Colonnes qu'il se réunissait avec Pépin et Morey, ses complices.

Là où devait plus tard s'élever le *Théâtre Historique* (2), une porte d'aspect peu engageante, deux marches boueuses donnaient accès à un cabaret qui jouissait alors d'un sinistre renom et qui faisait tache dans ce joyeux boulevard du Temple. Il s'appelait l'estaminet de l'Épi-scié.

Ce cabaret était divisé en deux salles. Dans la première abondaient les marchands de contre-marque et quelques petits industriels qui vivaient de la rue, plus ou moins honnêtement, surtout moins. Une petite porte s'ouvrait au fond. Pour

(1) On sait que plusieurs cafés ont porté ce nom.

(2) V. le chapitre sur les Théâtres.

en franchir le seuil il fallait un mot de passe. On pénétrait alors dans une grande salle, au plafond bas, aux murs d'où suintait l'humidité. Quelques quinquets, le soir, y rendaient l'obscurité visible plutôt qu'ils ne l'éclairaient. Ceux qui venaient là ne tenaient pas assurément à trop montrer leur visage, et, comme des oiseaux de nuit, l'ombre ne leur déplaisait pas. C'étaient en général des souteneurs, des ouvriers qui n'avaient pas de travail et n'en cherchaient pas, des domestiques sans place, et aussi des forçats libérés ou en rupture de ban. Ceux d'entre eux qui préparaient un mauvais coup étaient sûrs de trouver parmi les habitués une utile collaboration ou un précieux renseignement.

L'estaminet de l'Épi-scié était à la fois un bouge et un tapis franc. On y jouait et gros jeu, lorsque par hasard les poches étaient pleines. Parfois la police se mêlait de la partie, et quand elle était entrée dans ce repaire d'escarpes, elle y rencontrait toujours quelque vieille connaissance.

Le *café National* avait une réputation d'un autre genre.

« Il était tenu par un individu qui n'a pas eu de successeurs ; ce cafetier faisait crédit à toutes ses pratiques : aux chanteurs d'à-côté qui n'étaient pas payés par leur directeur, aux auteurs dramatiques qui n'étaient pas encore joués.

Le *café National*, lors du coup de foudre de Février, était particulièrement hanté par un chanteur, Jean Renaud, qui, le lendemain de la révolution, devint capitaine d'état-major de la garde de Paris, et par un vaudevilliste obscur, Edmond Martin, qui, le lendemain de la révolution, signa comme secrétaire, au bas de la première proclamation du Gouvernement provisoire.

Edmond Martin, qui devint plus tard un vaudevilliste célèbre, fut le premier qui, au boulevard du Temple, annonça la fusillade du boulevard des Capucines.

Je le vois encore entrer au *café National*, pâle, défait, ayant rien moins que la mine d'un héros, en annonçant la mitraille des dragons sur le peuple.

Personne ne voulut croire Edmond Martin, pas même Jean Renaud qui fredonna un air de *Gastibelza* en le gouaillant sur sa couardise ! Ce qui n'empêcha pas Jean Renaud, le lendemain, de faire supposer à tous les camarades, qu'il était initié, depuis longtemps, au coup de main de Février, et de paraître, à l'aide du costumier de son théâtre, dans un costume de capitaine de fantaisie, pour commander sérieusement la garde de Paris organisée par Caussidière. Ce qui n'empêcha pas le petit Martin, malgré sa venette de la veille, de recevoir le lendemain, à l'Hôtel de Ville, en sa

qualité de secrétaire, les députations allant rendre hommage aux nouveaux chefs du Gouvernement Provisoire, improvisés pour la plupart aux cafés du *National* et de la *Réforme* (1).

Dans une des rues les plus étroites et les plus sales du quartier Saint-Martin, dans la rue des Vieilles-Étuves, le *café des Comédiens* servait de champ de manœuvres à des artistes dramatiques ou lyriques qui cherchaient des directeurs mais que les directeurs ne cherchaient guère. Là des Figaro et des Britannicus, et des Rodrigues rhumatisants, et des Hermiones sexagénaires se donnaient réciproquement la comédie, et vantaient leur succès d'antan. Braves gens malgré tout, qui, s'ils payaient mal, consommaient beaucoup, et que nous présente, avec leur vanité ingénue, avec leurs prétentions incurables, un contemporain qui devait les bien connaître.

« Dans ce café, dit-il, où l'on ne voit aux échéances des années théâtrales rien que des acteurs, je ne sais pas de comédie plus bouffonne que l'apparition d'un directeur.

Chacun y joue son rôle.

Les jeunes premiers crèpent leurs cheveux et tirent bien haut leurs cols de chemise ; les pères nobles saccadent des reproches à leurs neveux en faisant sonner leurs breloques, siffler les s et ron-

(1) *Géant*, n° du 2 août 1868.

fler les *r*; les ingénues, qui ont du rouge, se pincent les lèvres, marchent sur la pointe des pieds, et fredonnent l'air :

Ce que j'éprouve en te voyant.

Les duègnes marchent a pas comptés, toussent au garçon, lui font signe de remporter le petit verre et la demi-tasse versés, et sourient au directeur.

Toute cette farce n'est jouée que par les acteurs de la comédie et du vaudeville ; mais l'opéra-comique, qui ne cède sa part à personne, a aussi son tour dans la parade. Les *Elleviou* roucoulent avec des notes piquées :

Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de te plaire ;
Je n'ai plus qu'un besoin, c'est celui de t'aimer.

La première chanteuse, qui peut à la rigueur chanter les seconds dessus, fait des roulades à perte de vue sur l'air :

Non, je ne veux pas chanter.

Le *Martin* et le *Lais* filent des sons, et accumulent les gammes chromatiques les unes sur les autres.

La *Philis* fait des cadences et des traits, le *Baptiste* et le *Ponchard* déguisent leurs fausses notes sous des *fioritures* de mauvais goût.

Et ce qu'il y a d'effrayant, c'est la basse-taille, qui veut dominer les autres, crie comme un sourd et détruit l'harmonie, et fait de ce pandémonium une tour de Babel où tout le monde finit par chanter faux, et où le directeur ne sait à qui parler.

Joignez à cela que tout un corps de ballet est là, battant des *six-huit* sans répandre une seule goutte de leur verre de rhum, faisant un *pas de zéphir* dans le dos de Cassandre qui joue aux dominos, et courant après la *fille mal gardée* pour lui faire faire des faux pas (1). »

Moins traqués par la police, les cafés politiques, anti-gouvernementaux, étaient aussi plus nombreux à cette époque que sous la Restauration. On y préparait presque ouvertement la Révolution. Nous avons déjà cité le *café National*, où végétaient d'obscures ambitions, et le café de Foi, qui de légitimiste était devenu républicain.

A l'estaminet de la rue Jean-Jacques-Rousseau, près de l'Hôtel des postes, fréquentaient Lagrange, Caussidière, Martin Bernard, Louis Blanc, et quelques-uns de ceux qui devaient arriver, après bien des années de misère, aux places et aux honneurs.

Près de l'ancienne barrière Rochechouart, le *cabaret de la place Belhomme* réunissait deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, un certain nombre de conspirateurs, de fabricants d'émeutes,

(1) *Journal des Dames et des Modes*, n° du 15 avril 1834.

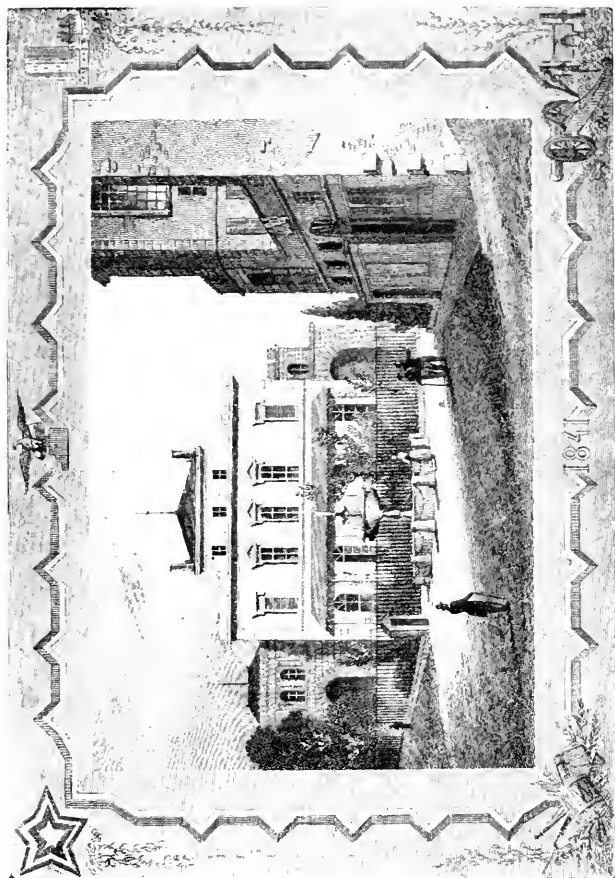
Caussidière, l'infatigable Caussidière, exaspéré de n'être rien, Lagrange, Chenu, qui devait écrire contre ses anciens amis des pamphlets retentissants, Tiphaine, Grandmesnil, Fargin-Fayolles, Pilhes, Albert, le futur membre du gouvernement provisoire, Léoutre, gérant de *la Réforme*, Ribeyrolles, un rédacteur de *l'Émancipation* de Toulouse. Il y avait aussi Lucien de la Hodde, qui notait soigneusement tout ce qui se disait dans ces réunions et en rendait compte à la préfecture de police, dont il était un des agents secrets (1). En 1846, le cabaret de la place Belhomme fut fermé — il rouvrit peu après — et on emprisonna, pour quelque temps, quelques-uns de ses habitués.

Au *café de Buci*, dans la rue de même nom, quelques hommes politiques de l'opposition voisinaient avec des écrivains. On y voyait régulièrement le secrétaire de la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*. V. de Mars, et le critique Gustave Planche qui en avait fait son cabinet de travail et qui y déjeunait chaque jour d'un café à la crème.

En général dans les cafés du quartier latin la littérature était plus en faveur que la politique.

Au *café du Luxembourg*, rue de Vaugirard, plus tard *café Tabourey*, et dont Mme Aubé était

(1) On ne s'en aperçut qu'en 1848. Caussidière découvrit à la Préfecture de police les rapports de de la Hodde, qu'on avait oublié de brûler.



Maison de M. Thiers (détruite sous la Commune)



devenue en 1827 la propriétaire, fréquentaient des artistes et des gens de lettres. Horace Raisson, un des collaborateurs de Balzac, Rey-Dusseuil, Gustave Planche, les trois frères Hugo, Dovalle, Charles Rabou, Regnier-Destourbets, l'acteur Bocage et l'abbé Châtel « qui venait là tous les soirs, en rédingote brune, en bottes à éperon, et la cravache à la main (1) ». Un soir Bocage, qui se piquait d'être matérialiste, lui proposa de jouer la divinité de Jésus-Christ en vingt points au billard.

Barbey d'Aurevilly, Preault, qui arrivait régulièrement tous les soirs à cinq heures pour lire les journaux, Jules Janin, Achille Ricourd, Ponsard, étaient aussi des habitués du café Tabourey. C'est là que fut préparé par les amis de l'auteur le succès, un peu factice, de *Lucrèce*.

A côté de l'hôtel du *Journal des Débats* — ô ironie des rapprochements ! — le *café Momus* ou *Maumus* servait d'asile, vers 1844, à une vingtaine de Bohèmes, parmi lesquels Murger, Champfleury, Charles Barbara, Courbet, Bonvin, Chintreuil, Pierre Dupont et l'apôtre Jean Journet étaient les plus connus. Ayant adopté une des salles de ce café, malheureusement pour le cafetier, ils réussirent bientôt à la rendre inabordable à ceux,

(1) E. DE MIRECOURT, *Biographie de Bocage*. Paris, 1856, p. 52. L'abbé Châtel était aumônier de la Garde. Ceci explique les bottes, les éperons et la cravache.

bourgeois ou épiciers, qui étaient assez stupides pour payer régulièrement leurs consommations. Ils se faisaient apporter les journaux sous bande, versaient de l'eau dans les boîtes à dominos, et accaparaient le jeu de tric-trac de dix heures du matin à minuit. Ils avaient si bien mis au pli le patron, M. Louvet, qu'ils l'obligèrent à s'abonner à une feuille où écrivait Murger, *le Castor*, journal des Chapeliers.

Les Bohèmes émigrèrent plus tard au *café Génin*, rue Vavin.

« Le propriétaire, raconte Vallès dans un chapitre de son volume, *la Rue*, publié en 1866, avait eu l'idée de faire tapisser ses murs avec des dessins tracés à grands traits, à coup de crayon et de fusain, par des Raphaël de bonne humeur et des Michel-Ange sans emploi. Médecin du petit verre il avait gagné à ce métier beaucoup d'argent. C'était laid et bruyant chez lui, mais il y avait de la gaieté et de l'entrain, sur les murs étaient dessinés les têtes crânes, les portraits bizarres des habitués du lieu...

Le public changeait souvent, du reste : les travailleurs ne faisaient que passer, les ivrognes trouvaient qu'il y avait trop de génie sur les murs et pas assez d'esprit dans les trois-six. C'était un va-et-vient perpétuel de curieux et d'artistes. »

Le propriétaire dont parle Vallès c'était Génin.

Il avait épousé, après son exhibition à l'estaminet de la *Renaissance*, place de la Bourse, une femme jaunâtre, huileuse et borgne, qui trônait au comptoir, l'ancienne maîtresse de Fieschi, Nina Lassave (1). Elle parlait peu et gardait, au milieu de la joie et du bruit, une attitude réservée et triste. On croyait voir dans son regard le reflet du drame où elle avait joué un rôle. Génin l'aimait passionnément : quand elle mourut, il devint fou.

En 1846, au moment où on démolit une partie de ce quartier pour le percement de la rue Soufflot, disparut un café qui, sans être aussi célèbre que celui dont nous venons de parler, avait eu cependant quelque notoriété, le café de l'École de Droit, rue Saint-Jacques, en face du Panthéon (2).

(1) Dans la *République* du 20 novembre 1849, on peut lire cette note : « Quelques journaux ont publié sur Nina Lassave un fait qui, n'étant pas démenti, a été reproduit par nous comme incident historique. La citoyenne Nina Lassave est venue dans nos bureaux et a démenti par sa présence la partie de ce fait qui annonçait sa mort. Il est également inexact qu'elle ait été *chanteuse des rues*. Mariée depuis longtemps à un riche commerçant (Génin) elle est dans une situation qui lui offre des ressources qu'elle n'aurait pas besoin d'aller chercher dans un hospice si elle était malade. C'est à sa demande même que nous faisons cette rectification, en regrettant d'avoir été l'écho d'une nouvelle dont nous ne pouvions supposer la malveillance. »

(2) A la même époque existait, rue Montgolfier, un cabaret, *Au Grand Roi de Sardaigne*, tenu par un Turinois, Battista, naturalisé français et sapeur dans la garde nationale. Son

De l'autre côté de la Seine, près de la Morgue, un cabaretier, sous prétexte qu'il s'appelait Alexandre Dumas, avait pris pour enseigne : *A Monte-Cristo*.

« Un jour il y avait grande rumeur chez Alexandre Dumas.

Voici ce qui s'était passé :

Le cadavre de Gratte-Navet, le pitre de Moreau fils, sorcier en renom, était étalé sur les dalles froides de la dernière étape des morts, l'établissement d'en face.

Tous ces saltimbanques (les habitués du café) voulaient faire leur déclaration ; le maître du paillasse intervint et pria Alexandre Dumas de se rendre au greffe.

Une foule immense encomrait les abords. L'écrivain reçut la déposition.

— Comment vous nommez-vous.

— Alexandre Dumas, répondit solennellement le cabaretier.

L'humble fonctionnaire se leva majestueusement et s'inclina jusqu'à terre (1). »

ivrognerie l'en fit exclure, et, de dépit, il fit couper sa barbe et la suspendit à son enseigne avec ce distique :

Ma barbe, puisqu'on te dédaigne
Je te mets au menton du grand roi de Sardaigne.

(1) *Bouis-bouis, Bastringues et Caboulots de Paris*. Paris, 1861. p. 93.

Sur l'une et l'autre rive, mais plus particulièrement dans le quartier des Halles, innombrables étaient les cabarets, où la pègre se donnait rendez-vous. Deux pouvaient servir de types, le cabaret du Lapin Blanc, et surtout le cabaret de Paul Niquet.

Un certain Poivrard, qui aurait mieux fait, à cause de sa profession, de s'appeler Poivrot, avait installé à l'extrémité de la rue aux Fers, aux Halles centrales, un comptoir formé de deux planches posées sur deux pieds. Pour un sou la tasse et trois sous quand elle était accompagnée d'un petit verre, Poivrard offrait à sa clientèle un breuvage noirâtre auquel il donnait fallacieusement le nom de café. Pour éviter d'ailleurs toute protestation, il exigeait d'être payé d'avance. Les consommateurs ne s'asseyaient pas pour cette simple raison qu'il n'y avait là ni banes ni chaises, mais comme en revanche la boue ne manquait pas on avait appelé l'établissement de Poivrard *le Café des pieds humides*.

Poivrard gagna quelque argent, sut le garder, et ouvrit un débit de liqueurs. *A la Consolation*, rue Mouffetard. Plus tard il s'associa avec le père Mauras, qui était le patron du *Lapin Blanc*.

Le cabaret du Lapin Blanc, situé dans la rue aux Fèves, et décrit longuement dans les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, avait l'inconvénient d'être

un peu traqué, au moins dans les derniers temps. Le père Mauras soignait la mise en scène pour attirer les curieux et bon nombre de ses escarpes n'étaient que des figurants. Après l'expropriation du Lapin Blanc, en 1860, cet habile homme se retira dans l'île Saint-Louis, avec 30.000 francs de rente. Il mourut en 1872, huit ans avant son associé Poivard.

Le vrai cabaret de la pègre c'était celui qu'avait créé sous la Restauration Paul Niquet, dans la rue aux Fèves.

« Il est des hommes qui ont une aptitude spéciale à profiter des circonstances. Paul Niquet (1) avait été de ce nombre. Il avait compris tout de suite le parti qu'un établissement comme le sien pouvait tirer de la tolérance qui lui permettait de rester ouvert la nuit, et il en profita pour fonder une de ces maisons qui passent successivement de la vogue à la renommée, et laissent bien loin derrière elles les timides concurrences qu'on lui oppose...

Pourtant, le cabaret de Paul Niquet n'avait point la séduction de ces boutiques dont l'étalage sollicite le passant ; il fallait le deviner ou plutôt le connaître, au fond d'une longue et obscure allée qui ouvrait sur le marché par une porte assez étroite, sans autre signe distinctif qu'une espèce

(1) Le premier du nom. Il était né vers 1765.

de lanterne en retour d'équerre sur la gauche étaient gravés ces mots : *Paul Niquet, distillateur*. La nuit, on éclairait l'intérieur de la lanterne. Lorsque la maison fut abattue, il y avait plus de quarante ans que cette porte n'avait été fermée. Le dernier patron (1) de l'établissement en faisait avec orgueil la réflexion aux visiteurs que la curiosité attirait chez lui.

Nous avons vu passer deux révolutions, disait-il ; celles de 1830 et de 1848, sans fermer notre porte ni éteindre notre lanterne.

Le comptoir en étain, comme celui de presque tous les marchands de vin, était à gauche, au fond de l'allée ; il établissait une ligne de démarcation entre le maître de la maison, ses garçons et les consommateurs qui, debout devant ce comptoir ou assis sur des bancs le long du mur, se livraient à de copieuses et bruyantes libations. L'étroit espace réservé à ces assauts bachiques prenait jour sur un vitrage. Au bout de l'allée, une porte ouvrait sur une petite salle plus obscure encore que l'allée, sans autres meubles que quelques bancs et les hottes ou les crochets que les buveurs et buveuses du comptoir y avaient provisoirement déposés. C'est là que d'habitude, les jambes fléchissantes et la tête alourdie, ces anacréontiques

(1) François Niquet, petit-fils de Paul Niquet. Il mourut à Paris, le 30 septembre 1863.

personnages se réfugiaient pour faire, pêle-mêle et sans danger pour les mœurs, une sieste salutaire, qui n'était le plus souvent qu'un entr'acte dans leurs ingurgitations, car la modicité du prix des consommations offertes à cette partie du public lui permettait d'en jouir à peu de frais. L'almatic de Paul Niquet distillait pour ces palais blasés une eau-de-vie du crû, débitée à 5 centimes le petit... je me trompe, je veux dire le grand verre, à laquelle les habitués ne trouvaient rien à reprocher ni pour la qualité ni pour la quantité. Elle leur était servie dans des verres qui, par leur capacité et les cannelures dont ils étaient ornés, avaient reçu le nom de *canons rayés*. Quant au liquide lui-même, il y avait longtemps que ces friands dégustateurs le désignaient alternativement par les appellations significatives de *fil-en-quatre*, *lord-boyaux*, *casse-poitrine* et *sirop de crapule*.

Derrière le comptoir, des tonneaux factices, des bouteilles symétriquement rangées et de grands flacons pleins d'eau diversement colorée, figuraient comme échantillons des nombreux produits que la cave était censée receler dans son sein. Derrière encore était une salle assez vaste, ouverte aux consommateurs qui, dédaignant le canon et le petit verre, s'élevaient jusqu'à la bouteille. Pour ceux-là l'inflexible ligne de démarcation s'abaissait; ils traversaient le comptoir du pas des privilégiés et

des élus pour aller s'installer dans cette salle où, au luxe des bancs, on avait ajouté celui de quelques tables autour desquelles ils se divisaient en groupes. Enfin, le comptoir était flanqué, à gauche et à droite, de deux petits cabinets en planche jusqu'à hauteur d'appui, et en vitrage dans la partie supérieure, d'où l'on pouvait voir sans être vu. Ce sont ces mystérieuses arcanes que Paul Niquet et ses successeurs ouvraient avec empressement aux clients de choix que la curiosité, l'originalité et l'espoir d'observation amenaient quelquefois chez eux : chacun de ces cabinets était orné d'une glace comme les appartements fraîchement décorés, et au milieu une table ronde y dérobaît sa nudité sous un tapis de cuir à dessins. Quelques chaises et des tabourets rembourrés et recouverts de velours rouge étaient le dernier mot du confort réservé exclusivement à ces cabinets. »

Cette minutieuse description aurait pu paraître inutile si elle ne devait se compléter par un trait caractéristique qui aide à peindre l'esprit et les mœurs des étranges habitués de cette maison. En pleine monarchie de juillet, on ne se gênait point pour politiquer devant le comptoir des marchands de vin, chez Paul Niquet ainsi qu'ailleurs, et comme on était fort enclin à railler nos institutions représentatives, les loustics du lieu avaient donné aux différentes parties de l'établissement

que je viens de passer en revue des dénominations assez singulières pour être rapportées.

L'espace compris devant le comptoir où s'agitaient, le verre à la main, les groupes de buveurs les plus bruyants était appelée *la tribune*. Une salle obscure, où ceux qui étaient hors d'haleine cuvaient dans un lourd sommeil leur trop copieuses libations, avait reçu nom : *la chambre des Pairs*. Malheur à celui qui, assis sur les bancs qui faisaient face au comptoir, sentait s'appesantir ses paupières, un cri général s'élevait autour de lui :

— Passez cet homme-là à la chambre des Pairs.

Et aussitôt, de force ou de gré, on l'empilait au milieu des hottes et des mannequins avec tous ceux qui l'avaient précédé dans le royaume des songes.

Enfin, la salle qui réunissait autour de ses tables les consommateurs privilégiés qui avaient payé le *cens* à la bouteille, et dont on entendait de loin les conversations un peu plus animées, était baptisée : *la chambre des Députés*.

Quant au cabinet, il avait sa signification suprême ; car c'était de là que partait le gouvernement, puisque les garçons eux-mêmes n'y pénétraient que rarement, le patron se réservant presque toujours l'honneur d'y servir lui-même les aristocratiques clients qu'il y avait admis.

Malgré ces pittoresques définitions, il faut bien reconnaître que le public qui se pressait habituel-

lement dans cette maison n'était qu'un triste sujet d'étude et propre tout au plus à inspirer le dégoût. La plupart n'offraient que le type trop commun de la dégradation et de l'abrutissement qui accompagnent l'ivrognerie. Des hommes caducs avant l'âge, au teint plombé, à la face atone, des femmes à la voix rauque, aux yeux éraillés, telle était la multitude déguenillée qui grouillait incessamment devant le comptoir et assaillait de ses sollicitations tout arrivant dont la mise contrastait avec cette boue du vice et de la misère...

A peine, dans les rangs de cette triste plèbe, pouvait-on distinguer quelques types qui méritent d'être esquissés. Un maçon-poète, dont les vers ne respectaient pas toujours rigoureusement les lois de la prosodie, mais ne manquaient quelquefois ni de tour ni d'expression. Bien entendu la plupart de ces poésies étaient des chansons en l'honneur de la dive bouteille...

Le plus curieux, sans contredit, était un cuivriermarbrier qui déclinaît de la manière suivante sa profession lorsqu'on la lui demandait : *Interprète de la douleur, rédige épitaphes et inscriptions funéraires en prose et en vers, traduit les regrets des familles à des prix modérés, se charge des mausolées, pierres tumulaires, entourages, et de l'entretien des sépultures* (1)...

(1) *Nouveau Journal*, 1864, article de G. d'Olbreuse.

Le cabaret Paul Niquet, dont le dernier propriétaire s'appelait Étienne Salle, fut décrété d'expropriation le 10 mars 1852, pour la construction de nouvelles Halles. Il fut démoli l'année suivante (1).

Aux Champs-Élysées et dans les environs des barrières abondaient les cabarets, les guinguettes.

La Californie, dans les dernières années du règne, était située à la barrière des Deux Moulins.

La Californie ouvre son domaine,
Accourez dégustateurs malins,
Ce n'est plus à la barrière du Maine
C'est à la barrière des deux Moulins

Accours

Enfants des faubourgs,
Traverse Paris et l grand fleuve ;
Ici l'on mange ou s abreuve,
On chante comme aux bons vieux jours (2)..

Là où s'élèvera plus tard le Café des Ambassadeurs, aux Champs-Élysées, le *Café du Bosquet*, surnommé *le Concert à la Corde*, était, vers

(1) En 1865, deux feuilletonistes populaires, Bunel et Jules Beaupoint, publièrent dans le journal *l'Omnibus*, un roman qui avait pour titre : *les Nuits de Paul Niquet*. Les héritiers Niquet leur intentèrent un procès en diffamation. Ils réclamaient 20.000 francs de dommages et intérêts et la suppression du roman. Ils gagnèrent leur procès en première instance mais ils le perdirent en appel.

(2) *Album comique. Répertoire de scènes, chansonnettes, etc...*, Paris, 1859, p. 199. (Cette chanson-réclame est de Charles Gille).

1840, une chaumière garnie de lierre, de vigne vierge et de clématites, avec des massifs plantés de géraniums et de lauriers-roses. Une corde l'entourait et séparait du public un orchestre composé d'une femme qui jouait du trombone, d'une autre femme qui jouait de l'ophicléide et de trois hommes qui jouaient du flageolet, de la contrebasse et de la grosse caisse.

La femme trombone, qu'on appelait *la grosse Louise*, chantait la romance sentimentale. Avec un comique très réputé, Fleury qui servait aussi d'aboyeur, la grosse Louise contribuait beaucoup au succès — très populaire — du Café du Bosquet.

Fleury était le comique le plus populaire des Champs-Élysées. Il y avait un fidèle public qui ne manquait jamais de l'applaudir quand il chantait — plusieurs fois par jour — sa chanson favorite, *le Chiffonnier de Paris*.

J'suis chiffonnier avec honneur,
C'est l'métier que je préfère faire.

Quand il débitait, avec une infatigable verve, son boniment, il était coiffé d'un bonnet de police, très haut, et vêtu d'un habit vert d'académicien et d'un pantalon rouge d'où s'échappait, par le fond, un vieux torchon qui jouait le rôle de pan de chemise. Il portait sur le dos une hotte et à la main une lanterne et un crochet. Sa figure, qu'il

lavait rarement, était barbouillée avec du caramel.

Parfois, quand le public se montrait un peu récalcitrant, quand le boniment n'avait pas son effet habituel, Fleury employait les grands moyens.

Il faisait le tour du carré Marigny, en titubant, et, de temps en temps, se plantait devant une affiche. Puis, tout à coup, comme s'il venait, après de longues hésitations, de prendre enfin une détermination : « Tiens, s'écriait-il de manière à être entendu à vingt ou trente mètres à la ronde, je vais aller entendre chanter la belle Louise au concert à la Corde. »

Et la foule, que ce manège avait amusé, quoiqu'il fut répété plusieurs fois par semaine, s'empressait de suivre.

Fleury les conduisait triomphalement, puis, arrivé à destination, montrant, d'un geste large, la tente soutenu par des piquets.

Entrez ! Entrez ! mesdames et messieurs, criait-il. Il n'y a pas de courants d'air (1) !

Le cabaret de la mère Saguët, au pied du Moulin de Beurre, était le rendez-vous de peintres, de sculpteurs, d'écrivains, de chansonniers du Caveau. On y voyait fréquemment Raffet, qui y dessina la plupart de ses scènes populaires, Char-

(1) Le Café du Bosquet ou Concert à la Corde disparut, sous le second Empire, lors de la transformation des Champs-Élysées.

let et son élève Portelet, les chansonniers Achard et Émile Débraux, le gastronome Billoux, le peintre d'enseignes Davignon, Félix Pyat, Louis Huart, Édouard Donné, qui chantait sur la guitare des parodies de romances. Béranger, Victor Hugo, Lamartine, Scribe, Désaugiers, Mignet, Thiers, Pigault-Lebrun y vinrent quelquefois.

« Leshabituéés s'intitulaient les *Joyeux*. En hiver ils devenaient la société des *Frileux*, dont voici les statuts (1) :

« La société des Frileux a pour but principal de continuer pendant l'hiver seulement la réunion des Joyeux.

« Son siège est établi chez M. Guignet, marchand de vins, traiteur, rue de Sèvres, n° 59, au coin de la rue Saint-Placide.

« Le premier mardi de chaque mois du 1^{er} novembre au 1^{er} mars, les Frileux sont convoqués pour un banquet lyrique (2), dont le prix est invariablement fixé à 4 fr. 25 (café compris). A 6 heures précises, à table. Puis, ouverture de chants, et continuation d'iceux jusqu'à extinction des poumons naturels.

« Il est expressément défendu, quels que soient d'ailleurs son mérite et son auteur, de chanter

(1) Rédigés probablement par Charlet.

(2) Le premier de ces banquets des Frileux eut lieu chez Guignet, le 6 novembre 1838.

plus de *deux fois* la même chanson durant chaque session des Frileux.

« Surtout, point de politique, parce que c'est embêtant.

« Pour entretenir leur douce et franche confraternité, les frileux ont leurs petites soirées les mardi, vendredi, et samedi. A 7 heures le vin sur table et le piquet à quatre — Un sou la marque — qui touche mouille. Les non-joueurs payent autant que ceux qui ont pris le plus de marques.

« A 10 heures un quart, on arrête les frais des opérations de la Société, toutes expressément au comptant.

« En résumé, premier mardi, banquet, mardi vendredi et samedi, soirées amicales, gaies et pas cher !

« Et voilà !!! »

Le cabaret de la mère Sagnet, où on buvait, où on mangeait, en chantant, ferma ses portes vers 1840.

Parmi les grands restaurants les plus en vogue étaient encore ceux du Palais Royal, mais déjà ceux des boulevards commençaient à leur faire une sérieuse concurrence. Il s'en fonda un nouveau, en 1841, qui devait bientôt devenir célèbre, la Maison dorée, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Cerutti, au coin de la rue Laffite et du boulevard des Italiens. Plus modestement débuta, l'année suivante, un restaurateur dont le nom ne



— Bobonne, Bobonne, tu me ferais un monstre comme ça, ne le regarde pas tant !

(Caricature de la Série des Mayeux, par Traviès.)



prendra quelque importance que sous le second Empire, Magny, chef de cuisine chez Philippe, rue Montorgueil, et qui acheta en 1842 l'établissement Parisot, rue Contrescarpe.

Sur la place Boieldieu, en face de l'Opéra-Comique, Ronde avait fondé le restaurant de *la Perdrix aux choux*, qui, rebaptisé par Latour Saint-Ybars, fut, jusqu'à sa disparition en 1857, le restaurant de *la Perdrix amoureuse*. Il comptait au nombre de ses habitués, mangeurs solides et payeurs intermittents, Murger, Henry Monnier, Pierre Dupont, Gustave Mathieu, Latour Saint-Ybars, Méissonnier, Chenavard, Guichardet, le collaborateur de Dumas, Monselet, Théodore de Banville, Ponsard, et aussi, un peu dépaysé dans ce milieu littéraire et artistique, un jeune homme nommé Calino, qui était employé chez un marchand de curiosités du boulevard des Italiens (1).

Ce marchand de curiosités possédait, dit-on, une canne qui avait appartenu à Louis XIV et sur

(1) On n'est pas d'accord sur ce personnage. Les uns disent qu'il fut, vers 1840, élève dans l'atelier du peintre Picot. Les autres assurent qu'il fut, vers 1846, gargon de café à la Porte St-Martin, plus tard employé chez un marchand de tableaux de la rue Vivienne, et qu'il mourut en 1849, en laissant à sa veuve 3 ou 4.000 francs de rente. En 1856, Théodore Barrière et Fauchery firent jouer au Vaudeville une pièce en un acte intitulée *Calino*. Il n'est pas inutile d'ajouter que le mot *calin* se trouve dans *les Historiettes* Tallemant des Reaux avec le sens de niais.

la pomme de laquelle une miniature représentait Mme de Maintenon. Un amateur se présente pour l'acheter. On la cherche, ou ne la trouve pas. Sur ces entrefaites, arrive Calino fièrement appuyé sur la canne. Le marchand s'en empare et s'aperçoit avec stupeur qu'elle a été raccourcie d'une trentaine de centimètres et que la pomme manque. Son regard interroge Calino.

— Elle était trop longue, déclare celui-ci.

— Mais, malheureux ! il fallait la couper par le bas !

— Ah ! non. C'est d'en haut qu'elle me gênait. Le peintre Fontalar était là. Il servit l'anecdote toute fraîche à Jules Noriac qui préparait un volume sur la *Bélise humaine*. Jules Noriac la raconta à son tour à ses amis et *le Nain jaune* en fit un écho que plusieurs journaux reproduisirent. Depuis cette époque, toutes les naïvetés dont on ignorait l'auteur, il fut admis qu'on les attribuerait à Calino — et Calino connut ainsi les douceurs de la gloire.

C'était aussi un restaurant fantaisiste que cette taverne Katcomb, où se rencontraient silencieusement — comme on va le voir — quelques gens de lettres, et que nous décrit l'un d'entre eux :

« J'avais souvent, en passant devant une boutique de la rue Neuve-des-Petits-Champs, raconte Alphonse Karr (1), remarqué une enseigne repré-

1) *Le Livre de Bord*. Paris, 1880, t. I, p. 275.

sentant un cheval noir lancé au galop et un nom au-dessous :

KATCOMB

sans autre explication.

Les rideaux épais et strictement fermés toute la journée empêchaient de voir au dedans. Un profond silence régnait dans cette boutique mystérieuse : mais un soir je vis, par la porte laissée un moment entr'ouverte, que c'était un restaurant, et j'y entrai. C'était plein de convives silencieux, rangés sur deux côtés à trois longues tables couvertes de toile cirée, formant une sorte d'anphithéâtre.

Au fond, derrière une table plus plate et plus élevée, était un très gros homme, un anglais à figure de bouledogue très sérieux. Sa chemise parfaitement blanche, était relevée jusqu'au-dessus des coudes ; il avait devant lui deux énormes pièces de viande, bœuf et mouton, et en coupait sans cesse des tranches que des servantes venaient prendre et porter devant les convives. Sur une seconde assiette, on donnait des pommes de terre cuites à l'eau.

Un très petit morceau de pain et un grand verre de bière formaient le complément du diner, qui coûtait vingt sous et que l'on payait d'avance en s'asseyant.

Ni le maître, ni les servantes ne parlaient jamais : on souriait moins encore ; les convives n'étaient pas moins mornes ; ça avait l'air d'une cérémonie religieuse. Viande et bière étaient excellentes, mais il fallait venir à l'heure ; les retardataires seuls entendaient la voix de Katcomb, le bouledogue, qui, de l'accent dont on prononce un jugement, leur disait :

« Plus de viande. »

A aucune insistance, à aucune question, il ne daignait répondre, et jamais on ne lui a entendu dire autre chose. »

J'ai parlé dans la première partie de ce chapitre d'un Café des pieds humides. Il existait un restaurant du même nom, qui avait le même genre de clientèle. Ce restaurant qui avait résolument banni tout espèce de luxe, fonctionna jusqu'en 1866 à côté de la Fontaine des Innocents.

« Là sont dressées une douzaine de tables, cotoyées de bancs à peine dégrossis, et où, point n'est besoin de le dire, nappes et serviettes sont un luxe totalement inconnu. La cuisinière (1) dépose devant *la pratique* un couvert d'étain et une assiette de faïence à bords épais et profonds ; puis, découvrant un long vase en fer blanc qui git à ses pieds sur le pavé, elle en retire, à l'aide d'une énorme cuiller, un liquide d'un gris jaunâtre où,

(1) On l'avait surnommée *la Mère Bidoche*.

comme eût dit Regnier, quelques choux éperdus se sauvent à la nage. C'est la soupe.

Quand la soupe est mangée, la femme passe délicatement sur l'assiette un torehon qu'elle a trempé dans un vase plein d'eau; et plongeant une véritable fourche dans une seconde boîte en fer blanc, elle en extrait un morceau de bœuf, qu'elle submerge ensuite sous un amas de gros haricots noirs, puisés dans une troisième boîte.

Chacun apporte son couteau dans sa poche et sa miché sous son bras. Si l'on a soif la fontaine est tout près.

Voilà le dîner. C'est plaisir de voir l'importance, la bonne foi avec laquelle tout le monde — piliers des Halles, fournisseurs venus de la banlieue, ouvriers des alentours, saltimbaques, gamins des garnis voisins, et *tutti quanti* — fait honneur à cette cuisine primitive. Les gamins surtout sont admirables d'aplomb; ils ne se gênent pas pour taper sur la table avec leurs couteaux, et pour *faire aller* la commère quand elle ne les sert pas assez vite. Souvent cet âge est porté sur la bouche, ils se jettent en Sybarites, moyennant un sou de supplément, dans la volupté ruineuse de la demi-tasse. Alors, la physionomie du gamin rayonne de convoitise et de fierté; il regarde si les passants le contemplant; il remue lentement la cassonnade au fond du vase et déguste en gourmet. Celui qui

traite les camarades a soin de jeter son argent devant lui de façon à le faire sonner, en criant :

« Hé ? la mère, payez-vous ! »

S'il n'y a plus de place aux tables, on s'assied sur les marches de la fontaine. Vient-il à pleuvoir, les plus délicats étendent un tablier sur leur tête, et ne se dérangent pas pour si peu.

J'allais oublier de dire que le total du menu se monte à trois sous : un sou de bœuf, un sou de haricots et un sou de potage prix fixe et sans surfaire d'un centime. Il faut croire que les entrepreneurs y trouvent leur compte, car les concurrences se disputent les alentours de la fontaine (1). »

Sur la route de Vincennes, avait été ouvert dans les dernières années du règne de Charles X un restaurant. *Au rendez-vous des Briards*, qui eut sa plus grande vogue sous la monarchie de juillet et qui offrait cette particularité d'être à la fois populaire et littéraire.

C'était une ancienne auberge du temps des diligences, fréquentée alors par des rouliers, amateurs, comme on sait, de bonne cuisine. L'enseigne représentait des lapins qui allaient d'eux-mêmes se précipiter dans une casserole tenue par un chef vêtu de blanc. *Ils y passeront tous*, affirmait une légende explicative. Le propriétaire de cette au-

(1) VICTOR FOURNEL, *Ce qu'on voit dans les rues de Paris*. Paris, 1867, p. 385.

berge était, sous Louis-Philippe, le père Blacker, un brave homme qui connaissait tous les secrets du civet et de la gibelote.

Le dimanche et le lundi, les salles du restaurant étaient occupées en grande partie par des imprimeurs en papiers peints, très nombreux dans le faubourg Saint-Antoine. Certains jours de la semaine : s'y retrouvaient des écrivains, Dumas père, Auguste Luchet, Émile de Girardin, Félix Pyat, le chansonnier Breant, Maurice Alhoy et ce qui manquait le plus, *Au Rendez-vous des Briards*, c'étaient les Briards (1).

(1) Il y eut pendant cette période un essai assez curieux mais qui, je crois, ne réussit pas. Sous le nom de *Compagnies hollandaises*, il existait, vers 1842, dans tous les quartiers de Paris des établissements où, pour 25 centimes, on servait à toute heure une tasse de bouillon.

III

BALS ET CONCERTS. — MAISONS DE JEUX

Jusqu'en 1837 ou 1838, les bals de l'Opéra n'eurent qu'un succès médiocre. On les trouvait trop froids, et sans doute aussi trop convenables. La mère pouvait y conduire sa fille. Après quelques essais qui n'avaient pas trop réussi (1), Mira, « fermier des bals en habit noir », résolut de les galvaniser, de leur rendre la gaieté d'autrefois. Ils en avaient grandement besoin.

(1) Les bals masqués de l'Opéra étaient tristes comme une assemblée de famille; tout ce que l'on essaie depuis trois ans pour les ranimer ne peut y parvenir : les *tombolas*, les châles de cachemire, les bracelets, les *jeunes filles* même mises en loterie! les danses espagnoles, les pas allemands, rien ne peut leur rendre la vie. » V. DE LAUNAY, *Lettres parisiennes* (à la date du 8 février 1837). Il faut se garder un peu des appréciations de Mme de Girardin, dont le courrier, sous prétexte d'ironie, est parfois assez malveillant et aigre

Il créa les bals avec tombolas ou plutôt il imagina des tombolas plus attrayantes. Des rats de l'Opéra servirent de primes aux amateurs. Les danseurs s'affublèrent d'énormes têtes qui représentaient des personnages connus et il fut assez divertissant de voir l'austère Guizot figurer dans un quadrille. Les ballerines espagnoles, les Dolores et les Camprubi, firent connaître à ce public avide de nouveautés et qui cherchait partout l'amour ou l'image de l'amour, des danses qui étaient presque scandaleuses à force d'être passionnées.

Toutes ces attractions étaient à peine suffisantes. Mira commençait à désespérer lorsqu'un bal masqué qui fit époque dégela enfin et pour longtemps le public. Musard, pour la première fois, y dirigea la contre-danse de la *chaise cassée*, ainsi nommée parce qu'à un signal convenu on cassait bruyamment une chaise au milieu de l'orchestre. Pour le récompenser de cette ingénieuse idée, on le porta en triomphe dans la salle. Mais l'enthousiasme devint du délire lorsqu'au milieu d'une autre contre-danse qui s'intitulait le *Galop du Danois* on tira dans l'orchestre un petit mortier. Ce coup de canon, d'un canon si minuscule, déclancha la gaité, et Musard, vigoureusement saisi par deux danseurs déguisés en forts de la Halle, fut de nouveau porté en triomphe.

Désormais les bals de l'Opéra furent lancés. Les grandes lorettes en firent un des plus brillants marchés d'amour de Paris. Beaucoup d'honnêtes femmes y vinrent pour s'encanailler, pour remplacer, pendant quelques heures, par un masque qui leur convenait mieux et leur plaisait davantage, le masque gênant de la vertu. Elles y vinrent pour chercher aventure, pour connaître les joies de se sentir désirées, méprisées, pour se rapprocher des filles. A la fin du bal on ne les en distinguait plus.

Le peuple qu'on ne voyait guère à l'Opéra, avait ses bals moins élégants, moins luxueux, mais dont il savait se contenter. Je rappelle les plus connus, au hasard de la plume, et en faisant remarquer que bon nombre d'entre eux existaient déjà sous la Restauration.

PRADO, en hiver, près du Palais de Justice ; en été, à la barrière Montparnasse (1).

SALON DE MARS, rue du Bac, 75.

AUX ARMES DE FRANCE, chaussée de Ménilmontant, 4. Ce bal, fondé par Gélén en 1827, avait beaucoup de vogue mais n'était fréquenté que par des ouvriers.

BAL DU VIEUX CHÈNE, rue Mouffetard. Les chiffonniers y voisinaient avec les escarpes.

(1) Là où se trouve aujourd'hui le n° 168 du boulevard Montparnasse. Il reste encore une partie des jardins.

CHATEAU ROUGE, chaussée de Clignancourt. Offert à Gabrielle d'Estrée par Henri IV, il fut transformés en 1845, en salle de bal par Bobeuf. C'est au Château Rouge que les partisans de la réforme électorale donnèrent un banquet à la veille de la révolution en 1848 (1).

BAL BOURDON. Bravey acheta en 1847 le bal de l'Élysée des Arts, à l'angle de la place de la Bastille et du boulevard Bourdon, et fit le bal Bourdon.

BAL DES CHIENS, tenu par la mère Pascal, rue de Seine, puis rue de l'Observance, et enfin rue du Cloître-Saint-Benoît. Fréquenté par des étudiants qui venaient y retrouver les grisettes du quartier.

BAL DE L'ASTIC, rue Saint-Antoine. D'abord bal des Acacias, ouvert en 1842, puis bal de la Reine Blanche et enfin bal de l'Astic. Sa clientèle la plus assidue était formée de juives, parmi lesquelles beaucoup de peintres recrutaient leurs modèles. C'est une de ces juives, habituées du bal de l'Astic, qui posa pour la Renommée qui figure dans le fresque de Paul Delaroche qui décore l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts. Cette salle devint en 1848 le club de l'Astic — et je suppose que ceux qui en faisaient partie s'appelaient les Asticots.

(1) Le Château Rouge fut démoli en 1882.

BAL DU CHALET, avenue de Clichy, 43. Salle en bois qui avait été une grange et où on dansait pour 50 centimes. Ce bal avait été fondé en 1847, par Molhieu. En 1848 les *Vrais Patriotes* y installèrent leur club.

L'ÉLYSÉE-MONTMARTRE, barrière des Martyrs, qui ne disparut qu'en 1894 et qui fut surtout célèbre sous le second Empire.

LA CHAUMIÈRE, boulevard Montparnasse. Bal de grisettes et d'étudiants. « La Chaumière, le plus célèbre de tous les bals (1), est celui qui mérite le mieux, à tous égards sa réputation. A part le trop de liberté peut-être qui y règne, et que tachent de restreindre, autant qu'il est en eux, les directeurs, tout y est digne d'éloges. Les décors sont frais, les objets de consommation sont d'un prix peu élevé. La distribution du jardin est surtout d'un goût irréprochable (2). L'étranger rencontrera là, dans toute sa vérité, le type de l'étudiant et de la grisette en bonne fortune (3). »

Non loin de la Chaumière, un petit jardin, planté d'érables et d'aubépines, avait à ses deux extrémités deux maisonnettes en bois. C'était le MOULIN DE BEURRE.

(1) Il y a là une grande part d'exagération.

(2) Ce jardin était dessiné à l'anglaise, semé de bosquets et de massifs, et très accidenté.

(3) *Guide pittoresque de l'étranger dans Paris et ses environs*. Paris, s. d. (1842), p. 130.

Il nous reste à mentionner, avec plus de détail, deux bals qui, beaucoup plus encore que ceux que nous venons d'énumérer, évoquent le souvenir de la vie joyeuse, de la vie amoureuse, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe : Mabilles et Bullier (1).

Mabilles était, sous l'Empire et la Restauration, professeur de danse et ses élèves appartenaient à la meilleure société. Il les réunissait dans ses salons de l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, et les hommes ne pouvaient s'y présenter qu'en habit.

Le succès qu'obtenaient ses leçons et la réputation qu'elles lui valaient le décidèrent à les transformer en bal public, qui devint bientôt un bal populaire et d'été, et fut transporté là où s'éleva plus tard le jardin Mabilles.

Le prix d'entrée était de cinquante centimes, quadrilles payés à part. On dansait les dimanche, lundi et jeudi. En 1843, les deux fils de Mabilles, qui étaient étudiants en droit (2), persuadèrent à leur père de supprimer le donneur de cachets qui allait, avant chaque quadrille, faire sa tournée de

(1) Comme on le verra plus loin, ce bal ne prit le nom de Bullier, qu'il porte encore, que vers 1847, mais il avait déjà une grande vogue.

(2) L'un d'eux, Victor Mabilles, publia, sous le second Empire, un petit volume de vers, *Cigarettes*, qui n'est pas sans mérite.

danseur en danseur. Le prix d'entrée, pour attirer un public plus choisi, fut porté à deux francs, et les bals eurent lieu désormais les dimanche, mardi et samedi. Pour la première fois ils furent annoncés par des affiches.

L'année suivante parut au jardin Mabille, une danseuse improvisée et célèbre du jour au lendemain, celle à laquelle on donna le surnom de *la reine Pomaré* (1).

Elle s'appelait Élise ou Lise Sergent et elle était née le 22 février 1825, rue du Grand-Prieuré. Son père qui avait des capitaux dans un cirque, les perdit et fut ruiné. On la retira de sa pension de Chaillot. Elle avait alors dix-sept ans. Quelque temps après elle quitta, un jour, la maison paternelle, sous prétexte d'aller chez le dentiste. Ce dentiste était un sculpteur, un pauvre sculpteur, nommé Marocchetti, dont elle était très éprise. Elle eut de lui un enfant et, pour ne pas avoir à le nourrir, il la renvoya. Heureusement l'enfant

(1) On lit dans une brochure, très curieuse mais d'une documentation peu sûre, *Voyage autour de Pomaré, reine de Mabille, princesse du Ranelagh, grande-duchesse de la Chaumière, par la grâce de la Polka, du Cancan et de la Cachucha*, par G. MALBERT, Paris, 1844 : « Elle dansait un jour avec un coiffeur; il lui dit en regardant sa coiffure originale : « Ma chère amie, où diable vous faites-vous coiffer? Vous ressemblez à la reine Pomaré ». Il est probable que c'est le danseur Pritchard qui donna son surnom à Lise Sergent, et, comme on le verra plus loin, le jour même où s'inaugura sa gloire.

mourut. C'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Lise Sergent se réfugia dans une misérable chambre garnie de la rue de Ponthieu, près du bal Mabille où régnaient alors Mousqueton, Carabine et Louise la Blonde.

Celle qui devait être Rose Pompon — ce nom lui fut donné par Mery — a raconté ses débuts et ceux de la Reine Pomaré au bal Mabille. Rose Pompon était à cette époque dame de comptoir au Divan du passage Choiseul :

« Parmi les habitués du café, je ne tardai pas, dit-elle (1), à remarquer une femme qui venait tous les jours, seule ou accompagnée le plus souvent de deux ou trois cavaliers. Sans être positivement jolie, elle avait quelque chose qui attirait et retenait le regard : un port de tête altier, une très belle taille et beaucoup d'allure. Je ne savais pas son nom, ni ne lui avais jamais parlé ; mais un jour, étant seule et n'ayant pas d'argent, elle m'offrit une bague pour répondre de la consommation qu'elle avait prise. Je m'empressai de lui dire que je paierai pour elle avec un grand plaisir et qu'elle eût à réintégrer ce bijou à son doigt. Cette politesse de ma part décida de mon avenir.

(1) *Les Souvenirs de Rose Pompon*, avec préface de Ryno. Paris, 1887, p. 16 et suiv. Rose Pompon vivait encore en 1887, mais ses souvenirs ont probablement été écrits par l'auteur de la préface.

Ma nouvelle amie me fit quitter ma chambre à l'hôtel et m'offrit de partager la sienne. J'acceptai, et nous voilà aussitôt une paire d'amies.

Elle me raconta qu'elle s'appelait Élise ***, qu'elle appartenait à une excellente famille. Mais elle l'avait abandonnée pour suivre un sculpteur du nom de Marochetti qu'elle avait passionnément aimé. Un beau matin, elle était sortie de chez elle, disant quelle avait mal aux dents et qu'elle allait chez le dentiste, — enfin, elle n'était pas rentrée. Elle s'amusait, me dit-elle, mais ne songeait guère à amasser de l'argent, car quoique ses toilettes parussent très belles, elle ne possédait qu'une seule chemise qu'elle lavait tous les samedis soirs pour la remettre tous les dimanches matins... Ce qui ne l'empêchait pas de connaître beaucoup de monde, et d'aller souper tous les soirs en joyeuse compagnie.

Le patron du café, où je trônais en dame de comptoir, s'aperçut bien vite de l'amitié qui s'était établie entre Élise et moi. Il me fit quelques observations, me disant que cette femme était de mœurs plus que légères, qu'elle changeait d'amants comme de chemise, etc. Je souris en entendant cette comparaison. Je savais déjà combien elle était fautive. Mais comme il me déplut d'entendre parler ainsi de mon amie, je répondis très vertement, et, d'après le conseil d'Élise, je donnais ma

démission, qui fut acceptée avec regret, car j'entrerais pour beaucoup dans le succès du Divan.

Libres de nos jours et de nos soirées, nous les employâmes à nous distraire. Mais bientôt se produisit une dèche qui s'accrut si bien, qu'Élise me déclara un soir (avec une telle solennité que je le crus aussitôt) que, dans huit jours, elle aurait un appartement somptueux, des chevaux, des voitures, des diamants, ou qu'elle irait se jeter à l'eau.

— Nous allons ce soir à Mabille, me dit-elle, nous danserons et je serais bien étonnée si quelqu'un ne s'éprenait pas de moi... Je vais faire feu de mes deux jambes... et tu verras si je ne vaudrais pas celles qui ont de la célébrité ! Mogador n'a pas ma souplesse, ni Clara Fontaine. Regarde un peu.

Et en jupon court, en corset de basin blanc... (on n'en portait pas en satin, alors !) elle se met à danser d'une façon si étrange, si hardie et si gracieuse, que j'en demeurai stupéfaite... Tout aussitôt, j'essayai de lui faire vis-à-vis... J'avais en moi le même génie dont elle était possédée... Tout naturellement, je trouvais des gestes, des torsions, des mouvements dont je sentais la grâce... Après cet essai nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre... Notre vocation était née... Sauvées !... Merci, Terpsichore !

Nous nous fîmes pour ce début aussi belles que

cela nous fut possible. Élise mit une robe de soie verte qui faisait encore un très bon effet aux lumières, un chapeau de paille avec une touffe de reines marguerites et des souliers de prunelle noire. Moi, j'avais une toilette de jaconas rose, un peu pâlie par de fréquents lavages, mais d'une teinte encore charmante. Une écharpe de barège blanc, une capote froncée de crêpe de même couleur, avec une branche d'aubépine fleurie. Nous nous fîmes de mutuels compliments sur notre beauté, et, la nuit venant, nous voilà parties pour ce jardin fameux, où les plus jolies femmes venaient se montrer, où se réunissaient les hommes élégants et célèbres de Paris.

J'ai vu ces temps-ci danser au Jardin de Paris quelques femmes dont les journaux m'avaient appris le nom. J'avoue que j'ai été très désappointée en considérant leurs contorsions épileptiques et leurs sauts de carpe, qui ne m'ont en rien rappelé les mouvements gracieux, pleins de volupté, des célébrités chorégraphiques de mon temps. Ce n'était ni heurté ni décousu. Aucune gambade, aucune excentricité. On dansait comme ivres de joie seulement, et avec des mouvements souples et ondulés; tenant du bout des doigts la jupe légèrement soulevée, nous allions et nous venions, légères comme la plume de nos chapeaux et la mousseline de nos robes. Les attitudes

étaient souvent chastes, relevée par un sourire et un regard que nos admirateurs déclarent être « fripons ». Nous ne ressemblions en rien aux femmes décolletées qui font aujourd'hui le grand écart pour la plus grande admiration de la génération actuelle... et auraient été inévitablement huées par celle à laquelle j'appartiens.

Nous voilà donc à Mabille, Élise et moi. Le cœur me battait un peu, tandis que l'orchestre entamait son premier quadrille ; mais je n'étais pas en place, que le démon de la danse s'était emparé de moi, Élise me faisait face... et nous voilà toutes les deux prises de vertige, oubliant tout, excepté de nous laisser aller à notre entraînement. Un cercle se forme autour de nous. On applaudit. Mon amie est véritablement acclamée. Elle danse avec un chic extraordinaire... ses pieds posent à peine à terre... C'est d'une fougue superbe et passionnée... Quand c'est fini, on l'entoure à tel point qu'elle ne peut venir me rejoindre ; alors, exaltée par son triomphe, elle s'écrie impérieusement :

— Arrière, que je passe !..

On rit, on l'applaudit à nouveau. Bravo ! bravo ! C'est une reine ! une reine !... Et une voix dans la foule : LA REINE POMARÉ...

Ce nom courut dans le jardin comme une flamme électrique... La reine Pomaré !... On n'en-

tendait que cela. Une foule se précipite sur son passage, en l'acclamant de cette appellation, qui devait la rendre célèbre, et sous laquelle disparut heureusement l'honorable nom de famille qu'elle portait encore...

Mais, peu après, la reine Pomaré avait réalisé son rêve, elle possédait un appartement, des chevaux, des voitures, et assez de chemises pour pouvoir en changer plusieurs fois par jour... »

Un article du *Constitutionnel*, le 9 juin 1844, lança en même temps le bal Mabilles et la reine Pomaré :

« Le samedi, écrivait l'auteur de cet article, Charles de Boigne, est le beau jour du jardin Mabilles. Ces soirs-là, le prix du billet s'élève jusqu'à deux francs (1), et ce n'est pas trop cher. Comme toutes les allées sont peignées et sablées ! Comme le gaz s'échappe en mille gerbes. Aimez-vous l'oiseau de Siam, le billard indien ? Préférez-vous ces chevaux de bois ? La danse vous plaît-elle davantage ? Vous n'avez que l'embarras du choix, et puis la lionne du lieu, la tigresse qui s'est appropriée la vogue passée de Carabine et de Mousqueton, la reine Pomaré doit exécuter la polka ! On fait cercle, on se pousse, on se coudoie, on monte sur son voisin pour voir polker la reine

(1) C'était le prix officiel, mais sans doute, les autres jours, on entrait avec des réductions.

Pomaré... elle danse au milieu des bravos et des trépignements. Ses abandons de tête ne sont pas toujours d'un goût irréprochable ; ses airs penchés seraient peut-être blâmés par le classique et



Lisant un roman à haute voix.

sévère Cellarius (1) ; mais chez M. Mabile, on apprécie beaucoup la désinvolture et les grâces un peu risquées.

Après la polka viennent les valse et les contredanses dites les *Mabilliennes*. Chacun a sa petite part de succès, mais tous les honneurs de la soirée sont pour la reine Pomaré. Quelques rivales ano-

(1) Célèbre professeur de danse.

nymes voudraient en vain la détrôner. Sa royauté repose sur le talent, elle est inattaquable.

A onze heures, le couvre-feu sonne : la reine Pomaré remet son châle et son chapeau et abdi-que les applaudissements jusqu'à la semaine prochaine. Mais tout n'est pas fini : une singulière spéculation prolonge les danses sur la voie publique. La polka est chantée jusque sur les violons des aveugles, et les soirs de réception chez Mabelle une foule d'aveugles s'échelonnent le long des Champs-Élysées, raclant sans relâche force polkas. Entraînés par le charme de la musique, les habitués de Mabelle se remettent à danser de plus belle. et polkent, d'aveugle en aveugle, jusqu'à la place de la Concorde (1).

A cette reine d'un jour, Privat d'Anglemont adressait ce sonnet qui devait faire partie d'un recueil intitulé la *Guirlande d'amour*, et qui est daté du 14 octobre 1844 (2).

O reine Pomaré ! ton trône est chez Mabelle :
Là commence et finit ton royaume charmant ;

(1) « La reine Pomaré est habituellement vêtue de blanc ou de noir. Les poignets chargés de bracelets bizarres, le col entouré de bijoux fantastiques. Elle apporte dans sa toilette un goût sauvage qui justifie le nom qu'on lui a donné. Quand elle danse, on fait cercle autour d'elle, les polkistes les plus effrénés s'arrêtent et admirent en silence. » THÉOPHILE GAUTIER. Feuilleton de la *Presse*, du 26 août 1844.

(2) Il est reproduit dans la brochure que je citais tout à l'heure, *Voyage autour de Pomaré...*

là, fêtée, entourée, amusante et facile,
Tu régnes sur les cœurs et tu n'as pas d'amant (1).

Les yeux émerveillés cherchent ta danse agile,
Ta cour se réunit autour d'un bol fumant,
Ton sceptre est un bouquet, ta couronne fragile
S'enrichit tous les soirs d'un nouveau diamant.

La presse aux mille voix, célébra ta venue :
La foule suit de loin dans la longue avenue,
Le galop triomphal de tes fiers alevans.

Oh ! que ta majesté soit heureuse et ravie
D'avoir pendant six mois essayé de la vie
Que Laïs et Ninon menaient quatre-vingts aus.

On attribue à Romieu une poésie qui parut à
la même époque et qui, mise en musique, eut
beaucoup de succès :

O Pomaré, ma jeune et folle reine,
Garde longtemps la verve qui t'entraîne,
Sois de nos bals longtemps la souveraine,
Et que Musard
Pâlisse à ton regard.

Paré de fleurs, ton trône chez Mabilie,
A pour soutiens tous les joyeux viveurs ;
Mieux vaut cent fois régner là que sur l'île (2)
Où vont cesser de flotter nos couleurs.
Aux yeux de tous la polka rajeunie
Vient chaque soir attester ton génie

(1) Elle eut au contraire de nombreux amants, parmi lesquels, dit-on, Alphonse Karr.

(2) Taïti.

Et plus gaiement que dans l'Océanie,
Tu vois l'amour
Renouveler ta cour...

Dans son roman, *Nana*, publié en 1880, mais qui se passe, comme on sait, à la fin du second empire, Émile Zola fit de la reine Pomaré, oubliée et déchue, une vieille chiffonnière qui se saoulait, « une ruine tombée dans la crotte ». Lorsque l'Ambigu donna, le 29 janvier 1881, le drame de Busnach, dans lequel était transporté sur la scène ce passage du roman, Céleste Mogador, devenue comtesse Lionel de Chabrillan, qui était dans la salle, protesta par un coup de sifflet. Vingt ans après, à l'occasion d'une reprise de *Nana*, interviewée par un rédacteur de *l'Éclair*, elle raconta, dans ce journal (1), les dernières années de la pauvre fille qui avait été son amie :

« Quand je la connus, elle n'était reine qu'au bal ; son intérieur — elle demeurait rue Gaillon — était minable...

Plus tard, elle habita aux Champs-Élysées avec sa sœur, écuyère à l'Hippodrome. Quand je la revis, au retour d'un voyage, elle était très malheureuse de la trahison de cette sœur qui lui avait pris le seul homme qu'elle eût aimé avec une chaleur de grisette. Elle était sans grandes ressources, mais habillée avec élégance et logée dé-

(1) Numéro du 8 février 1904.



comment. Mais, mon Dieu, combien elle avait changé ! Elle ne tarda pas à s'aliter. J'allai la voir chez elle, rue Saint-Georges, où, entre les deux croisées, un socle en bois doré supportait une Vierge de plâtre. Les joues de Lise étaient creuses, ses lèvres trop rouges, sa respiration rauque. Sa sœur était là, qui lui criait, haineuse : « Toi qui te croyais aimée de tout le monde, où sont-ils donc tes amis ? » Lise me serra la main : « Elle a raison, je suis abandonnée de tous. » Elle regarda ses maigres bras et me dit : « Que tu as bien fait de quitter ce genre de vie ! On oubliera ton passé, peut-être l'oublieras-tu toi-même. Ah ! que celle qui a été honnête est bien récompensée à son heure suprême. Son compagnon est là qui la soigne, et qui, morte, l'accompagne, tandis que nous... »

Elle sulfoquait. « Apporte cette Vierge près de moi. Vois, ses bras sont ouverts pour tous les repentirs. Oh ! oui, je me repens, bonne Vierge... » Elle enroula son chapelet autour de son bras. « Le beau bracelet ! » fit-elle. Les prières de son enfance lui revinrent aux lèvres. Elle me demanda à rester seule.

Quand je rentrai, les portes étaient ouvertes, l'âme était partie. Je lui fermai les yeux et coupai de ses cheveux une mèche.

Huit jours plus tard, je retournai au cimetière

Montmartre, où sa place n'était pas marquée. Je vendis une robe de dentelle dont j'affectai le prix à un petit monument sur lequel vous pouvez lire : *Ici repose Lise Sergent, née le 22 février 1825, morte le 8 décembre 1846.* »

Élisabeth Vénard qui changea plus tard ce nom de bon augure en celui de Mogador, auquel elle ajouta le prénom de Céleste, qui lui convenait assez mal, avait débuté au bal Mabille presque en même temps que la reine Pomaré.

Elle était la fille d'une blanchisseuse parisienne et une partie de sa jeunesse s'était passée dans une maison close d'où, en 1840, un dandy qui s'amusait à faire des vers et qui s'appelait Alfred de Musset, la conduisit au Rocher de Cancale. Là, en manière de jeu, il répandit sur son corsage et sa robe tout le contenu d'un siphon d'eau de Seltz. Extraite de sa prison d'amour par la générosité d'un client très épris qui paya ses dettes, elle fréquenta, comme spectatrice, avant d'y jouer un rôle plus actif, le bal Mabille et eut la chance d'y connaître Brididi.

Le Coursonnais, surnommé Brididi (1), était un danseur excentrique, au buste trop long, aux jambes trop courtes, et qui tirait de ces imperfections

(1) Brididi, qui avait brillé au Mabille et au Château des Fleurs, mourut en 1876. Il a été mis en scène dans un vaudeville de Rochefort, joué aux Variétés, *la Vieillesse de Brididi*.

un très bon parti. Jaloux des succès de Pomaré, il voulut lui opposer une rivale et il choisit Élisabeth Vénard qui lui semblait avoir pour la polka de remarquables dispositions.

La polka qu'ils dansèrent ensemble, après l'avoir soigneusement préparée dans le silence du cabinet, appartenait à un genre nouveau. Elle se rattachait au cancan. Elle eut un très grand succès et ce soir-là la reine Pomaré ne fut pas la seule à connaître les joies du triomphe. Un cercle de spectateurs enthousiastes s'était formé autour des deux danseurs. « Il y a ici, s'écria Brididi, autant de monde qu'au siège de Mogador ! » Le nom de Mogador resta à Élisabeth Vénard.

Du bal Mabilie, où elle ne réussit pas à éclipser sa rivale, Céleste Mogador alla figurer au théâtre Beaumarchais, où on ne la payait pas, sous prétexte qu'elle était assez jolie (1) pour pouvoir s'en

(1) Dans une biographie, publiée vers 1865, et qui est trop élogieuse pour qu'elle n'en soit pas l'auteur (BIOGRAPHIES CONTEMPORAINES, MME LIONEL, avec un portrait par E. PENNAULLE. PARIS, chez tous les libraires) je note ce portrait de Céleste Mogador à quarante-cinq ans : « Il y a chez elle de l'aisance de la grande dame et du sans-gêne de l'artiste, avec ce je ne sais quoi de particulier aux bas-bleus. On sent dans cet ensemble gracieux encore cette fermeté du bronze qui a été trempé dans la lave ardente des malheurs et des événements. La physionomie est fine, distinguée, voluptueuse, mais la vigueur du sang prolétaire éclate par maint endroit et fait comprendre la prodigieuse force de résistance de ce tempérament exceptionnel. C'est

passer. Puis le hasard d'une rencontre, chez un marchand à la toilette, avec Laurent Franconi, lui permit d'entrer comme écuyère à l'Hippodrome, où elle tomba de cheval et faillit se tuer.

La seconde période de sa vie est plus connue et d'ailleurs sort du cadre que nous nous sommes tracé dans ce chapitre. On sait que l'ex-danseuse de Mabilles épousa un gentilhomme ruiné, Lionel de Moreton, comte de Chabrilan, qu'elle avait rencontré au café Anglais, et qui mourut le 29 décembre 1858 à Melbourne, où il était consul de France.

Comme celle du bal Mabilles la vogue de la Closerie des Lilas, qu'on appelait aussi Bullier, du nom de son propriétaire, datait des dernières années du règne de Louis-Philippe.

La Closerie des Lilas avait succédé à la Charretreuse, créée par Carnaud aîné en 1838 et dont le principal ornement était la tente marocaine, ainsi baptisée après la bataille d'Isly. Dans ce bal champêtre, débutaient, avant d'aborder la Chaumière ou le Prado, les femmes qui se consacraient au bonheur de leurs contemporains. C'était en quelque sorte une école d'application.

Dans une brochure, qui est peut-être la plus

un des spécimens admirablement réussis de ce type parisien qui résiste à tout quand il a résisté aux multiples causes de destruction qui se groupent contre son enfance. »

rare de toutes celles qu'il publia (1), Privat d'Anglemon t en a tracé un tableau très vivant :

« La Chartreuse, dit-il, était ainsi nommée parce qu'elle était située sur l'emplacement des jardins de l'ancienne Chartreuse à la rue d'Enfer. Le terrain était beaucoup plus bas que celui de la chaussée du Luxembourg, de la rue de l'Est, de l'Observatoire et du boulevard Mont-Parnasse ; de façon qu'on était obligé de descendre une espèce de rampe assez raide, et couverte de planches disjointes, pour arriver à la tente marocaine, ou salle de danse.

« L'orchestre était placé à l'extrémité gauche en entrant, devant un rajoutis, qui servait de café. Cette salle était vaste, aussi peu décorée que possible, bâtie en planches et recouverte de toile peinte. Des statues en plâtre ayant la prétention de représenter les neuf muses, servaient d'ornements. Elles joignaient l'utile à l'agréable, car on avait si bien disposé leurs bras qu'on leur faisait supporter les lampes Carcel, qui servaient à éclairer le lieu.

« Là, la mise décente n'était pas de rigueur, on y venait comme on voulait, ou plutôt comme on pouvait ; les femmes en bonnet ou coiffées en che-

(1) *La Closerie des Lilas*. Quadrille en prose, par ALEX. PRIVAT D'ANGLEMONT. Paris, typographie de J. Frey, 33, rue Croix-des-Petits-Champs, 1848.

veux faute d'autres atours, et les hommes en vareuses. C'était bien par ma foi, le bar le plus original de Paris. Il avait une physionomie à lui, physionomie étrange, bizarre et même un peu burlesque, mais enfin elle existait. Sa population ne se voyait nulle autre part, elle semblait n'exister qu'à la Chartreuse et pour la Chartreuse. Depuis que ce bal a disparu, sa population est devenue introuvable, on ne la rencontre nulle part. Elle est sans doute ensevelie sous les décombres de la fameuse tente, elle a expiré avec le dernier soupir de l'orchestre de Carnaud.

Tout y était original : la musique, les musiciens, les instruments de l'orchestre, le père Carnaud lui-même, et jusqu'aux beaux yeux et au charmant sourire de la toute jolie Mme Carnaud.

Les danses qui se dansaient là étaient uniques ; les toilettes des femmes ne se rencontraient nulle autre part, et les airs des quadrilles étaient particuliers. L'orchestration ne ressemblait à nulle autre orchestration connue. Tout y devenait instrument de musique : les sacs d'écus, les coups de pistolet, de fusil, les rangées de capsules fulminantes, les enclumes, les plaques de tôle sur lesquels on frappait le cri des animaux. Un homme dont le nom était en grosses lettres sur l'affiche, y faisait tous les solos, depuis le mirliton, le tambour et l'enclume jusqu'au cri du lion, du tigre ou le sac d'écus.

Toute cette musique baroque, étrange, exotique, inconnue, était de la composition de Carnaud, l'homme factotum, propriétaire de l'endroit. Il remplaçait à lui seul tout un bataillon d'employés. Il était chef d'orchestre, premier violon, restaurateur, cafetier, compositeur, et, de plus, littérateur. Oui littérateur, car il faisait des affiches comme on en a jamais vu, comme on n'en verra jamais. Il avait des mots à lui, il avait inventé tout un lexique inconnu de l'académie. A chaque fête nouvelle, et les fêtes étaient nombreuses avec lui, il y avait un quadrille nouveau, et un nouveau mot toujours de plus en plus supercoquencieux, Tantôt c'était la fête des vendanges, quadrille déchirancochicandard, ou l'hôtel des haricots (1), avec accompagnement de chaînes et de bruits de clefs, sur l'air : *Je n'aime pas les z'haricots*, grand quadrille exhilarandeliranchocnosophe. Et mille autres encore plus ébouriffants les uns que les autres, que jamais Théophile Gautier lui-même n'aurait pu trouver... »

Bullier changea complètement le décor de la Chartreuse, devenue vers 1847 la Closerie des Lilas (2). A la place du simple bal-guinguette,

(1) C'était le nom que l'on donnait à la prison où étaient enfermés les gardes nationaux qui faisaient mal leur service.

(2) Bullier avait dirigé, en 1810, un café-bal-restaurant, le *Prado d'été*, situé rue de la Gaité, et qui ne vécut pas longtemps. On y dansait le dimanche, le lundi et le jeudi.

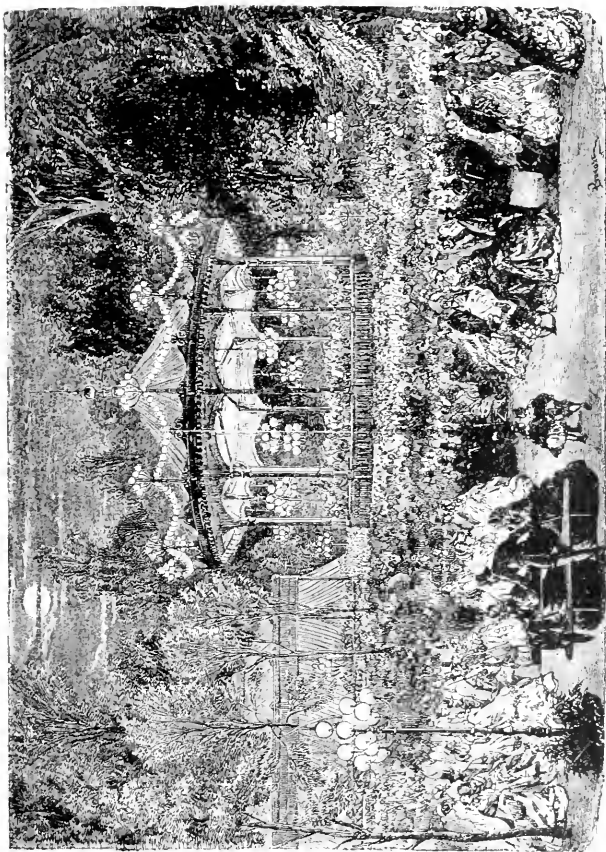
qui avait suffi aux ambitions de son prédécesseur Carnaud, il fit construire une sorte de palais des mille et une nuits, où régnaient l'ogive et l'arabesque (1).

Aussitôt le seuil franchi, on entrait dans le jardin par un berceau de feuillage. A droite des bosquets, autour desquels serpentaient de petits sentiers, s'offraient aux couples peu désireux d'attirer les regards. A gauche, trois salons mauresques, décorés par Hippolyte Bazin, ornés d'arabesques bleues et rouges, abritaient quatre ou cinq jeux de tonneaux, des jeux de billard aux quilles, de billards anglais et du « Minotaure ». Il y avait aussi une balançoire et un tir au pistolet.

Entre les bosquets et les salons, autour d'un jet d'eau, sur un vaste espace sablé, on jouait au cerceau, au ballon et à la raquette.

Les bals avaient lieu le dimanche, le lundi et le jeudi. L'orchestre qu'avait dirigé Pilodo et après lui Desblinds, comptaient quelques musiciens qui, sans être des artistes de premier ordre, comme leurs confrères de l'Opéra, jouissaient d'une popularité de quartier, le piston Michiels, le flûtiste Bauler, le trombone Molle, et Tribourg qui de

(1) Pour les détails qui vont suivre, je me suis beaucoup servi d'une curieuse petite brochure, très documentée, *le Jardin Bullier...*, par AMÉDÉE GUNAICOPHILE. Paris, 1849, chez les marchands de nouveautés.



Le concert Mu-sard aux Champ-Élysées en 1836



sa clarinette savait tirer des sons incomparables.

Quoiqu'un accident l'eût rendu boiteux, l'activité de Bullier ne s'en trouvait pas amoindrie. Il veillait à tous les détails, avec un zèle infatigable, et faisait au besoin sa police lui-même, admirablement secondé par sa femme, sa nièce, et son beau-frère, qui était d'un caractère très gai, et qu'on appelait, pour cette raison, le *Père rit toujours*.

Au-dessous de cet état-major, fonctionnaient à la satisfaction générale, et dignes eux aussi de passer à la postérité, les quatre garçons de café Gérard, Gustin, Dabis... et Coquelin.

L'élément féminin était largement représenté à la Closerie des Lilas. Chacune de ces dames avait son surnom, et plusieurs de ces surnoms, trop expressifs, ne pourraient guère être cités qu'en latin.

On remarquait parmi ces habituées du jardin Bullier, Jeanne la Juive, Pauline la folle, qui était « encore plus aimable que folle ». Maria les Yeux Bleus, Marie la Gouape, Victorine Gobelotte, Josephine Pochardinette, célèbre par son esprit à l'emporte-pièce, et Clémentine Pomponnette, qui se piquait de littérature et montrait volontiers à ses admirateurs le manuscrit d'un vaudeville qu'elle avait composé « dans les loisirs que lui laissait l'amour (1) ». Une de ces femmes, Davina,

1) *Le Jardin Bullier*, par AMÉDÉE GUNAICOPHILE.

n'avait pas de surnom mais elle avait un coupé, et cela suffisait à lui faire une réputation. Le père Bullier aurait pu la donner comme exemple des avantages qu'offraient aux personnes habiles et bien ordonnées son établissement.

La Closerie des Lilas était surtout fréquentée par des calicots et des étudiants, mais il y venait aussi des gens de lettres. Les mêmes raisons les y attiraient. Une des tables, dans un des salons mauresques, était en quelque sorte la propriété d'un groupe d'écrivains qui comprenait, avec quelques comparses sans importance : Murger, Edouard Plouvier, Vitu, Auguste Supersac, Charles Boverat, Antoine Fauchery et Théodore de Banville.

On donnait alternativement des bals, d'un genre plus relevé, et des concerts dans l'ancien bazar de la rue Montesquieu, dans la salle de la rue Saint-Honoré, n° 369, au théâtre Ventadour, dans la salle du boulevard Bonne-Nouvelle, dans la salle de la rue Vivienne — où Musard fut engagé comme chef d'orchestre, en 1836 — et aux Mille-Colonnes, rue de la Gaité, dans un vaste local construit en 1833 par l'architecte Duquesney.

Les concerts Montesquieu, dirigés par un excellent chef d'orchestre, Becquie de Pégreville, furent inaugurés le 9 novembre 1833. « Cette soirée

musicale, écrivait Lesur dans son *Annuaire* (1), a été terminée par six morceaux de musique exécutés soit avec des cors ou des roseaux, soit avec la voix, par vingt-deux musiciens qui composent (sous la direction de Kosloff) l'orchestre *uninote*. Chaque musicien, avec sa voix ou l'instrument qui lui est confié, ne fait jamais que la même note...

Les instruments dont se servent les vingt-deux musiciens russes sont des cors dont la forme ressemble à celle des trompes avec lesquelles les bergers suisses rappellent les bestiaux. Ces cors ont depuis cinq pouces jusqu'à huit pieds de long pour parcourir depuis les sons aigus jusqu'aux plus graves... »

En 1830, la salle Montesquieu, remise à neuf, redevint un bazar.

Aux concerts des Champs-Élysées donnés en plein air, avaient succédé, en 1833 également, les *concerts des Champs-Élysées d'hiver*, dans une très belle salle de la rue Saint-Honoré ou salle Valentino qui avait été tour à tour un manège, un bazar, et une église, l'église de l'abbé Chatel. Soixante musiciens formaient l'orchestre, dirigé par Musard.

Il y eut dans cette salle Saint-Honoré de très beaux bals et on y dansa, en 1837, le quadrille des

(1) Année 1833, à la date du 9 novembre.

Huguenots dont Mme de Girardin, dans une de ses *lettres parisiennes*, à la date du 11 janvier 1837 (1), constate l'habile et dramatique mise en scène :

« Le quadrille des Huguenots, dit-elle, est d'un effet merveilleux. Rien de plus fantastique; les lumières de la salle pâlissent et font place à une clarté rougeâtre qui veut imiter un incendie; et c'est alors un étrange spectacle que ces figures joyeuses, que ces déguisements de toutes couleurs, de toutes gaités se dessinant dans ces lueurs funèbres... Le tocsin sonne, le tam-tam retentit et l'orchestre est implacable; il hâte la mesure, il ne laisse pas le temps de respirer, et la fusillade est parfaitement imitée; et l'on entend des cris, des plaintes et des rires; c'est la guerre civile, c'est un massacre enfin: l'illusion est complète. »

Au théâtre Ventadour, où furent donnés aussi des bals, des concerts et des fêtes de nuit, Baudoin, chef d'orchestre des bals de la cour, fit exécuter, pendant l'hiver en 1837-38, par cent musiciens, « des quadrilles, valse et galops entièrement inédits ».

L'intérêt tout particulier des concerts, pendant

(1) Dans cette même lettre, Mme de Girardin remarque que ces bals de la salle Saint-Honoré étaient à la mode, de même que les concerts qui y avaient lieu, pendant l'hiver.

le règne de Louis-Philippe, venait de l'exceptionnelle valeur des artistes qu'on pouvait y entendre. Jamais peut-être il y en eut d'aussi remarquables. Il suffira, pour en donner la preuve, de citer, parmi les pianistes, Mme Pleyel, Lacombe, Listz, Chopin — parmi les violonistes, Liénert, Léon Décieux, Bessems, Vieuxtemps et Paganini — parmi les violoncellistes, Piatti et Batta (1).

Paganini vint pour la première fois à Paris en 1831. On l'y connaissait déjà par ses études de violon qui y avaient été publiées depuis longtemps.

Le 9 mars 1831, il se fit entendre à l'Opéra, et par la perfection de son jeu suscita un enthousiasme extraordinaire. Quelques concerts, où se pressait une foule énorme et dont les billets coûtaient fort chers, lui rapportèrent, dit-on, 180.000 francs.

L'étrange aspect de l'homme aidait au succès de l'artiste. Le voici tel que nous le représente un artiste de Castel-Blaze, dans le *Journal des Débats* :

« Cinq pieds cinq pouces, taille de dragon, visage long et pâle, fortement caractérisé, bien avantagé du nez, œil d'aigle, cheveux noirs, longs et bouclés, flottants sur le collet, maigreur extrême, deux rides, on pourrait dire qu'elles ont gravé ses

(1) On peut citer aussi le harpiste Léon Gatayes.

exploits sur ses joues, car elles ressemblent aux SS d'un violon ou d'une contrebasse. Ses prunelles, étincelantes de verve et de génie, voyagent dans l'orbite de ses yeux et se tournent lentement vers celui de ses accompagnateurs dont l'attaque lui donne quelques sollicitations. Son poignet tient au bras par des articulations si souples que je ne saurais mieux le comparer qu'à un mouchoir plié au bout d'un bâton, et que le vent fait flotter de tous les côtés. »

Les bruits les plus bizarres circulèrent sur le grand artiste. Une longue captivité à la suite d'un crime mystérieux, lui avait permis, assurait-on, de perfectionner, sans crainte d'être dérangé, son talent. Il est certain que la légende naissait d'elle-même sous les pas de ce personnage qui semblait sortir des contes fantastiques d'Hoffmann.

Pendant l'hiver de 1832-33, il habita Paris, mais en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas être reconnu. Il logeait dans un petit appartement, au sixième étage, il mangeait dans un restaurant de quatrième ordre, et il ne sortait guère que le soir pour aller s'enfermer dans une baignoire du Palais-Royal et y suivre les progrès d'un jeune comédien, d'un enfant, dont le talent l'intéressait.

Il revint à Paris en 1834 et en 1837. Au cours

de ce dernier voyage, Jules Janin lui reprocha d'avoir refusé son concours à un concert donné au profit des inondés de Saint-Étienne. Ce reproche lui fut si sensible que depuis il ne voulut plus jouer qu'au profit des pauvres.

Pour exploiter sa réputation, des spéculateurs avaient fait construire, chaussée d'Antin, une salle de concerts qu'ils appelèrent le *casino Paganini*. Il avait mis cent mille francs dans l'affaire. Il les perdit. D'interminables procès suivirent qui contribuèrent beaucoup à l'affaiblissement de ses facultés. Il alla se réfugier à Nice et il y mourut le 27 mai 1840.

Quelques mois après, le 7 août 1840, un grand artiste, dont Paganini avait protégé les débuts, Berlioz, donnait un concert dont le *Journal des Débats* fit ce très élogieux compte rendu.

« Le concert qui a eu lieu le vendredi, 7 août, dans la salle Vivienne, a mérité d'être signalé comme une de ces solennités musicales dont les plus belles séances du Conservatoire peuvent seules donner une idée. Il a été également remarquable par le choix et la variété des morceaux, la verve et l'ensemble de l'exécution, et par l'enthousiasme vrai, spontané, d'un nombreux et brillant auditoire. C'est un hommage légitime rendu par toutes les opinions qui peuvent partager le monde musical, à la fermeté, à la persévérance, à l'iné-

branlable conviction d'un artiste vraiment digne de ce nom. M. Berlioz n'a jamais si obséquieusement recherché, ni dédaigneusement négligé la popularité : aussi y arrive-t-il aujourd'hui par le droit chemin. Une audition fréquente de ses belles symphonies a rendu familière à tous les musiciens l'intelligence de cette langue hardie, originale, mais toujours poétique et vraie, qui ne blesse que la routine et les préjugés du métier, et où brillent la correction, l'élégance, l'harmonie classique de la grande école qui a fondé le drame et la symphonie modernes.

C'est un spectacle digne d'intérêt qu'une séance musicale qui résume les immenses travaux d'un compositeur tel que M. Hector Berlioz. S'il y a une certaine hardiesse à occuper ainsi le public de soi, et rien que de soi, à se multiplier dans son œuvre d'artiste, le succès a complètement fortifié cette témérité. Le public s'est complaisamment laissé entraîner d'émotion en émotion, et il a applaudi avec le même enthousiasme, l'ouverture de *Benvenuto Cellini* (1), morceau plein de mélodie et de verve, et surtout précieux travail de style, la première partie de la symphonie d'*Harold*, la *Marche des Pèlerins*, la *Sérénade dans les Abruzzes*, le *Bal*

(1) Opéra en 2 actes ; paroles de L. de Wailly et Barbier, musique de Berlioz, représenté pour la première fois à l'Opéra, le 3 septembre 1838.

de la symphonie fantastique, la *Marché du supplice* et enfin la grande *Symphonie Militaire*, composée pour les anniversaires de juillet. La marche triomphale de cette symphonie doit être classée parmi nos plus beaux airs nationaux. »

De ces « solennités musicales », dont parle, dans l'ordre que nous venons de reproduire, le *Journal des Débats*, il y en eut, de 1840 à 1848, quelques-unes qui méritent d'être rappelées :

En 1844 (au mois d'avril) le concert donné par Liszt.

En 1845, le 30 octobre : une matinée musicale, dans la salle Erard, où fut exécuté, avec un très grand succès, le poème biblique de *Ruth*, paroles d'Alexandre Guillemin, musique de César Franck. On remarqua parmi les auditeurs la princesse Belgiososo, Liszt et Spontini.

En 1846, le 6 décembre, le concert donné par Berlioz dans la salle de l'Opéra-Comique, et où on exécuta pour la première fois la *Damnation de Faust*.

En 1847, le 7 mars, l'exécution au Conservatoire de *Christophe Colomb*, ode-symphonie de Félicien David, au profit de l'association des artistes musiciens — le 16 mars, l'ouverture des fêtes musicales d'Enghien dans les salons du restaurant Desmarres.

Un divertissement d'un autre genre, plus coûteux que les bals ou les concerts, fut interdit *officiellement*, pendant cette période de notre histoire, à bon nombre de Parisiens, qui s'arrangèrent d'ailleurs pour le rétablir à leur profit, ou plutôt à leurs dépens, mais sans le patronage et la complicité du gouvernement.

Le 31 décembre 1837, à minuit, toutes les maisons de jeu publiques furent fermées. Celles du Palais-Royal avaient rapporté cette année, au fermier des jeux, plus de 8 millions de bénéfices, sur lesquels l'État avait touché 4.341.846 francs (1).

Au n° 113, de sinistre mémoire, un ouvrier qui avait perdu, dans cette soirée du 31 décembre, une grosse somme, se tua.

A Frascati, rue de Richelieu, il y eut une telle affluence qu'à partir de dix heures on fut obligé de fermer les portes donnant sur la rue. La sortie des joueurs et des joueuses fut passablement mouvementée. « Les *dames habituées* étaient accueillies, à mesure qu'elles paraissaient, par des quolibets mêlés d'épithètes peu courtoises, à ce point que les sergents de ville crurent devoir intervenir. Quelques personnes ont été arrêtées et relâchées, il est vrai, bientôt après. Les sergents de ville ont alors pris le parti d'offrir à ces *dames* une

(1) Cette mesure était évidemment très morale, mais le Palais-Royal ne s'en releva pas.

autre protection ; ils prenaient chacune d'elles par le bras à droite et à gauche et les conduisirent jusqu'à la plus prochaine voiture (1). »

C'est ainsi que les représentants de l'autorité surent unir au respect des règlements la plus exquise galanterie.

(1) *Annuaire de Lesur*. Année 1837, à la date du 31 décembre.

IV

LES THÉÂTRES DE 1830 A 1848

THÉÂTRE-FRANÇAIS

1830. A la réouverture, le Théâtre-Français donne, sur la proposition de Michelot, douze représentations (une par arrondissement) au profit des victimes des trois journées.

1831. Le répertoire se ressent des passions politiques du jour. Il essaie de se montrer libéral et « anti-jésuite ». On joue *les Intrigants* ou *la Congrégation*, de Delaville (pièce qui datait de 1825) — *Charlotte Corday*, de Regnier Destourbet — *Camille Desmoulins*, de Mallian et Blanchard, etc. Ce répertoire tendancieux n'a d'ailleurs qu'un succès médiocre et les recettes baissent considérablement.

Jouslin de la Salle, ex-régisseur général de l'Odéon, est nommé régisseur général du Théâtre-Français.

Début de Reguier dans les seconds comiques.
1832. Retraite d'Émilie Leverd.

Rentrée de Mlle Mars, malgré l'opposition sournoise de plusieurs de ses camarades, et surtout de ses camarades femmes, qui lui reprochent d'être trop âgée.

Au mois d'octobre, 25.000 francs de subvention sont accordés au Théâtre-Français.

1833. Jouslin de la Salle est nommé directeur (le comité avait eu jusqu'alors les pouvoirs administratifs et en avait fait un assez mauvais usage).

1834. Mort de Mlle Bourgoïn et de Mlle Candeille.

Début de Mlle Plessy, dans les amoureuses, et de Mme Dorval.

1835. Mort de Mlle Duchesnois et de Baptiste aîné.

Début de Provost, dans les rôles à manteaux, et de Mme Volnys (Léontine Fay).

1836. Mort de Mlle Sainval cadette.

Création du *Musée Molière*.

1837. Jouslin de la Salle donne sa démission. Il est remplacé par Vedel, caissier du Théâtre-Français depuis vingt ans. Dans les derniers jours de décembre, Vedel obtient pour le Théâtre-Français

le privilège d'exploiter pendant trois ans l'Odéon. (Ce privilège ne dura que jusqu'à la clôture de l'année 1838.)

1838. Buloz est nommé commissaire royal à la place du baron Taylor.

Le 12 juin, début de Rachel dans le rôle de Camille d'*Horace*.

1839. Mort de Baptiste cadet.

Représentation de retraite de Lafon.

1840. Retraite de Vedel. Le comité s'administre lui-même sous la surveillance du commissaire royal, Buloz.

1841. Retraite de Mlle Mars, de Joanny et de Saint-Aulaire.

Début d'Augustine Brohan, dans les rôles de soubrettes.

1842. Rachel est reçue sociétaire. Elle s'empare de la loge de Mlle Mars.

Début de Maubant dans les rôles de confidents.

1843. Mort d'Émile Leverd.

Augustine Brohan est reçue sociétaire. (Les sociétaires à cette époque étaient : Samson, Perier, Regnier, Ligier, Beauvallet, Geffroy, Provost, Guyon, Brindeau, Mme Desmousseaux, Mante, Anaïs, Plessy, Noblet, Rachel et Mélingue).

1844. Début de Got (seconds comiques).

1845. Fugue de Mlle Plessy à Saint-Pétersbourg.

1846. Mort de Lafon et d'Émile Contat.

Début de Mlle Judith, dans les amoureuses.

1847. Buloz est nommé administrateur du Théâtre-Français.

Mort de Mlle Mars.

Début de Mme Allan (premiers rôles de comédie).

1848. Le Théâtre-Français devient Théâtre de la République.

Buloz donne sa démission.

Parmi les grandes premières au Théâtre-Français pendant cette période, on peut citer :

Louis XI, de Casimir Delavigne, le 11 février 1832;

Le Roi s'amuse, de Victor Hugo, le 22 novembre 1832;

Les Enfants d'Édouard, de Casimir Delavigne, le 18 mai 1833;

Bertrand et Raton, de Scribe, le 14 novembre 1833;

Challerton, d'Alfred de Vigny, le 12 février 1835;

Angelo, de Victor Hugo, le 28 avril 1835 (1);

(1) « C'était l'introduction au Théâtre-Français du mélodrame pur sang accompagné de tous ses accessoires : clefs de portes secrètes, souterrains, couloirs obscurs et ignorés, poison, Conseil des Dix, assassins de Venise, madones, rien n'y manquait. Mais Mlle Mars, dans le rôle de la Ti-bé, Mlle Mars, transformée en courtisane amoureuse; Mlle Dorval, Catarina, en face de Mlle Mars, Mlle Dorval

La Camaraderie, de Scribe, le 19 janvier 1837;
Mademoiselle de Belle Isle, d'Alexandre
 Dumas, le 2 avril 1839;

Cosima, de George Sand, le 29 avril 1840;

Le Verre d'eau, de Scribe, le 17 novembre 1840;

Les Burgraves, de Victor Hugo, le 7 mars
 1843 (1);

Virginie, de Latour Saint-Ybars, le 5 avril 1845;

Un Caprice, d'Alfred de Musset, le 27 no-
 vembre 1847.

tendre et passionnée, le spectacle, altrayant et pénible tout à la fois, de ces deux puissances du théâtre se mesurant du regard, et luttant de verve, d'entrain et d'inspiration: les deux écoles aux prises le même soir; la diction pure et suave, le goût exquis de l'une des deux actrices, l'élan, la passion, le génie inspiré de l'autre; certes il y avait là les éléments d'une curiosité immense et que tout Paris littéraire voulait satisfaire. Les quatorze premières représentations produisirent 60.000 francs, et la recette de la quinzaine montait encore à 4.000 francs. » EUGÈNE LAUGIER, *la Comédie-Française depuis 1830*. Paris, 1844, p. 62.

(1) « Les deux camps classique et romantique se livrèrent à des discussions acharnées dans la presse, dans les salons et au théâtre, où des applaudissements frénétiques luttèrent pour ainsi dire corps à corps avec des sifflets obstinés. Ceux-ci attaquèrent tout dans *les Burgraves*, jusqu'au nom de trilogie dont la pièce est pompeusement parée; ils n'accordèrent même pas à M. Victor Hugo ses qualités ordinaires de style et de poète, et lui nièrent le droit de faire parler ses personnages, quand ils auraient dû agir avant tout. Ceux-là proclamèrent l'œuvre nouvelle la plus belle production des temps modernes, et personne n'était disposé, du reste, à se faire la moindre concession... » EUGÈNE LAUGIER, *la Comédie-Française depuis 1830...* p. 210.



Julia Grisi
(Débute au Théâtre Italien 1832)

OPÉRA

1831. Le 2 mars, Véron est nommé directeur en remplacement de Lubbert, avec une subvention de 810.000 francs, réduite à 760.000 la deuxième année, et à 710.000 les années suivantes (1).

Le 24 août une ordonnance supprime la redevance que les théâtres secondaires payaient à l'Opéra.

1832. Le 2 juillet, début de Mlle Falcon dans Alice de *Robert le diable*.

1835. Le 15 août, l'architecte Duponchel succède à Véron comme directeur.

1837. Début de Duprez, le 17 avril, dans le rôle de Guillaume Tell, et de Rosine Stolz (2) le 25 août dans *la Juive*. Nourrit avait donné sa dernière représentation à l'Opéra le 4 avril.

1838. Mlle Falcon qui a perdu subitement sa voix quitte l'Opéra.

1839. Le 15 novembre, Édouard Monnais est nommé co-directeur.

1840. Le 14 mai, représentation de retraite de Mlle Falcon.

(1) Les chefs d'orchestre de l'Opéra pendant cette période furent Habeneck, qui créa les Concerts du Conservatoire, et après lui Girard, ancien chef d'orchestre de l'Opéra-Comique.

(2) Elle s'appelait Victorine Noël et était née en 1815. Maîtresse en titre de Duponchel elle eut sur l'Opéra une influence fâcheuse.

Mlle Falcon avait cru, après deux ans de traitement, retrouver sa voix et ses amis le croyaient comme elle. Dans le monde des théâtres les bruits les plus absurdes circulaient. On disait que la grande actrice chantait admirablement sous une cloche de verre et que dès qu'elle en sortait elle devenait aphone. Il était cependant facile de comprendre que les cloches de verre réussissent mieux pour les melons que pour les cantatrices.

Enfin la représentation de retraite eut lieu. On jouait ce soir-là le deuxième acte de *la Juive* et le quatrième acte des *Huguenots*. Comment Mlle Falcon allait-elle se tirer de cette épreuve qu'un public nombreux et ému attendait avec angoisse ? Les premières notes sortirent fraîches et pures, mais la voix bientôt, comme brisée par l'effort, se voila, s'éteignit. Et on assista alors à un spectacle des plus douloureux. Appuyée sur l'épaule de Duprez, qui souffrait presque autant qu'elle, l'actrice se mit à sangloter. Elle voulut cependant lutter jusqu'au bout, gravir tout son calvaire. Ce fut un désastre, ce fut une agonie. Celle qui avait été une des plus grandes cantatrices du siècle, celle qu'on avait admirée, acclamée et pour qui chaque rôle était un nouveau triomphe, disparut sans retour de la scène, vaincue, désespérée.

1841. Le 1^{er} juin Édouard Monnais est nommé commissaire royal. Duponchel cède la direction à

Léon Pillet et devient administrateur du matériel.

Le 31 juillet Léon Pillet abandonne ses pouvoirs à Duponchel qui partage la direction avec Nestor Roqueplan.

1847. Rosine Stolz quitte l'Opéra (1).

Nous avons signalé à leur date la retraite de Nourrit et son remplacement par Duprez. Ce furent les deux faits les plus importants dans l'histoire de l'Opéra, sous la monarchie de Juillet, et il faut y revenir.

Gilbert Duprez, élève de Choron, avait chanté en 1820, à quinze ans, au Théâtre-Français, dans les chœurs d'Athalie. Le 20 décembre 1825 il débuta à l'Odéon, dans le rôle d'Almaviva du *Barbier de*

(1) Grandes premières de 1830 à 1848. — 21 novembre 1831 : *Robert le diable*, de SCRIBE et de GERMAIN DELAVIGNE, musique de Meyerbeer. — 12 mars 1832 : *la Sylphide*, ballet en 3 actes de NOURRIT et TAGLIONI, musique de Schneitzhoeffter. — 23 février 1835 : *la Juive*, de SCRIBE, musique d'Halévy. — 9 février 1836 : *les Huguenots*, de SCRIBE et ÉMILE DESCHAMPS, musique de Meyerbeer. — 2 décembre 1840 : *la Favorite*, d'ALPHONSE ROYER et GUSTAVE VAEZ, musique de Donizetti. — 7 juin 1841 : *Freischutz*, opéra en 3 actes, de WEBER, arrangé par Pacini, avec remaniements et récitatifs de Berlioz. — 9 novembre 1842 : *le Vaisseau Fantôme*, opéra en 2 actes, de PAUL FOUCHER, musique de Dietsch, d'après Wagner. — 22 février 1843 : *la Péri*, ballet en 2 actes de THÉOPHILE GAUTIER et CORALLI. — 15 mars 1843 : *Charles VI*, opéra en 5 actes, de CASIMIR et GERMAIN DELAVIGNE, musique d'Halévy. — 20 février 1846 : *Lucie de Lamermoor*, de GUSTAVE VAEZ et ALPHONSE ROYER, musique de Donizetti. — 26 novembre 1847 : *Jérusalem*, d'ALPHONSE ROYER et GUSTAVE VAEZ, musique de Verdi.

Séville, et en 1828, l'Odéon fermé, il passa à l'Opéra-Comique où il réussit peu. Il n'y réussit pas davantage en 1830, après une tournée en Italie qui avait duré près de deux ans. Il repartit pour l'Italie, se mit à travailler sérieusement et fit de grands progrès.

En 1836, Duponchel cherchait un ténor pour doubler Nourrit. Armand Bertin, directeur du *Journal des Débats*, lui proposa Duprez qui avait fini par avoir en Italie une grande réputation. Son audition eut lieu en 1836 et il fut engagé dans le premier mois de 1837.

Duprez était petit, d'aspect lourd et vulgaire et pas beau. Si les femmes avaient pu décider de son sort, jamais il ne serait entré à l'Opéra ou il ne s'y serait pas maintenu. Comédien médiocre, il n'avait pour lui que sa voix, mais c'était une voix admirable servie par une méthode très sûre.

Il débuta le 17 avril 1837 dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell* et lui-même a raconté dans ses *Souvenirs d'un Chanteur* (1), publiés en 1880, ce que fut cette représentation mémorable :

« Jamais, depuis sa création, *Guillaume Tell* n'avait attiré pareille assistance dans la salle de l'Opéra. La curiosité du public, excitée depuis six mois par les articles des journaux, allait donc enfin se satisfaire ! Six mois c'est long pour les

(1) P. 146.

Parisiens ! Aussi, lorsque j'apparus sur le haut de ma montagne, après l'introduction du premier acte, ne distinguai-je qu'un formidable ensemble de lorgnettes braquées sur moi. Je supportai bravement ce premier assaut de curiosité et descendis en scène ; mais à peine y fus-je que, me retournant pour parler aux braves Suisses qui m'entouraient, j'entendis un petit rire étouffé circuler dans toute la salle : c'étaient les talons à l'aide desquels mon directeur avait à toute force voulu me grandir qui provoquaient l'hilarité. Je fis néanmoins bonne contenance, tout en me promettant de me retourner le moins possible.

Une fois seul en scène, l'épaisseur du silence qui se fit m'effraya. Je chantai le récit : *Il me parle d'hymen, jamais, etc.* De même qu'à la répétition générale, une sorte de frou-frou, dont je ne compris pas le sens, l'accueillit du haut en bas de la salle et j'entamais moi duo avec le baryton (Dérives fils) sans savoir si j'avais plu ou si j'allais échouer. Il faut le dire : j'eus peur !... Mais après la phrase : *O Mathilde, idole de mon âme !...* le doute ne me fut plus possible, une tournée d'applaudissements avait éclaté... L'oppression me quitta, je respirai enfin !...

Mais une victoire ordinaire ne pouvait succéder à une si belle attaque, sans ressembler à une déroute ; ma tâche n'en devenait donc que plus diffi-

cile. Heureusement l'enthousiasme du public a toujours pour effet de décupler les moyens de l'artiste; il s'établit dans ces cas-là entre eux une communication intime; la chaleur de l'un excite naturellement la chaleur de l'autre. Au deuxième acte, dans mon duo avec Mathilde, si bien représentée par madame Dorus, des exclamations approbatives, que venaient souligner chaque phrase de mes récits, m'enlevèrent peu à peu tout reste d'apprehension. Le duo s'en ressentit. *Mon père, tu m'as dû maudire...* fut aussi applaudi que *O Mathilde...* au premier acte. Je pouvais déjà comparer cette soirée à celle de mes débuts à Rome, en 1834; mais, lorsque j'eus chanté mon grand air, je ne puis dire ce qui se passa!... Ce que j'éprouvais est impossible à exprimer; le triomphe dont je fus l'objet, ce n'est pas à moi de le décrire. Jamais, dans mes rêves les plus ambitieux, je n'eusse osé aspirer à rien de semblable! Jamais même je n'en aurais eu l'idée... »

Ce que Duprez n'osait pas dire, quelque bonne opinion qu'il eut de lui-même, les contemporains sont unanimes à le constater.

« A peine avait-il ouvert la bouche, raconte Charles de Boigne (1), qu'il avait conquis son public. Ce soir-là tous les mécontents, les *Nourristes*, qui voulaient faire retomber leur colère sur

(1) *Petits Mémoires de l'Opéra*. Paris, 1857, p. 130.

Duprez, s'avouèrent vaincus : ils oublièrent Nourrit ; ils applaudirent Duprez comme ils n'avaient de leur vie applaudi Nourrit. Jamais n'avaient résonné dans l'enceinte de l'Opéra une telle voix, un chant si large, un récitatif si magnifiquement accentué. On croyait entendre pour la première fois *Guillaume Tell*... Au troisième acte, ce fut de la passion, du délire. Le grand air, dont on soupçonnait à peine l'existence, que l'on ne chantait plus, avait été rétabli : mais quand arriva le fameux *Suivez-moi*, lancé par Duprez de toute la puissance de ses poumons, la salle tout entière se leva électrisée, comme pour le suivre, comme pour obéir à sa voix... »

Les pénibles débuts de Duprez avaient beaucoup contribué sans doute à aigrir son caractère et à exaspérer son orgueil. Peut-être ne se souvint-il pas assez, dans son triomphe tardif, des égards qu'il devait à celui qu'il dépossédait en quelques heures de sa primauté artistique et dont il brigait la carrière.

En tout cas, Nourrit fut frappé au cœur par l'éclatant succès de son rival et, surtout, par l'idée juste ou fautive, qu'on le lui avait opposé pour l'écartier d'un théâtre auquel il n'était plus nécessaire, pour donner satisfaction aux lassitudes du public, toujours en quête de nouveaux favoris. Il était très impressionnable, et il avait cette va-

nité inquiète, spéciale aux acteurs et aux gens de lettres, et qui va sans cesse de l'excès de l'exaltation à l'excès du découragement.

D'ailleurs, il semble prouvé que ses craintes n'avaient rien d'imaginaire, qu'elles ne se justifiaient que trop, et c'est ce qu'un des premiers, Charles Maurice, ordinairement bien renseigné, affirme dans un volume, *Épaves* (1), où il reproduit une conversation de Nourrit.

« On a, dit-il, commis des erreurs (de très bonne volonté) relativement à la retraite de Nourrit fils, le comédien-chanteur arraché à l'Opéra en 1837. Voici les faits dans toute leur exactitude.

Nourrit avait su que Duprez devait venir à Paris et ne s'en était point alarmé. Il ne restait plus que l'emploi des égards usités en pareil cas. On n'y eut point recours.

Nourrit ne savait rien de ce qu'il aurait été tout simple de lui apprendre, quand, un soir, à son entrée dans la *Muelle de Portici*, il aperçut Duprez occupant la loge directoriale située sur la scène même. L'émotion qu'il en ressentit fut si violente qu'il fallut recourir au zèle de Wartel pour achever le rôle de Mazziello.

Il semblait que, de ce moment, il eût été poli, en même temps que de bonne administration, d'établir entre les deux artistes quelques-uns de ces

(1) Paris, 1845, p. 163.

rapprochements de déférence, d'un côté, et de bonne camaraderie, de l'autre, dont on se trouve si bien partout. On n'a même rien tenté de semblable. Il a été, au contraire, parfaitement démontré qu'on ne voulait de la concurrence à aucun prix...

Les choses étant ainsi, quand il fut question de distribuer les rôles du répertoire courant et de qualifier ceux dont la possession absolue serait celle de chacun, ce travail fut présenté de façon à faire comprendre à Nourrit qu'un seul parti lui restait, celui d'une prompte et définitive retraite.

Il vint aussitôt me voir pour me l'annoncer et m'apprendre son départ pour l'Italie, dont je cherchais vainement à le détourner. A toutes mes observations, voici littéralement sa réponse :

« S'il s'agissait d'un partage, j'y accéderais avec plaisir comme je l'ai fait pour Lafont, beau, jeune, et qui voulait à bon droit parvenir. Cela me serait aussi nécessaire qu'au théâtre lui-même, le fardeau du répertoire ne doit pas reposer sur un seul sujet, et ma fatigue est grande à le soutenir. Mais ce n'est point cela ; on m'enlève tous mes rôles. Celui d'Arnold (1), que j'ai établi, m'est ôté ; on dispose du mien dans *Stradella* (2) et dans

(1) Dans *Guillaume Tell*. C'est avec ce rôle, nous l'avons vu, que Duprez débuta le 17 avril 1837.

(2) Opéra en cinq actes, paroles de Émile Deschamps et Émilien Pacini, musique de Niedermeyer, joué à l'Opéra le 3 mars 1837.

Guido à Ginevra (1), qu'Halévy m'a solennellement promis. Si j'y consens, il en sera ainsi des autres, et mon état est perdu. *Les artistes ne vivent que de bons procédés*, on n'en a point du tout avec moi. J'ai consulté ma mère. Elle m'a répondu que le jour de mon départ pour l'Opéra serait le plus beau de sa vie, et ma femme a paru confirmer cette pensée par son silence. Vous voyez bien que, malgré tous mes regrets, il faut que je quitte l'Opéra.

Je lui conseillai d'attendre, de donner à Paris des leçons qui auraient, au delà, compensé la perte de ses appointements, et je lui prédis qu'avant deux ou trois ans, public et directeurs s'entendraient pour le rappeler. Il ne se laissa pas convaincre ; déjà le chagrin commençait son œuvre... »

OPÉRA-COMIQUE

3 mai 1831. *Zampa*, opéra comique en 3 actes, de Melesville, musique d'Auber.

15 décembre 1832. *Le Pré-aux-Clers*, opéra comique en 3 actes, de Planard, musique d'Hérold.

16 février 1838. Début de Roger. (Il passa ensuite à l'Opéra qu'un accident lui fit quitter en 1859.)

(1) *Guido e Ginevra* ou *la Peste de Florence*, paroles de SCRIBE, musique d'Halévy. Première représentation, 9 mars 1838. Duprez jouait le rôle de Guido.

THÉÂTRE-ITALIEN

1830. Robert et Severini sont nommés directeurs privilégiés.

1832. Débuts de Giulia et de Ginditta Crisi.

1838. Dans la nuit du 13 au 14 janvier, après une représentation de *Don Giovanni*, la salle Favart brûle. Severini meurt dans cet incendie. Il est remplacé par Louis Viardot.

Le 30 janvier, ouverture à la Salle Ventadour avec les *Puritains d'Écosse*, de Bellini.

Le 2 octobre, ouverture à l'Odéon avec *Otello*, de Verdi.

1839. Début de Mario.

Le 1^{er} octobre, Dormoy est nommé directeur.

1841. Le 2 octobre, réouverture à la Salle Ventadour avec *Sémiramide*.

1843. Le 1^{er} octobre, Vatel est nommé directeur.

1847. Début de Mlle Alboni, de qui on disait que c'était un éléphant qui avait avalé un rossignol.

Pendant cette période, on représenta au Théâtre-Italien, où se succédèrent, avec plus ou moins de succès de nombreuses troupes étrangères, italiennes, allemandes, anglaises, espagnoles.

25 janvier 1835. *I Puritani di Scozzia*, opéra en 2 actes, paroles de Pepoli, musique de Bellini.

8 décembre 1835. *Norma*, opéra en 2 actes de Soumet, Belmontet et Romani, musique de Bellini

(joué pour la première fois à Milan en 1832).

12 décembre 1837. *Lucia di Lamermoor*, opéra en 3 actes, de Cammarano, musique de Donizetti.

4 janvier 1843. *Don Pasquale*, opéra-bouffe en 3 actes, musique de Donizetti.

16 octobre 1846. *Nabuchodonosor*, opéra en 5 actes, paroles de Soléra, musique de Verdi (joué pour la première fois à la Scala à Milan en 1842).

17 décembre 1846. *I due Foscari*, opéra en 3 actes, paroles de Prave, musique de Verdi (joué pour la première fois à Florence, en 1845).

GYMNASE

Le 18 juin 1844, Adolphe Lemoine dit Montigny succède à la direction Delestre-Poirson.

VAUDEVILLE

En 1830 il prend le titre de *Théâtre-National*. Il avait alors pour directeur Étienne Arago et un certain Bouffé, qu'il ne faut pas confondre avec l'acteur du même nom.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1838, un incendie le détruit complètement. Après avoir campé dans divers locaux plus ou moins incommodes, il s'installe dans une salle minuscule, le *Café-Spectacle*, au bazar Bonne Nouvelle. Le 7 mai 1840, il inau-

gure la salle de la Bourse, abandonnée la veille par l'Opéra-Comique.

Étienne Arago est remplacé par un marchand de rubans, Trubert, qui s'empresse de faire faillite. On voit ensuite se succéder au fauteuil directorial : en 1842, Ancelot, — en 1845, Hippolyte Cogniard — en 1846, Piltay, puis Loctrioy, qui se démet au bout d'un an, et quelques autres personnages de moindre importance qui ne réussirent pas à attirer le public à leur théâtre.

Anais Fargueil avait débuté au Vaudeville le 10 mai 1836, dans le rôle de Mathilde du *Démon de la Nuit*.

VARIÉTÉS

Thibaudeau remplace Nestor Roqueplan comme directeur, en 1846, et il a lui-même pour successeur, l'année suivante, Morin.

PALAIS-ROYAL

Le 6 juin 1831, réouverture dans l'ancienne salle Montausier, remise à neuf. Cette réouverture devait avoir lieu le 4 juin, avec une pièce qui était intitulée : *Ils n'ouvriront pas*. En effet, ils n'ouvrirent pas par suite de l'opposition du ministre d'Argout, opposition qui ne fut levée que le surlendemain.

Les directeurs du Palais-Royal étaient Dormeuil et Poirson.

Principaux débuts : L'Héritier, le 1^{er} octobre 1831. Hyacinthe, en 1847.

PORTE-SAINT-MARTIN

Harel, directeur en 1830, à la place de Lérès et Lefeuve, eut pour successeur, en 1840, les frères Cogniard, qui firent jouer à la Porte-Saint-Martin beaucoup de féeries et de revues.

GAITÉ

Le 21 février 1835, ce théâtre fut incendié. Il avait alors comme directeur Bernard Léon, ancien acteur du Vaudeville et du Gymnase. La salle reconstruite ouvrit le 19 novembre.

En 1837, Bernard Léon céda la direction au baron de Cès-Caupenne, qui dirigea alors en même temps la Gaité et l'Ambigu. Cès-Caupenne ne réussit pas, et Montigny et Meyer lui succédèrent. Montigny abandonna la Gaité pour le Gymnase en 1844 et Meyer resta seul directeur jusqu'en 1852.

AMBIGU

Au baron de Cès-Caupenne succédèrent Cormon et A. Crussols, Cormon et Dennery, Cormon,

Dutertre et Chabot de Bouin, puis, de 1844 à 1848, Antony Béraud, qui fit représenter à l'Ambigu, le 27 octobre 1845, *les Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, et le 16 octobre 1846, la *Closerie des Genêts*, de Frédéric Soulié, mais le grand succès de ce théâtre, pendant cette période, ce fut *Lazare le pâtre*, de Boucharly.

FOLIES-DRAMATIQUES

L'ancien directeur du Panorama dramatique, Alaux, fit construire une salle à laquelle il donna le nom de Folies-Dramatiques et qui ouvrit le 22 janvier 1831. Alaux avait pour associé Léopold. Mounier devint ensuite directeur.

En 1834, eut lieu à ce théâtre la première représentation d'une pièce qui eut un énorme succès, *Robert Macaire*, drame en quatre actes et six tableaux de Saint-Amand, Benjamin Antier et Frédérick Lemaitre (1).

Robert Macaire, ce fut la grande création de Frédérick Lemaitre.

« Passionné pour son rôle, raconte Eugène de Mirecourt (2), il s'amusa à en transporter quel-

(1) *La Fille de l'Air*, féerie en 3 actes des frères COGNIARD et RAYMOND, jouée aux Folies-Dramatiques, le 4 août 1817, eut un succès d'un autre genre mais presque aussi grand.

(2) Dans sa biographie de Frédérick Lemaitre. Paris, 1869, p. 32.

ques détails à la ville. Un matin, au café de Malte, on lui apporte, après son déjeuner, la carte payante. Il se lève, jette dix francs au comptoir et se dispose à sortir.

— Mais la carte est de dix francs cinquante, observe le maître du café.

— Bien ! dit l'artiste ; les cinquante centimes sont pour le garçon :

Le théâtre et la caricature ont, depuis, habillé ce mot sous toutes les formes et dans tous les styles ; mais Frédéric en est le premier éditeur. On doit lui rendre ce qui lui appartient.

Pendant ce même hiver de 1836, il patinait sur le bassin du Luxembourg. Quelques promeneuses s'arrêtaient pour admirer la grâce de ses évolutions. Tout à coup l'une d'elles, au moment où il passa dans son voisinage, le reconnaît et lui cria.

— Mes quinze francs, monsieur Frédéric ! vous avez donc oublié mes quinze francs ?

Notre acteur s'arrête. Il aperçoit son ancienne hôtesse du quartier latin, chez laquelle il demeurait, lors du premier engagement à l'Odéon.

— Vos quinze francs, madame !... je vous trouve bien osée ! répond-il avec un calme imperturbable. Sous l'alcôve de ma chambre, dans ma vieille malle, j'ai laissé une vieille perruque. Cette perruque m'avait coûté trente-cinq francs,

madame ! Vous me redeviez un louis ; je le ferai prendre chez vous un de ces matins. Serviteur !

Il glissa sur son patin gauche et disparut. Le lendemain l'hôtesse touchait son reliquat de compte. Frédérick n'avait jamais entendu nier sa dette ; il voulait seulement se donner la satisfaction de jouer *Robert Macaire* en plein jour.

Cependant, ses collaborateurs des Folies-Dramatiques avaient vendu la pièce à Barba sans le consulter.

Ne voulant point que sa création favorite devint la proie des théâtres de province, l'acteur fit appel aux tribunaux. Il eut gain de cause. Avant de passer dans la salle des libérations, le président lui demande :

— Monsieur Frédérick Lemaitre, avez-vous quelque chose à dire ?

— Oui, monsieur le président, répondit-il

Faisant alors un demi-tour et regardant sa partie adverse d'un air courroucé, il lui dit, avec cette intonation qu'il faut renoncer à prendre.

— Monsieur Barba, vous êtes... un libraire !

Puis il se dirigea vers la porte avec une solennité grotesque. L'auditoire éclata de rire et les juges eux-mêmes ne purent conserver leur sérieux. »

RENAISSANCE

Ce théâtre fut inauguré le 8 novembre 1838 (dans la salle Ventadour qui avait été construite en 1829 pour l'Opéra-Comique) avec le *Ruy Blas*, de Victor Hugo.

Il ferma ses portes le 23 mai 1841.

THÉÂTRE-HISTORIQUE

Le 14 mars 1846, Alexandre Dumas avait obtenu, grâce à l'intervention du duc de Montpensier, le privilège d'un théâtre (1) dont le directeur de vait être Hostein. Une société fut formée le 24 mars pour l'exploitation de ce privilège. Elle comptait comme membres Védel, le banquier Bourgoïn, fils de l'actrice, Ardoïn, Hostein et Dumas.

La société fit aussitôt l'acquisition de l'ancien hôtel Foulon, au n° 88 du boulevard du Temple, et de l'estaminet de l'Épi-scié qui servait de lieu de réunion à un certain nombre d'escarpes, de forçats en rupture de ban, auxquels se mêlaient des marchands de contre-marchés.

L'achat du terrain coûta 600.000 francs et la construction près d'un million. Les architectes

(1) On avait d'abord eu l'intention d'appeler cette nouvelle salle *Théâtre-Montpensier*. Le roi s'y opposa. Védel trouva le titre de *Théâtre-Historique*, qui fut adopté.

furent Bellu et Daunay, le décorateur, Sechan.

L'entrée était remarquable. Deux cariatides de Klagmann supportaient une galerie en forme de balcon à balustrade sur laquelle s'ouvrait une voûte en cul de four, peinte par Guichard. Au-dessus un fronton était dominé par le Génie des Arts et chaque côté deux groupes, le Cid et Chimène, Hamlet et Ophélie, personnifiaient la tragédie et le drame.

Au lieu de former un demi-cercle, la salle par une innovation heureuse, offrait la forme d'une ellipse, ce qui permettait de voir de partout. Il y avait 1.700 places pour lesquelles on payait de 0 fr. 75 à 6 francs

La scène était très grande, très bien disposée. Le rideau, or et rouge, passait pour le plus beau qu'il y eut à Paris.

Sous la direction de Hostein, la troupe comprenait Mélingue, Laferrière, Bignon, Lacressonnière, Rouvière, qui fut un remarquable Hamlet, Colbrun, Boutin, Mmes Perrier-Lacressonnière, Atala Beauchêne, Person, Lucie Mabire, etc.

L'inauguration eut lieu le 20 février 1847 avec *la Reine Margot*, drame en cinq actes, par Dumas et Maquet (Henri de Navarre : Mélingue — Charles IX : Rouvière — La Môle : Lacressonnière — Coconnas : Bignon — Catherine de Médicis : Mme Person — Marguerite de Navarre :

Mme Perrier-Lacressonnière — Mme de Sauve :
Atala Beauchène) (1).

Ce fut un grand succès et ce fut un événement très parisien. Depuis la veille, on faisait queue. Un marchand de chansons eut l'idée de quitter sa place et d'aller à son imprimerie, rue de la Harpe composer et imprimer ces couplets de circonstance, qui ne valaient pas cher mais qui lui rapportèrent beaucoup d'argent :

LE THÉÂTRE DUMAS

Sur l'air: *Veux-tu l'taire.*

On dit qu'au théâtre Dumas
On pourra prendre ses ébats ;
Vive l'auteur des *Mousquetaires*,
Veux-tu t'taire, veux-tu t'taire,
Bavard, veux-tu t'taire.

(1) On joua au Théâtre-Historique :

Le 20 mai 1847 : *l'Ecole des Familles*, comédie en 5 actes et en vers, par ADOLPHE DUMAS.

Le 25 mai : *le Mari de la Veuve*, comédie en 1 acte, par ALEXANDRE DUMAS, ANICET BOURGEOIS et EUGÈNE DURIEU.

Le 11 juin : *Intrigue et Amour*, drame en 5 actes et en vers, traduit de Schiller, par DUMAS (et MAQUET).

Le 3 août : *le Chevalier de la Maison Rouge*, drame en 5 actes, par DUMAS et MAQUET.

Le 15 décembre : *Hamlet*, drame en 5 actes et en vers, d'après Shakespeare, par DUMAS et PAUL MAURICE.

Le 3 février 1848 et le 4 février, en deux représentations ; *Monte Cristo*, drame en dix actes, par DUMAS et MAQUET.



Le chiffonnier philosophe.

L'théâtre ouvert, auseitôt
On y jouera la Rein'Margot
Fureur bien sûr elle va faire.
Veux-tu, etc.

Dans les pièces de poison
On y mourr'ra pour de bon
Au public ça pourra plaire.
Veux-tu, etc.

De son bonnet d'coton
Faudra s'munir, dit-on,
Car séjour il faudra faire.
Veux-tu, etc.

Celui que l'appétit prendra
Table d'hôte trouvera ;
On mangera bon et pas cher.
Veux-tu, etc.

Les Funambules, les Français
Ne feront plus pour leurs frais.
Debureau se désespère.
Veux tu, etc.

Les directeurs de Paris
De c'la ne sont pas ravis
Ils seront forcés d'mieux faire.
Veux-tu, etc.

Pendant que cet ingénieux camelot débitait sa
chanson, le théâtre se remplissait.

« En attendant le lever du rideau, on se racon-
tait à demi-voix dans la salle, une anecdote assez

invraisemblable, mais qui n'en serait moins piquante si elle était vraie. La voici telle qu'elle est parvenue à nos oreilles, à travers les premiers préludes de l'orchestre.

Quelques jours avant son ouverture, le Théâtre-Historique avait eu à subir ses épreuves de solidité. Il s'agissait d'entasser quinze cents personnes, pour voir si rien ne fléchissait dans l'architecture. D'ordinaire on charge un régiment de cette corvée, mais au Théâtre-Historique tout doit être original et nouveau. On a envoyé, dit-on, deux ou trois mille invitations aux Parisiens toujours si avides de spectacles inédits : *M. et Mme*** et sa famille sont priés de venir, tel jour, à telle heure, visiter le Théâtre-Historique.* Et nos badauds d'accourir en masse, croyant jouir d'un grand privilège et recevoir un grand honneur. Le privilège et l'honneur étaient tout simplement de jouer le rôle des fardeaux dont on charge les ponts neufs, et de risquer d'être les premiers, dans l'intérêt de la sécurité publique, si par malheur le théâtre avait croulé sous leur poids. On a d'abord répandu tous les amateurs dans la salle pour essayer l'ensemble ; puis, sous prétexte d'examiner tel ou tel ornement, telle ou telle loge princière, on les a réunis sur divers points de l'édifice pour s'assurer de la solidité des endroits douteux. Le régiment de curieux a exécuté ses évo-

lutions avec autant de confiance que de docilité, le tout à la grande satisfaction de l'architecte, des inspecteurs civils, et du directeur, qui a reçu à l'instant même l'autorisation d'ouvrir son théâtre à la foule. Les *privilegiés* n'ont appris qu'en sortant, par l'indiscrétion d'une ouvreuse, la grave mission qu'ils venaient de remplir, et le péril glorieux auquel ils avaient échappé (1). »

Le Théâtre-Historique ne survécut pas aux journées de février.

THÉÂTRE-LYRIQUE OU THÉÂTRE-NATIONAL

Le privilège en avait été donné au compositeur Adolphe Adam. Le *Théâtre-Lyrique*, plus tard *National*, installé dans la salle du Théâtre du Cirque, ouvrit le 15 novembre 1847, avec *Gastibelza*, opéra en trois actes de Dennery et Cormon, musique d'Aimé Maillart.

La Révolution de 1848 fit sombrer cette entreprise, renouvelée en 1851.

THÉÂTRE DES FUNAMBULES

« Bertrand, ancien marchand de beurre à Vincennes, s'était fait voiturier. Il avait acheté un coucou, puis un autre coucou, et transportait les

(1) *Musée des Familles*, 1847.

Parisiens à Vincennes et les Vincennois à Paris. Un jour qu'il transportait Mme Saqui et son mari à la fête du Donjon, une discussion s'éleva entre le conducteur et la célèbre acrobate. Celle-ci le traita de fabricant de rosses, de marchand de beurre en gras de veau ; elle l'appela détrousseur de grandes routes, etc., etc.

Bertrand, furieux, jura de se venger de la sauteuse, comme il l'appelait.

Se venger !... Comment ?

Parbleu en lui créant une redoutable concurrence.

Mais Bertrand n'avait pas assez d'argent pour accomplir seul le gigantesque projet qu'il roulait dans sa vaste tête.

Il alla trouver un ami, M. Fabien, marchand de parapluies, fort amateur de spectacles du boulevard du Temple, et lui communiqua son idée.

Fabien accepta et apporta sa part de fonds (1). »

C'est ainsi que le Théâtre des Funambules naquit d'une dispute entre une danseuse de corde et un conducteur de coucou, subventionné par un marchand de parapluies.

Il s'installa (en 1816) dans un local occupé par des danseurs de corde réputés, les Monrose, et qui était contigu d'un côté au Théâtre-Saqui et de l'autre à la Gaité. Il ne commença à devenir

(1) LÉON PÉRICAUD, *le Théâtre des Funambules*.

vraiment populaire qu'une douzaine d'années plus tard lorsque Gaspard Deburau y fut engagé.

Gaspard Deburau était né le 31 juillet 1796 à Newcolin en Bohême. Son père, ancien soldat, plus chargé de famille — il avait trois garçons et deux filles — que d'argent, se trouvait à Varsovie quand il apprit qu'il avait à recueillir en France un petit héritage. Pour faire le voyage de Pologne en France il eut l'idée de transformer ses fils en bateleurs et ses filles en danseuses de corde. Ils arrivèrent enfin, après bien des péripéties, à Amiens, où l'héritage se trouva être une misérable mesure et un petit lopin de terre. Le père Deburau s'empressa de les vendre.

La vie de bateleur recommença. La famille Deburau joua un peu partout, à l'étranger comme en France. Puis on s'installa à Paris, rue Saint-Maur, et la troupe ne tarda pas à acquérir une certaine réputation. Le fils aîné de Deburau, Nieuwensek, reçut le surnom glorieux de *roi du tapis*, et le second, Étienne, celui de *sauteur fini*. Gaspard restait obscur et ignoré, et son père était convaincu qu'il n'arriverait pas à grand-chose. Une de ses sœurs épousa plus tard le lieutenant-colonel Dobrowski. L'aînée, *la belle Hongroise*, fut une des célébrités de la Banque.

Gaspard Deburau avait dépassé la trentaine, lorsque Nicolas-Michel Bertrand, directeur du

théâtre de Funambules, domicilié boulevard du Temple, 18, l'engagea pour trois ans, du lundi après Pâques, 1828, au dimanche des Rameaux, 1831, à raison de 35 francs par semaine.

Il devait, d'après son traité, jouer autant de représentations que le désirerait son directeur, et les représentations étaient nombreuses — quelquefois six par jour la semaine, et neuf le dimanche.

Les pièces données au théâtre des Funambules (1) étaient des espèces de canevas où presque tous les effets étaient laissés à la fantaisie des acteurs.

La troupe se composait de Laplace, ancien cordonnier (Cassandre), Cossard (Arlequin), Charles (Léandre), Deburau (Pierrot), Reine Benedict (Colombine) et d'une naine, Caroline Laponne.

Cette naine se trouvait en 1841 avec son frère Carlo au Théâtre-Saqui et ils se disposaient alors à partir pour l'Amérique où ils avaient un engagement : « Caroline, écrivait un critique drama-

(1) *Ma Mère l'Oie* ou *l'Arlequin et l'Oeuf d'or*, le *Bœuf enragé*, pantomime arlequinade, par LAURENT père. — *La Bague de la Vierge*, par EUGÈNE GRANGÉ. — *Les Épreuves*, par DEBURAU et CHARLES. — *Salan Ermite* ou *Pierrot statue*. — *Les 26 infortunes de Pierrot*. — *Le Billel de mille francs*, etc. On cite une de ces pantomimes, *Pierrot en Afrique*, par CHARLES, qui eut 400 représentations aux Funambules et fut payée à l'auteur 40 francs.

tique (1), est de la taille de trois pieds trois pouces ; elle est âgée de vingt-cinq ans. Ses formes sont arrondies et bien potelées ; sa démarche et toutes ses poses sont gracieuses. Sa bouche, quoique un peu grande, est pleine de grâce parce qu'elle sourit toujours agréablement. Ses yeux sont vifs et animés ; ses petits pieds, bien attachés, fonctionnent avec légèreté ; ses bras, bien ronds, ne sont jamais mal placés ; et ses gestes, peu multipliés, sont toujours justes. Il y a peu d'actrices, dans nos grands théâtres, douées de plus d'intelligence que cette charmante petite personne. Ses talents sont variés presque autant que le jeu de sa physionomie : elle joue la comédie avec abandon et la pantomime avec expression. Elle chante, elle danse aujourd'hui sur les planches, elle qui jadis marchait aussi sûr la corde... Enfin, c'est une petite miniature que tous ceux qui l'ont vue ont applaudie avec enthousiasme, et que tous ceux qui la connaissent particulièrement, aiment et estiment, parce qu'elle est fort laborieuse et d'un caractère aimable et enjoué... »

Avoir du talent ne suffit pas. Il faut que ce talent soit aperçu et signalé par un de ces hommes qui, à tort ou à raison, imposent leur opinion à la

(1) J. P. VALLIER, *Recherches sur les causes de la décadence des Théâtres et de l'Art dramatique en France*. Paris, 1841, p. 95.

foule. Une étude très élogieuse de Jules Janin, en 1833, fit connaître Deburau et accrut la vogue du théâtre où il jouait (1). Des écrivains, Balzac, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, etc., des artistes, des acteurs et des actrices des grandes scènes (2) allèrent voir la célèbre mime.

(1) La même année, une revue anecdotique lui consacrait, dans son numéro de novembre, une biographie qui renferme quelques détails peu connus et dans lesquels je note ce passage :

« Deburau paie des contributions depuis la Révolution de juillet, possède un petit mobilier, mais il n'est pas encore de la garde nationale. En 1832, Deburau parut pour la première fois dans le monde, il y alla en habit noir et en bas de soie; invité à la noce d'un avoué il eut l'honneur de danser avec des femmes d'avoués, et de jouer à l'écarté avec des agrées au tribunal de commerce.

En société, il est posé, parle peu, fume toute sorte de tabac qu'il renvoie par toutes sortes d'orifices...

Outre son talent d'artiste, il a plusieurs talents d'agrément; il sait démonter une serrure, jouer du galoubet, faire des armes, signer son nom et clouer un tableau contre le mur.

A son théâtre, il est despote; il n'en fait pas moins mille niches à ses camarades : plus d'une fois il a dérangé le tonnerre, troué le tambour, égaré les écharpes, poché l'œil des amoureux, étouffé le chanteur avec de la galette chaude, abimé les comparses de poudre sternutatoire. Il a volé plus d'une perruque et fait manquer plus d'une entrée. C'est un farceur aussi disposé à lancer un épigramme qu'un coup de pied. Au demeurant, homme de bon naturel et très aimé de ses joyeux compagnons. »

(2) Théodore de Banville assure qu'un soir Mlle Mars, Mlle Georges et Mme Malibran se trouvèrent réunies aux Funambules dans la même loge. — *Musée des Familles*, 1846 (article intitulé *les Petits Théâtres de Paris*, et qui a été plus tard réuni au volume).

Ceux-là rendaient justice à son art incontesté, mais ils n'étaient pas ses plus fervents admirateurs. Par la simplicité et la naïveté de son jeu, par sa touchante balourdise, par sa sottise malicieuse, par la gaucherie de ses amours, par ce je ne sais quoi de craintif et de mélancolique qui se mêlait à sa gaiété, par sa tendance incurable à se laisser duper par les mots autant que par les choses, par son *amoralité* enfantine, par l'ingénuité de ses vices, Pierrot-Deburau était peuple. Le peuple — le peuple de cette époque qui n'était pas encore dévoré par l'envie et la haine — l'aimait, ce fantoche blafard, cet amoureux impénitent, ce menteur candide et sympathique, et se reconnaissait en lui.

Deburau savourait ces hommages bruyants et sincères, mais aux Funambules il ne se croyait pas à sa place. Le 12 octobre 1832 il avait joué au Palais-Royal pour un bénéfice dans le *Lutin femelle*: et, malheureusement pour lui, avec un succès médiocre. Il n'en continuait pas moins à aspirer aux rôles sérieux et aux grandes scènes.

Condamné à rester aux Funambules, une aventure tragique lui fit perdre en grande partie et tout d'un coup la sympathie dont il jouissait.

En 1836, par une belle journée d'avril, Deburau se promenait en bon bourgeois, avec sa femme, à Bagnolet. Ils croisèrent un jeune ouvrier qui en

apercevant le mime s'écria : Ohé ! Pierrot ! Ohé !

Deburau ne voulait être Pierrot que sur la scène. Dans un accès de fureur, il donna un coup de poing au mauvais plaisant qui l'avait interpellé. Il n'était pas encore calmé lorsque, au retour, il rencontra le même ouvrier qui répéta son cri ironique et familier, à la grande joie de la foule qui sans doute n'y entendait pas malice. Deburau vit rouge. Il asséna sur le front de celui qui le provoquait pour la seconde fois un si rude coup de canne qu'il l'étendit raide mort. On a écrit une pantomime intitulée *Pierrot assassin*. Ce jour-là, Deburau la joua au naturel.

, Arrêté, il fut enfermé à Sainte-Pélagie, et c'est de là qu'il écrivit à un ami cette lettre :

« Mon cher ami,

Vous trouverez ci-joint un brouillon d'une lettre que je veux vous soumettre avant de l'envoyer à mon capitaine et à mes camarades de la garde nationale qui ont signé une requête en faveur de ma mise en liberté. Entre tous les témoignages d'amitié que j'ai reçus à l'occasion de mon malheur, celui-ci m'a touché aux larmes.

Je ne pense pas remonter sur les planches avant un mois, par convenance d'abord, et puis parce que je n'ai pas le cœur à ça. Je ne puis plus tou-

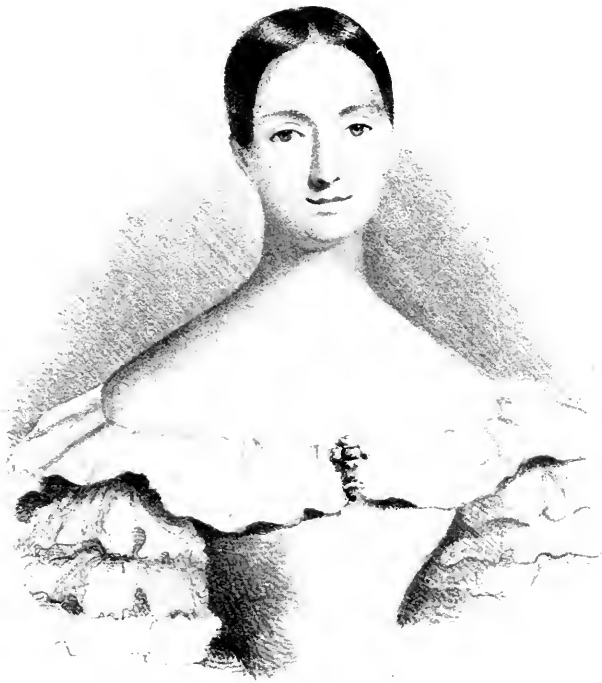
cher un bâton sans qu'il me brûle les doigts, sans que la tête me tourne, sans que le cœur me manque. J'aurai beau faire, cette mort-là sera toujours entre mon public et moi.

Quand je ferai le moulinet avec ma canne pour me défendre contre des ennemis imaginaires, les spectateurs songeront à Pierrot assassin et ça les glacera de rire. »

Les spectateurs y songèrent en effet. Deburau ne retrouva plus son ancienne popularité. Cette aventure marqua non pas la fin de sa carrière, mais celle de ses plus grands succès. Il en fut très peiné et la maladie pour achever de l'abattre vint en aide aux remords. Après avoir longtemps souffert d'un asthme très douloureux, il mourut jeune encore et presque oublié, le 18 juin 1846.

THÉÂTRE-NAUTIQUE

Ce théâtre ouvrit le 10 juin 1834 dans la salle Ventadour. Il avait comme spécialité un vaste bassin de 2 à 6 pieds de profondeur, sur lequel on devait représenter des scènes maritimes mais qui fut peu utilisé. Il débuta par une pièce intitulée *Guillaume Tell* et dans laquelle l'eau ne joua aucun rôle quoique le bassin eût pu figurer à la rigueur un des lacs de la Suisse.



Fanny Essler
(Théâtre de l'Opéra)



On y représenta des pantomimes, des ballets et l'opéra allemand.

Le directeur était un certain Saint-Esteben, qui avait pour chef d'orchestre Gérard, ancien chef d'orchestre de l'Opéra italien, et pour maître de ballet, Meury, premier maître de ballet du Théâtre de Vienne.

Le Théâtre-Nautique ne vécut que quelques mois. Il ferma au mois de décembre 1834.

GYMNASE DES ENFANTS OU GYMNASE ENFANTIN

Ce théâtre était situé passage de l'Opéra, dans la galerie de Baromètre.

Auguste Vitu, alors âgé de 19 ans, y fit jouer un vaudeville, *Rose et Blanche*, dont la première représentation eut lieu le 17 mars 1843, et qui obtint un grand succès.

Brûlé le 30 juillet 1843, le *Gymnase des Enfants* avait alors pour directeur Monval de Saint-Hilaire, sous-chef du personnel au ministère des finances, et qui dépensa dans ce théâtre, sans grand profit pour l'art dramatique, une notable partie de sa fortune.

THÉÂTRE-SAINT-MARCEL

Situé rue Pascal. Il ouvrit le 23 décembre 1838. Son directeur, en 1840, s'appelait Guéry.

« J'étais, raconte dans des Mémoires peu connus (1) Auguste Jouhaud, le fournisseur sans brevet du Théâtre-Saint-Marcel. On ne voyait que mon nom sur l'affiche... Je me souviens qu'un certain soir M. Guéry me commanda un petit drame en trois actes à propos des inondations de Lyon en 1840. C'était très pressé. Le lendemain, je lui apportais le drame commandé (2) avec les rôles copiés ..

Quels sont les vieux amateurs de théâtre (de 1838 à 1850) qui ne se rappellent un original nommé Lamiral, sonneur à Saint-Médard, dont la manie, quoique n'ayant jamais rien fait, était de se croire auteur dramatique. Il allait trouver Ourry, et le priait de lui prêter quelques *ours* — Ourry en avait beaucoup — qu'il les ferait jouer à Saint-Marcel et que les droits seraient partagés entre eux deux. Ourry lui donna *les Ensorcelés*,

(1) *Mes petits Mémoires*. Paris, 1888, p. 25.

(2) *Les Inondés de Lyon*.

(3) Né en 1799, Lamiral avait été sous la Restauration un des fournisseurs du Théâtre-Séraphin. En 1815, il avait fait jouer un drame, *Aramine*, sur le Théâtre de la Victoire, plus tard Petit Lazary. Il dirigea quelque temps en 1820 le Théâtre de la Cité.

Lamiral donna des pièces stupides sur des scènes infimes, au Caveau-Montesquieu notamment. Il fit jouer chez Mme Saqui un monologue, *le Savelier en goguette*. Au Théâtre-Saint-Marcel on lui jeta un soir un bouquet composé de foin, de paille, de trognons de choux et de laurier. Le laurier faisait passer le foin.

qui furent représentés sous le nom de Lamiral. »

NOUVEAU THÉÂTRE-MOLIÈRE

Inauguré le 9 juin 1831. « L'ouverture du Théâtre-Molière fut assez brillante. Un mélodrame, intitulé *la Tircuse de cartes*, obtint un grand succès : quelques talents, d'un ordre secondaire, il est vrai, se faisaient remarquer dans la troupe, c'était beaucoup, mais ce n'était pas encore assez pour lutter contre la fâcheuse influence du quartier sur la prospérité et l'existence même du théâtre. » (*Annuaire de Lesur*, année 1831, à la date du 9 juin.)

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-ANTOINE

Au coin du boulevard Beaumarchais et de la rue du Pas-de-la-Mule.

Il s'était d'abord appelé Théâtre-Beaumarchais. Il ouvrit le 3 décembre 1835 avec *la Résurrection de saint Antoine*, vaudeville de Brazier, Theaulon et Villeneuve.

On y joua entre autres pièces *l'Amour et l'Homéopathie*, de Meury, Adolphe Jadin et Alphonse (5 octobre 1836), *l'Oncle d'Afrique*, de Veyrat et Angel (25 mai 1837), *le Forgeron de Saint-Yves*, de Léon de Villiers (1^{er} juin 1837), *Une substitution*, de Hestienne et Morin (31 octobre 1838),

Lorichon ou l'origine du Légalaire, par Carmouche et Brazier (17 février 1839).

THÉÂTRE DE LA FOIRE-SAINT-LAURENT

Situé sur l'emplacement où se trouve actuellement la gare de l'Est, ce théâtre était une simple baraque de planches à l'extrémité d'un terrain vague. Il pleuvait sur les acteurs et sur le public.

De 1838 à 1845 on vit jouer au Théâtre de la Foire-Saint-Laurent ceux qu'on appelait *les jeunes orfèvres*, comédiens amateurs de la troupe de M. Allaux, directeur des ateliers d'orfèvrerie de la rue des Enfants-Rouges. Noblet, qui devait succéder à M. Allaux, jouait les premiers rôles. Il était doublé par un ouvrier menuisier, Frédéric Goubert, qu'on surnommait le Bocage de la Foire, parce qu'il ressemblait, par le visage plus que par le talent, à cet acteur.

Le Théâtre de la Foire-Saint-Laurent, qui disparut quand on construisit la gare de l'Est, avait pour directeur M. Émile, qui dirigea ensuite le *Théâtre d'Arcole*, situé dans le crypte de l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs, là où s'élève aujourd'hui la maison de la rue d'Arcole qui porte le n° 15. Le Théâtre d'Arcole fut démoli en 1852.

THÉÂTRE DU PANTHÉON

Installé dans le faubourg Saint-Jacques, dans une vieille église qui avait été une dépendance du cloître Saint-Benoît, et qui devint ensuite et resta longtemps un magasin de farine. Il ouvrit le 18 mars 1832, sous la direction d'Eric Bernard, ancien acteur à l'Odéon, avec une pièce en 4 actes de Sauvage, *Un Panorama*. On y joua également : *les Petits Souliers ou la Prison de Saint-Crépin*, vaudeville en un acte, par Dennery et Granger (2 décembre 1836) — *le Pompier et l'Ecaillère*, de Paul de Kocq (4 mars 1837) — *l'Enfant de Paris ou Misère et Liberté*, par Théodore Nezel et Armand Oy... [Armand Overnay] (17 février 1838) — *Paravedis*, mélodrame espagnol, et *le Marchand de Poussahs*, vaudeville en un acte qui fut le début de Marc Michel et Albéric Second.

Eric Bernard eut pour successeur Tard, Théodore Nezel, qui était le gendre de Porcher, Debray et Blanchard. Mlle Despréaux, plus tard engagée au Gymnase, Léopold Barré de 1838 à 1841, et Dubourjal, furent les principaux acteurs du Théâtre du Panthéon, où les places, à la portée de toutes les bourses, coûtaient de huit à quinze sous et qui disparut vers 1847. A cette époque, il avait fait place à des maisons de rapport qui furent dé-

molies à leur tour, en 1854, lorsqu'on perça la rue des Écoles.

THÉÂTRE-BOBINO OU DU LUXEMBOURG

C'était le théâtre favori des écoles. Il y avait au commencement du règne de Louis-Philippe deux Sociétés d'étudiants, les Badouillards et les Dévorants (1). Les Badouillards exigèrent une loge pour leurs chefs, à la tête desquels était un étudiant en médecine surnommé Jésus-Christ. On construisit cette loge au centre de la galerie, vis-à-vis la scène, et on l'appela la *Loge Impériale*. Elle disparut en 1835. En 1837 ou 1838, disparut également une corde qui partait du fond de la scène et pendait dans l'orchestre. Elle était placée là pour rappeler à la direction que son privilège la condamnait à la danse de corde et qu'elle ne pouvait jouer des pièces que par tolérance. Ces pièces étaient des vaudevilles, des féeries, des drames. Un ancien hercule forain, Montdidier, y tenait les premiers rôles. Il entra plus tard à l'Ambigu et y créa le personnage de Monteclair, dans la *Closerie des Genêts*.

Bobino eut successivement pour directeurs : Molé, Hippolyte Baudoin, de Villeneuve, Anté-

1) Nous en reparlerons plus loin.

nor Joly, de Bully, Nestor Roqueplan, Hostein, et en 1846, Colleuille, ancien acteur, qui le 30 mars, fit la réouverture du théâtre avec un prologue de Jouhaud, *la Nymphe du onzième arrondissement*.

Les fournisseurs ordinaires étaient Saint-Aignan, Cholet, Paul de Kocq, Edouard Plouvier, Paul Lascaux, et Antoine Watrison.

Le Théâtre-Bobino fut démoli en 1868. Sa dernière pièce fut la *Vogue parisienne*, d'Oswald et Lemonnier (jouée pour la première fois le 19 décembre 1867) (1).

CIRQUE-OLYMPIQUE

Le cirque Franconi avait brûlé le 23 mars 1826. A l'aide de nombreuses souscriptions qui, en deux mois, atteignirent le chiffre de 150.000 francs, il fut reconstruit sur le boulevard du Temple (2). Antoine Franconi, le fondateur de la dynastie, né à Venise en 1738 et venu en France pour la pre-

(1) Je me borne à mentionner, sans commentaires, les sept théâtres de banlieue qui existaient dans la dernière année du règne : ceux de Montmartre, des Batignolles, de Belleville, de Montparnasse, de Grenelle, des Ternes et du Ranelagh.

(2) En 1844, l'administration du Cirque-Olympique fit construire aux Champs-Élysées, sur les dessins de Hittorff, une nouvelle salle, affectée aux spectacles d'été, et qui prit le nom de *Cirque-National*.

mière fois vingt ans après, mourut en 1836, à quatre-vingt-dix-huit ans. Ses successeurs avaient été, depuis 1807, ses deux fils Laurent et Minette. Ce dernier céda lui-même, non pas la direction — car le Cirque-Olympique appartenait alors à une Société — mais une partie de la direction, les exercices des écuyers et des chevaux et la mise en scène des pantomimes, à son fils adoptif, Adolphe Franconi. Les deux autres directeurs étaient Ferdinand Laloue et Villain de Saint-Hilaire. Ferdinand Laloue contribua beaucoup à mettre à la mode les spectacles militaires.

« Le Cirque, écrivait Auguste Luchet (1), n'est pas un théâtre, pas une scène, c'est un champ de bataille, un camp, une caserne ; tout le monde y sort, tout le monde y monte la garde ; on n'y connaît d'autre bonnet que le bonnet de police, d'autre code que le code militaire, d'autre appel que le tambour. On ne sonne pas l'heure des répétitions comme dans les autres théâtres, on la bat. Là, on ne joue pas la comédie : on se fait, on se croit le personnage que l'on représente. Tout est pris au sérieux. J'ai vu les comparsés du cirque groupés et causant dans les coulisses, se ranger respectueusement, se taire et porter la main au front parce que l'acteur chargé de jouer l'empereur pas-

(1) *Nouveau Tableau de Paris*, 1834. Article sur le Cirque-Olympique.

sait au milieu d'eux. J'ai vu un acteur rendre au directeur le rôle qui lui avait été distribué, parce que c'était un rôle de traître, et que lui, vieux soldat de Napoléon, disait-il les larmes aux yeux, aimait mieux donner sa démission et mourir de faim, que de jamais trahir son empereur... J'ai vu des figurants pâlir de colère et se mordre les poings parce qu'il leur fallait le soir s'habiller en Autrichiens, et se battre contre la France, eux qui avaient espéré être de la garde impériale. La garde impériale est la légion d'honneur du compare de Franconi : un homme a servi pendant deux ans avec distinction comme Autrichien, Anglais ou Russe, il devient soldat français l'année suivante, avec perspective d'entrer dans la vieille garde un an plus tard. Un homme s'est mal conduit, il est venu ivre aux répétitions, il est insolent, querelleur, mauvais camarade, on ne lui inflige point une amende, on le met dans les Autrichiens : c'est le punir dix fois plus. Ces quelques traits, choisis entre mille du même genre, rendent facile l'explication de l'admirable vérité imitative des représentations militaires du cirque... »

Le célèbre clown Auriol débuta au Cirque-Olympique le 1^{er} juillet 1834 (1). Fils d'un gymnaste

(1) La même année qu'un équilibriste, Fedrit-Righas, surnommé Abdul-Maza, qui jouit d'une grande vogue. « Le contrat écrit, note le *Journal des Artistes*, en 1834, n'obligeait

et d'une écuyère il avait déjà eu de grands succès en province, lorsqu'à vingt-huit ans s'inaugura sa brillante carrière parisienne qui devait durer jusqu'en 1855 (1).

l'artiste qu'à exécuter les tours de son répertoire; mais doué par la nature de ces belles formes dont les statues antiques nous donnent l'idée, Fedrit-Righas se plaisait, en dehors de son emploi, à mimer le *Laocoon* et d'autres personnages mythologiques avec un énorme serpent vivant. •

(1) Auriol mourut en 1881, âgé de soixante-quinze ans.

APPENDICE

LA POLITIQUE AU THÉÂTRE. NAPOLÉON SUR LA SCÈNE

Les partis étaient, sous la monarchie de Juillet, trop désireux de faire prévaloir leur idéal ou simplement trop pressés de s'emparer du pouvoir et de l'exploiter pour que le théâtre ne devînt pas, autant que le permit la censure, un moyen de propagande et de polémique.

Dès le lendemain de la révolution de 1830 il y eut un débordement de pièces anticléricales, où les prêtres, les moines, et surtout les jésuites, étaient singulièrement malmenés, et en général avec plus de passion que de talent. Pour flatter les haines populaires, on reprit certains drames joués sous la Terreur et on en donna de nouveaux. En

même temps que *les Visilandines* (1) et *les Victimes cloîtrées* (2), qui retrouvèrent un regain de succès malgré l'ennui profond qui se dégageait de leurs emphatiques tirades, on joua *le Curé Mingrat* (3), *la Cure et l'archevêché* (4), *Urbain Grandier* (5), etc. Mais la censure intervint et opposa son veto, aussitôt que le gouvernement se crut assez fort pour arrêter cette mise en coupe réglée de l'imbécillité démocratique.

Ce gouvernement n'était pas trop fâché qu'on flétrit, même en mauvais style, les hommes et les choses de la Restauration, mais il savait que la liberté de la satire, si voisine de la liberté de la calomnie, est une de celles dont les hommes, sous tous les régimes, sont le plus portés à abuser. Voilà pourquoi en 1832 il n'autorisa pas la représentation d'une pièce qui rappelait un des actes les moins défendables à la réaction de 1815, un de ces crimes politiques que les partis n'excusent que lorsqu'ils les commettent.

On devait jouer aux Nouveautés, le 23 octobre 1833, un drame historique de Fontan et de

(1) Opéra comique en 2 actes, paroles de Picard, musique de Devienne, représenté au Théâtre-Feydeau, le 7 juillet 1792.

(2) Le drame de Monval fut joué au Théâtre-Français le 29 mars 1791.

(3) Drame en 5 actes, de Henri Villeminot et Ferdinand

(4) Drame en 3 actes, de Decomberousse et Antier.

(5) Drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas et Maquet.

Dupeuty, le *Procès d'un maréchal de France*. Ce maréchal de France était Ney.

Il y avait un grave danger à laisser mettre sur la scène cette page sanglante qui servait de prétexte à des attaques très vives contre la Restauration et devait inévitablement provoquer de regrettables manifestations. La pièce de Fontan et Dupeuty fut interdite avant la représentation et les scellés placés sur la salle. Les deux auteurs firent un procès devant le tribunal de commerce au ministre de l'Intérieur et au préfet de police, Gisquet. Ils furent naturellement condamnés.

Représenter des pièces hostiles au roi ou au gouvernement, la censure, comme on le pense bien, ne l'aurait pas permis, mais il arriva parfois que dans des pièces qu'elle avait autorisées, des acteurs transformèrent leurs rôles en charges plus ou moins réussies contre Louis-Philippe ou certains de ses ministres. Frédéric Lemaître, qui croyait avoir des opinions politiques et qui n'aurait dû avoir d'opinion que sur la différence des liquides variés qu'il absorbait avec trop de complaisance, Frédéric Lemaître était assez coutumier de ce genre de divertissement. C'est ainsi qu'à la première de *Vautrin* à la Porte-Saint-Martin, le 14 mars 1840, coiffé d'un toupet et orné de favoris touffus, il s'était fait la tête de Louis-Philippe, dont il imitait même les gestes habituels. Cette plai-

santerie amusa beaucoup l'acteur et une partie du public. Elle parut bien moins amusante à l'auteur, lorsque, le lendemain, la pièce fut interdite.

Ces procédés d'opposition, grâce à la censure qui ne leur permettait guère de se produire, ne pouvaient être qu'exceptionnels. Beaucoup plus fréquentes, au théâtre comme dans les livres ou le journal, furent les tentatives de restauration de la légende napoléonienne. Loin de les combattre, le gouvernement trop sûr du lendemain, les favorisa dans une large mesure. Louis-Philippe et ses ministres ne croyaient vraisemblablement pas au péril bonapartiste, et ils pensaient que cette apothéose du plus grand génie militaire que le monde eût connu et que ce rappel de tant de victoires, que cette évocation d'une gloire impérissable, auraient l'avantage de donner une sorte de satisfaction à l'humeur martiale du pays, énervée et humiliée aussi par de longues années de paix à outrance.

Parmi les très nombreuses pièces qui mirent Napoléon sur la scène, nous ne citerons (1), par ordre de date, que les plus importantes, celles qui se signalèrent par quelque valeur littéraire ou qui eurent le plus grand nombre de représentations :

La Prise de la Bastille, gloire populaire, et le

(1) D'après L. HENRY LECOMTE, *Napoléon et l'Empire racontés par le Théâtre*. Paris. 1900.

Passage du Mont Saint-Bernard, gloire militaire, pièce en deux époques et sept tableaux, par Henri Villemot, Théodore Nézel et Ferdinand Laloue (Cirque-Olympique, 31 août 1830).

Bonaparte à l'école de Brienne ou le Petit Caporal (1), souvenir de 1783, en trois tableaux, par Gabriel, F. de Villeneuve, et Michel Masson (Nouveautés, 9 octobre 1830).

Napoléon, pièce historique en 3 parties, mêlée de chants, suivie d'un épilogue, par Anicet Bourgeois et Francis Cornu (Ambigu, 14 octobre 1830).

Napoléon ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène, drame historique en 9 tableaux, par Charles Duteuty et Regnier Destourbets (Porte-Saint-Martin, 20 octobre 1830).

Napoléon Bonaparte ou trente ans de l'histoire de France, drame historique en 6 actes et 23 tableaux, par Alexandre Dumas (Odéon, 10 janvier 1831).

Le Grenadier de l'île d'Elbe, pièce en 3 actes, mêlée de chants, par Anicet Bourgeois et Francis Cornu (Folies-Dramatiques, 20 août 1831).

Un Mariage sous l'Empire, comédie en 2 actes, mêlée de couplets, par Ancelot et Paul Duport (Vaudeville, 29 octobre 1835).

Napoléon, drame historique en 3 actes et 5 ta-

(1) Dejazet joua le rôle de Bonaparte.

bleaux, par Dumersan et Antony Beraud (Théâtre-Saint-Marcel, 25 mai 1839).

Les Chevaux du Carrousel ou le Dernier jour de Venise, drame en 5 actes par Paul Foucher et Alboise (Gaité, 14 septembre 1839).

Le Retour de Sainte-Hélène, à-propos martial en un acte, par Clairville (Porte-Saint-Martin, 17 décembre 1840).

L'Empire, 3 actes, 18 tableaux, par Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse (Cirque-Olympique, 15 février 1845).

Le Maréchal Ney, drame historique en 5 actes et 11 tableaux, par Charles Dupeuty, Anicet Bourgeois et Adolphe d'Ennery (Porte-Saint-Martin, 25 mai 1846).

Plusieurs acteurs se distinguèrent dans le rôle de Napoléon, mais aucun n'y apporta autant de talent et de vérité historique que Gobert, de la Porte-Saint-Martin.

« Gobert avait profité des leçons minutieuses de Constant, l'ancien valet de chambre de Napoléon, qui l'avait initié, dit-on, à tout ce qui pouvait rappeler physiquement le grand homme.

Le soir de la première représentation (1), la toile était encore baissée, les artistes attendaient sur le théâtre la venue de l'*Empereur* Gobert. La

(1) *Napoléon ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène* (Porte-Saint-Martin, 20 octobre 1830).



Henri d'Orléans
Duc d'Anjou, Gouverneur de l'Algérie

curiosité était grande. On sait que, pour les scènes militaires, les théâtres sont dans l'usage de prendre leurs figurants dans l'armée. Environ cent cinquante vétérans allaient représenter la revue de la garde impériale à Schœnbrunn ; ils étaient déjà rangés en ligne.

Gobert parut...

L'exclamation fut unanime...

Assuré de l'exactitude de son personnage, Gobert fit signe à l'un des soldats de s'approcher, et d'une voix d'une incroyable expression de vérité :

« Eh bien, mon brave, reconnais-tu ton Empereur ? » lui demanda-t-il.

Le vétérans présenta les armes et s'écria avec attendrissement :

« Oh ! oui, sire, c'est bien vous !

— Maintenant, dit Gobert, mon épreuve est faite ; on peut frapper les trois coups. »

Le rideau levé, la garde rangée en bataille, les tambours battirent aux champs.

L'Empereur fit son entrée.

Ce n'était plus Gobert ; la salle entière revoyait Napoléon.

Le cri de : « Vive l'Empereur ! fut poussé avec frénésie par les spectateurs. Ce fut un enthousiasme indescriptible.

Mlle George, placée dans une deuxième loge de face, pleurait à chaudes larmes...

Un autre personnage obtint dans un sens contraire, un réel succès ; ce fut Provost, représentant Hudson Lowe. Il s'était tellement incarné dans les formes sèches, froides et acerbes du bourreau de l'Empereur, que tout ce qui était chez lui du talent lui fut imputé à crime par l'assemblée qui le prenait au sérieux. Chaque soir, après avoir été criblé de huées et de sifflets, il était encore poursuivi par les imprécations de la foule et obligé de se tenir continuellement en garde contre ses insultes.

Assis avec nous à une table du café de la Porte-Saint-Martin, il eut à subir une de ces injures qui devenaient un éloge.

Trois personnes placées à une table voisine de la nôtre, reconnaissant le Hudson Lowe de la pièce, dirent à haute voix au garçon qui les servait :

« Enlevez nos tasses de là. »

Et elles jetèrent un regard non équivoque sur Provost qui nous dit en riant :

« Voilà, messieurs, qui complète mon succès (1). »

Un autre comédien, Edmond, qui jouait au Cirque-Olympique et dont H. de Rochefort, dans les *Mémoires d'un Vaudevilliste* (2), rappelle le nom

(1) *Mémoires de Laferrière*, t. I, p. 82.

(2) Paris, s. d. (vers 1860), p. 154. Cet Edmond avait été documenté par un des fournisseurs du Cirque-Olympique,

obscur, s'était voué aux rôles de Napoléon. Il les transportait de la scène à la ville. Il se promenait sur le boulevard du Temple, la main passée sous le gilet, et ne l'extrayant que pour saisir sa tabatière, et il était très étonné qu'on ne criât pas sur son passage : « Vive l'Empereur ! » Quand il mourut, plein des souvenirs de son rôle, il avait fini par croire qu'il avait gagné la bataille d'Austerlitz

Fabrice Labrousse, bien renseigné sur les choses du premier Empire, et auteur d'une des pièces napoléoniennes que nous avons citées.

V

GRANDES ACTRICES

RACHEL

Mlle Bourgoïn avait depuis longtemps quitté la scène. Elle avait soixante-dix ans lorsqu'elle quitta la vie, le 11 août 1833. D'une femme qui avait toujours sacrifié à la fantaisie on devait s'attendre à une mort mêlée d'incidents bizarres. Cette mort, l'actrice Louise Fusil en racontait un jour les détails chez Mlle Mars. Ils ont été recueillis dans les *Mémoires* de Laferrière (1).

« Le curé de Saint-Roch, après l'avoir administrée, allait se retirer, lorsque la Bourgoïn, toute pleine de ferveur, le supplia de lui laisser son livre d'heures, afin de mourir, dit-elle, avec

(1) Paris, 1876, t. II, pp. 113-114. (Ces Mémoires n'ont pas été rédigés par Laferrière mais d'après ses notes.)

le nom de Dieu sur les lèvres, ce qui arriva, comme vous allez voir ; car, s'étant endormie, le psautier lui tomba des mains et alla rouler dans l'alcôve ; elle, s'éveillant alors, cherche le livre, sonne sa femme de chambre et lui crie de sa voix mourante :

— Avance ici, vilaine mâtine ! avance ici, drôlesse ! Veux-tu me dire où tu as f... mon livre de messe ?

— Mais madame le tenait à la main, quand j'ai quitté la chambre.

— Comment ! nom de D... ! voilà une heure que je le cherche.

Sur quoi elle fut prise d'un hoquet, et mourut, comme elle l'avait souhaité, en prononçant le nom du Seigneur. »

Mlle Mars touchait à la fin de sa longue carrière. Sa représentation de retraite eut lieu, le 15 avril 1841, avec le *Misanthrope* et les *Fausse Confidences*, de Marivaux. Le Théâtre-Français avait voulu que cette soirée fût une solennelle manifestation de sympathie et d'admiration pour la grande actrice qui se retirait. Au moment où elle parut tout le personnel était rangé des deux côtés de la scène. Le rideau baissé, tous ses camarades — qu'elle n'avait jamais considérés comme tels — envahirent sa loge pour lui exprimer leurs regrets, plus ou moins sincères, de son départ. Elle les regarda d'un œil sec, sans laisser paraître,

sans éprouver la moindre émotion, et se contenta de dire : « Ceci, mes amis, peut bien passer pour un enterrement de première classe. »

Nature sèche et froide, qui n'avait connu que les entraînements des sens (mais qui les avait abondamment connus), elle n'était bonne que sur la scène. On a remarqué que hors du théâtre sa voix s'encanaillait. Elle devenait dans le monde une femme assez vulgaire, et qui exagérait toutes les faiblesses de la femme.

Elle alla se fixer à Versailles, puis vint habiter au n° 13 de la rue Lavoisier. C'est là qu'elle mourut, le 4 mars 1847, à soixante-neuf ans. « Le dernier jour, raconte Ernest Legouvé (1), prise de courts délires en récitant ses prières, elle s'interrompit tout à coup, et après un moment d'arrêt se mit à dire des paroles où il était question de Dorante, d'amour. C'était un passage des *Fausse Confidences*. Puis elle fit silence, écouta et applaudit. » Le bruit courut « qu'elle a avancé ses jours en se servant d'une teinture nuisible aux cheveux (2) ».

(1) *Soixante ans de souvenirs*. Paris, s. d., t. I, p. 132.

(2) ADOLPHE POUJOL, *Reflets du passé*. Paris, s. d., p. 36
« La pauvre femme ne voulut pas garder les rôles jeunes seulement au théâtre. Combien de fois l'ai-je vue arriver aux répétitions de *Louise de Lignerolles* (en 1838), nerveuse, irritée, les yeux gonflés de larmes. Pourquoi ? Parce qu'elle sortait d'une explication violente avec un des jeunes gens les plus élégants de Paris et que liait à elle un amour partagé... mais partagé hélas ! trop inégalement. Eh bien ! rien

Même dans ses dernières années elle gardait une taille très fine, de jolies dents et un sourire charmant. Quand elle se regardait dans la glace, elle pouvait encore se croire jeune.

Elle avait beaucoup joué et beaucoup perdu à la Bourse. Elle laissa cependant une fortune de près de deux millions. Quelques-uns de ses derniers adorateurs, qui ne l'avaient pas aimée pour elle-même, lui avaient coûté des sommes assez fortes. Elle leur en donna quittance dans son testament. Ce fut une liquidation sentimentale.

Les six années de retraite de Mlle Mars avaient été attristées par la douloureuse certitude qu'elle laissait au Théâtre-Français une jeune actrice qui l'égalait par le talent et qui devait presque la faire oublier.

Rachel Félix avait une douzaine d'années lorsqu'elle entra, en 1831, à l'école de chant de Choron. Celui-ci constata très vite chez cette fillette, qui rêvait de devenir cantatrice, parce que les cantatrices au théâtre gagnent beaucoup plus que les autres actrices, une absence complète de dis-

ne pouvait la détacher de lui, ni ses infidélités, ni les humiliations que lui attiraient parfois ces intempestives amours. C'est à elle que fut adressée cette terrible parole d'un médecin chez qui elle l'avait conduit, et qui, voyant ses angoisses, lui dit tout bas : « Calmez-vous, madame, il n'y a rien de grave dans l'état de monsieur votre fils. » *Soixante ans de Souvenirs*, t. III, p. 118.

positions musicales. Elle se tourna alors vers la comédie, et ce fut sa seconde erreur (1).

Il y avait au Théâtre-Français un acteur assez médiocre qui était un assez bon professeur, Saint-Aulaire (2). La méthode adoptée par ce professeur dans son enseignement était très originale. Il réunissait ses élèves au foyer, leur indiquait la tragédie ou la comédie qui devait être représentée par eux le dimanche suivant, et on tirait ensuite les rôles au sort. Peu importait qu'un rôle d'homme fût ainsi donné à une femme, et réciproquement. L'essentiel pour Saint-Aulaire était de former des élèves capables de tout jouer, bien ou mal. Cette méthode, funeste à l'élite, convenait assez à la plupart des jeunes gens et des jeunes filles qui se destinaient au théâtre, sans vocation très déterminée, et simplement pour gagner leur vie.

(1) On sait que née le 28 février 1821 à Munf dans le canton d'Argovie, elle était la fille d'un colporteur juif qui eût six enfants. Cette famille ambulante faisait un peu tous les métiers. Rachel et Sarah, sa sœur aînée, chantaient dans les rues et les cafés. De village en village, de ville en ville, le père colportant, la mère brocantant, et les filles chantant, ils finirent par arriver à Paris en 1831 et réussirent à faire entrer Rachel chez Choron. Ils commençaient déjà à beaucoup compter sur elle. Le père Félix avait deviné qu'elle nourrirait un jour toute la tribu, et il attendait ce jour avec impatience.

(2) Saint-Aulaire, né en 1793, avait débuté au Théâtre-Français, le 2 mai 1820, dans le rôle de Burrhus. Il ne fut jamais qu'un bon confident de tragédie.

Lorsque Saint-Aulaire trouvait par hasard dans sa petite troupe quelque sujet beaucoup mieux doué que les autres, il ne lui en tenait pas trop rigueur, mais il continuait à se livrer, avec un zèle infatigable, à sa fabrication de médiocrités laborieuses et dociles pour les scènes peu exigeantes. Il remarqua le précocet talent de Rachel et le favorisa de son mieux. D'ailleurs la jeune juive, poussée par sa famille, une famille assoiffée d'ambition et d'argent, essayait déjà de se ménager des appuis utiles.

« M. Vedel était caissier encore (1), lorsqu'un matin (2) une jeune fille vient le prier instamment d'aller, le dimanche suivant, au Théâtre-Molière (3), pour lui voir jouer, à elle élève de Saint-Aulaire, la soubrette du *Philosophe marié*. M. Vedel de s'excuser, en opposant son incompétence officielle ; la jeune fille d'insister, en se basant sur de certains motifs d'influence personnels à M. Vedel, lequel promet enfin.

Arrivé là à midi, et n'apercevant que des tuniques et des costumes drapés, M. Védel s'informe, et apprend de M. Saint-Aulaire qu'avant le *Phi-*

(1) Védel était caissier à la Comédie-Française depuis une vingtaine d'années lorsque, au mois de mars 1837, il succéda à Jouslin de la Salle comme directeur.

(2) En 1833.

(3) Le Théâtre-Molière, fermé par le décret de 1807, avait rouvert sous son ancien nom le 9 juin 1831. Il ferma définitivement au début de l'année 1834.

losophe marié (1) on doit jouer *Andromaque*. Restez cependant, ajoute le professeur, vous allez voir quelque chose de très extraordinaire, une petite fille bien bizarre, et qui vous étonnera bien.

La pièce de Racine commence, et *Andromaque* paraît... La veuve d'Hector, sous la forme d'une enfant maigre, pâle, noire de costume et de visage, avec cet organe accentué, cette simplicité solennelle du débit que vous connaissez, Mlle Rachel enfin.

Notre auditeur, malgré lui, mais depuis une demi-heure sous le charme, n'en pouvait croire ni ses oreilles ni ses yeux. Il questionne Saint-Aulaire, qui ne sait rien ou peu de chose des antécédents de la tragédienne précoce : « Ce n'est pas moi qui l'ai faite ainsi, ce que vous la voyez. . Tout cela c'est de l'intuition, des facultés innées, c'est une manière, une diction, une intelligence des vers qui ne ressemblent à rien de ce que j'ai connu jusqu'à ce jour... Cette enfant comprend, sent et rend comme vous venez de l'entendre... Je vais vous la chercher. »

Compliments de M. Védel, qui propose à Mlle Rachel de lui faciliter les moyens d'entrer au Conservatoire, et plus tard au Théâtre-Français. La joie de Mlle Rachel est grande, et la proposition acceptée. Rapport de M. Védel à M. Jouslin

(1) De Sedaine.

de la Salle, qui, à son tour, va au Théâtre-Molière, et voit jouer, cette fois, à Mlle Rachel, Amenaïde de *Tancrède*. M. Jouslin écrit au ministre, lequel envoie un ordre pour admettre Mlle Rachel au Conservatoire, en ajoutant à sa lettre la promesse d'un secours de 600 francs, qui n'ont jamais été payés, pour le dire en passant.

Au Conservatoire, Mlle Rachel n'était plus qu'une élève comme tant d'autres. On ne la comptait pas, on la négligea, on l'abandonna...

Lasse de son inaction et de la stérilité de ses études inutiles, Mlle Rachel se remet à jouer dans les petits théâtres d'élèves, à Molière, à Chante-reine ou ailleurs. Par hasard M. Poirson (1) va la voir, et s'étonne tout autant que MM. Védel et Jouslin. Il écrit à Mlle Rachel, qui récite sur la scène du Gymnase, pendant une répétition, trois ou quatre passages de ses rôles importants. Séance tenante, M. Poirson formule des offres, et conclut un engagement de trois ou six années, à trois mille francs la première année, avec mille francs d'augmentation par chaque année suivante.

Aller trouver M. Paul Duport, lui annoncer le sujet que lui, M. Poirson, a découvert, demander un rôle pour sa petite merveille, tout cela est l'affaire d'un instant. M. Paul Duport livre le ma-

(1) Directeur du Gymnase.

nuscrit de la *Vendéenne* (1), Mlle Rachel débute... et ne réussit pas. Quoi qu'on ait pu dire, personne n'a deviné la tragédienne actuelle ce jour-là (2). M. Poirson trouvait son marché assez triste, et se creusait la cervelle pour en tirer un meilleur parti ; il aurait mieux aimé le rompre, mais il avait beau se gratter le front, les idées ne lui venaient pas.

Pendant ce temps, M. Védel, absorbé par la direction du Théâtre-Français, à la tête duquel il avait été appelé, et aussi par les tracasseries de toutes sortes dont il se trouvait déjà environné, avait oublié et la petite fille et jusqu'à son nom. En décembre 1837, il reçoit un jour une lettre ; l'écri-

(1) Vaudeville en 2 actes joué au Gymnase le 24 avril 1837.

(2) Ce n'est pas tout à fait exact. Burat de Gurgy (auteur dramatique, né en 1810, mort le 8 mars 1840), écrivait au lendemain de la première : « Mademoiselle Rachel Félix est une toute jeune personne qui annonce une des plus belles organisations dramatiques que nous ayons vues. Sa voix est grave et pénétrante; et dans les moments passionnés la gravité des sons s'amollit et se perd dans les larmes. Le succès de mademoiselle Rachel Félix a été, s'il est possible, plus grand que celui de la *Vendéenne* qui avait été disposée de manière à faire ressortir le talent précoce de la débutante. On l'a demandée et applaudie à plusieurs reprises. Le théâtre du Gymnase va renouveler avec cette jeune comédienne les beaux jours de Mademoiselle Léontine Fay. La continuation des débuts de mademoiselle Rachel n'a pas cessé un instant d'être heureuse, et, plus que jamais, on peut croire à la réalisation du brillant horoscope que chacun a tiré d'elle... » Cité dans : *Mademoiselle Rachel et l'Avenir du Théâtre-Français*, par A.-B. AUGUSTE BOLOT. Paris, 1839, p. 21. Jules Janin lui consacra aussi un article élogieux.

ture était *primitive*, assez correcte mais mal formée ; la lettre demandait un rendez-vous, et était signée *Rachel-Félix*.

Si cette dame veut me voir, se dit M. Védel, elle doit savoir que le cabinet du directeur est ouvert de deux à quatre heures ; je la recevrai quand elle viendra. Et la lettre passe dans un carton... Ne recevant pas de réponse, Mlle Rachel ne se présente pas chez M. Védel, et va trouver M. Samson...

Deux mois se passent, et M. Samson dit un jour à M. Védel : « Je donne des leçons à une jeune fille qui a vraiment des dispositions remarquables. Venez l'entendre demain. » Le lendemain, en effet, M. Védel est exact, et qui reconnaît-il ? la petite fille de la classe de Saint-Aulaire, assez embellie, et du reste bien changée. M. Védel n'avait guère besoin d'une audition nouvelle et son parti fut bientôt pris. — Voulez-vous entrer au Français ? — Oui si je n'étais pas liée au Gymnase pour trois ans au moins. — Diable ! c'est fâcheux ; je vais écrire à M. Poirson, pour demander la résiliation de votre traité. A l'instant même, la lettre est achevée et remise à Mlle Rachel, qui rapporte, le lendemain, le consentement de M. Poirson, et qui signe avec M. Védel un engagement de quatre mille francs pour la première année (1). »

(1) E. LAUGIER, *la Comédie-Française depuis 1830*. Paris, 1844, p. 109 et suiv.

À l'époque des débuts de Rachel, comment était composée la troupe féminine du Théâtre-Français? Auguste Bolot, dans l'ouvrage que je citais tout à l'heure en note, énumère, par lettre alphabétique, les actrices jeunes ou vieilles, tragiques ou comiques, et certains noms sont accompagnés d'appréciations très peu bienveillantes.

Mlle Anaïs Aubert, sociétaire.

Mlle Beranger, actrice très belle mais dont le jeu était très froid. Elle avait passé par le Vaudeville avant d'entrer au Théâtre-Français.

Mlle Brocard, sociétaire.

Mlle Crecy.

Mme Desmousseaux, fille et nièce des deux Bap tiste. Elle avait débuté en 1815 dans les soubrettes et jouait en 1837 les duègnes. Sociétaire depuis 1824.

Mlle Dupont, sociétaire.

Mme Geoffroy.

Mme Hélène Gaussin. « On assure que Mme Gaussin va se transformer en bas bleu ; elle espère recueillir l'héritage de Mme George Sand qui part pour l'Amérique. Déjà Mlle Hélène fume avec distinction et savoure le verre de rhum ; Mme Gaussin a déjà dépassé George, car celle-ci ne fait pas ses romans à renfort de vin de Bordeaux dont Mme Gaussin arrose chacune de ses scènes (1) ».

(1) *Rachel et l'Avenir du Théâtre-Français*, p. 146.

Mme Hervey. Elle avait débuté au Théâtre-Français en 1819.

Mlle Larché. Jouait les rôles de confidentes.

Mlle Mante. Elle avait débuté en 1822. Son embonpoint la condamnait à jouer les mères nobles.

Mlle Mars.

Mlle Alexandrine Noblet.

Mlle Sylvanie Plessis.

Mlle Éléonore Rabut. Elle avait débuté à la Gaieté, d'où elle était passé à l'Odéon, puis au Théâtre-Français. Elle jouait les jeunes princesses.

Mlle Thénard (confidentes).

Mlle Tousez. Élève de Molé puis de Damas. Jouait les rôles de mères nobles.

Mlle Jenny Weiss. Elle était passée du Palais-Royal au Théâtre-Français. Elle doublait Anaïs Aubert.

A part Mlle Mars et Mlle Plessy, sur laquelle nous aurons à revenir, on voit combien cet ensemble était médiocre. Le Théâtre-Français avait besoin d'une grande actrice, surtout d'une grande tragédienne, et Rachel le savait bien.

Entre son engagement et ses débuts, des difficultés surgirent. Elle avait contre elle presque toute la troupe. Et ce n'était pas seulement par un effet prévu de la jalousie professionnelle. Elle avait des défauts, dont elle ne se corrigea qu'à la longue et encore pas complètement, et elle avait

des qualités, qui portaient atteinte à la tradition, qui déroutaient les habitudes de la plupart des acteurs et des actrices du Théâtre-Français (1). Elle mettait dans son jeu une véhémence, une ardeur, un accent passionné qui pouvaient ressembler à de la vulgarité et du mauvais goût. Seuls, son maître Samson, qui la connaissait bien, et dit-on, Mile Mars (2), la défendirent.

Le public lui-même ne fut pas conquis du premier coup. C'était ce public du Théâtre-Français qui a le culte du passé et qu'effraie un peu tout ce qui est nouveau. Il y eut chez lui d'abord de l'étonnement et une sorte de malaise. L'admiration ne vint qu'après. Les chiffres le prouvent. Pendant les dix-huit premières représentations de la débu-

(1) Elle les indisposa aussi, on doit le dire, par son orgueil, son caractère agressif et ses allures autoritaires : « Huit jours avant l'apparition de mademoiselle Rachel, écrivait le critique dramatique Charles Maurice, une actrice, Mlle Verneuil, me disait : « Il va débiter une petite fille qui s'emparera du Théâtre-Français et les mènera tous à la baguette. » CHARLES MAURICE, *Histoire anecdotique du théâtre*. Paris, 1856, t. II, p. 303.

(2) Sa sympathie pour Rachel, comme il fallait s'y attendre, dura peu : « Mademoiselle Mars, soleil couchant, n'avait pas vue sans envie le succès de la tragédienne, bien qu'elle l'eût embrassée après l'avoir vue déclamer avant ses débuts au Français; et bien que leurs talents fussent tout différents, elle ne put jamais lui pardonner complètement sa renommée, qui semblait reléguer au second rang l'inimitable comédienne. Rachel le savait; elle fut toujours respectueuse pour la grande actrice de l'Empire et de la Restauration. » A.-P. MANTEL, *Rachel*. Paris, 1858, p. 25.

tante, du 12 juin au 17 septembre 1838, la moyenne des recettes avait été de 724 fr. 60. Pendant les dix-huit suivantes, du 23 septembre au 19 novembre, elle s'éleva à 4.889 fr. 50.

Dans l'intervalle un article de Jules Janin dans les *Débats* (le 18 septembre) avait donné le signal de l'enthousiasme. Il louait Rachel d'avoir renouvelé le rôle de Camille, de l'avoir joué avec une sorte de rage froide, à demi-voix et *les dents serrées*. « Rien n'est plus grand, disait-il, que cette Camille indomptée, romaine autant qu'une femme peut l'être mais pas assez pour se réjouir quand son amant expire. Cette imprécation de Camille, devenue vulgaire à force d'avoir été récitée dans tous les Conservatoires, elle s'en est emparée avec une intelligence sans égale. Point de cris, pas de gestes : quand elle commence cette grande colère qui va éclater plus haut que la foudre, Camille se parle à elle-même tout bas, et vous entendez gronder de loin ce profond désespoir. Plus cette colère est contenue, plus elle est terrible et plus aussi l'on comprend qu'elle doit être cette immense douleur qui porte cette fille au blasphème (1). »

Quand le maître eut donné son opinion, tous

(1) Rachel alla faire à Jules Janin une visite pour le remercier, et dans le cours de la conversation elle lui dit : « *C'est moi que j'étais-t-au Gymnase l'an passé.* » Il répondit : « *Je le savions.* »

les autres journaux, dont l'admiration hésitait, firent chorus. Le public suivit.

Le visage de la jeune actrice qui semblait la prédestiner au genre tragique, favorisait son talent et aida beaucoup à son succès.

Un des portraits les plus exacts qu'on ait tracés d'elle, dans cette période de débuts, est celui que donne dans ses *Mémoires* (1) Samson.

« La taille de Rachel était au-dessus de la moyenne ; elle avait le front bombé, les yeux enfoncés, et, sans être grands, très expressifs, le nez droit, avec une légère courbe, cependant. Sa bouche garnie de petites dents blanches et bien rangées, avait une expression railleuse et fière tout à la fois. Son cou était parfaitement attaché et sa tête, petite, au front bas, s'y reposait gracieusement. Elle était fort maigre mais s'habillait avec un art extrême qui faisait de cette maigreur presque une beauté. Sa démarche et son geste étaient aisés, tous ses mouvements souples, enfin, toute sa personne remplie de distinction. Elle avait, pour me servir d'une expression en usage, des mains et des pieds de duchesse. Sa voix, qui était en contralto, avait peu d'étendue, mais grâce à l'extrême justesse de son oreille, elle s'en servait avec une extrême habileté et arrivait aux inflexions les plus fines et les plus délicates. Quand elle com-

(1) Paris, 1882, p. 311.

mençait à parler, son organe avait un peu d'enrouement qui se dissipait bientôt.

Lorsqu'elle parut pour la première fois, sur la scène française, sa taille n'avait pas encore reçu le développement qu'elle atteignit plus tard ; il y avait dans ses traits petits, dans ses yeux rapprochés, une sorte de confusion, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et on la déclara laide. Plus tard, on la déclara belle. Elle n'était cependant ni l'un ni l'autre tout à fait, mais tous deux, selon l'heure, le jour, l'expression qui dominait son visage. »

C'est bien le portrait de la femme, ce n'est pas assez celui de l'actrice. Sur la scène, par une tension de sa volonté, par une sorte d'exaspération de ses nerfs, Rachel subissait une curieuse et étonnante transformation. Elle prenait un masque tragique. Tout ce qu'il y avait en elle de douceur féminine semblait disparaître. Sa taille paraissait plus grande. Son regard avait une expression plus ardente et plus dure. Ses gestes avaient plus d'ampleur. Avec une merveilleuse aisance, elle se mouvait dans la tragédie. Ce que les héroïnes de Corneille, et certaines héroïnes de Racine avaient d'excessif, de tendu, de *forcené*, convenait admirablement à son talent âpre, violent et trempé d'amertume. La colère et la haine et l'amour trahi et le désir de se venger, toutes les passions véhémentes, toutes les souffrances, toutes les rancunes

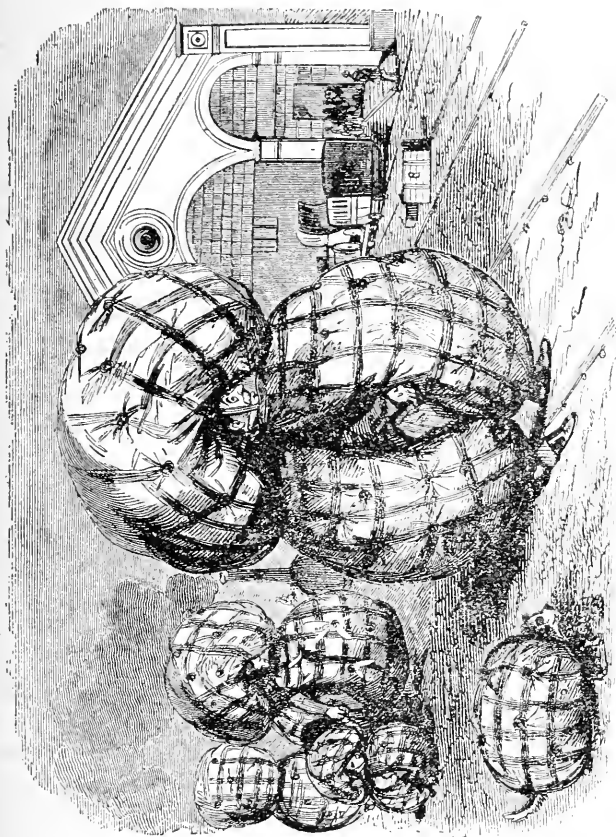
d'une âme ulcérée, voilà ce qu'elle incarnait avec un naturel, avec une puissance qu'aucune actrice n'égala jamais. Elle était Camille, Hermione, Phèdre...

Rachel avait, il faut le dire sans aucun esprit de parti et parce que c'est la vérité, un talent juif. Ce talent, si remarquable d'ailleurs, manquait de douceur, de joie et de sérénité. Il sentait l'effort et la lutte et je ne sais quoi d'inquiet et de brutal. On y devinait la blessure mal cicatrisée de tant d'humiliations subies. Il était né d'une jeunesse misérable, d'une jeunesse condamnée à vivre au jour le jour de gains médiocres ou d'aumônes (1). Dans ce qu'il avait, au moins au début (2), de peu souple et de peu aimable, d'antipathique et de dominateur, l'orgueil de la race se révélait et ses ambitions démesurées et son âpre désir de vaincre le destin et de forcer la gloire.

Les Juifs se reconnaissaient dans Rachel. Ils admiraient la grande actrice mais c'était la juive qu'ils soutenaient. Ils avaient agi de même avec Meyerbeer et Halévy. Mme de Girardin remar-

(1) « L'impression de ces années de misère a été profonde. Rachel parlait souvent avec ses amis les plus intimes de cette vie précaire et remplie d'amertume... » A.-P. MANTEL, *Rachel*. Paris, 1858, p. 9.

(2) Plus tard, la joie du triomphe adoucit dans une certaine mesure le caractère de l'actrice, et son jeu y gagna plus de grâce et plus de charme.



(Caricature de Cham.)
C'est une proposition contre les accidents sur les chemins de fer.

que (1) — et évidemment elle ne fut pas la seule à le remarquer — que pendant les premières représentations et jusqu'au moment où sa réputation fut bien affermie, les coreligionnaires de Rachel occupaient la moitié de la salle. L'excès de leur enthousiasme les dénonçait.

Avec un intérêt qui s'explique facilement, avec un intérêt qu'on peut, sans exagération, qualifier d'usuriaire, l'ex-colporteur Félix suivait les progrès de la réputation de sa fille. Il songeait à en tirer le meilleur parti possible pour lui et pour les siens, Il ne tardera pas à se servir du succès de Rachel pour caser au Théâtre-Français ses autres enfants : Sarah, Rebecca, Raphael, et jusqu'à la petite Dinah qui, dans le *Malade imaginaire*, était la fillette qu'Argan menace du fouet (2). En attendant, il voulait que sa fille qui enrichissait le théâtre où elle jouait s'enrichît aussi elle-même.

Aussitôt que se manifestèrent les exigences de Rachel, imposées, dictées par son père, il y eut dans bien des journaux de vives protestations. On s'étonnait que celle qui était encore une débutante émit la prétention d'être plus payée que les plus anciennes de ses camarades. La *France musicale*

(1) *Lettre parisienne* du 24 novembre 1838.

(2) On ne disait plus : « Allons à la Comédie-Française », on disait : « Allons à la Synagogue ». E. DE MIRECOURT, *Rachel*. Paris, 1857, p. 42.

publia contre elle un article qui eut beaucoup de retentissement dans le monde des théâtres (1).

« Il court sur Mlle Rachel un bruit si étrange, que nous avons cru devoir vérifier le fait avant de l'accueillir. Le voici :

Mlle Rachel est engagée au Théâtre-Français, provisoirement comme pensionnaire, et doit être reçue sociétaire dans deux ou trois mois. La position financière qu'on lui a offerte et qu'elle a acceptée est de tous points convenable pour elle et pour l'administration (2). Elle est de beaucoup au-dessus de ses camarades dès à présent, et, à partir du jour où elle sera reçue sociétaire, elle se trouvera encore au-dessus des artistes qui l'ont précédée dans la carrière où elle entre, et qui la lui ont ouverte. Mlle Rachel, il y a six mois inconnue et dans la misère, reçoit aujourd'hui le traitement d'un conseiller d'État. Ce n'est pas contre cela que nous nous récrierons jamais : le talent est une prérogative si rare et si auguste que ceux auxquels la Providence la donne ne doivent ou ne devraient retomber en rien sous la règle commune...

(1) Cet article est cité, sans indication de date, dans *Rachel et l'Avenir du Théâtre-Français*. Il doit être d'octobre ou novembre 1838.

(2) Elle avait d'abord été engagée à raison de quatre mille francs pour la première année, mais elle avait demandé et obtenu, dès les premiers débuts, d'importantes augmentations.

Mais il paraît, c'est-à-dire il est tout à fait certain, que l'enthousiasme qu'elle excite laisse à Mlle Rachel assez de sang-froid pour songer aux moyens d'agrandir encore son budget. Pendant qu'elle étudiait Racine, elle étudiait aussi le Code civil; et si elle a mis quelque temps à comprendre le rôle de Roxane, elle a compris tout d'abord le titre du Code où il est dit : que les mineurs ne peuvent pas contracter d'engagements valables. Par des calculs qui révèlent en elle une précocité financière au moins aussi remarquable que sa précocité dramatique, elle est arrivée à conclure que si la gloire valait quelque chose, elle ne valait tout jusque que l'argent qu'elle rapportait; elle a donc décidé qu'il fallait, dans son intérêt, rompre l'engagement qu'elle a contracté comme mineure, et qui ne lui assure que 12.000 francs par an, et en demander 40.000, *et deux mois de congé* : c'est ce qu'elle a fait.

Il y a donc deux ou trois jours, Mlle Rachel, modeste élève qui s'estime 40.000 francs par an et deux mois de congé, allait prendre sa leçon d'habitude chez M. Samson, qui n'en gagne que 10 ou 12. Son maître, fut surpris d'avoir créé une merveille de si grand prix, lui demande s'il est vrai qu'elle ait jamais songé aux prétentions inouïes que la rumeur publique lui attribue. La jeune tragédienne lui répond très froidement qu'en effet le

Code civil lui offre le moyen de témoigner sa gratitude au Théâtre-Français, qui lui a sacrifié tous ses artistes qu'elle considère son engagement comme nul, et que 40.000 francs et deux mois de congé lui avaient paru, à elle et à ses augustes parents, la mesure provisoire du talent qu'elle devait aux leçons de son maître. M. Samson lui a répondu fort dignement qu'il donnait des leçons de déclamation et non de chicane, et, qu'il n'avait pas l'habitude de recevoir chez lui les gens qui prennent leur délicatesse dans le Code. Là-dessus, il lui a montré la porte du doigt en lui disant un : sortez ! dont Mlle Rachel pourra tirer un grand profit dans *Bajazet* ; même cette leçon lui devra être doublement précieuse, puisqu'elle ne lui coûte rien. M. Samson a ajouté pour tout adieu : « Votre talent se brisera comme cette statue. » C'était la statuette de Mlle Rachel qu'il jetait avec indignation sur le carreau, et dont il a fait immédiatement balayer les cassures.

Voilà le bruit qui court, qui se répète, bruit étrange et qui a le malheur d'être vrai ; bruit qui ôte à une artiste une auréole et au public une sympathie...

Cette rapacité israélite est une singulière mystification pour tous ces hommes de lettres qui s'étaient mis à aimer Mlle Rachel de tout leur amour pour Racine et pour Corneille, et qui la

saluaient comme la Jeanne d'Arc destinée à sauver la royauté classique de l'invasion du drame anglais. Vanité des admirations. Pendant que les feuilletonistes observaient sur le visage de la jeune tragédienne l'effet des tirades qu'elle débitait, pendant qu'ils analysaient, hémistiche par hémistiche, cette belle et colossale poésie de *Cinna* et d'*Horace* pendant qu'ils trouvaient ici l'amour, là l'orgueil, plus loin la pitié, ailleurs la vengeance, partout les fleurs épanouies et parfumées du plus fier et du plus noble style, Mlle Rachel n'y voyait que des gros sous... »

Charles Maurice, dans son *Courrier des Théâtres*, reproduisit l'anecdote de la statuette dans un article qui débute ainsi : « Le bonheur de Mlle Rachel a ébloui sa famille qui veut en tirer un parti aussi déraisonnable qu'incôvenant. »

Le père Félix comprit qu'il fallait répondre à ces attaques qui se produisaient un peu partout dans la presse et c'est à Charles Maurice qu'il adressa cette lettre explicative que publièrent plusieurs journaux :

« Monsieur

« Votre journal m'accuse (il est vrai sur des *on dit*) : 1° de ne pas trouver suffisant le traitement de 20.000 francs que reçoit ma fille ; 2° d'avoir demandé une part entière de sociétaire ;

3° 12.000 francs par an sur la subvention ;
4° 500 francs de feux par représentation ; 5° quatre
mois de congé.

Voici ma réponse :

1° Ma fille *ne reçoit pas un traitement de 20.000 francs*, mais un traitement de 8.000. Ma fille fut engagée au mois de mars dernier pour un an, pour le prix de 4.000 francs. Cette somme fut au mois d'octobre suivant, jusqu'en 1840, portée à 8.000, sur laquelle ses costumes devaient être fournis par elle. Encore aujourd'hui, et jusqu'à ce qu'elle soit sociétaire, ce qui peut n'arriver qu'en 1840, elle n'a pas *d'autre traitement, d'autre engagement*. Il est vrai pourtant que la Comédie-Française lui a fourni ses trois plus beaux costumes et lui a donné 1.000 francs de gratification en novembre et 1.000 francs de gratification en décembre. Ma fille a fait dans les six premiers mois plus de 200.000 francs de recette.

2° et 3° Je n'ai demandé ni part entière de sociétaire, ni 12.000 francs sur la subvention, ce qui peut être, dans l'état actuel des choses, ne serait pas une exagération de ma part. J'ai dit au contraire, dans ma lettre au directeur, que pour fixer la part que *ma fille devra recevoir dans les fonds sociaux et dans la subvention, je m'en rapportais complètement à la sagesse et à la justice du Comité.*

4° Je ne demande pas 500 francs de feux, mais des feux variables de 300, 200 et 100 francs, selon que les recettes dépasseront 5.000 et 4.000 francs ou n'atteindront pas ce dernier chiffre. J'ai même soin d'ajouter que si, par malheur, la bienveillance qui entoure ma fille venait à cesser, la Comédie serait en droit de ne pas la faire jouer.

5° Je ne demande pas quatre mois de congé, mais trois mois. Les motifs sur lesquels je me fonde me semblent, outre leur justice évidente, ans l'intérêt même de la Comédie-Française, qui ne peut pas vouloir jouer toute l'année, sans interruption, le répertoire tragique auquel ma fille s'est entièrement vouée.

En résumé, des feux de 100 à 300 francs et *trois mois* de congé, voilà toutes mes demandes... Je suis loin de croire qu'il y ait là aucune violation des engagements que j'ai signés *et que ma fille veut tenir comme moi.*

Nous en avons donné la preuve en refusant les offres les plus brillantes et les plus avantageuses sur d'autres scènes. Je ne refuse pas de tenir le contrat qui me lie mais je demande à tout ce qu'il y a de raisonnable en France, si l'introduction de ma fille dans la société du Théâtre-Français, avec la part dans la subvention et dans les fonds sociaux que le Comité fixera, avec 200 francs de feux en moyenne et trois mois de congé, présente une pré-

tention qui doit soulever contre moi tant de rancunes ?

Oui, je suis pauvre et père de six enfants ; mais en France, cette misère et ces charges énormes sont des titres de plus à la bienveillance.

Oui, je porte, au nom de ma fille, quelques réclamations vers un théâtre qui était pauvre aussi, il y a quelques mois, mais qui se trouve aujourd'hui dans la prospérité la plus florissante, à laquelle il est parvenu avec le concours de la bienveillance publique dont ma fille a été heureusement entourée.

Suis-je donc si coupable ? Est-il juste de jeter dans l'intérieur de ma famille des ferments de trouble et des jours de chagrin qui ne retombent pas sur moi seul ?

Agréez, etc...

Félix. »

Aucune actrice, à cette époque, n'était payée autant que Rachel. Lorsque fut signé, en 1840, son engagement définitif elle obtint 60.000 francs qui se subdivisaient ainsi :

Traitement fixe:	27.000
Feux (64 à 281,25).	18.000
Représentation à bénéfice fixée à .	15.000

Elle avait en outre trois mois de congé, pendant

lesquels sous prétexte de se reposer, elle faisait en province et à l'étranger des tournées très lucratives (1).

Sa réputation allait sans cesse en augmentant. Elle atteignit son apogée au mois de janvier 1843, quand la grande actrice aborda pour la première fois le rôle de Phèdre qui fut son triomphe (2).

« L'action de Mlle Rachel, écrivait Théophile Gautier dans son feuilleton du 23 janvier, a été vraiment sublime. Au premier pas qu'elle a fait hors de la coulisse, le succès n'était plus douteux ; jamais physionomie d'un rôle ne fut mieux composée. Quand elle s'est amenée, pâle comme

(1) On assure que dans la dernière période de sa vie elle gagnait une moyenne de 300.000 francs par an.

(2) Elle avait été nommée sociétaire le 1^{er} avril 1842.

Ses principaux rôles de 1838 à 1848 ont été :

1838. Camille (12 juin). — Émilie (16 juin). — Hermione (9 juillet). — Andromaque (15 juillet). — Eryphile, d'*Iphigénie en Aulide* (16 août). — Monime de *Milhridate* (5 octobre). — Roxane de *Bajazet* (23 novembre).

1839. Esther (28 février). — Laodie de *Nicomède* (9 avril).

1840. Pauline (15 mai). — Marie Stuart, dans la *Marie Stuart* de LEBRUN (22 décembre).

1842. Chimène (19 janvier). — Ariane (7 mai). — Frédégonde, dans la *Frédégonde* de NÉPOMUCÈNE LEMERCIER (5 novembre).

1843. Phèdre (24 janvier). — Judith, dans la *Judith* de Mme de GIRARDIN (24 avril).

1844. Bérénice (6 janvier).

1845. Virginie, dans la pièce de Latour St-Ybars (5 avril) — Electre d'*Oreste* (6 décembre).

1846. Jeanne d'Arc dans la *Jeanne d'Arc* de SOUMET (4 mars).

1847. Athalie (5 avril).

son propre fantôme, les yeux rougis dans son masque de marbre, les bras dénoués et morts, le corps inerte sous sa belle draperie à plis droits, il nous a semblé voir non pas Mlle Rachel, mais bien Phèdre elle-même, et notre surprise a été profonde lorsque nous avons entendu tomber de sa bouche aux coins arqués, non pas un iambe grec mais bien un alexandrin français. » Et il constate dans le même feuillet que le succès a été « immense ».

Autoritaire et peu aimable, jalouse de tout ce qui pouvait menacer son écrasante supériorité, Rachel de chacune de ses camarades avait fait une ennemie. A vrai dire, toute la troupe du Théâtre-Français la détestait (1). Sa réputation aurait suffi pour exciter cette haine, elle y ajoutait un intolérable orgueil.

On essaya, en 1841, de lui opposer une rivale mais on n'eut pas la main très heureuse.

Cette très insuffisante rivale, Mlle Maxime, avait de graves défauts dont elle ne put, malgré tous ses efforts, complètement se corriger : une physionomie assez vulgaire, une voix grêle et une diction embarrassée. Ses qualités qu'elle développa par un labeur infatigable, par d'incessantes études,

(1) Même ses coreligionnaires. A quelqu'un qui s'étonnait d'une antipathie peu conciliable avec l'instinct de solidarité de la race, Judith répondit : « Moi je suis une juive, mais Rachel c'est un juif. »

étaient une vive sensibilité — qui manquait à Rachel — et un jeu plein de spontanéité et d'ardeur. Elle se distingua, à ses débuts, dans les rôles d'Émilie et d'Aménaïde (de *Tanocrède*). Elle osa aborder avec un courage dont elle n'eut pas à se plaindre ce rôle de Phèdre devant lequel Rachel hésitait. C'était assurément une bonne actrice, intéressante et consciencieuse, mais qu'on avait tort de comparer à celle qui défiait toute comparaison.

Mlle Maxime se résigna au second rang, pour lequel elle était née, mais elle continua longtemps à bénéficier du fidèle appui des adversaires de l'*Invincible* (1).

L'engouement des salons, et surtout des salons du faubourg Saint-Germain (2), avait beaucoup contribué à donner à Rachel, dans la troupe du Théâtre-Français, une situation exceptionnelle. Au mois de décembre 1838, Louis-Philippe qui lui savait gré de cette résurrection du répertoire classique, était allé la complimenter dans sa loge. Depuis cette époque, la bonne société, la plus accessible à tous les genres de snobisme, l'avait admise et en quelque sorte adoptée. Ce privilège,

(1) Elle obtint assez vite le titre de pensionnaire.

(2) « De nobles demoiselles recherchaient son intimité, et comme pour la duchesse de Berry, en 1823, des champions titrés répondaient de sa vertu. » Comte d'ALTON-SHEE, *Mémoires*. Paris, 1869, t. II, p. 122.



Bertrand et Raton (caricature sur la Révolution de 1830)

comme le remarque très justement Mme de Girardin (1), n'était dû ni à son talent, ni à son caractère, mais à son *rang*. On la traitait en reine, en reine de théâtre (2). Il y avait une autre raison. Plusieurs de ces grandes dames qui l'accueillaient si aimablement espéraient la décider à embrasser le catholicisme. C'eût été une glorieuse conquête, mais Rachel, en fait de conversion, ne connaissait que les conversions de rente.

Avec les amis de la première heure, le peintre Auguste Charpentier, qui fit deux portraits d'elle (3), Mantel, etc., l'actrice déguisée, mal

(1) Lettre parisienne du 28 mars 1840.

(2) Il ne lui manqua même pas la couronne. En 1840, le conseil municipal de Lyon lui en offrit une en or massif, une couronne de lauriers qui valait 6 à 7.000 francs.

(3) Le second de ces portraits a une histoire, racontée par Mantel dans sa biographie de l'actrice (p. 70).

« Le prince de... (Joinville) qui partait pour l'Amérique du Sud (en 1843), avait demandé à Rachel ce souvenir ; elle pria donc le peintre de la représenter en pied, sur une toile de cinquante centimètres, vêtue d'une simple camisole blanche, au milieu de chinoiseries que le prince lui avait rapportées du Céleste Empire.

Huit jours suffirent à l'artiste pour peindre ce portrait. La toile fut richement encadrée, emballée et expédiée le huitième jour pour la frégate la... qui allait appareiller et porter le prince à sa destination.

On avait dit au peintre que le prince rétribuerait lui-même son travail. Un an se passa. Le prince était revenu, il était marié et tout à sa lune de miel. Charpentier pria l'actrice de faire régler le prix du portrait. Elle répondit qu'elle s'en chargeait, puis se récria sur le prix, qui était pourtant fort raisonnable. On échangea une correspondance qui devint

déguisée en femme du monde, recevait dans son salon, la duchesse de Berwick, une de ses meilleures amies, le duc de Noailles, le duc d'Osuna, le marquis de Pastoret, le marquis de Custine, le comte Gorowski, M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, etc. Elle était reçue chez M. Duchâtel, ministre de l'Intérieur, chez Mme Recamier, à l'Abbaye-aux-Bois, et dans les salons les plus aristocratiques.

Elle s'y trouvait un peu dépaysée. Sa tenue ne donnait pas trop prise à la critique, mais son langage n'était pas toujours aussi correct que sa tenue. A un de ses amis qui blâmait Mme de Girardin d'avoir trop insisté pour qu'elle récitât dans son salon les imprécations de Camille : « Que voulez-vous, répondit-elle, elle s'y est crue obligée comme *dame de maison* (1). »

Elle avait une très faible instruction et elle ne chercha jamais à la compléter. Elle avait surtout la haine de toute contrainte et, en dépit de ses tragiques attitudes, une âme de grisette, mais de

un peu aigre par sa faute à elle, et que termina une transaction dont une des clauses fut que le premier portrait, la Rachel en robe de velours, serait laissé au peintre... »

(1) *Mémoires du comte d'Alton-Shee.*, t. II, p. 124. Elle avait de qui tenir. Sa mère disait en parlant du salon aristocratique où elle l'accompagnait : « Je ne me fais pas illusion... Je sais bien qu'ils ne m'invitent dans leurs salons que pour y faire *de la tapisserie*. »

grisette très intéressée ; on pourrait presque dire qu'elle avait une âme de gamin.

En digne fils de l'auteur du *Mérite des Femmes*, Legouvé se montre pour elle plein d'indulgence, mais il note également ce trait de caractère que signalent également tous ceux qui l'ont vue de près.

« Mlle Rachel, dit-il (1), avait des qualités de cœur incontestables. Pas de fille plus affectueuse, pas de sœur plus tendre, pas de mère plus dévouée. Tous ceux qui dépendaient d'elle, tous ceux qui était au-dessous d'elle, domestiques, petits employés de théâtre l'adoraient. Je l'avais vue, à Londres, fondre en larmes en apprenant la mort d'un jeune prince napolitain, enlevé à vingt-trois ans... Mais je me rappelais aussi l'avoir surprise un jour dans sa loge, en costume de Virginie, et dansant un pas de Mabilles. « Oh ! Mademoiselle Rachel ! m'étais-je écrié, pas dans ce costume ! C'est affreux ! » — « C'est précisément parce que c'est affreux, que c'est charmant, niais que vous êtes ! » répondit-elle en riant. Voyez-vous, mon cher ami, au fond, je suis une petite saltimbanque ! »

Elle disait vrai et elle disait faux. Elle était une petite saltimbanque et elle était une Virginie. Tragédienne par le visage, par la voix, par la démarche, par l'intelligence, elle était comédienne

(1) *Soixante ans de souvenirs*, t. IV, p. 31.

par l'âme et jusqu'au fond de l'âme. Un jour, au sortir d'une réunion aristocratique, où elle avait pris tous ses airs de grande dame, elle éprouva le besoin de se *desenducailler*, et se livra devant quelques amis à une pantomime de Gavroche. Voilà le signe étrange caractéristique, de cet être multiple. Tout ce qui *jurait* lui plaisait. Il y avait en elle, mêlé à tout, et surnageant toujours, un fond de titi gouailleur, qui parlait tous les langages, changeant de dictionnaire en changeant d'interlocuteur et ne connaissait pas de plus vif désir que de rire des gens et de les attraper... »

Et, quelques pages plus loin, Legouvé donne un exemple tout à fait significatif à ce besoin d'échapper, dès qu'elle en trouvait l'occasion, à l'ennui que lui causaient les obligations mondaines.

Une grande dame qui affectait de sacrifier à l'art, les préjugés de la naissance, avait emmené dans sa voiture avec sa fille, aux Champs-Élysées, l'actrice très répandue alors dans la bonne société.

« Au retour de cette promenade, Mlle Rachel, en rentrant dans le salon, plia le genou devant la duchesse, et, avec un mélange de mots inachevés et de larmes, elle lui dit : « Oh ! madame ! une telle preuve d'estime m'est plus précieuse que mon talent !... » L'émotion de la mère et de la fille se devine. On la relève, on l'embrasse, et, après

quelques instants donnés à l'effusion, on se quitte.

Ce salon, fort grand, était précédé de deux autres plus petits, qu'on traversait pour y arriver. Mlle Rachel, en s'éloignant, retraversa ces deux pièces, sans s'apercevoir que la jeune fille l'avait accompagnée de quelques pas, par un sentiment de déférence et de sympathie ; arrivée à la dernière porte, Mlle Rachel l'ouvre, se retourne, et, se croyant seule, lance du côté du grand salon un de ces gestes de gamin qui fait la nargue aux gens et aux choses.

Par malheur, cette dernière porte avait des panneaux de glace ; ces glaces réfléchissent le geste de l'artiste dans le second salon où se trouvait encore la jeune fille. Elle le voit et rentre éperdue auprès de sa mère, en se jetant dans ses bras, suffoquée d'indignation. »

On ne représente guère Andromaque dansant le cancan. C'est pourtant le spectacle auquel assista Villemessant, et il le raconte dans ses *Mémoires d'un journaliste* (1) :

« Vers 1842, Samson, l'excellent comédien, donnait chez lui, rue de Richelieu, des soirées et des bals fort recherchés, mais où l'on n'admettait en fait d'artistes que ceux qu'on n'eût reçus que dans les meilleurs salons.

(1) T. IV, p. 58.

Quoique je n'aie jamais aimé la danse, bon gré mal gré, il me fallait participer au bal, et je me demandais qu'elle serait ma victime, lorsque Rachel vint à moi et m'invita à danser avec elle.

— Mais, lui dis-je, je ne sais pas mettre un pied devant l'autre.

— C'est justement pour cela que je vous choisis, me répondit-elle en riant.

— En effet, nous regarderons d'abord ce que feront les autres et nous tâcherons de les imiter.

Nous entrâmes dans un quadrille où, au bout de deux minutes, nous avons jeté le désarroi le plus complet. Je me rappelle surtout les reproches et les éclats de rire d'une dame du monde fort jolie, qui nous faisait vis-à-vis. Elle s'appelait Mme de Launay ; je la vois encore quelquefois et je la trouve toujours charmante. C'est elle qui m'a rappelé que ce soir-là Rachel était vêtue d'une simple robe de crêpe blanc garnie de ruches déchiquetées ; une petite guirlande de roses blanches composait sa coiffure.

Tout en suivant au hasard les figures du quadrille, il me vint une idée. Je la confiai à Samson.

— Vous avez, lui dis-je, des sergents de ville en bas pour organiser la file des voitures ?

— Oui ; eh bien ?

— Faites-en monter un ; je vais faire danser à Rachel un pas de cancan ; à peine aura-t-elle com-

mencé qu'il faudra, sur un signal de vous, qu'il la mette en état d'arrestation.

Samson disparut ; je revins à ma danseuse.

— Tout le monde se moque de nous, lui dis-je, nous n'avons qu'un moyen de nous réhabiliter ; at- taquons franchement un petit pas de cancan.

— Mais je ne le sais pas plus que le reste.

— Oh ! ce n'est rien, fis-je en insistant, on lève un peu le bras, un peu la jambe, on improvise, et tout est bien.

Ce qui fut dit fut fait.

Je m'élançai devant mon vis-à-vis et je commençai un balancé quelconque. Aussitôt Rachel, pour n'être point en arrière, leva gauchement une jambe en étouffant de rire.

A peine avait-elle indiqué ce mouvement, qu'un sergent de ville lui frappait doucement sur l'épaule de sa main gauche de coton blanc.

— On ne danse pas comme ça, madame, chez les personnes ! lui dit sévèrement le représentant de l'autorité.

On devine les rires qui éclatèrent autour de Rachel.

Elle s'amusa encore plus que les autres de la mystification, et le sergent de ville la trouva d'autant meilleure qu'elle se termina pour lui par un grand verre de punch et un énorme morceau de brioche. Nous trinquâmes tous trois, et jamais

le brave homme ne s'est douté qu'il avait bu avec Hermione, Phèdre, et Athalie en une seule personne. »

A l'époque où la grande actrice faisait ses débuts dans le cancan, Sainte-Beuve, dans une lettre à ses amis de Lausanne, M. et Mme Juste Olivier, lui reprochait de se conduire très mal, de mener une vie très peu simple et d'avoir « toutes sortes d'amants (1) ». Il écrivit plus tard dans une de ses *Causeries du Lundi* (t. XI) : « Rachel n'a jamais été mieux que dans la première manière et pendant les toutes premières années. Bientôt la femme nuisit à l'artiste ; je veux dire que son genre de vie, au lieu d'aider à son talent, y nuisit. Sa fureur du plaisir lui retirait de ses forces. C'était un Alfred de Musset dans son genre. Elle se tua en dehors de son art : les facultés physiques, excepté aux beaux et sublimes endroits, la trahissaient dans la continuité de son rôle. »

Elle eut en effet beaucoup d'amants et des amants de tous les mondes, même des pires, et les moins dignes d'être aimés furent ceux qu'elle préféra. Elle joua trop souvent la comédie de la passion (2), et c'est la seule comédie où elle se soit

(1) Cité par Léon Seché. *Alfred de Musset*. Paris, 1907, t. II, p. 122.

(2) « Ne laissez pas votre cœur s'enflammer à l'explosion soudaine des coquetteries et des tendresses dont la tragédienne se plaît, par caprice, à étourdir le premier venu

montrée vraiment supérieure, mais elle trouva parfois sur son chemin des hommes peu faciles à tromper, le docteur Véron par exemple.

Le docteur Véron était très riche et aussi peu séduisant que possible. Qu'une femme pût l'aimer pour lui-même, la chose lui paraissait invraisemblable. Les lettres très tendres de Rachel, au lieu de le convaincre, le mirent en défiance. Pour savoir à quoi s'en tenir, il employa un moyen qui n'était pas très délicat mais qui devait être très efficace. Il fit surveiller les prétendus amoureux par la police, et il apprit bientôt que dans deux ou trois maisons, affectées à ce genre de commerce, elle allait périodiquement — les cent mille francs qu'elle gagnait au théâtre ne lui suffisant pas — tirer bon parti de ses charmes.

Véron s'attendait sans doute à être trompé, mais non pas à être trompé aussi copieusement. Pour se venger, il invita quelques amis à déjeuner, et, au dessert, il leur lut la lettre enflammée de l'actrice et le rapport du policier qui mettait les choses au point. Ce fut un déjeuner très gai.

Comme l'histoire était scandaleuse, elle fit le tour de Paris. Le public, qui a ses heures de vertu, accueillit très froidement, quand elle reparut

Elle ne se souviendra pas, le lendemain, de ses paroles engageantes, de ses avances de la veille; elle se rit parfois des passions qu'elle inspire. » VÉRON, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, t. IV, p. 233.

sur la scène (1), celle qu'il avait si souvent acclamée. Ses amis, les Crémieux, se brouillèrent avec elle (2). Les salons du faubourg Saint-Germain lui fermèrent leurs portes.

Frappé dans son honneur, et, ce qui lui était peut-être plus sensible, menacée dans ses intérêts, Rachel eut un accès de désespoir. Elle écrivit à son ancien maître Samson :

«... Je pars, un misérable m'insulte. J'abandonne tout ; je n'ai pas le courage de me donner la mort, et pourtant le désespoir est dans mon âme. Il n'y a plus de Dieu, je ne crois plus. C'est le monde qui me tue. Bientôt peut-être Dieu connaîtra mon cœur. J'ai été folle, mais jamais je n'ai appartenu à personne. »

Elle ne se donna pas la mort, elle ne partit pas,

(1) Elle était revenue de sa tournée en Angleterre au début de septembre 1841.

(2) Mme Crémieux lui avait écrit d'Enghien, le 5 octobre : « Rachel, ma chère enfant, si mes prières ont quelque pouvoir sur vous, répondez-moi et dites-moi que vous ferez ce que nous vous demandons. Vous ne voudrez pas être à Paris et à Londres la femme que l'on va voir seulement comme actrice au théâtre pour son talent supérieur, vous qui avez été jusqu'à ce moment l'enfant si pure et si charmante qu'appelaient avec bonheur dans les salons et dans les palais les reines et les plus hauts personnages ; vous ne voudrez pas que les jeunes filles vous évitent, vous à qui les jeunes filles de la plus haute distinction donnent et demandent le titre de sœur... »

Rachel fut blessée de cette lettre et n'y répondit pas. Il en résulta une brouille qui dura plusieurs années.

et elle continua à avoir des amants, sans les aimer. Elle avait commencé depuis déjà longtemps. Elle disait à Samson qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été vierge. C'est ce qu'elle appelle sans doute, dans la lettre que nous venons de citer, n'avoir appartenu à personne.

Aussi dépourvue, semble-t-il, de sensibilité que de délicatesse morale, elle n'appréciait guère que les petits jeux — et les gros profits — de l'amour.

« Elle aimait beaucoup les déclarations d'amour, et s'amusait, dans son intimité, à nommer les soupirants, et souvent à rire de leur passion... Les déclarations d'amour écrites ne lui manquaient pas. La plus originale que j'aie lue était celle de notre élégant poète, Alfred de Musset, qui y avait joint une invitation à venir orner de sa présence un punch qu'il donnait en l'honneur de la grande tragédienne à quelques amis. Elle refusa (1). »

Dès ses premières années de théâtre, elle avait eu, pour essayer de se soustraire à la tutelle paternelle, des velléités matrimoniales. Elle y renonça assez vite.

Le comte Walewski qui, en matière de sentiment, était, comme beaucoup d'hommes de valeur, un imbécile, l'aurait épousée, mais il l'ennuyait, elle le trouvait trop aimable et trop distingué. Elle le

(1) MANTEL, *Rachel*, pp. 43-47.

découragea par ses accès de mauvaise humeur.

Il considéra comme sien et il reconnut l'aîné des deux fils de Rachel, Alexandre, qui porta le titre de vicomte.

Ces deux fils avaient été baptisés. Lorsqu'ils firent, à Sainte-Barbe-des-Champs, leur première communion, Mgr Darboy félicita Rachel d'avoir élevé ses enfants dans la religion catholique :

— C'est bien naturel, répondit-elle, *leurs pères* étaient chrétiens.

VI

GRANDES ACTRICES

MILLE PLESSY, MLE DEJAZET, MLE DORVAL

LA MALIBRANT

Sylvanie Plessy, qui deviendra plus tard Mme Arnould Plessy, eut, dans un autre genre et avec des qualités très différentes, presque autant de réputation que Rachel.

Elle jouait depuis deux ou trois ans, et avec beaucoup de succès, au petit théâtre d'amateurs à la rue de Lancry, lorsqu'elle débuta, en 1834, au Théâtre-Français. Cette fillette de quatorze ans et demi avait déjà la vanité d'une vieille actrice. Charles Maurice raconte (1) qu'elle était venu le voir avec sa mère, qu'elle « se tortillait comme une

(1) *Épaves*. Paris, 18 5, p. 153.

anguille » et que, pour répondre au conseil qu'il lui donnait de se montrer plus simple sur la scène, elle déclara sèchement qu'elle n'avait pas besoin de leçons. Les éloges lui suffisaient.

Elle débuta le 10 mars 1834, dans le rôle de Jenny, de *l'Hôtel garni* (de Gentil et Desaugiers) et celui d'Emma, de la *Fille d'honneur* (d'Alexandre Duval), mais elle eut son premier succès, trois jours plus tard, le 13 mars, dans le rôle de Cœlie, de la *Passion secrète*, comédie en 3 actes, de Scribe, dont c'était ce soir-là la première.

Les critiques louèrent chez la jeune actrice le charme de la voix, la justesse des intonations, et une exquise naïveté, une candeur, une fraîcheur, qui convenaient à son rôle d'ingénue. On ne lui reprocha que la gaucherie de sa démarche.

Le très grand succès qu'elle obtint fut consacré par la jalousie de Mlle Mars, qui l'avait d'abord, et avant qu'elle eût donné d'incontestables preuves de la précocité de son talent, protégée et patronnée. Cette sympathie ne survécut pas au 10 mars 1834, et Samson nous apprend dans ses *Mémoires* (1) pourquoi elle ne dura pas davantage.

« Si Mlle Mars avait eu un germe de bienveil-

(1) P. 282. — Quoiqu'elle eût déclaré à Charles Maurice qu'elle n'avait pas besoin de leçons, elle en prenait alors de Samson qui ne lui furent pas inutiles.

lante affection pour la débutante (1), la première représentation de la pièce de Scribe l'étouffa subitement. Rien n'était plus curieux avant le lever du rideau que l'attitude des deux actrices : l'une défiante d'elle-même et plus effrayée que rassurée par sa longue gloire dramatique qu'allait peut-être compromettre une bataille nouvelle, trahissait sa crainte par l'agitation de ses mouvements et une manière de parler un peu fiévreuse, se rapprochant sans cesse du miroir placé derrière le décor et l'interrogeant avec anxiété. L'autre, avec ses quatorze ans et demi, avec toute la fraîcheur de cet âge que le rouge ne parvenait pas à ternir, ignorant la crainte, ne la comprenant même pas, et, habituellement possédée d'une envie de rire dont bien souvent elle ignorait la cause, était ce jour-là doublement joyeuse du succès qu'elle avait obtenu deux jours auparavant et de celui qu'elle espérait.

Dès que Plessy aperçut Mlle Mars, elle courut gaiement à elle en lui tendant son front et celle-ci l'embrassa en lui demandant si elle avait peur : « Peur ? répondit naïvement la jeune fille ; non, Madame, de quoi aurais-je peur ? » et elle se remit à rire. « Voyez-vous la petite effrontée ! » dit la célèbre comédienne avec un sourire un peu triste,

(1) Elle trouvait qu'elle ressemblait à sa fille, Hippolyte morte très jeune.

et elle ajouta : « Ça lui viendra plus tard », tandis que la petite, toujours le sourire aux lèvres, avec un étonnement tout gentil, semblait se dire : « Pourquoi cela me viendrait-il plus tard ? »

La comédie terminée au milieu d'impressions diverses, le nom de l'auteur fut demandé et livré au public par Mars, dont le personnage, peu intéressant dans la pièce (1), n'avait pas été accueilli avec une grande faveur. La toile s'était baissée de nouveau, et l'on entendait retentir les cris : Mars !... Plessy !... Les premiers, poussés par la claque, partirent du parterre, les autres venaient de l'orchestre et du balcon.

La petite, triomphante, me disait en me prenant la main comme pour m'engager à la conduire devant le public : « On me demande, monsieur Samson, vous n'entendez donc pas ? on me demande ! — Tout à l'heure », lui répondis-je, moi qui, connaissant les périls de la situation, avait envoyé chercher Mlle Mars dans sa loge. Elle arriva avec un air de mauvaise humeur que le sourire de convention n'essayait même pas de déguiser, et, comme pressée de se débarrasser d'une corvée, elle me tendit la main sans dire un mot ; je pris cette main silencieusement aussi, et, tenant de

(1) Celui d'une femme, Albertine, qui jouait à la Bourse et c'était là la *passion secrète*, une passion secrète que Mlle Mars connaissait bien.



Le Jury du Salon



l'autre côté celle de la petite héroïne de la soirée, je fis relever le rideau et j'amenai les deux artistes sur le devant de la scène ; après quoi, Mars, conservant toujours son mutisme boudeur, me quitta et marcha vers sa loge d'un pas rapide.

J'appris plus tard que le lendemain elle était venue dans le cabinet du directeur, lui faire une effroyable scène en l'accusant de vouloir se servir de Mlle Plessy pour la chasser de la Comédie-Française...»

La jeune débutante avait un très agréable visage et cette particularité, moins fréquente qu'on ne croit au théâtre, contribua beaucoup à la bienveillance du public et même à la bienveillance des critiques, car pour être critique on n'en est pas moins homme : « Comme physique, écrivait Auguste Bolot (1), qui cependant ne se montra pas très favorable à l'actrice, Mlle Plessy est une des plus jolies femmes que nous ayons vues ; aussi la *Psyché*, journal de modes (2), lui avait-elle emprunté ses traits et ses grâces pour ses délicieuses poupées-modèles. Les yeux de Mlle Plessy ont une expression enchanteresse ; ses lèvres sont d'un vit incarnat ; sa bouche sourit le plus moelleusement (*sic*) du monde ; malheureusement la tête est un peu

(1) *Rachel et l'Avenir du Théâtre-Français*, p. 160.

(2) *La Psyché*, journal de modes, littérature, théâtre et beaux-arts. Ce journal parut d'abord sous le titre de *la Toilette et Psyché*, et son premier numéro est du 12 juin 1834.

petite pour les belles proportions de la taille. » Elle avait l'ovale de la figure un peu allongé, et des yeux bruns pailletés d'or qui donnaient à son sourire beaucoup de charme.

Le concert de louanges qui naissait sous ses pas lui permit d'être nommé sociétaire le 1^{er} novembre 1836. Elle n'avait pas encore dix-sept ans.

Comme beaucoup d'acteurs et surtout d'actrices, qui se croient arrivés d'emblée à la perfection, elle gardait précieusement des défauts, qu'elle s'obstinait à prendre pour des qualités, et dont le public, tout en continuant à ne pas lui ménager ses applaudissements, finit par s'apercevoir.

Elle s'était fait de la « grande dame » une idée très fausse. Elle s'imaginait qu'il sied à une grande dame, vraiment digne de ce titre, de ne pas parler comme tout le monde, et les vaudevilles de Scribe, avec leur style artificiel et leurs caractères de convention, l'entretenaient dans cette erreur. Elle *perlait* ses rôles. Elle avait, et de plus en plus, suivant la remarque de Théophile Gautier, « un jeu brillant et maniéré (1) ». L'affectation, la minauderie, le « pointillé » gâtaient parfois et trop souvent ce que son tempérament de comédienne avait de réellement supérieur. Auguste Bolot lui reprochait de « chanter d'une façon désespé-

(1) Feuilleton du 23 novembre 1840.

rante » (1) et Lesur disait d'elle, dans son *Annuaire*, en 1838 (2), avec une sévérité excessive, mais qui est significative : « Elle ne parle pas, elle ne regarde pas, elle ne marche pas. Elle a pour toute ressource un petit fausset, un petit coup d'œil, et elle jôue toutes ses pièces du bout des lèvres et du bout des cils. Naturellement le public applaudit du bout des doigts. » Peut-être en somme manquait-elle de sincérité et d'émotion.

L'engouement du public, d'une grande partie du public, eut le résultat qu'on pouvait prévoir. Il poussa à l'extrême sa vanité. Il lui persuada que ses caprices avaient force de loi et qu'elle était au-dessus de tous les traités.

Le 8 juillet 1845, elle écrivit de sa maison de campagne de Saint-Chéron, près d'Arpajon, au régisseur du Théâtre-Français :

« Mon cher monsieur Desnoyers,

Je suis très contrariée, la fièvre me dévore. Je vous enverrai, si vous le voulez, un certificat du

(1) *Rachel et l'Avenir du Théâtre-Français*, p. 100. Il ajoutait : « Du reste, c'est, à ce qu'il paraît, un genre adopté à la Comédie-Française; car ce défaut (le chantonnement) est cultivé avec agrément par plusieurs autres dames. Mlle Anaïs (Aubert), entre autres, excelle dans ce genre de musique assez monotone. » C'était une tradition du dix-huitième siècle, conservée soigneusement par certains sociétaires, et qu'on retrouva chez beaucoup d'élèves de Samson.

(2) A la date du 24 septembre 1838.

médecin que j'ai ici ; ou attendez, si vous l'aimez mieux, que M. Pouget (un des médecins du théâtre) m'ait vue. Il vous dira ce qu'il pense.

Je tremble, je grelotte, et vraiment, quoiqu'on cherche à me le cacher, j'ai peur d'une fièvre au cerveau.

Pressez, pressez M. Pouget.

Mille amitiés.

S. PLESSY.

P. S. — J'espère conserver assez de forces pour vous donner de mes nouvelles ; mais, sinon, écrivez-moi toujours ; ma mère vous répondra. »

Cette fièvre au cerveau était tout simplement un engagement au théâtre de Saint-Pétersbourg, à des conditions très avantageuses, si avantageuses que l'actrice n'avait pas hésité à l'accepter.

Au Théâtre-Français, qui a dans son répertoire, le *Malade imaginaire*, on comprit immédiatement que Mlle Plessy n'était dévorée que du désir d'aller gagner beaucoup d'argent en Russie, et, dès le lendemain de la réception de sa lettre, le 9 juillet, Verteuil, secrétaire de la comptabilité, lui répondit en ces termes :

« Mademoiselle,

C'est avec un vif regret que M. le commissaire royal (Buloz) vient d'apprendre votre indisposition, et il espère que cette indisposition ne sera ni longue, ni sérieuse. Vous pourrez sans doute répéter jeudi *l'École des vieillards* (1), et jouer samedi cette pièce comme elle a été portée au répertoire. Aucun médecin du théâtre ne peut vous être envoyé à pareille distance. Ces messieurs ne doivent leur office à la Comédie que pour Paris, et vous savez, qu'aux termes des règlements, aucune artiste ne peut s'éloigner, habiter la campagne, sans une autorisation ministérielle. Si les répétitions et les représentations de *l'École des vieillards* ne pouvaient avoir lieu à cause d'une indisposition qui ne peut être légalement constatée, parce que vous habitez à sept heures d'ici sans une autorisation officielle, vous entraveriez forcément le service, et vous mettriez M. le commissaire royal dans la nécessité de demander au ministre, à votre égard, l'application des articles 65, 76 et 79 du décret du 15 octobre 1812. M. Buloz vous prie donc très vivement de venir répéter jeudi *l'École des vieillards*. »

L'actrice dont on prenait si peu au sérieux la maladie, ne vint pas répéter *l'École des vieil-*

(1) Comédie en cinq actes de Casimir Delavigne.

lards, et le 12 juillet, la note suivante fut inscrite dans le registre de la Comédie-Française :

« On apprend aujourd'hui que Mlle Plessy, sociétaire, est partie subrepticement pour Londres et qu'elle y a contracté un engagement pour le théâtre de Saint-Pétersbourg (1). »

Après d'inutiles négociations, dans lesquelles Samson servit d'intermédiaire, Mlle Plessy fut condamnée le 17 août 1846, à payer à la Comédie-Française une indemnité de cent mille francs. Elle ne devait reparaitre sur la scène qu'elle avait quittée avec tant de désinvolture qu'une dizaine d'années plus tard, le 16 septembre 1855.

Mlle Déjazet personnifia un autre côté de la Comédie, le côté familial et sans façon. Grande dame, elle ne se soucia jamais de l'être ni de le paraître, mais elle fut au théâtre, et un peu dans la vie, la plus exquise des grisettes.

Elle avait eu, elle aussi, de très modestes débuts. Elle parut pour la première fois sur le Théâtre des Capucines (2), situé dans les environs de la place de Vendôme, et c'est là qu'un direc-

(1) Elle se disposait à la même époque à contracter un autre genre d'engagement, un mariage avec un journaliste auteur dramatique, M. Arnould, qui avait fait jouer à la Comédie-Française, le 27 janvier 1845, une pièce, *Une bonne Réputation*, dans laquelle elle avait eu le principal rôle.

(2) Dans *Fanchon toute seule*, vaudeville en un acte, de Ponet.

teur, Hurpy, qui croyait la bien connaître, lui prédit un jour, qu'elle deviendrait « la première danseuse du monde ».

Du théâtre des Capucines, où elle faisait partie d'un corps de ballet réduit à sa plus simple expression, elle passa au théâtre des Jeunes Artistes, où on lui confia des rôles d'enfants. Puis Barré lui ouvrit les portes du Vaudeville. Elle y créa le rôle de la fée Nabote dans la *Belle au Bois dormant* (1). Ce fut son premier succès, et ce fut aussi son premier couplet, que tant d'autres devaient suivre. Dans cette pièce, en effet, Nabote, sévère pour les amoureux dont se contentaient très bien les femmes en 1811, la petite fée Nabote chantait :

Il faut brûler de chastes flammes...
Il faudrait qu'un preux chevalier
 Au courage sût allier
Le plus grand respect pour les dames...
Mais au train de nos jeunes gens,
 La Belle dormira longtemps.

Une vingtaine d'années plus tard, Virginie Déjazet faisait partie de la troupe du Palais-Royal, réouvert le 5 juin 1831, sous la direction de Dormeuil et de Poirson (2). C'est à ce théâtre qu'elle

(1) De DUMERSAN et BOUILLY. Cette pièce fut jouée pour la première fois le 20 avril 1811.

(2) Déjazet avait à cette époque 34 ans. Avant d'entrer au

eut quelques-unes de ses plus intéressantes créations, et entre autres Frétilton, dans la pièce qui porte ce titre (1), et Richelieu dans les *Premières armes de Richelieu* (2).

Une demande d'augmentation la brouilla avec Dormeuil et elle joua pour la dernière fois devant le public du Palais-Royal le 1^{er} mai 1844, dans *Carlo et Carlin* (3).

Peu de temps après, et à la veille de quitter Paris, pour une tournée en province, elle alla voir Béranger, pour qui cette Lisette du théâtre avait un véritable culte (4) :

« Elle lui avait écrit une seule fois seulement ce billet à propos de *la Lisette* (5).

Palais-Royal elle avait joué, de 1821 à 1827, au Gymnase dramatique, et, depuis le 5 juin 1828, aux Nouveautés. C'est aux Nouveautés qu'elle créa le rôle de Bonaparte dans la pièce de GABRIEL et MICHEL MASSON, *Bonaparte à Brienne*.

(1) Vaudeville en 5 actes, de Bayard et Bieville.

(2) Vaudeville en 2 actes, de Bayard et Dumanoir, joué pour la première fois au commencement de décembre 1839.

(3) Vaudeville en 2 actes, de Melesville et Dumanoir. La première représentation avait eu lieu en février.

(4) Béranger et Napoléon furent les deux grandes admirations de Déjazet. Le 22 juin 1834, la comtesse Fanny Bertrand lui avait envoyé des cheveux de l'Empereur. Le journal d'Arthur Bertrand sur son voyage à Sainte-Hélène lors de la translation des Cendres, journal publié en 1841, avait été écrit pour elle.

(5) *La Lisette de Béranger*, romance de FRÉDÉRIC BÉRAT, avait été chantée par Déjazet en février 1841. Bérat, un de meilleurs amis de l'actrice, mourut en 1855.

« Monsieur,

Je suis heureuse que M. Bérat m'ait choisie pour me faire l'interprète d'une admiration que sa douce mélodie ferait revivre, si jamais elle pouvait s'éteindre. Son cœur d'artiste m'accorde plus d'éloges que je n'en mérite. Le succès est-il douteux quand on chante Béranger ? Plus d'une fois déjà, j'ai dû le mien à ce grand nom. Aussi est-ce après l'hommage que le monde entier lui rend par ma bouche que j'ose, moi pauvre rien, lui offrir celui de ma sincère reconnaissance.

VIRGINIE DÉJAZET. »

Et le poète avait répondu cette charmante lettre :

« Non, mademoiselle, vous ne me devez rien ; c'est au contraire moi qui suis votre obligé. Avec des auteurs distingués à qui je dois des actions de grâce, vous avez travaillé à ressusciter quelques-unes de mes filles chéries, et votre rare talent a réveillé bien des fois le souvenir du nom de leur père, dans un pays où les noms sont bien vite oubliés. Vous avez été un aimable commentateur de mes fugitives productions. Pouvais je, mademoiselle, en avoir un plus aimable et plus intelligent ? — Les commentaires sont bien souvent au-dessous du texte ; le mien s'est enrichi de tout

l'esprit qu'on vous reconnaît, et bien des écrivains ont pu me porter envie.

Si je n'avais eu le tort si ridicule de venir au monde trente ans avant vous (1), mademoiselle, il me semble que vous eussiez été ma première fée ; mais, M. Vanderbruch (2) aidant, vous avez été bien véritablement la seconde. Aujourd'hui qu'à la prière de M. Bérat, votre art enchanteur vient encore rajeunir le cœur d'un vieillard, permettez que, du fond de sa retraite, il vous offre ses hommages et ses remerciements...

BÉRANGER.

Passy, 22 février 1844. »

Voilà toute la correspondance de Déjazet avec l'illustre poète.

Elle ne pouvait se contenter de si peu ; elle avait trop à cœur de contempler à l'aise celui qui tant de fois l'inspira ; elle voulait le voir, lui parler, l'entendre. Aussi, pour jouir de cette faveur réelle, elle eut recours à l'obligeance d'un de nos spirituels vaudevillistes, ami du chansonnier, et le pria instamment de la présenter à Béranger.

Le lendemain, en compagnie de cet excellent

(1) Béranger avait alors soixante-cinq ans.

(2) Un des auteurs du *Tailleur et la Fée*, vaudeville en un acte tiré d'une des chansons de Béranger et joué aux Nouveautés. Les deux autres auteurs étaient Ferdinand Langlé et de Forges.

ami, elle frappait à la demeure de l'immortel poète.

Béranger la reçut avec cette aimable simplicité, ce sans-façon philosophique, cette bienveillance toute particulière qu'il a toujours envers les petits et les grands qui vont à lui ; il la remercia cordialement d'avoir bien voulu consacrer une de ses heures à visiter un vieillard ; il s'excusa de ne pas avoir assisté à ses représentations ; son grand âge, sa retraite éloignée, lui interdisaient ce plaisir... Il était arrivé, disait-il, aux jours où chaque heure impose une nouvelle privation... Et celle de ne pouvoir vous entendre, madame — ajouta-t-il — est pour moi certainement une des plus pénibles.

— Vraiment, s'écria Déjazet, vous auriez du plaisir à m'entendre.

— Pouvez-vous en douter ?

— Eh bien ! voulez-vous que je vous chante votre *Lisette*, ici pour vous seul, sans autre accompagnement que les battements de mon cœur, qui n'a jamais battu si fort qu'à cette heure bénie où je puis enfin voir, contempler, admirer, entendre Béranger ?...

Et sans lui laisser le temps de répondre à son élan d'enthousiasme, elle jeta au loin son chapeau qui l'embarrassait, se mit doucement aux genoux de l'illustre vieillard, prit ses mains dans ses

main, et de sa voix vibrante, se mit à chanter, avec toute son âme :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier... (1) »

Directeur des Variétés en 1845, Nestor Roqueplan se hâta d'engager Déjazet. Elle débuta à ce théâtre avec *les Premières Armes de Richelieu*, le 14 février. Elle y eut un de ses plus brillants succès, le 16 mars, dans *Gentil Bernard*, vaudeville de Dumanoir et Clairville.

Sa réputation avait singulièrement grandi depuis quelques années. Le public l'adorait. Les critiques les plus hostiles au genre qu'elle représentait, elle avait fini par vaincre leurs répugnances à force de talent original et savoureux. Théophile Gautier, qui d'abord semblait l'ignorer, disait d'elle dans son feuilleton sur *Gentil Bernard* : « La pièce est charmante ; Mlle Déjazet y pétille d'un bout à l'autre d'esprit et de grâce. Quelle étonnante actrice ! que de souplesse, que de légèreté ! Quelle voix nette, fermée, incisive ! Comme elle jette le mot, comme elle décoche le coup d'œil. Que de choses elle met dans un sourire ! Comme elle sait s'arrêter à temps dans ses plus vives pétulances et conserver de la distinction dans les

(1) *Virginie Déjazet*, par EUGÈNE PIERRON. Paris, 1856 p. 188.

gaudrioles les plus décolletées ; et avec quel joli filet de voix elle chante tous ces airs charmants que son fils lui arrange (1) ».

Elle ne se contentait pas d'avoir de l'esprit dans l'interprétation de ses rôles, elle en avait à la ville et pour son usage particulier. Les mots de Déjazet valent ceux de Sophie Arnould, et ce n'est pas peu dire. Citons en deux, pris parmi ceux qu'on peut citer, car il y en eût de terriblement salés et que n'eût pas désavoués Piron.

Pendant une représentation à l'Opéra pour une bonne œuvre et à laquelle elle concourait, entre deux actes de *Guillaume Tell*, elle regardait dans la salle par le trou du rideau. Arrive un habitué des coulisses qui lui prend la taille. Elle se retourne et, très tranquillement, sans s'offenser le moins du monde : « Vous vous trompez, monsieur, dit-elle, je ne suis pas de la maison. »

Un autre jour, à un soupirant qui la poursuivait d'une passion très importune et qui, obstinément repoussé par elle, lui demandait, comme une aumône, un baiser, un tout petit baiser, elle répondit : « Impossible. J'ai mes pauvres ».

Elle avait en effet ses pauvres, et si elle prodigua ses baisers, en bonne fille qu'elle était, au moins elle ne les vendit pas. Elle eut des amants

(1) Ce fils, Eugène Dejazet, lui disait un jour : « Ma mère, tu chantes faux avec une justesse exquise. »

et leur resta fidèle (1) tant qu'elle les aima, un acteur de la Gaieté, un auteur dramatique que je ne crois pas devoir nommer mais que désigne suffisamment une note de Mirecourt dans sa biographie de Déjazet (2), Arthur Bertrand et bien d'autres. A un de ceux qui intéressèrent son cœur de grisette sentimentale elle adressa ces vers qui l'a font bien connaître (3).

Ami ! depuis un an, combien de jours de fêtes
 Ont fleuri sous tes pas ?
 Dans le sentier de l'art, le bruit de tes conquêtes,
 Et dans celui du cœur, que de palmes discrètes
 T'ont salué tout bas,

Moi, qui n'ai pour orgueil, pour trésor et pour joie,
 Rien que ton seul amour ;
 Ne vivant que pour l'heure où Dieu vers moi t'envoie,

(1) Cette fidélité coûta la vie à un homme qui désespéra d'être aimé par elle et se tua. C'était un certain Franchomme, frère d'un musicien (un second violon) de l'orchestre du Palais-Royal. Ce suicide causa à Déjazet un bien grand chagrin. Elle fit poser, dans le cimetière de Lille, une pierre sur la tombe de celui qui était mort pour elle, avec cette inscription : « A FRANCHOMME. *Une Amie est passée par là.* »

(2) « Le second héros de cette liaison obtient aujourd'hui (en 1858) dans une pièce à retentissement un beau et légitime succès. Nous lui avons entendu déclarer qu'il doit son avenir aux conseils et à la bonne amitié de l'actrice et qu'aujourd'hui encore il est prêt à donner sa vie pour elle. Il y avait là vingt personnes. C'était en plein foyer de théâtre. Peu de femmes inspirent une semblable reconnaissance. » *Déjazet*, Paris, 1858, p. 73.

(3) Ils sont cités par Eugène Pierron dans son volume sur Déjazet, p. 354.

A craindre, à l'espérer, mon pauvre cœur se broie
 Tout un an, pour un jour !

Ah ! c'est qu'il peut tenir bien des siècles de vie
 Dans un jour de bonheur !...
 Celui que je te dois aux anges fait envie ;
 Ils ont des ailes d'or, et les cieux pour patrie.
 Mais ils n'ont pas ton cœur.

Voilà pourquoi souvent, oui, trop souvent, je doute,
 Pardon, pardon, j'ai tort
 De jeter un nuage en ta joyeuse route.
 A toi la coupe pleine, à moi rien qu'une goutte,
 Et je suis riche encore.

D'autres, plus que la mort, redoutent la vieillesse.
 Quand je suis loin de toi,
 Je ne veux que vieillir pour que ce jour (1) renaisse
 Car mon constant amour, nos amis, ta tendresse
 C'est ma jeunesse à moi.

Cette délicieuse actrice — dont le talent était fait de tendresse autant que de gaieté — eut, comme on l'a dit très justement, le culte de l'amour. Ses lettres à Arthur Bertrand comptent parmi les plus passionnées, les plus ardentes, les plus belles qu'un amant ait jamais reçues. Celle-là fut une vraie femme.

Femme elle le fut aussi par la passion, par la douleur, cette Marie Dorval (2), que son second

(1) Le jour de la fête de Déjazet.

(2) Marie-Thomase-Amélie, née le 7 janvier 1798, à Lorient.

mari, Merle, appelait « Marie-Madeleine actrice ».

Comme Déjazet, elle avait débuté toute jeune au théâtre. Son père, ancien soldat des armées vendéennes s'était fait comédien, et sa mère, cousine des deux Baptiste du Théâtre-Français, chantait les Dugazon sur des scènes de province. Aussitôt que leur fille put se tenir sur ses jambes on lui confia, dans les tournées où ils avaient réussi à trouver un engagement, des rôles d'enfant. Elle parlait ou chantait, suivant les occasions et les nécessités du répertoire. A quatorze ans elle jouait Fanchette dans le *Mariage de Figaro*. Elle n'avait alors pour tous ses rôles qu'une robe blanche, elle y ajouta pour celui-là

« Le dix-neuf nivôse an VI (lundi 8 janvier 1798) de la République Française nous, Antoine-Philippe Prouleau, administrateur municipal en l'absence de l'officier public, certifions qu'il nous a été présenté par Louis Cayeux, officier de santé et accoucheur, une fille à laquelle il a donné les prénoms de *Marie-Thomase-Amélie*, née hors mariage, rue de la Comédie, le jour d'hier à huit heures du soir, de Marie Bourdais, artiste dramatique, âgée de dix-sept ans et neuf mois, née en la ci-devant paroisse Saint-Pierre, à Saint-Saturnin, de la commune de Lyon, département de Saône-et-Loire (*sic*). En l'endroit, Joseph-Charles Delaunay, artiste dramatique, âgé de vingt-sept ans, né en la ci-devant paroisse de la Ronde, de la commune de Rouen, département de la Seine-Inférieure, a déclaré que l'enfant ci-dessus a été procréé par ses œuvres, de laquelle déclaration il a requis acte pour valoir à ladite *Marie-Thomase-Amélie* acte de reconnaissance de paternité. Et ont signé tous les comparants, etc. *Extrait des actes de l'état-civil de la municipalité de Lorient.*

une bande de calicot rouge, au bas de la jupe. Un jour que vêtue d'un simple fourreau en tricot de laine, elle repassait cette robe, un vieux galantin de province vint lui offrir son cœur accompagné de quelques louis. Elle lui jeta au visage, dans un accès d'indignation, le fer à repasser dont elle se servait, et elle alla se plaindre à son amoureux. Cet amoureux, le premier qu'elle ait eu, était un petit garçon de quinze ans. Il jura qu'il tuerait le séducteur. On eut toutes les peines du monde à l'en empêcher.

Ellen'était pas agréable, cette existence errante, avec la misère comme inévitable compagne de route, avec l'obligation d'apprendre des rôles, de jouer devant un public ignorant et grossier. « Je suis venue au monde sur les grands chemins, racontait plus tard Mme Dorval à Henry Monnier ; j'ai été bercée aux durs cahots de la charrette de Ragotin, et n'ai connu ni les jeux ni les joies de l'enfance. Je me rappelle encore lorsque ma mère, me tenant par la main, me conduisait au théâtre, de quel œil de regrets je suivais les petites filles de la ville dansant en rond au milieu de la grande place, ou jouant sur la porte de leurs maisons. Je passais une partie de ma journée dans une salle noire, enfumée, froide, où le soleil ne pénétrait jamais. La répétition finie, il fallait rentrer manger un morceau à la hâte, faire un

paquet et se rendre à la représentation du soir.

Quand je ne jouais pas, ce qui arrivait assez rarement, j'accompagnais ma mère pour l'aider à s'habiller. Je me couchais, accablée de fatigue. Ma pauvre mère n'aurait pas mieux demandé que de m'aimer : mais est-ce qu'on peut être mère dans cette atmosphère de luttes, de misère, de passions violentes et vulgaires, qui est la vie de la pauvre comédienne nomade (1) ? »

Le hasard d'une de ses tournées fit connaître à la jeune actrice un comédien, comme elle condamné à une existence ambulante, Allan Dorval. Elle l'épousa (2). Elle joua avec lui l'opérette à Nancy, et parvint enfin, après quinze ou vingt ans de courses dramatiques en province, à se faire engager à Paris, grâce à l'appui de Potier qui l'avait vue par hasard à Strasbourg dans la *Mère Coupable*. Potier la recommanda à Lafon, de la Comédie-Française, mais celui-ci, après l'avoir entendu, déclara qu'elle agirait sagement en renonçant au drame, *qu'elle n'y réussirait jamais*.

Elle débuta à la porte Saint-Martin, le 12 mai 1818, dans un drame de Pelletier-Volmerange, *Pamela mariée*. Elle gagnait peu et son budget ne s'était pas beaucoup amélioré depuis

(1) Cité par de MAXNE dans *la Galerie historique des Acteurs français, mimes et paradisles*. Lyon, 1877, p. 231.

(2) Allan Dorval mourut en 1819, à Smolensk, pendant une tournée en Russie.

l'époque où elle jouait le rôle de Fanchette, en province, mais au lieu d'une robe de toile blanche, elle en avait une de mérinos noir qui lui servait à la ville et sur la scène. Elle avait pris pension chez une actrice du théâtre, Mlle Saint-Amand, pourvue de l'emploi de grande coquette (1), et à qui il arrivait parfois — titre oblige — de ne pas rentrer chez elle le soir. Et ce soir-là, Marie-Thomase-Amélie, faute d'argent pour aller à l'hôtel, couchait sur le paillason du carré.

Directeur à la Porte-Saint-Martin, depuis le 1^{er} mars 1822 (2), Merle n'avait pas grande confiance dans le talent dramatique de sa future femme, et il hésitait à lui confier des rôles importants. Il ne s'y décida qu'à contre-cœur et sans se faire la moindre illusion. Le résultat l'étonna beaucoup. Mme Dorval, à qui jusqu'alors il n'avait manqué qu'une occasion, se montra admirable dans la meu-

(1) Une dizaine d'années plus tard, en 1828, Mme Saint-Amand était reléguée dans les rôles de duègne. Elle habitait alors faubourg St-Martin, n° 11, et on peut supposer que, l'âge aidant, elle rentrait au logis tous les soirs. Mme Dorval n'était plus sa pensionnaire. Elle avait son appartement au numéro 15 du boulevard St-Martin.

(2) Avec M. de Serre pour assor é, mais le titulaire du privilège (depuis 1819) était Lefeuve. Merle conserva sa part de direction jusqu'en 1826. Plus tard, lorsqu'après avoir épousé en 1829, Mlle Dorval, il devint courriériste théâtral à *la Quotidienne*, il s'imposa comme devoir — et c'était un devoir facile à remplir — de ne jamais dire du bien de sa femme dans ses feuilletons.

nière Thérèse des *Deux Forçats* (1). Elle fut ensuite, avec un succès qui allait toujours croissant, Amélie de *Trente ans ou la Vie d'un joueur* (2), Adèle d'Hervey d'Antony (3), et au Théâtre-Français, où elle entra comme pensionnaire en 1834 (4) Marion Delorme, Ketty Bell de *Chatterton* (5), Catarina d'*Angelo* (6). Le rôle de Ketty Bell consacra sa réputation, la plaça d'emblée au premier rang.

« On assure que jamais Rachel lorsqu'on jouait Chatterton ne manquait une représentation. On la voyait, seule dans une loge, appuyée, la tête entre ses mains, sur le dossier d'un fauteuil, étudiant les gestes, les regards, les inflexions de Marie Dor-

(1) Drame en 3 actes, de Carmouche, Borie et Poujol, joué en octobre 1822.

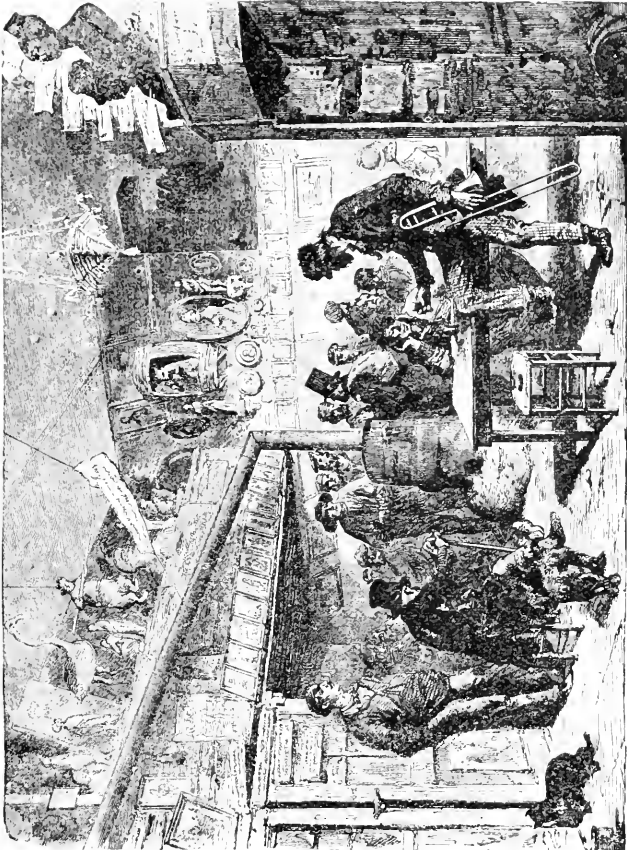
(2) Drame en 5 actes, de Beudin, Dinaux et Ducange, joué pour la première fois le 19 juin 1827.

(3) La première représentation eut lieu le 3 mai 1831, à la Porte-St-Martin. Bocage jouait le rôle d'Antony.

(4) Elle y resta jusqu'en 1838. Elle y revint en 1840 pour le principal rôle dans un drame de George Sand, *Cosima*, et la quitta ensuite pour toujours.

(5) *Chatterton*, drame en 3 actes, fut joué pour la première fois au Théâtre-Français le 12 février 1835. « *Chatterton* commença la série des grands succès de cette année. Tous les rôles étaient supérieurement joués. Geoffroy, Mme Dorval, Joanny, Guraud, Duparay, Mirecourt, contribuèrent à la victoire remportée par l'auteur, victoire qui était de celles qu'on ne remporte qu'une fois. » EUGÈNE LAUGIER, *la Comédie-Française depuis 1830*, p. 60.

(6) Première représentation au Théâtre-Français, le 28 avril 1835.



Cabaret du Lapin Blanc.

val, et ne comprenant pas comment la physionomie, la voix, l'attitude étaient chez l'admirable actrice, une expressive et perpétuelle traduction du sentiment et de la pensée. A son retour de New York (en 1856) elle avait l'intention d'étudier Desdemone et Kitty-Bell, mais, pour ce rôle, le souvenir de Dorval l'épouvantait. « Croyez-vous qu'on se souvienne encore de son jeu ? » demandait-elle avec inquiétude (1).

Tout n'était pas parfait et même tout n'était pas bon chez cette grande actrice. Elle avait la voix un peu éraillée et parfois l'attitude gauche. Il lui arrivait, quand elle ne se surveillait pas suffisamment, de grasseyer. Elle ne réussissait vraiment que dans les passages pathétiques, dans les cris de douleur ou d'amour. Alors son talent s'échauffait. Elle devenait admirable, incomparable.

« Je ne suis pas belle, disait-elle un jour, je suis pire. » Elle avait des traits plus expressifs que réguliers. Les chagrins, les déboires, les fatigues qu'elle s'imposait — car dans chacun de ses rôles elle se donna tout entière (2) — fanèrent assez vite

(1) *Souvenirs d'un homme de théâtre*, par SÉCHAN, décorateur de l'Opéra. Paris, 1883, p. 270.

(2) Alexandre Dumas lui disait un jour qu'aucune actrice n'avait été acclamée par le public autant qu'elle : « Je le crois bien ! » répondit-elle, les autres lui donnent leur talent, moi je lui donne ma vie. »

son visage, mais elle conserva toujours des yeux superbes, des yeux qui avaient une âme.

Elle aima beaucoup et fut très aimée. Alfred de Vigny et Gustave Planche, pour ne citer que ceux-là, l'aimèrent en même temps, mais elle préféra le poète au critique.

Cependant, Gustave Planche n'avait rien négligé pour la convaincre de la solidité de sa passion. Un jour, s'étant trouvé au Théâtre-Français, à côté d'un spectateur qui blâmait le jeu et même le visage de Kitty-Bell, il s'approcha de lui et lui asséna un si formidable coup de poing qu'il lui cassa deux dents. Comme il ne faut rien laisser perdre, le galant chevalier ramassa ses deux dents, et le lendemain il les envoya, soigneusement enfermées dans une boîte, à l'actrice — « Merci ! lui répondit-elle, mais il doit en avoir d'autres. Envoyez m'en encore. J'ai des motifs pour désirer le râtelier complet (1). »

Ses dernières années furent tristes. Elle avait vieilli, grossi. Elle voyait le public se tourner vers des talents nouveaux, et elle en souffrait, mais sa souffrance n'alla jamais jusqu'à la jalousie. Elle restait la femme excellente, la bonne camarade qu'elle avait toujours été. A l'époque où on jouait au Théâtre-Historique *le Chevalier de la Maison Rouge*, de Dumas, elle écrivait, le 9 sep-

(1) *Souvenirs d'un homme de théâtre*, p. 286.

tembre 1847, à Laferrière, qui s'était taillé un très beau succès dans ce drame :

« Mon cher enfant,

J'ai vu hier le beau drame de Dumas. M'avez-vous aperçue dans la salle ? Je crois que oui... Vous avez joué surtout le huitième tableau sous l'empire d'une émotion renouvelée, n'est-ce pas ? Renouvelée par la présence de cœurs qui battaient à l'unisson du vôtre. Ai-je raison ? Moi, je vous ai trouvé parfait. Ces mots : « Elle pleure... elle ne m'aime pas ?... » et d'autres encore, vous les avez pris sur le vif de l'amour. C'est une femme qui vous l'affirme et qui sentait les autres femmes de la salle penser comme elle.

Où prenez-vous donc les vingt ans que vous avez toujours ? Je crois que c'est dans ce sens intime de l'amour, dont la nature nous a doués. Les femmes restent enfants toute leur vie, parce que toute leur vie se passe à aimer. C'est le secret de votre charme, et vous nous l'avez pris.

Saluez de ma part votre diable au corps ; le mien se porte mal ou, peut-être, se porte-t-il trop bien, le bourreau !

Votre vieille amie,

MARIE DORVAL (1) ».

(1) *Mémoires de Laferrière*. Paris, 1876, t. II, p. 278.

Très charitable, habituée à vivre au jour le jour, et incapable d'économie, elle connut dans les derniers temps la gêne et plus que la gêne, la misère. Elle se trouvait dans de tristes dispositions lorsqu'une grande douleur, la plus grande dont elle pût souffrir, lui enleva le peu de courage qui lui restait.

Elle adorait son petit-fils, Gaston Luguët (1). Cet enfant mourut le 18 mai 1848. Elle avait dit souvent que si elle venait à le perdre elle en deviendrait folle. Elle le prouva. « Ce malheur arrivé, elle poussa les regrets jusqu'aux démonstrations les plus capables de les accroître. Tous les jours, sans le dire à personne, elle allait porter différents objets et principalement des joujoux sur sa tombe. Elle y avait fait mettre un pliant, retenu par une chaîne cadénassée, et s'y tenait des demi-journées entières à pleurer, à prier, et à s'entretenir dans la pensée qu'elle causait avec l'enfant (2). »

Après beaucoup d'efforts, sa famille, ses amis, réussirent à lui rendre, au moins en apparence et pour peu de temps, le goût du théâtre. Elle n'avait plus depuis deux ou trois ans que de

(1) Sa fille Caroline avait épousé, le 27 décembre 1842, un acteur du Palais-Royal, Alexandre-Dominique-Esprit Benéfand, dit René Luguët.

(2) CHARLES MAURICE, *Histoire anecdotique du Théâtre*. Paris, 1856, t. II, p. 307.

rare engagements pour quelques représentations. Elle sollicita un engagement au Théâtre-Français comme pensionnaire, à raison de 500 francs par mois. Le comité repoussa sa demande à l'unanimité, mais le directeur, de son autorité privée, lui offrit 300 francs par mois qui représentaient, dit-il, les économies qu'il pouvait faire sur l'éclairage. Mme Dorval refusa cet aumône. Quelques jours après elle partit en province, au mois d'avril 1849.

Une dizaine d'années auparavant, un jour qu'elle jouait à Saint-Omer, le 9 août 1841, elle avait reçu une lettre dans laquelle on lui conseillait de quitter le théâtre et de consacrer le temps qui lui restait à vivre à la préparation d'une mort chrétienne. Mme Dorval était très religieuse. Cette lettre l'avait beaucoup frappée. Or, la première ville par laquelle elle commençait sa tournée en 1849 était précisément Saint-Omer. On jouait *l'Agnès de Méranie*, de Ponsard. Le théâtre représentait une salle des armures. Au moment où l'actrice entra, une lance se détacha du plafond et lui tomba sur le front, où elle fit une large blessure. « Je sais d'où cela vient, dit-elle. C'est le second avertissement. Je ne reparaitrai plus sur la scène. »

Elle se sentait mourir. Elle mourait d'une douleur dont rien ne pouvait la consoler. Partout la

poursuivait le souvenir de son petit-fils. Le 15 mai, elle écrivait de Caen à sa fille :

« Chère Caroline, ta pauvre mère a souffert toutes les tortures de l'enfer. Chère fille, nous voici dans l'anniversaire douloureux. Je te prie que la chambre de mon Georges soit fermée et interdite à tout le monde. Que Marie n'aille pas jouer dans cette chambre. Tu tireras le lit au milieu de la chambre. Tu mettras son portrait ouvert sur son lit et tu le couvriras de fleurs. Des fleurs aussi dans tous les vases. Tu enverras chercher ces fleurs à la Halle. Mets-lui tout le printemps qu'il ne peut plus voir. Puis tu prieras toute la journée en ton nom et au nom de sa pauvre grand'mère... »

Le surlendemain, elle partit pour Paris. Elle y mourut le 20 mai 1849, à cinquante et un ans. « Quand on pénétra dans le logement de la pauvre comédienne, après son décès, rien ne ressentait plus la splendeur d'autrefois, si ce n'est une couronne (en or, je suppose), donnée par une main illustre lors de ses débuts, qu'elle avait gardée toujours et partout avec un soin religieux (1). »

Ses funérailles furent célébrées, le 22 mai, à Saint-Thomas-d'Aquin. Peu de personnes suivirent le corps jusqu'au cimetière Montparnasse où la fosse publique ne lui fut épargnée que par

(1) ADOLPHE POUJOL, *Festels du Passé*. Paris, s. d., p. 38.

l'entremise charitable et le souvenir reconnaissant d'Alexandre Dumas, de Victor Hugo, et de quelques autres écrivains. Près de cette tombe, on vit ce jour-là une femme enveloppée d'un voile noir qui regarda un instant la fosse béante et murmura : « Pauvre Dorval ! » C'était Mlle George.

« Un soir qu'elle jouait *l'Incendiaire* (1), à la Porte-Saint-Martin, — Mme Dorval remarqua dans une avant-scène une femme dont le regard, en dépit des voiles épais sous lesquels il se cachait, semblait étinceler — en la suivant dans tous les méandres de son rôle — non pas seulement d'étonnement, d'admiration, mais de passion !... d'extase !

Sans s'expliquer pourquoi, Mme Dorval se sentit électrisée par ce regard qui lui disait, ainsi dardé sur elle : « Surpasse-toi ! »

Et elle se surpassa.

Le spectacle fini, l'actrice se déshabillait, ne songeant plus peut-être à la dame aux yeux de diamants de l'avant-scène. Tout à coup on frappe à la porte de sa loge. L'inconnue paraît et, tendant les deux mains :

— Merci ! merci ! s'écrie-t-elle en pleurant.

— Merci... vous avez raison, répond Mme Dorval, car j'ai joué pour vous, je vous le jure, madame. Mais votre nom ?

(1) Drame en 3 actes d'Antier et Decomberousse.

— Mon nom ?

La dame a rejeté en arrière les voiles qui la couvraient encore, et Mme Dorval pousse un cri de surprise et de joie !

C'était la Malibran, la Malibran pour qui, d'instinct, la comédienne avait voulu être ce soir-là plus qu'admirable... sublime (1, !)

La Malibran ! nom vibrant et sonore, évocateur de beauté, de génie et de gloire ! Les vers de Musset l'ont rendu immortel. Il chante encore dans nos mémoires.

Celle qui le porta était la fille du chanteur espagnol Manuel Garcia qui fit partie de la troupe du Théâtre de l'Impératrice, en 1808 (2). Cet excellent artiste, un des meilleurs ténors de son temps, eut toutes les peines du monde à apprendre le chant à sa petite Marietta. Elle pleurait en guise de protestation, dès qu'on l'obligeait à se mettre au clavecin. C'est à grand renfort de soufflets que lui fut inspiré le goût de la musique. On appelle cela une vocation.

A huit ans, Mariette Garcia parut pour la pre-

(1) ERNEST BAZARD, *les Contemporains en pantoufles*. Marie Dorval (publié dans le journal *le Passe-Temps*, en 1857).

(2) On donna le 13 mars une représentation à son bénéfice, et il y chanta pour la première fois un poème dont il était l'auteur, *El Poeta Calculista*. Manuel Garcia avait débüté à Paris le 11 février 1808, à l'Opera Buffa de la rue de Louvois.

mière fois sur la scène, à Naples, au Théâtre des Florentins, dans un rôle d'enfant.

Le 8 mai 1826 — elle avait alors dix-sept ans — elle débuta à Paris, au Théâtre-Italien dans le rôle de Dorliska, de *Towaldo e Dorliska*, un des plus mauvais opéras de Rossini (1).

Castil Blaze écrivait le 13 mars 1827 (2), à propos d'une reprise de cet opéra :

« Mlle Garcia est une jeune personne d'une figure agréable ; sa taille sans être grande est suffisante pour son emploi. Sa voix est pleine et sonore ; elle est d'une belle étendue de *si* en *si*. Les sons élevés ont de la vigueur, ils sortent sans effort, leur timbre est flatteur. On peut reprocher à Mlle Garcia d'avoir la vocalisation lourde, l'articulation peu nette dans les traits agiles, une tendance à chanter plus haut que le ton. »

Elle joua à l'Opéra, le 14 janvier 1828, dans une représentation de charité donnée par le Théâtre-Italien, et elle eut un tel succès dans le rôle de Sémiramis (3) que ce théâtre l'engagea définiti-

(1) Représenté sur le théâtre Valle, à Rome, pendant le carnaval de 1816, et joué pour la première fois à Paris le 21 novembre 1820.

(2) Dans le *Journal des Débats*.

(3) *Sémiramis*, opéra en 2 actes, de Rossi, musique de Rossini, fut représenté à Paris, pour la première fois, le 8 décembre 1825. Croirait-on qu'il existe une cinquantaine d'opéras qui portent ce titre de *Sémiramis* ?

vement avec 50.000 francs (1) par saison et une représentation à bénéfice.

Ce fut à cette époque que commença réellement la carrière de la grande cantatrice, carrière que faillit interrompre pour longtemps un mariage de raison. Pendant une tournée en Amérique, un négociant assez âgé mais que sa fortune faisait paraître plus jeune qu'il ne l'était, M. Malibran, demanda la main de Mariette Garcia et l'obtint. Elle quitta la scène, mais, son mari, bientôt après, fit une faillite qui le ruina complètement (2), mais qui eut, pour le public, l'avantage de lui rendre une incomparable artiste dont la disparition eut été à jamais regrettable.

Elle s'était déjà placée au premier rang, et personne ne le lui contestait, lorsque, le 3 janvier 1830, à l'Opéra, elle joua avec Mlle Sontag et Mlle Damoreau-Cinti, dans une représentation au bénéfice de celle-ci. On n'avait jamais vu et on ne reverra

(1) Cette somme fut augmentée de 25.000 francs en 1829.

(2) « On a même été jusqu'à dire qu'il prévoyait sa catastrophe lorsqu'il demanda en mariage Mlle Garcia, et qu'il avait spéculé sur les talents de sa future pour réparer les disgrâces de son commerce. Nous rapportons ce bruit sans vouloir l'affirmer, mais il a été trop généralement répandu pour ne pas en faire mention. Mme Malibran rentra au théâtre; les créanciers de son mari mirent opposition au paiement de ses appointements; alors il s'ensuivit des querelles conjugales qui se terminèrent par une séparation. » *Biographie universelle et portative des Contemporains*, t. V (supplément), 1831, au mot Malibran.

jamais sans doute une pareille réunion de talents. Les trois cantatrices parurent ensemble dans un opéra-bouffe de Cimarosa, *il Matrimonio Segreto*. Elles y furent admirables. Elles y excitèrent un indescriptible enthousiasme. C'était la dernière fois que Mlle Damoreau-Cinti se montrait en public. Quelques jours après Mlle Sontag la suivit dans sa retraite. Elle venait d'épouser le comte de Rossi, ambassadeur du roi de Sardaigne à la Haye, elle se retira le 18 janvier 1830.

Pendant cette année de 1830, décisive pour son bonheur comme pour son talent, Mariette Garcia — elle avait repris après son divorce son nom de jeune fille — se lia avec le violoniste Beriot. Elle l'épousa en 1836.

Jamais peut-être cantatrice n'eut autant de succès.

Paris l'adorait. En Italie, ses admirateurs s'attelèrent à sa voiture, à Venise, on la reçut comme une souveraine. Les directeurs de théâtre se la disputaient. Celui de Trieste, lui offrit 4.000 francs par soirée, ce qui représenterait aujourd'hui 7 ou 8.000 francs. En Angleterre, en Amérique, on lui prodigua les ovations. L'admirer, l'acclamer était devenu une obligation mondaine.

Le charme de la femme aidait au succès de l'actrice. Elle était belle, d'une beauté pleine de

séduction. Elle avait des cheveux blonds. La gaieté de ses yeux, relevés légèrement sur les tempes, et de sa bouche éclairaient sa physionomie. Son regard respirait la passion, l'amour ardent de la vie.

Elle l'aimait trop la vie, elle mourut de l'avoir trop aimée.

Une magnifique jeunesse bouillonnait dans ses veines. Lisez ce fragment d'une lettre qu'elle écrivait d'Angleterre, le 11 août 1830, à Lamartine, et dans lequel elle s'excuse, ou plutôt se justifie, de lui écrire si longuement. Vous l'y trouverez tout entière.

« ... Il est impossible d'en finir avec vous ; le plaisir de causer avec un être qui vous comprend et qui dissout sa pensée dans la vôtre est sans fin. Cette affinité d'idées délecte l'âme, et la parole devient éternelle pour la traduire. Grondez-moi donc de faire tant de pâtés en écrivant, corrigez-moi donc des fautes de style et de grammaire. *Écrivez-moi...* Puis-je l'espérer ? C'est bien présomptueux de ma part ! J'ai faim de votre écriture, j'ai soif de votre indulgence... Vous ne l'éteignez qu'en m'envoyant une petite lettre accompagnée de plusieurs *petites* autres en forme d'un *petit journal anglais*. Vous savez qu'ils sont de taille... Dites-moi, s'il prenait envie à l'Être éternel, au père du monde, d'écrire une lettre, ne

lui faudrait-il pas un papier sans fin, analogue à sa *grandeur*. Eh bien! supposez avant de m'écrire, que vous êtes obligé de me donner une copie de vos sentiments sur du papier éternel. »

On aurait dit qu'incertaine du lendemain et avertie du peu que dure chez les femmes la jeunesse, elle voulait vivre, en quelques années, plusieurs existences. Elle céda sans résistance et avec une sorte de joie physique et morale, à l'entraînement d'une nature pleine de fougue, éprise de fantaisie (1), et, sans cesse dominée par un impérieux besoin de mouvement et d'expansion.

A Sinigaglia, pendant ce voyage en Italie, dont j'ai parlé, on l'avait vue en plein mois de juillet, vêtue en homme, sur le siège de la voiture, s'amusant à conduire les chevaux. Elle arrive, et, sans même prendre le temps de se reposer, va se baigner dans la mer.

Elle aimait, elle aimait avec cette passion qu'elle apportait en toutes choses, la nage, l'équitation. Ce

(1) « La Malibran, poétique, ardente, passionnée à l'excès, mais trop souvent ravie à son insu par la fougue de sa nature bondissante. Il y avait de la panthère dans cette organisation délicate et souple, dans cette narine dilatée, dans cet œil de feu... » HENRI BLAZE DE BURY, *Musiciens contemporains*. Paris, 1855, p. 253.

« C'était une adorable femme, une grande artiste, admirablement douée comme voix, comme intelligence, une organisation d'élite et très bien cultivée; en même temps une nature originale, presque excentrique. » DUPREZ, *Souvenirs d'un chanteur*. Paris, 1880, p. 118.

goût excessif pour l'équitation fut la cause de sa mort.

Elle était allée en 1836, à Londres, pour y donner, avec son mari, pour lequel, elle eut toujours la plus vive affection (1), des représentations et des concerts. La vie fiévreuse qu'elle menait (2), les réceptions mondaines l'avaient beaucoup fatiguée, lorsqu'elle partit de Londres pour se rendre à Manchester.

« C est au théâtre de Drury-Lane et dans l'opéra anglais que Mme Malibran s'est fait entendre pour la dernière fois sur la scène ; à Manchester, elle ne chantait que dans les concerts. Marietta se sentait mal depuis quelques jours, elle chanta pourtant ; le lendemain, à l'église, quand l'orgue fait sonner toute son harmonie, elle est vivement saisie par cette explosion, elle rit aux éclats, pleure ensuite à chaudes larmes, se remet et chante sa partie. Le soir, au concert, elle surmonte encore son malaise, et dit avec Mme Caradori (3) le duo

(1) Jamais dans sa vie privée elle ne donna prise au moindre reproche. C'est d'elle qu'on raconte qu'elle renvoya cent mille francs que lui avait envoyés, pour entrer en relations, et pas en relations d'affaires, un banquier très connu.

(2) Dans le monde elle était pleine d'enjouement et de gaieté, et très simple, sans aucune prétention, mais dès qu'elle parlait de son art la passion la soulevait et elle devenait tout naturellement éloquente.

(3) Prima donna au Théâtre-Italien.

d'*Andronico* (1). Jamais sa voix n'avait fait entendre des sons plus purs, plus mélodieux, plus vibrants ; jamais les traits brillants et rapides ne s'étaient échappés de son gosier avec autant de charme, de légèreté. Enfin, sur le dernier repos de dominante, elle attaque à l'aigu le *si*, le tient, le serre, le bat avec l'*ul dièze*, etc., pendant un laps de temps énorme, fait sonner le trille le plus juste, le plus net, le plus éclatant, le plus éblouissant qu'une femme ait jamais exécuté. Tout le monde était émerveillé, toutes les voix criaient *brava*, toutes les mains applaudissaient encore, lorsque la cantatrice, terrassée par ce dernier effort, se retira d'un pas tremblant ; Mme Assandri (2) lui prêta le secours de son bras pour l'accompagner dans la chambre voisine, où Marietta s'évanouit, tourmentée par une crise nerveuse d'une violence effrayante.

Mme Malibran était tombée de cheval, à Londres, vingt jours avant sa maladie. Un coup à la tête, une inflammation du cerveau, la portèrent à cet état d'excitation nerveuse remarqué dans ses derniers exercices. Elle ne chercha pas à prévenir les suites de sa chute, et continua de chanter le matin et le soir. La saignée était indiquée ; mais, il au-

(1) Opéra de *Mercadante* représenté pour la première fois en 1822.

(2) Actrice du Théâtre-Italien.

rait fallu l'administrer plus tôt. On l'avait saignée le soir, elle se trouvait mieux ; le lendemain, elle se laisse entraîner par le lord maire qui vient la prendre à son hôtel. Deux séances musicales ramenèrent l'irritation et les spasmes, elle tomba le soir pour ne plus se relever (1) ».

Ce fut le 23 septembre 1836, que la Malibran mourut à Manchester (2). On l'ensevelit le 1^{er} octobre, dans l'église collégiale, au milieu de la douleur universelle. Quelque temps après, sur la demande de son mari, ses cendres furent transportées dans l'église de Laecken, près de Bruxelles.

(1) CASTIL BLAZE, *l'Opéra italien*. Paris, 1856, p. 453.

(2) Sa sœur, Pauline Garcia, beaucoup plus jeune qu'elle et qui lui survécut *plus de soixante-dix ans*, débuta au Théâtre-Italien au mois d'octobre 1839, et ce fut aussi, comme on sait, une grande cantatrice.

VII

LES DANSEUSES DE L'OPÉRA

LE TAGLIONI, CHARLOTTA GUSI, FANNY ESSLER

Un rédacteur de la *Gazette musicale* (1) écrivait dans ce journal le 12 janvier 1840 :

« L'opéra est un vaste bazar, une exhibition continuelle de tous les sentiments du cœur et des avantages physiques des deux sexes mais plus particulièrement du sexe féminin. Je me souviens y avoir entendu un jeune diplomate en expectative, représentant maintenant en Perse les intérêts commerciaux de la France, et qui était alors intéressé, commercialement aussi, dans l'exploitation de l'Opéra, engager l'auteur du traité de la Tafna (Bugeaud) à former une douce liaison avec une de

(1) Le premier numéro de ce journal est du 5 janvier 1834.

ces dames du ballet qu'il lui présentait en lui disant que ça ne lui coûterait qu'une quinzaine de mille francs par an.

— Quinze mille francs ! s'écria le général effrayé, comme le baron de la Dandinière dans l'opéra des *Prétendus* (1), eh ! mais, c'est le produit de ma terre.

Eh bien ! mon cher, on la vendra,
Pour avoir femme à l'opéra...

Bien que, depuis, l'amélioration des chemins vicinaux du département de la Dordogne ait dû doubler le revenu de la terre du général, on ne l'a point revu dans les coulisses de l'Académie royale de musique. »

On comprend qu'une danseuse de l'opéra se cotât à un prix assez élevé. Il fallait pour la former, pour lui permettre d'arriver à quelque supériorité dans sa profession, beaucoup de temps et d'efforts. Et c'était d'ailleurs tenter le diable que d'apprendre à une femme à lever la jambe.

Sur cet apprentissage, écoutons Nestor Roqueplan, qui était très bien renseigné (2) :

« Pour ne parler que de la danse en elle-même, on aurait peine à se figurer les difficultés phy-

(1) Opéra en 3 actes, de Rochon de Chabannes, musique de Lemoyne (première représentation, à l'Opéra, le 2 juin 1789).

(2) *Parisine*. Paris, s. d., 9^e éd. p. 255.

siques qui en défendaient pour ainsi dire l'abord. C'est littéralement une citadelle de premier ordre que l'on ne peut emporter que par un long siège et en passant par les travaux préparatoires les plus compliqués.

Il ne s'agit pourtant que de mettre un corps aux prises avec le mouvement, sans rien lui faire perdre de son équilibre et de sa grâce.

Les jambes, les corps, les bras sont des objets d'études particuliers ; viennent ensuite les positions principales avec leurs dérivés ; les préparations et les terminaisons des pas et des temps ; les poses, les attitudes, les arabesques, les groupes ; puis l'action de la tête, la recherche des contre-poids naturels et du centre de gravité.

On arrive ainsi aux parties vraiment difficiles et en apparence impossibles de l'art de la danse, aux parcours sur les pointes, aux élévations, aux grandes pirouettes...

Pour tout cela, il faut une conformation propre et des exercices commencés dès l'âge le plus tendre.

Il y a deux sortes de constructions pour les jambes : les jambes arquées et les jambes closes ou *jarretées*, — vulgairement, le cerceau ou le pied de banc. L'une et l'autre sont vicieuses.

Imagine-t-on maintenant combien on doit vider de loges de portiers, de greniers, de soupentes,

avant de rencontrer les sujets nécessaires, et combien il faut embaucher de pauvres enfants, garçons ou filles, qui ne doivent pas être âgés de moins de sept ans ni de plus ni de dix, et qui ne sortiront des classes pour débiter (s'ils débiteront), qu'à l'âge de dix-huit ans au plus tôt ? Ce temps d'études pour eux est aussi long que notre vie de collègue, et nous ne donnons pas plus d'années à nos classes de grammaire et à nos humanités. Les uns en sortent sujets ; les autres, simples figurants danseurs, suivant un cortège, portant l'épée du roi, arrêtant un coupable ou un proscrit, et témoignant, selon l'occasion, l'horreur ou l'allégresse.

Mais, avant qu'ils aient atteint à ce but obscur ou brillant, il s'agit de faire vivre tout ce monde-là.

Comment vivent-ils ? Les leçons sont gratuites : la nourriture ne l'est pas. Quelque prélèvement que puissent faire leurs parents sur un misérable salaire, ils arrivent à peine à leur donner quelques misérables sardines. Le plus grand, le plus douloureux effort porte sur les vêtements, sur les ustensiles de la leçon, les bas, les caleçons, les jupons et les chaussons. La fourniture de ce dernier article est tout à fait laissée à la générosité des camarades montés en grade et appointés, qui abandonnent aux aspirants les détritrus déformés et déchirés de leurs chaussures.

A ces difficultés viennent se joindre les fatigues de la classe et les privations physiques. L'exercice continuel des *pliés*, des *assemblés*, des pirouettes et des entrechats, exténue ces pauvres petites créatures ; et la nature n'étant pas secondée dans son œuvre de croissance, la nourriture étant insuffisante, il en résulte ces bras à peine recouverts d'une peau flaccide, et étrangers à toute espèce de muscles ; delà aussi, ce développement extraordinaire des jambes et des cuisses ; la nature, forcée de choisir, est venue en aide à la gymnastique et s'est portée où l'appelait le mouvement.

La première étape de réfection et d'espoir, pour ces futurs danseurs, c'est l'*encouragement*. Moyennant une rétribution d'un franc, appelée *feu*, ils commencent de prendre part à la figuration générale. C'est là ce que l'on nomme *aller dans la montagne*, parce qu'on les distribue dans *le lointain*, pour leur donner, par l'hypothèse d'une perspective, l'aspect de grandes personnes. « Monsieur, disent leurs mères au maître de ballets, je voudrais bien que mon enfant allât dans la montagne. » C'est durant cette seule période que les petites filles reçoivent la désignation familière de *rats*. L'éventualité de l'*encouragement* est nécessairement subordonnée aux exigences plus ou moins libérales du service.

Les élèves arrivent ensuite à des appointements

fixes de 400 francs, de 500 francs, 1.000 francs, et au delà. Ce sont eux qui font partie du corps de ballet, comme coryphées et seconds danseurs ; mais, jusque-là, il faut admettre que, par des industries et des aides de toute nature, ils ont trouvé à vivre.

Dans ces longues et redoutables luttes contre la faim, le froid et les privations, les petits garçons gagnent souvent des anémies, et les petites filles les pâles couleurs. De là ces caprices, ces appétits dépravés, cette recherche de l'orange, du citron, des grains de café, qui courent et circulent pendant toutes les répétitions ; de là ces gencives pâles, ces lèvres décolorées, en un mot tous les symptômes du dépérissement.

Et voilà de quel prix se pare cette chose légère et charmante qu'on appelle la danse. »

On ne demandait à ces fillettes que de plaire, on ne leur enseignait pas autre chose. D'éducation, d'instruction, elles n'en recevaient aucune. Elles étaient et restaient toute leur vie aussi ignorantes, en général, que cette ballerine du dix-huitième siècle, Mlle Desmatins (encore plus des nuits que des matins), qui écrivait à un de ses amants : « Notre anfan ai maure ; vien de bonheur ; le mien ai de te voire. »

Le milieu dans lequel elles vivaient était plus capable de leur donner de mauvais conseils que

de bons principes (1). Après la danse, et peut-être même avant la danse, l'amour, dès qu'elles avaient l'âge de l'inspirer ou de le ressentir — et cet âge arrivait vite pour elles — était leur grande préoccupation. A force de le désirer et d'en avoir besoin, elles finissaient par devenir jolies — et les amateurs ne manquaient pas. En trouver un, jeune ou vieux, qui les enlevât à l'existence misérable qu'elles menaient sans aucune résignation, et se laissât ruiner pour elles, c'était leur rêve à toutes. Il se réalisait souvent.

« C'était pour moi, écrit Véron dans ses *Mémoires* (2), une plaisante et continuelle comédie que les *hauts* et les *bas* qui se produisent dans l'existence de ces troupes légères de l'Opéra; telle que la veille recevait avec joie de la bienfaisance de ses camarades de vieux chaussons de laine qui lui servaient de souliers, arrivait au théâtre deux jours après, dans une élégance et dans une toilette improvisée avec ses gens, des chevaux anglais, et une voiture de chez Erlher (3). Deux sœurs, exactes à leurs leçons de danse et aux représentations, manquèrent plusieurs jours de suite; elles revinrent,

(1) En 1841, le curé de N.-D. de Lorette refusa d'admettre à la première communion des enfants de douze ans élèves à l'école de danse de l'Opéra.

(2) *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, t. IV, p. 281 de la 1^{re} éd. in-8.

(3) Fameux carrossier du temps.

non avec l'abattement de l'enfant prodigue, mais avec la joyeuse fierté de jeunes princesses. Pendant cette absence, elles avaient su conquérir le cœur de deux jeunes princes du sang, qui vécurent quelques mois avec elles en petits ménages. »

Chaque soir, papillonnaient dans les coulisses, ou au foyer de la danse, quelques représentants de cette jeunesse ou de cette vieillesse dorée, dont ces demoiselles des corps de ballets, en quête d'amants ou de protecteurs, s'efforçaient d'attirer l'attention — le baron Vidil, qui essaya de rétablir la mode des talons rouges, le marquis de Sant'Yago, qui était espagnol, et le baron de Knyff, qui était belge, et qui avait toujours sur lui une boîte de bijoux qu'il offrait aux dames, comme des bonbons, le capitaine Gronow, le marquis du Hallays, Alfred de Belmont, Louzada, Caters, Cambio, Montguyon, Vaublans, Valry et cet Achille Bouchet qui fut un des types les plus curieux de cette époque. « Beau, bien fait, quoique disposé à l'embonpoint, raconte son beau-frère, le comte d'Alton Shee (1), sa force herculéenne, la supériorité de son âge, son courage, son aplomb, sa gaité bruyante en avaient fait, dès mon enfance, l'objet de mes sympathies et de mon admiration... Né en 1798, à treize ans, il avait eu des aventures galantes; à dix-huit ans, il s'était fait

(1) *Mémoires*, t. I, p. 69.

assommer par les gardes ducorps aux représentations de *Germanicus*, d'Arnault (1); à trente-deux, il avait fait le coup de feu parmi les vainqueurs de juillet... »

Une danseuse était lancée, lorsqu'elle avait réussi à se faire remarquer par un de ces habitués des coulisses ou par un des lions de la *loge infernale*.

La loge infernale était une baignoire d'avant-scène, dans laquelle on voyait ordinairement Duranton, Conrad de Lagrange, le comte Germain, Chegaray, Lautour, futur sous-préfet, le marquis de Lavalette, qui deviendra ambassadeur. L'opticien Chevalier leur avait fabriqué des lorgnettes qui grossissaient trente-deux fois les objets et les rapprochaient à proportion. C'étaient de terribles lorgnettes.

Une autre loge aurait mérité, plus que celle-ci, le titre d'infernale, mais on avait préféré, pour éviter une confusion, l'appeler la loge des Minerves. Des danseuses l'occupaient (2) et s'y habillaient ensemble, des danseuses quadragénaires : Mlles Delacquit, Campan, Dumesnil, Lacroix et Leclerc. Leur vertu, à laquelle personne n'essayait de porter atteinte, était chagrine et agressive. Les *Mi-*

(1) Il y eut aux premières représentations de cette pièce, au Théâtre-Français en 1817, des bagarres entre royalistes et bonapartistes.

(2) Vers 1837.

nerves se montraient sans indulgence pour leurs jeunes camarades qui n'avaient pas encore l'âge de la sagesse. Elles s'efforçaient de les gêner le plus possible dans leurs petites intrigues amoureuses.

Elles n'y parvenaient que dans une très faible mesure, parce que le diable ne perd jamais ses droits. Chacune de ces jolies ballerines avait son protecteur qui lui permettait de manquer les leçons, d'arriver aux répétitions lorsqu'elles étaient près de finir, et de braver les foudres directoriales. Véron cite (1) une de ces jeunes danseuses qui occupait les loisirs d'un pair de France et à laquelle il avait infligé une amende de cinq cents francs. Le pair de France, qui tenait à ne pas payer l'amende, se plaignit à Thiers et Thiers essaya, sans y réussir d'ailleurs, de la faire lever, en menaçant le directeur de l'Opéra d'aggraver son cahier des charges.

D'autant plus charmant, qu'il était dépourvu de moralité, ce petit monde du corps de ballets, dans lequel les plus hauts personnages, princes du sang, augustes dignitaires, vieux serviteurs de la patrie, recrutaient leurs maîtresses, ce petit monde évoluait autour de Coralli, maître de ballet, qui tutoyait ses danseuses, les menait rudement, et, suivant l'usage, prélevait sur les plus jolies le droit du seigneur.

(1) *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, t. IV, p. 293.

Il avait alors deux écoles, parmi les danseuses de l'opéra, celle du *ballonné* et celle du *lacqueté*.

Le *ballonné*, léger, pratique, aérien, plus vol que danse, c'était la Taglioni.

Le *lacqueté* touchait sans cesse le sol et semblait y puiser de nouvelles forces. Il multipliait les mouvements rapides, il avait pour spécialité les *petits temps sur les pointes*. Le *lacqueté* c'était Fanny Essler.

Comme le dit très justement un contemporain (1), la première de ces écoles aurait pu prendre pour emblème une aile, l'autre un pied.

Dans le compte rendu d'un ballet qui fut dansé en 1833 et qui eut un énorme succès, la *Révolte des Femmes* (2), Castil Blaze caractérise assez heureusement le genre et énumère les noms de ceux qui rappelaient alors, sans en être écrasés, les souvenirs de Vestris et de la Camargo.

« Figurez-vous Perrot (3) et Mlle Taglioni (4) bondissant comme des ballons, rasant la terre qu'ils effleurent à peine, s'élançant dans l'air comme ces ballerines que la fantaisie du peintre a

(1) CHARLES DE BOIGNE, *Petits Mémoires de l'Opéra*. Paris, 1857, p. 36.

(2) Ballet en 3 actes, de Taglioni, musique de Théodore Labarre. Première représentation le 4 décembre 1833. On l'appela plus tard la *Révolte au Sérail*.

(3) On l'avait surnommé « l'Aérien ».

(4) Fanny Essler ne débuta à l'Opéra que l'année suivante.

représentées sur les murs de Pompéïa et d'Herculanum... A ces virtuoses, unissez la perfection élégante, le fini précieux de Mmes Noblet, Dupont, Julia, la séduction des poses de Mlle Duvernay, la vivacité piquante de Mme Montessu, le talent mimique et plein d'expression de Mmes Legallois, Pauline Leroux, Élie. Formez ensuite des trios, quatuors, avec des danseuses telles que Mlles Fitz-James, Roland, Vagon, Brocard... et vous aurez une idée de l'exécution de ce ballet (1) ».

Passons en revue quelques-unes des danseuses que vient de citer Castil Blaze et d'autres qu'il ne nomme pas (2).

Mme Élie n'était plus très jeune même dans les dernières années de la Restauration, et, en 1821, dans sa petite biographie dramatique, Guillaume le Flaneur, c'est-à-dire Amable Villain de Saint-Hilaire, avait fait sur elle, plus Villain qu'Amable, ces vers :

Jadis à son aurore,
On la voyait courir
Des jeux de Terpsichore
Au Temple du plaisir.
Mais l'automne s'avance;
Loin d'elle sans retour

(1) CASTIL BLAZE, *l'Académie impériale de Musique*. Paris, 1855, t. II, p. 210.

(2) Voir à l'Appendice la composition du corps de ballet de l'Opéra en 1834.

Fuit l'amour de la danse
Et la danse d'amour.

Mme Paul Montessu, sœur de Perrot, n'était pas non plus de la première jeunesse, ni de la seconde, mais elle n'en gardait pas moins la vanité naïve d'une débutante. Elle écrivait le 21 août 1833 à Charles Maurice, directeur du *Courrier des Théâtres* :

Mon bon petit ami,

Je rentre ce soir et je n'ai pu danser le pas que je voulais. Je suis réduite à danser un vieux pas. Seriez-vous assez bon pour parler de moi et pour dire que je rentre au pied levé ? Je suis tellement fatiguée que je ne puis aller moi-même vous prier de cette obligeance : veuillez m'excuser. Je sais bien que ma recommandation est inutile, car depuis longtemps je ne puis douter de l'intérêt que vous me portez. Adieu, mon bon ami, recevez de moi deux bons gros baisers, que j'irai vous porter moi-même le plus tôt possible.

F^o MONTESSU.

Pauline Leroux avait débuté dans une reprise de la *Caravane du Caire*, de Grétry. Sa conduite passait pour irréprochable. Elle visait au mariage. Elle épousa l'acteur Lafont.

Ce fut presque un mariage que l'union de Mlle Lise Noblet (1) avec le général Claparède. « L'amour de ce général, raconte Véron (2), ne s'éteignit qu'avec sa vie. Quand il me rencontrait, il me vantait pendant des heures entières toutes les qualités, toutes les vertus de cette bonne Lise, et en finissant il ne manquait pas de me dire : « Je ne vous cacherai pas que je l'aime beaucoup. » On est étonné du rôle prépondérant que jouent les hommes de guerre dans l'histoire de ces danseuses qui n'étaient pas cependant des places fortes.

Élève de Barrez, danseur de l'Opéra en retraite, puis de Vestris et, enfin, du père Taglioni, Pauline Duvernay fut une des ballerines les plus réputées, et les plus justement réputées, de cette époque.

« En arrivant à l'Opéra (en 1831) M. Véron avait passé en revue son personnel féminin. Au milieu de ces minois plus ou moins piquants, il remarqua Mlle Duvernay. Elle avait vingt ans, des yeux charmants, la jambe bien tournée, la taille élégante. M. Véron devina qu'il avait peut-être en elle l'étoffe d'une autre Taglioni, plus la beauté. La plus humble figurante l'avait deviné avant lui. Il devina aussi qu'à ces jolis petits pieds pourraient bien être attachés la fortune et le suc-

(1) Elle avait créé en 1828 avec beaucoup de succès le rôle de Fenella dans la *Muelle de Portici*. Elle resta à l'Opéra jusqu'en 1840.

(2) *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, t. IV, p. 392.

cès d'un ballet, et il commanda un ballet à M. Cavé, depuis directeur des Beaux-Arts. M. Cavé proposa un libretto mythologique, *Hercule et Omphale* ; seulement, dans le ballet de M. Cavé, la fille de Jardanus résistait à la passion du fils d'Alemène. Cette résistance, si contraire à la tradition eut été de mauvais exemple et de mauvais augure. M. Véron préféra la *Tentation* (1), opéra-ballet parfaitement ridicule qui fut représenté le 21 juin 1832 (2). » Mlle Duvernay, dans le rôle de Miranda, eut là un grand succès. Quelques jours avant la première, Véron l'avait trouvée tout en larmes. La mère de la danseuse qui était là expliqua au directeur la cause de cette douleur. Sa fille, qui n'avait pas de diamants, devait danser à côté de Lise Noblet, qui en avait beaucoup. Véron s'empressa d'envoyer chercher chez le joaillier Janisset quelques bijoux de prix, et la ballerine fut consolée.

Pauline Duvernay n'était pas de ces danseuses chez lesquelles le peu d'intelligence dont elles peuvent disposer se réfugie dans les jambes. Elle étudiait ses rôles, elle préparait ses effets. Dans *la Révolte au Sérail*, elle improvisa; elle mima avec beaucoup de verve un conseil de guerre tenu

(1) *La Tentation* (de Saint-Antoine), opéra-ballet en 5 actes, paroles de Cavé, musique d'Halévy pour l'opéra et de Casimir Gide pour le ballet.

(2) CH. DE BOIGNE, *Petits Mémoires de l'Opéra*, p. 23.

par des femmes et que le librettiste n'avait pas prévu. Le public lui sut gré de cette scène très réussie et jamais elle ne fut plus applaudie que ce soir-là.

Peu de temps après ces débuts, la jolie danseuse, dans un accès de mysticisme, chercha un asile entre les murailles d'un couvent, mais elle s'y trouvait à peine depuis quelques jours qu'elle éprouva l'impérieux besoin d'en sortir. Elle résolut de se consacrer non plus à Dieu mais aux hommes, et elle s'aperçut que c'était sa vraie vocation. Elle y apportait, au moins par intermittences, un certain désintéressement, mêlé d'une assez forte dose d'ironie.

On raconte qu'un grand seigneur russe lui faisait la cour.

— M'aimez-vous autant que cent mille francs ? lui demanda-t-elle.

Il l'aimait sans doute autant que cent mille francs, car il se hâta d'aller les prendre et, de retour chez la danseuse, il se carra dans le canapé, avec les façons d'un homme qui se considère comme le maître du logis puis qu'il paie.

Ce boïard fut très étonné quand on le pria de sortir avec son argent, et de ne plus revenir.

L'histoire des cent mille francs refusés par une femme de théâtre était si extraordinaire, si in-

vraisemblable qu'elle fit le tour de l'Opéra, d'abord, et puis le tour de Paris. Un jeune secrétaire d'ambassade en eut connaissance. Il était pauvre. Il compta sur cette infirmité pour séduire Pauline Duvernay. Il se présenta chez elle et avec ses allures romantiques, qui servaient alors à empauver de candides jeunes filles ou des femmes lasses de la banalité du mariage, il offrit, n'ayant pas autre chose à offrir, sa vie que la danseuse ne lui demandait pas et dont elle n'avait nul besoin. Elle se contenta de répondre :

— Je suis sûre que si je vous priais de me donner une de vos dents vous me la refuseriez.

Le jeune secrétaire d'ambassade sort, revient avec une dent et pour prouver qu'elle est bien à lui, qu'il ne l'a pas achetée d'occasion, il montre sa mâchoire.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie la danseuse. Vous vous êtes trompé. C'est celle de dessous que je voulais.

Et le malheureux candidat à l'amour désintéressé partit sans demander son reste.

Pauline Duvernay quitta l'Opéra en 1836, après quelques années d'une existence très mouvementée, et, comme la vertu est toujours récompensée, elle finit par épouser un anglais très riche, M. Lyne-Stepens.

Mlle Albertine qui cachait le plus possible, et

elle avait bien raison, son nom de Coquillard, était aussi une très jolie fille. Elle avait plu — *sallavit et placuit* — au duc d'Aumale et était devenue sa maîtresse, sa première maîtresse, dit-on. L'intensité de la passion du jeune prince, effraya Louis-Philippe, d'autant plus que la ballerine, car pour être danseuse on en est pas moins femme, la partageait. Obligée de partir pour Londres, Mlle Albertine y resta trois mois et elle y eut un très grand succès. Elle revint avec beaucoup d'argent et avec une maladie très grave, dont elle mourut quelque temps après, soignée à ses derniers moments par le jeune prince qui n'avait pas cessé de l'aimer.

Le *Charivari* avait surnommé Sophie et Adèle Dumilatre les sœurs *demi-lattes*. Sophie manquait de beauté et de charme. A l'époque de ses débuts, un ami l'avait recommandée à Théophile Gautier et, pour lui attirer sa bienveillance, il ne manquait pas de répéter — « Elle est sage... elle veut rester sage (sa figure devait l'y aider beaucoup)... c'est une rosière. » — Taisez-vous donc, interrompit le censeur Perpignan qui se trouvait là, vous allez le décourager.

C'étaient aussi deux sœurs que Louise et Delphine Marquet, la première brune, l'autre blonde. Roger de Beauvoir disait : « La blonde, c'est le jour, la brune, c'est la nuit » — « Ma fois ! remar-

qua Gautier, il y a des moments où on voudrait faire du jour la nuit, et réciproquement. »

Mlle Legallois, médiocre danseuse, pour qui l'Opéra n'était qu'un champ de manœuvres amoureuses, eut, parmi ses amants, le général de Lauriston.

« Le général, annonça un jour *le Moniteur*, est mort dans les bras de la religion. »

Et, depuis ce jour-là, dans le corps de ballet, on appela Mlle Legallois *la Religion*.

De toutes ces danseuses, de toutes ces petites créatures, si légères de corps et d'âme, trois noms seulement ont survécu : la Taglioni, Carlotta Grisi et Fanny Essler.

Marie Taglioni était née en 1804 à Stockholm, où son père Philippe Taglioni, était maître de ballet au théâtre. Elle avait débuté en 1822 avec un succès immense sur le théâtre de Vienne, dans un ballet mythologique : *Réception d'une jeune nymphe à la cour de Terpsichore*. Elle jouait le rôle de la jeune nymphe.

De 1822 à 1826, elle avait dansé à Vienne, Stuttgart, Munich. Le 23 juillet 1827, elle débuta à l'Opéra dans le ballet de *la Vestale* et dès ses premiers pas, elle effaça, elle relégua au second plan Montessu, protégée par le directeur M. Lubert.

Cependant, Marie Taglioni n'était ni jolie, ni bien faite. Elle avait de longs bras de faucheux

des jambes trop maigres et la poitrine enfoncée, ce qui lui donnait une démarche et une attitude disgracieuses. Lorsque son père l'avait conduite tout enfant au professeur de danse Coulon : « Que diable voulez-vous que je fasse, avait dit celui-ci, de cette petite bossue. »

Cette petite bossue, au visage banal, réussit à force d'études et d'ambitieuse ténacité, à devenir la première danseuse de son temps. De 1827 à 1832, chacun de ses nouveaux rôles fut pour elle un nouveau triomphe (1). En 1832 (2), elle créa le ballet de *la Sylphide* (14 mars) et quelques jours

(1) En 1828, dans *la Belle au bois dormant*, en 1829, dans *la Tyrolienne de Guillaume Tell*, en 1830, dans *le Dieu et la Bayadère* (lorsqu'à la fin de la représentation le régisseur Salomé s'avança pour nommer les auteurs Scribe et Halévy, le public l'interrompit pour réclamer la réapparition de la danseuse), en 1831, le 22 novembre, dans le ballet de *Robert le Diable*, où elle jouait le rôle de l'Abbesse.

(2) Le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts, avait imposé, sous la Restauration, aux danseuses, un large pantalon qui dépassait la jupe. En 1832, la Taglioni adopta la jupe courte, le tutu, et le maillot collant, costume employé désormais pour tous les rôles et contre lequel Théophile Gautier, au nom de la couleur locale, protesta, en 1839, à propos d'un ballet donné par des Indiennes.

En 1840, à la Porte Saint-Martin, Lola Montès (pour ennuyer, dit-on, un amant qui avait rompu la veille avec elle, mais le public, lui, ne s'ennuya pas) dansa sans maillot. Ce fut un grand scandale. On obligea Lola Montès à quitter le théâtre et elle partit pour l'Allemagne où l'attendaient des aventures extraordinaires et qui n'eurent avec l'art dramatique que de très lointains rapports.

après ce quatrain, interprète de l'unanime admiration, courait Paris :

Pourquoi ce long regret sur vos ailes perdues,
O Sylphide aux souris caressants et vermeils ?
Essuyez au plutôt vos larmes ingénues :
Une aile est inutile avec des pieds pareils.

Cinq ans plus tard, le 22 avril 1837, se termina la carrière de la Taglioni à l'Opéra. On ne devait plus l'y revoir qu'à d'assez longs intervalles et en représentation extraordinaire.

Elle avait épousé en 1835 le fils d'un pair de France, M. Gilbert des Voisins. Celui-ci, pour les sommations à ses parents, s'était adressé à un avocat célèbre, qui lui avait dit : « Je consens à vous assister dans cette affaire, mais à condition que vous me continuerez votre confiance pour le procès de séparation. » Ce procès n'eût lieu que neuf ans plus tard. La séparation fut prononcée par le tribunal de la Seine le 21 août 1844.

Depuis son triomphe de la *Sylphide*, en 1832, les caprices de la Taglioni augmentaient en même temps que sa réputation. Elle inventait sans cesse de nouveaux prétextes pour ne pas jouer. Le plus fréquent était les engelures. Elle en avait même au mois de juillet. Véron lui attribue l'invention du *mal au genou*, du mot sinon de la chose, car la chose elle-même, on peut affirmer sans crainte d'erreur, qu'elle est fort ancienne.

« Lorsque je quittai l'Opéra (1), dit-il, Mlle Taglioni avait encore une dernière année d'engagement à faire avec M. Duponchel. Presque immédiatement après ma retraite, elle déclara un mal au genou ; on convoqua tous les médecins et chirurgiens ordinaires et extraordinaires de l'Opéra : mes amis de Guise, Roux, MM. Marjolin et Magendie ; la consultation fut longue et sérieuse ; il n'y avait au genou ni gonflement ni rougeur ; mais, au moindre toucher la physionomie de la danseuse exprimait la douleur la plus vive. Pendant que les chirurgiens discutaient avec chaleur sur les névroses, sur les gaines des tendons, M. Magendie et moi nous ne pouvions nous empêcher de rire dans notre barbe. Mlle Taglioni resta plusieurs mois sans danser. Trois ou quatre ans après, mon ami Adam fut appelé comme compositeur à Saint-Pétersbourg. En entrant dans l'appartement de Mlle Taglioni, qui était alors première danseuse au Théâtre-Impérial, il vit accourir dans ses jambes une charmante enfant. « A qui donc cette jolie petite fille ? » Mlle Taglioni lui répondit en riant : « C'est mon mal au genou (2). »

Son engagement à l'Opéra devait finir le 25 avril 1837. Duponchel ne le renouvela pas. En apprenant cette grave nouvelle, les *Taglionistes*

(1) En 1835.

(2) *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, t. IV, p. 302.

s'agitèrent. Les habitués de la loge infernale décidèrent que pendant la dernière représentation de la danseuse, le 22 avril, des gens apostés réclameraient la tête de Duponchel et que de la loge on jetterait sur la scène une tête en carton qui reproduisait très exactement les traits du directeur. Tout était prêt et l'exécution allait avoir lieu, lorsqu'un aide de camp envoyé par la reine Amélie, qui assistait au spectacle, ce soir-là, demanda de sa part qu'on s'abstint de cette manifestation. Il y avait alors une tête (et pas en carton) qui allait tomber, ou du moins on le craignait, celle de Meunier, condamné à mort pour avoir tiré sur Louis-Philippe. Le roi fit grâce à Meunier, les habitués de la loge infernale firent grâce à Duponchel, et aucune des deux têtes ne tomba.

La Taglioni reparut à l'Opéra en 1838, en 1840, en 1844. En 1844, fatiguée, vieillie, elle dansa cette scène de l'ombre, à propos de laquelle Alfred de Musset avait écrit sur son album :

Si vous voulez ne plus danser
Si vous ne faites que passer,
Sur ce grand théâtre si sombre,
Ne courez plus après votre ombre,
Et tâchez de nous la laisser (1).

(1) Sur la première page d'un de ses livres qu'il lui envoyait, Victor Hugo avait écrit cette dédicace : « A vos pieds, à vos ailes ! »

Retirée dans sa villa du lac de Côme près de Mlle Pasta, elle s'y ennuyait. Paris lui manquait. Elle y revint sous le second Empire pour s'y occuper de l'éducation chorégraphique et des débuts d'Emma Livry, en qui elle espérait se survivre. L'Opéra lui offrit un banquet aux Frères-Provençaux, le 2 décembre 1859. Ce fut sa dernière heure de gloire.

La Taglioni était encore dans tout l'éclat de sa réputation, lorsque la direction de l'Opéra, lassée de ses caprices, lui opposa une redoutable rivale.

Il y avait en 1834 au Théâtre-Royal, à Londres, deux danseuses, deux sœurs, Thérèse et Fanny Essler. On disait que celle-ci, la plus jeune, avait inspiré au duc de Reischstadt une profonde passion. C'était une légende inventée par Mery, pieusement recueillie par quelques journaux allemands, et que ne démentait pas trop la ballerine, parce qu'elle flattait sa vanité (1).

Véron apprit que, mal payées, peu connues, elles étaient médiocrement satisfaites de leur situation. Il alla à Londres pour leur offrir un engagement à l'Opéra de 40.000 francs par an. Elles hésitaient. Pour les décider, il les invita à dîner à Clarendon's hôtel où il était descendu, et, au des-

(1) Elle avoua cependant un jour à Véron qu'il n'y avait rien de vrai dans cette histoire. V. *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, t. IV, p. 257.

sert, un valet apporta sur un plateau d'argent pour une centaine de mille francs de bijoux, de diamants et de perles. Elles se contentèrent de prendre une épingle et une bague d'une quinzaine de louis, mais l'engagement fut signé.

Le 10 septembre 1834, Fanny Essler débuta à l'Opéra dans la *Tempête*, ballet en 2 actes composé pour elle par Adolphe Nourrit et Coralli, et mis en musique par Schweitzhoeffer (1).

Son succès, un peu retardé par ce que son genre offrait d'imprévu, s'affirma dans le *Diable boiteux* (2), le 1^{er} juin 1836. Elle osa, ce soir-là encore, malgré des résistances et des préjugés qu'elle devinait, être elle-même. Elle parut sur la scène vêtue d'une basquine bordée de pompons, d'un jupon relevé de passequilles, avec un peigne d'écaille dans les cheveux et une mantille assujétie par deux roses, et des castagnettes à la main.

A la danse aérienne, *idéaliste*, de la Taglioni, dans un nuage de gaze et de mousseline, elle osa substituer une danse ardente, passionnée, réaliste, une danse de femme et non de nymphe, celle qu'avaient vainement tenté d'acclimater à Paris,

(1) Thérèse Essler débuta le 1^{er} octobre dans *Gustave III ou le Bal masqué*, opéra en 5 actes, de Scribe et d'Auber, dont la première représentation avait eu lieu le 7 février 1833.

(2) Ballet en 3 actes, de Berat de Gurgy, Adolphe Nourrit et Coralli, musique de Casimir Gide.

soutenues par Théophile Gautier mais, jugée, « indécentes » et « immorales » par la plupart des critiques, les danseuses espagnoles, Manuelita Dubinon, les sœurs Fabiani et Dolorès Serral (1).

Son succès fut immense. Les théâtres s'ouvrirent désormais au *fandango*, au *bolero*, ou *zapaleado*, et surtout à la *cachucha* (2).

C'est à cette époque que sur le socle de la statuette de Fanny Essler que venait de modeler le sculpteur Barre Roger de Beauvoir écrivit ces vers :

(1) Parmi les danseuses étrangères qui vinrent jouer à l'Opéra, pendant cette période de dix-huit ans, celles qui eurent le plus de succès (à la fin de l'année 1844) furent les danseuses viennoises. Elles avaient de 5 à 12 ans, et elles étaient toutes juives, comme leur directrice, Mme Weiss, comme le médecin attaché à la petite troupe. Mal vêtues, trop fardées, mais très consciencieuses, très disciplinées, elles manœuvraient avec un ensemble parfait. Elles furent à la mode, surtout à cause de leur âge, pendant une quinzaine de jours. Le bruit de leur succès arriva jusqu'à la cour et elles devaient figurer dans une représentation de la *Muelle de Portici* donnée aux Tuileries, mais M. Duchatel, ministre de l'Intérieur, eut l'idée bizarre d'exiger que, quoique juives, elles fissent leur première communion. Sur leur refus, elles furent mises à l'index, et M. Duchatel profita de cette occasion pour interdire l'emploi des enfants dans les pièces de théâtre.

(2) Il y eut une sorte de parodie du ballet du *Diable boiteux* dans un vaudeville de Varin et Dumanoir qui fut joué avec un très grand succès aux Variétés, au mois de janvier 1838, les *Saltimbanques*. Odry y dansa la *cachucha*, et de manière à rendre presque jalouse Fanny Essler qui assistait à la représentation.

Bacchante aux cheveux noirs, courant sur le Méandre
 Avec tes léopards enivrés de raisin,
 Haletante d'amour et joyeuse d'entendre
 Ta cymbale argentine aux échos du ravin ;

Catalane fougueuse au flanc nerveux qui ploie
 Comme, au cirque espagnol, l'adroit toréador ;
 Toi qui lances l'éclair de ta robe de soie,
 Arrondissant pour nous tes bras pailletés d'or ;

Adorable Manon pour qui, dans les casernes,
 Ainsi que pour la Reine eût roulé le tambour,
 Pour qui, durant le bal et sous quatre lanternes,
 Les marquis se seraient battus jusques au jour ;

Inexplicable Sphinx, fille de vingt contrées,
 C'est toi que Barre a faite en ce plâtre enchanteur.
 Nous appelant encor de tes lèvres dorées,
 Car ta danse a la voix et l'âme du chanteur !

Plus tard, Fanny Essler dansa la *mazurka*, la *smolenska*, la *cracovienne*, avec des costumes appropriés, avec le dolman, la pelisse, le talpack hongrois, le schapska de plumes de coq, les bottes à éperons d'acier.

Surtout parce qu'elle était jolie, très jolie (et cette raison en vaut bien une autre), Théophile Gautier, d'accord en cela avec la plupart des hommes, la trouvait supérieure à la Taglioni, que préféraient les femmes.

« Elle est, disait-il (1), beaucoup plus belle et

(1) Dans son feuilleton du 5 novembre 1838.

plus jeune ; son profil pur et noble, la coupe élégante de sa tête, la manière délicate, dont son col est attaché, lui donnent un air de camée antique on ne saurait plus charmant ; deux yeux pleins de lumière, de malice et de volupté ; un sourire naïf et moqueur à la fois, éclairent et vivifient cette heureuse physionomie. Ajoutez, à ces dons précieux, des bras ronds et potelés, qualité rare chez une danseuse, une taille souple et bien assise sur ses hanches, des jambes de Diane chasseresse que l'on croirait sculptées dans le marbre du Pentélique par quelque statuaire grec du temps de Phidias, si elles n'étaient plus mobiles, plus vives et plus inquiètes que des ailes d'oiseaux, et, sur tout cela, *les Vénus et les Cupidons, Veneres Cupidinesque*, comme disaient les anciens, tout ce qui ne s'acquiert pas et qu'on ne peut expliquer.

Comme danseuse, Mlle Essler possède la force, la précision, la netteté du geste, la vigueur des pointes, une hardiesse pétulante et cambrée tout à fait espagnole, une facilité heureuse et sereine dans tout ce qu'elle fait, qui rendent sa danse une des choses les plus douces du monde à regarder ; — elle a, en outre, ce que n'avait pas Mlle Taglioni, un sentiment profond du drame : elle danse aussi bien et joue mieux que sa rivale. »

Théophile Gautier écrivait ceci à propos d'une

représentation de la *Fille du Danube*, dans laquelle Fanny Essler avait repris un des rôles de la Taglioni. Les partisans de la danse éthérée et spiritualiste se crurent obligés de protester. Il y eut une bagarre dans la salle, une vraie bataille, au cours de laquelle le chef de claqué, Auguste, perdit son lorgnon, sa chaîne de montre — et sa place. On lui rendit peu après, mais son lorgnon et sa chaîne on ne les lui rendit pas.

En 1840, Fanny Essler alla avec sa sœur à Rome et, la même année, elle partit pour l'Amérique. Sur le bateau qui la transportait aux États-Unis, les places furent plus que doublées.

Les administrateurs ouvrirent une souscription pour lui donner à l'occasion de son départ un souvenir. Ils achetèrent une couronne d'or, mais, au moment où on se disposait à la lui offrir, quelques-uns des souscripteurs furent pris de scrupules et crurent devoir consulter le pape. « Je ne puis, leur dit Pie IX dans l'audience qu'il leur accorda, vous donner ni mon approbation ni mon consentement, et je ne veux pas m'opposer à votre projet, mais je pensais que les couronnes étaient faites pour les têtes et non pour les jambes (1). »

(1) Une danseuse réussit à se faire un nom à côté de ces deux grands noms de la Taglioni et de Fanny Essler. Ce fut Carlotta Grisi. Née en 1821, elle eut pour maître Perrot qui l'épousa. Elle débuta à la Renaissance en 1841, dans un

opéra-ballet de Sauvage et Fontana, *les Zingari*, et, la même année à l'Opéra, dans *la Favorite*. Elle eut ses deux plus grands succès dans le ballet de *Giselle*, de Théophile Gautier (1841) et dans *la Jolie fille de Gand*, opéra de Saint-Georges et Adam (juillet 1842). Elle se rattachait à l'école de la Taglioni. Carlotta Grisi quitta l'Opéra en 1857.

APPENDICE

LE CORPS DE BALLET DE L'OPÉRA EN 1834

ARTISTES DE LA DANSE :

MM. Perrot, Montjoie, Mazillier, Simon, Daumont, Barriz, Fremolle, Elie, Desplaces, Quériot, Emile, Ropiquet, Saxoni.

Mmes Taglioni, Nobiet, Montéssu, Legallois, Alexis, Leroux, Brocard, Elie, Perceval, Vagon, Fitz-James, Roland, Benard, Ropiquet, Aline.

« Cette dernière est partie furtivement avant l'époque fixée pour le congé qu'elle avait obtenu. »

ARTISTES DES BALLETS :

MM. Pequeux, Alerme, Grosneau, Faucher 1^{er}, Vincent, Louis Petit, Lenfant 2^e, Guiffard, Isambert, Gondoin, Cornet, Desplaces, Begrand, Carret, Scio, Grenier, Chatillon 2^e, Prévost, Callaut, Merante jeune, Adnet, Milo 1^{er}, Ragaine, Cellarius,

(1) *Almanach des spectacles de 1831 à 1834. Dixième année.* Paris, 1834, p. 23.



Les plaisirs du Carnaval.

Coraly, Josset, Lefebvre, Keffer, Massot, Mazard, Monnet, Émile Mabile, Mignot, Petit, Clément, Achille, Adrien.

Mmes Perès, Lemonnier, Seuriot 2^e, Lecomte Bassompierre, Leclercq, Lacroix, Coupotte, Campan, Delaquit, Robin, Saulnier 1^{re}, Mory, Marivin, Le Beau, Monnet 1^{re}, Guillemain, Chanet, Maisonneuve, Aimée Petit, Bourgoïn, Danse, Jomard, Angelina, Keppler, Lemercier, Pierson, Fitz-James 2^e, Colson, Cellarius, Duménil 1^{re}, Guichard, Pujol, Albertine, Blangi, Blaye, Hus, Guerpont, Pauline, Joséphine, Fitz-James 3^e, Maria, Albrey, Dumesnil 2^e, Florentine, Delucenay, Mélanie, Lefèvre, Carrez, Jouve, Clément.

ÉLÈVES :

MM. Coulon-Lenoir, Alexandre, Carrez, Dor, Emile, Faucher, Honoré, Merante, Paul, Adolphe, Huguet, Henry, Étienne, Brillant, Martin, Hippolyte, Collet, Provost, Durand, Milot 2^e.

Mlles Pierson, Baptiste, Caroline, Euphrasie, Élise, Julia, Victorine, Dumilatre 1^{re}, Dumilatre 2^e Renard, Athalie, Devaux, Saulnier 3^e Ragaine, Virginie, Lechesne, Popelin, Monnet 2^e, Célestine, Provost, La Clef, Rodil, Delépine.

SUPPLÉMENTAIRES :

Mlles Blanche, Combe, Baille, Ida.

VIII

QUELQUES GENS DE LETTRES EN 1837

Il existait en 1837 à Paris un jeune écrivain qui ne manquait pas de talent mais qui manquait — et beaucoup plus qu'il n'aurait voulu — de réputation. Il s'appelait Jules Lecomte. Né à Boulogne-sur-mer, en 1810, et fils d'un officier de marine, il avait été embarqué à quinze ans comme pilotin sur un navire en partance pour la Martinique. Il était lieutenant de vaisseau à vingt-deux ans lorsqu'il donna sa démission et entra dans la littérature.

Il vint habiter Paris et s'occupa de littérature maritime. Il fut même un des créateurs de ce genre qui compta parmi ses représentants Jal, Eugène Sue et Georges de la Landelle. Il débuta en 1833 par deux ouvrages dont la plupart des exemplaires restèrent chez l'éditeur : *Pratique de la*

pêche de la baleine dans les mers du Sud et Relation d'un naufrage sur la côte d'Afrique.

En 1837, après quatre ou cinq ans de littérature aquatique mais secrète, Jules Lecomte était encore très peu connu et très irrité de ne pas l'être davantage. Le dépit lui inspira un pamphlet qui, du jour au lendemain, lui procura la notoriété, mais, un notoriété d'assez mauvais aloi et qui pesa tristement sur la suite de sa carrière. Les hommes qu'il avait attaqués ne lui pardonnèrent jamais et leur haine ne négligea aucun moyen de se venger et de se venger cruellement.

Correspondant de *l'Indépendance Belge* Jules Lecomte — dissimulé sous le pseudonyme de Van Egelgom — envoya à ce journal, en 1837, des *Lettres sur les écrivains français*, qui parurent en volume la même année (1). C'était une série de portraits et de portraits aussi peu flattés que possible, tels que pouvait les tracer un jeune littérateur auquel le succès de ses aînés ne causait qu'une très médiocre satisfaction. On chercha l'auteur de ce pamphlet et on le trouva assez vite. En vain Jules Lecomte se hâta de détruire les exemplaires non vendus. Il en restait assez en circulation pour provoquer un scandale très réussi.

Presque introuvables aujourd'hui, les *Lettres sur les écrivains français*, forment un tableau

(1) A Bruxelles.

très curieux, très vivant du monde littéraire en 1837 (1), des ^{manières} (manières) des travers des gens de lettres les plus en vue, de ce qu'on disait d'eux dans les salles de rédaction, dans les cénacles, dans les salons. C'est un pamphlet, mais un pamphlet bien renseigné. A ce titre, les extraits que je vais en donner ne seront pas, je crois, sans intérêt pour le lecteur.

Van Egelgom, qui formule les opinions et exprime les rancunes de Jules Lecomte, est un bon bourgeois de Bruxelles, curieux de littérature et surtout de littérature française. Ses compatriotes, se contentent de piller nos écrivains en faisant des contrefaçons de leurs livres. Il tient, lui, à les contempler de près.

Il arrive à Paris. Il va à l'Opéra voir jouer *les Huguenots* et là, au foyer, un de ses amis parisiens qui lui sert de « cicerone », lui montre les hommes du jour.

Voici l'état major de la critique, Jules Janin, « l'inévitable, soit qu'on lise quelque chose, soit qu'on aille quelque part ». Désiré Nisard, Hippo-

(1) Jules Lecomte se donne une place dans cette galerie mais il ne se traite pas trop mal : « C'est, dit-il, un grand mince et pâle, qui porte moustache et mazarine. On lui donne l'air hautain et quelque peu fat; c'est un de ces hommes qu'on aime complètement, ou qu'on hait complètement. Comme écrivain, il a de l'imagination; mais son style tâtonne encore et cherche une forme... »

lyte Lucas, du *Bon Sens* (1), Chaudesaigues, qui écrit dans la *Chronique de Paris* (2), Lassailly, Louis Viardot et Théophile Thoré, rédacteurs au *Siècle* (3), Sainte-Beuve, « petit, blond, d'un extérieur fort simple et qui ne trahit nullement son âme si chaleureuse. Il vit fort retiré avec sa vieille mère dans le quartier du Luxembourg qui est presque un département pour le centre de Paris » et enfin, Gustave Planche :

« Fils d'un pharmacien (4), M. Planche n'avait d'abord songé qu'à devenir apothicaire ; mais la fin de ses études classiques, qui furent excellentes, changea le cours de ses idées, et il se mit à faire de la critique, d'abord obscurément, aujourd'hui avec éclat...

M. Planche est un homme sans souci de sa personne (5), qui porte, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, l'habit noir que son tailleur avait fait pour

(1) Fondé le 15 juillet 1832 et qui vécut jusqu'au 3 mars 1839. Il y avait déjà eu un journal de ce nom sous la Révolution (en 1791).

(2) *La Chronique de Paris* parut en janvier 1836 et juillet 1837. Balzac en fut le fondateur et le principal rédacteur.

(3) Le premier numéro du *Siècle* est du 1^{er} juillet 1836.

(4) Le père de Gustave Planche avait sa pharmacie au coin du boulevard et de la chaussée d'Antin.

(5) Légende, paraît-il, pure légende, inventée sans doute par quelque écrivain dont le critique n'avait pas assez apprécié le talent. Gustave Planche n'était pas plus sale que la plupart de ses confrères.

quelqu'un qui l'a trouvé trop large et n'en a pas voulu. M. Planche est taché, crotté, les cheveux au vent et le nez barbouillé de tabac ; c'est l'antithèse physique la plus complète de M. Musset, ciré, ganté, pincé, frisé, parfumé au dernier point. M. Planche n'a même pas de manières ; il tutoie tous les gens avec lesquels il a diné une fois. C'est d'ailleurs un gros garçon de bonne mine, de trente-deux à trente-trois ans, grand, fort, à l'air monacal et imposant... »

Non loin de ce groupe de critiques, Alfred de Musset garde cette attitude ennuyée et dédaigneuse qui lui était habituelle, et le guide de Van Egelgom lui apprend que cet écrivain « reste quelquefois trois mois sans sortir de son cabinet. Il y vit comme un garçon tailleur et fait des économies et de beaux vers. Quand il a amassé quelque argent et quelques vers, il se montre au soleil ».

Victor Hugo, « qui a un pantalon trop court et des cheveux trop longs », cause avec Granier de Cassagnac « qu'il appelle son scorpion parce que c'est avec lui qu'il piquait M. Dumas (1) ».

« M. Victor Hugo a trente-quatre ans. Il est marié depuis 1827, et a quatre enfants. Sa femme

(1) Comme on le verra plus loin, Victor Hugo était accusé d'avoir inspiré, par jalousie, les articles de Granier de Cassagnac contre Alexandre Dumas.

(Mlle Foucher, sœur de Paul Foucher) a été et est encore même fort jolie ; c'est une brune qui rappelle les belles jeunes femmes espagnoles peintes par Velasquez.

Il habite maintenant place Royale au Marais, dans une ancienne maison du dix-septième siècle, dont les escaliers sont larges à livrer passage à des bataillons. Les appartements du poète ont une hauteur monumentale ; rien n'impose comme ce logis qu'habite M. Victor Hugo. Son salon est tendu de vieux lampas ; sous une des faces principales, un large dais de soie garni de franges, de glands, de bois sculpté, enveloppe le fauteuil féodal de quelque vieux suzerain, celui de l'auteur de *Notre-Dame*. Lorsqu'il reçoit, M. Victor Hugo se tient dans ce fauteuil ; cela est un peu affecté peut-être, mais c'est à coup sûr fort imposant ; le mobilier de ce salon est d'un style un peu indécis, le dix-septième et le dix-huitième siècles s'y confondent. Les bois sculptés de Hollande, les meubles de boule (*sic*), les rocailles dorées, les miroirs de Venise, les tapisseries d'Alençon et le camayeu en font les frais. Exact ou non, conforme à une époque ou capharnaüm de plusieurs, l'aspect de ce large salon n'en est pas moins curieux. Le tapis qui recouvre les dalles de marbre est d'une extrême magnificence et d'une rare conservation ; il représente une scène du moyen âge.

M. Hugo est fort simple dans ses allures et dans ses habitudes. C'est surtout à le voir sans le connaître qu'on doit être trompé. Il a reçu de Louis XVIII la croix d'honneur, et une pension qu'il n'a plus depuis 1830. M. Hugo a une cour de jeunes poètes qui se sont enflammés pour lui du fond de leurs provinces et dont il se sert avec l'adresse la plus réfléchie. Quand il n'a plus besoin d'eux, il les brise. On voit donc aussi que la plupart de ces séides sont obscurs : sitôt que leur nom perce, ils vont travailler pour eux ; ils auront de l'ambition, de l'amour-propre pour eux ; ils emploieront leur crédit pour eux-mêmes... M. Hugo les change. On le dit un cœur sec et égoïste ; des hommes qui ont beaucoup vécu avec lui s'en plaignent amèrement. On le dit aussi fort avare, et surtout peu obligeant malgré sa position si haute et son influence si efficace, s'il le voulait. La publication des fameux articles démolisseurs (1), publiés dans le *Journal des Débats*, par M. Granier de Cassagnac (contre Alexandre Dumas) et dont M. Hugo s'est avoué l'instigateur, seront toujours considérés comme une mauvaise action, moins pardonnable à un homme si éminent qu'à tout autre. »

Parmi les romanciers qui se trouvent également

(1) Le 1^{er} et le 26 novembre 1833 et le 30 juillet 1834. Les deux premiers étaient signés : G.

ce soir-là au foyer de l'Opéra, celui qui excite le plus la curiosité de Van Egelgom, c'est Balzac :

«... Il n'est pas beau, je suis bien contraint de vous le dire, mais qu'il est gros ! mais qu'il est petit ! c'est Falstaff. Je ne sais si c'est son habitude, mais il était court et rouge comme un œuf de Pâques...

M. de Balzac, qui a aujourd'hui 42 ans, n'est guère connu dans le monde littéraire au sommet duquel le place l'opinion public, qu'à partir de la publication de *la Peau de Chagrin* (1). Deux ouvrages sans signature : *le Dernier Chouan* (2) et *la Physiologie du Mariage* (3) obtinrent un grand succès par suite de la vogue qui sempara de *la Peau de Chagrin*. La carrière de l'illustre romancier fut datée de ces trois ouvrages, et on ignora longtemps que celui qui écrivait *Eugénie Grandet* (4) avait précédemment composé vingt volumes...

Un ami qui nous accosta, nous parla d'un marché que venait de conclure M. de Balzac avec un éditeur nommé Deloye. L'exploitation des ou-

(1) Publiée chez Gosselin en 1831.

(2) Publié en 1829.

(3) *Physiologie du Mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal, publiées par un jeune célibataire*. Paris, Levavasseur et Urbain Canel 1830.

(4) *Scènes de la vie de province*. 1^{er} volume, Paris, Mme Charles Bechet 1824 (C'est l'édition originale d'*Eugénie Grandet*)

vrages *déjà publiés* par l'auteur, a été accordée à l'industriel pendant quinze ans, à raison d'une rente annuelle de quinze mille francs, et à soixante mille livres comptant.

Puisque j'en suis à M. de Balzac, je veux vous compter une anecdote que j'ai apprise dans la même soirée, et qui, m'a-t-on assuré, révèle un des traits distinctifs de son caractère.

D'abord je dois vous dire que M. de Balzac est bavard et menteur ; mais il est menteur comme il est écrivain, et jamais ses mensonges ne sont dépourvus de littérature : ce sont des mensonges exorbitants qui ne peuvent tromper personne. Ainsi il entra un dimanche dans le salon de Mme Sophie Gay, et cria qu'ayant passé huit jours sans sortir de son cabinet, il avait gagné dix-huit mille francs. Ce trait au fond duquel on ne voit qu'une folle vanterie est un trait de l'homme. M. de Balzac aime par dessus tout à passer pour gagner considérablement d'argent. Mais l'anecdote la voici : Un soir de janvier, M. de Balzac entra dans le même salon, disant à tout le monde qu'il avait donné à M. Sandeau un cheval blanc pour ses étrennes. Peu de jours après on parle du cheval blanc à M. Sandeau qui ne sut ce qu'on voulait lui dire. M. de Balzac continua pourtant de parler du cheval blanc, et, un peu plus tard, se trouvant en face de M. Sandeau, il aborda effrontément le

jeune écrivain, en lui demandant sérieusement s'il était content du cheval qu'il lui avait envoyé. M. Sandeau accueillit spirituellement la plaisanterie et se loua fort du cheval...

On m'a assuré que malgré l'idée qu'on pourrait avoir à la lecture de ses ouvrages, M. de Balzac n'a eu dans les salons de Paris que des succès sans conséquences. A peine cite-t-on quelques femmes de trente ans, parmi lesquelles peut-être aussi quelques-unes de quarante-cinq ans, qui auraient prouvé à l'auteur combien elles lui savaient gré de la réhabilitation qu'il avait entreprise pour elles, et dont elles avaient fort besoin depuis l'Empire.

J'ajouterai pour clore les relations sur *le plus fécond des romanciers* (qualification inventée par M. Hippolyte Souverain (1) pour désigner celui qui fut Saint-Aubin (2) autrefois) que M. de Balzac qui n'a qu'un cabriolet, est logé dans le quartier de l'Observatoire, c'est-à-dire hors de Paris ; que son mobilier passe pour être d'un luxe princier, qu'il n'a plus sa grosse canne et qu'il boit à lui seul plus de café noir que toutes les bonnes femmes de ma rue *Montagne-aux-Herbes-Polagères*. Chez lui il s'habille en moine, et quand il traite,

(1) Un des éditeurs de Balzac.

(2) Pour quelques-uns de ses premiers romans et entre autres pour *Wann-Chlore*, publié en 1825, chez Urbain Canel, Balzac avait pris le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin.



Dandys en 1841



ce qu'il fait d'une façon splendide, sa table est couverte de vaisselle à son chiffre. Sa livrée est de fort bon goût. M. de Balzac, qui est célibataire, vit avec sa mère (1). »

A quelques pas de Balzac, un autre romancier se distingue par un tic qui, continuellement, lui fait faire la grimace. C'est Alphonse Karr :

« M. Karr, qui est né en Bavière (2), a été professeur et maître d'études dans un collège. Il est entré dans la littérature par le journal *le Figaro* (3)... M. Karr passe et aime à passer pour un original. Il s'entoure de toutes les choses qui doivent contribuer à constater ce tic moral. Il s'ha-

(1) On peut rapprocher de ce portrait le jugement que portait sur Balzac, en 1843, Lesur, dans son *Annuaire* : « Moins heureux et moins habile (qu'Eugène Sue), ne cherchant pas même à déguiser les infamies qu'il analyse, M. de Balzac fait franchement de la littérature vicieuse. Sous prétexte d'études psychologiques, il dissèque complaisamment les membres gangrenés d'une société hideuse, inventée par lui pour les besoins de son œuvre. Lisez : *Un mariage de garçon en province*; *la Muse du Département*; *la Monographie de la vie parisienne*, et, à travers le cynisme des mots, vous trouverez peut-être la raison de tout cet étalage de crimes et de dépravation, et vous sentirez derrière cette fausse verve le fiel et l'impuissance. » Voilà comment on appréciait Balzac, quelques années avant sa mort, alors qu'il avait publié la plupart de ses chefs-d'œuvre.

(2) Alphonse Karr n'était pas né en Bavière mais à Paris, le 4 novembre 1808.

(3) Alphonse Karr a raconté dans son *Livre de bord* (t. I, p. 102) comment une grève de la rédaction, qui ne se trouvait pas assez payée, lui permit d'entrer, vers 1829, au *Figaro*, dont le rédacteur en chef était alors Victor Bohain.

billait anciennement tout en velours noir, ou bien de nankin, suivant la saison. Il ne se loge comme personne ; il demeure aujourd'hui à un 6^e ou 7^e étage de la rue *Vivienne* ; la rue *Vivienne* pour un artiste ! Sa chambre est tendue de noir ; il a des carreaux de vitre violets ou blancs dépolis. Il n'a ni table, ni chaises (ou une chaise tout au plus pour les visiteurs trop extraordinaires) et il couche sur un divan, tout habillé, m'assure-t-on. Il vit à la turque, sur des coussins, et écrit sur le parquet... Ses murs sont garnis de vieilleries, dont quelques-unes sont assez curieuses ; des vases chinois, des têtes de mort, des fleurets garnissent tous les coins. Il a pour domestique un mulâtre qu'il habille d'écarlate de fond en comble.

Quant à lui, M. Karr, il s'enveloppe, dans son logis, d'une robe turque et se coiffe d'une grecque en maroquin couverte de broderies d'or. Ses cheveux sont ras comme du velours d'Utrecht, il porte des moustaches et une mazarine.

Un des titres littéraires les plus efficaces à la réputation de M. Karr, ce n'est ni *Sous les Tilleuls* (1), charmante confession d'une vie de souffrances, ni *Une heure trop tard* (2), ouvrage moins vanté que son aîné, ni *Fa dièze* (3), que les plai-

(1) Publié chez Gosselin en 1832.

(2) Publié en 1833.

(3) Publié en 1834.

sants ont appelé une *fadaise*, ni enfin *le Chemin le plus court* (1), qui passe pour le procès-verbal de sa vie d'homme marié, mais c'est *Frëychuls...* qui *Frëychuls* ? C'est son chien. Imaginez-vous que ce chien, qui, du reste est un magnifique terre-neuve, est entre les mains de M. Karr un inestimable élément de réputation.

Le chien est promené par le mulâtre, vêtu d'écarlate (le mulâtre), dans tous les lieux publics ; ce mulâtre est aussi pour beaucoup dans la combinaison. Tous deux font parler du maître : c'est le chien d'Alphonse Karr ! c'est le mulâtre d'Alphonse Karr ! Lui-même, de même que son chien et son valet le rappellent sans cesse, rappelle aussi son valet et son chien partout où il écrit. Si vous voyez dans un article quelque chien de Terre-Neuve, l'article est de M. Karr. M. Karr pratique admirablement ce qu'ici on appelle la *banque*. Personne ne s'entend mieux à parler de soi, toujours et partout... »

La *banque* porte aujourd'hui, comme on sait, le nom de réclame. En 1837, elle était encore bien novice. Elle a fait depuis cette époque beaucoup de progrès.

« En quittant M. Alphonse Karr, continue le pseudo-Van Egelgom, nous retournâmes sur notre bane afin de *regarder* d'autres romanciers ; mais

(1) Publié en 1836.

au même instant, M^{me} la baronne Dudevant, dite George Sand (1), entra au foyer, au bras de M. Charles Didier, l'auteur nébuleux de *Rome Souterraine* (2). A la vue de George Sand, Alfred de Musset se glissa derrière M. de Balzac et s'enfuit dans la salle (3).

Mme George Sand me parut une petite femme d'un aspect assez délicat, de 30 ans environ, ayant de beaux et nombreux cheveux et un visage fort noble. Son profil est de ceux que les Français appellent *bourbonniens*. Elle était mise avec un goût dont l'originalité n'avait rien de forcé ; ce n'était que de la distinction. Une robe de soie très bouffante, à manches plates, une mantille de velours vert émeraude, garnie de dentelles démesurées, et un beau diamant sur le front. Son pied est irréductible et sa main improbable (*sic*). Elle avait une cour de jeunes artistes à sa suite et les gens célèbres se rangeaient pour la saluer avec empressement. La chaude pâleur de son visage laissait briller dans tout leur éclat ses yeux noirs et luisants (4)... »

(1) La séparation de corps avait été prononcée par le tribunal de la Châtre, le 10 mai 1836.

(2) *Rome souterraine* avait paru en 1833.

(3) Le voyage à Venise avait eu lieu dans les premiers mois de 1834.

(4) Il existe un portrait de George Sand qui date précisément de cette année 1837. C'est celui de Calamatta.

Le guide de Van Egelgom signale ensuite à sa curiosité Frédéric Soulié « le seul romancier qui balance M. de Balzac pour le moment (1) » et quelques écrivains de moindre importance, Nestor Roqueplan, Henri Berthoud et Véron « qui est fort laid et porte par delà les oreilles un col de chemise que les rois de France guérissaient autrefois (2). »

La jalousie littéraire, si facile cependant à observer, tant les exemples s'en rencontrent fréquemment, est soumise à certaines lois qu'on n'a pas assez étudiées. Elle s'exerce tout particulièrement entre écrivains du même âge, de la même ville (plus la ville est petite, plus la jalousie est grande) ou qui cultivent le même genre.

(1) Il ne le balançait pas, il le surpassait. On n'a qu'à consulter les journaux de reproduction du temps pour se convaincre que le public le préférait à Balzac.

(2) « A propos de cette infirmité (les écrouelles) attribuée à Véron, il est juste de dire qu'elle n'a jamais existé, et que c'est un trait qui peint assez la bienveillance que pratiquent entre eux les gens de lettres.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir à parler à Véron le matin. Presque toujours, je l'ai trouvé faisant sa toilette; tout en causant, il agissait fort librement, baissait le col de sa chemise pour se nettoyer, et jamais je n'ai vu marque de plaies ou de cicatrices; il avait la peau fort blanche, comme presque tous les hommes gras, et j'aurais bien distingué la moindre trace de ce mal s'il en avait été affligé.

C'est Roger de Beauvoir, qui, lui voyant des cols qui lui donnaient l'air d'un *beau Nicolas* de village, avait en riant fait courir ce bruit... » H. de VILLEMESANT, *Mémoires d'un journaliste*. Paris, 1876, t. V, p. 184.

Jules Lecomte qui faisait le roman maritime devait se montrer très sévère pour ceux en qui il voyait des concurrents directs, Jal (1) et Eugène Sue.

« Je parlerai, dit-il, de M. Jal, le littérateur maritime, qui, m'a-t-on assuré, est né à l'âge de trois ans, ex-officier de marine », et il lui consacre un éreintement des plus soignés.

La même absence de cordialité apparaît dans le portrait d'Eugène Sue :

« M. Eugène Sue a, comme beaucoup de gens d'esprit, des travers et peut-être même des ridicules ; ainsi, son valet ne lui présente ses lettres que sur un plat d'argent. Il a en outre une singulière manie, une manie sans exemple peut-être, c'est celle de vouloir absolument passer pour ne pas manger... M. Sue a été élève en chirurgie sur un vaisseau dans la Méditerranée (2); à cela se bornent exactement ses titres maritimes (3). Dans ce

(1) Auguste Jal, né en 1791, à Lyon. Il avait servi dans la marine militaire, sous l'Empire, et était parvenu, comme Lecomte, au grade de lieutenant de vaisseau. Ce que le pseudo-Van Egelgom lui reprochait surtout, c'était d'avoir publié en 1832 des *Scènes de la vie maritime* qui se vendirent beaucoup plus que la *Pratique de la pêche à la baleine*.

(2) Il navigua quelques années, assista en 1828 à la bataille de Navarin et donna sa démission en 1829.

(3) Eugène Sue écrivait à cette époque son *Histoire de la Marine française*, à propos de laquelle Van Egelgom, quelques pages plus loin, raconte cette anecdote : « Longtemps avant la publication de la 1^{re} livraison, quelques fragments avaient paru dans les revues parisiennes : on les avait jugés.

temps-là, M. Sue, qui était jeune, n'était pas riche; son père, brave médecin, usait pour lui-même de la fortune qu'il lui a laissée depuis. Les anciens camarades de M. Sue affirment que, du temps de leur intimité, il mangeait fort abondamment, et comme tous les jeunes gens, sans doute. Mais aujourd'hui, peut-être, M. Sue, qui a de grandes prétentions à la distinction, trouve-t-il que manger est une chose trop commune et trop populaire. Ainsi, s'il traite ses amis, on lui servira pour lui seul un œuf à la coque et un carafon d'eau de seltz... M. Sue est gros et fort; à pareil régime d'œufs molets en si petit nombre, il maigrirait comme un os de seiche en moins de trois semaines. Comment fait-il donc ? En public il ne mange pas... c'est vrai !... mais dès qu'il est seul, son domestique lui sert volailles et aloyaux, dont il ne laisse que le souvenir. Puis, le soir, M. Sue qui est fort

Un jour qu'il venait de livrer l'avant-goût de son siècle de Jean-Bart, par un chapitre à la Walter Scott qui avait été imprimé dans je ne sais quel recueil, M. Sue reçoit un paquet de Toulon par l'entremise du cabinet du ministre de la Marine. On déballe, on décachète, on ouvre; M. Sue trouve... une médaille d'argent doré, sur laquelle il lit :

A M. EUGÈNE SUE

La Marine française reconnaissante

Et plus bas, une petite ligne imperceptible, qui semblait à première vue un trait de guillochage, et qui cependant portait cette petite conclusion à l'affaire :

De ce qu'il ne fait pas l'histoire de la marine •.

pâle et dont l'œil sait être mélancolique, s'en va faire du problème vivant dans les salons où le portent ses hauts talons de chaussure...

Les succès littéraires, la camaraderie, les séides, ont quelque peu gonflé l'auteur de *la Salamandre*, qui parfois veut oublier la condition rôturière d'où il sort. Un jour, interpellé par une belle et noble dame sur la rareté de sa présence dans le monde, il minauda quelques excuses qui, ayant pour but de l'excuser aux yeux de la dame, eurent pour expression des termes peut-être un peu pédantesques, avec un air fort important par dessus tout.

— D'ailleurs, je ne fais pas de visites! — dit en terminant M. Eugène Sue, d'une façon affectée, et après une longue tirade sur ses liaisons particulières avec tous les ducs et les barons du jour.

— Vous ne ressemblez donc pas à monsieur votre père! — répondit la dame — lui, il en faisait beaucoup ».

Après Eugène Sue, défilent, traités avec plus d'indulgence, Émile Souvestre (1), auquel on attribue une large part de collaboration dans *Antony*, et « l'homme d'esprit par excellence », Méry (2), « fort laid, mais d'une laideur si pétillante, si spi-

(1) Émile Souvestre ne publia son œuvre la plus connue, *le Foyer breton*, qu'en 1844.

(2) Les satires publiées, avec Barthélemy, par Méry, dans les dernières années de la Restauration, — *la Villégiade*, *la Corbièreide*, *la Peuronneide*, etc. — l'avaient rendu très po-

rituelle, que cette laideur lui vaut toutes les beautés de têtes de coiffeurs possibles. »

Pendant que Van Egelgom contemple ces deux demi-grands hommes, une voix tout à coup, sur le péristyle appelle M. Jules Janin :

« Nous nous approchâmes promptement pour voir. C'était la voiture de M. Janin (1) qui atten-

pulaire. Il fit paraître, cette année 1837, des *Scènes de la Vie italienne*.

« J'ai vu chez M. Méry, écrit plus loin Jules Lecomte, une collection très curieuse et de fort bon goût certainement; c'est la réunion complète de tous les costumes originaux de la Suisse, de l'Italie et de la Turquie. Il y a là pour cinquante mille francs de velours, de laine, de soie, de broderies et de tissus précieux. Le cabinet de M. Méry est sans contestation une des curiosités de Paris pour un artiste; et tel peintre achèterait fort cher la faveur d'y dessiner tout un jour. C'est que rien ne manque à ces nombreux costumes : l'escopette du bandit calabrais est en sautoir sur le costume complet, qui commence par des guêtres de cuir et finit par des plumes de coq; les sandales, les dolmans, les basquines, les écharpes, les feutres emplumés, les résilles, les turbans, les genouillères, les fustanelles, les armes de toutes sortes, les ajustements de toutes couleurs, se confondent dans ce salon oriental. Mais une idée fort heureuse qu'a eue M. Méry est, à mon avis, celle d'avoir acheté ces divers costumes à des gens qui en faisaient journellement usage; de façon que chaque ajustement est accompagné de sa petite notice biographique, et de son certificat d'origine. J'ai vu plusieurs costumes grecs tachés du sang des officiers qui les portaient à Missolonghi. »

(1) Critique dramatique du *Journal des Débats*, depuis 1830, Jules Janin avait publié en 1829, *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, en 1830, la *Confession*, en 1831, *Barnave*, en 1832, les *Contes fantastiques*, en 1833, les *Contes nouveaux*, et en 1836, le *Chemin de traverse*.

duit son maître. Sa livrée est marron et or. M. Janin paraît... un petit homme rond assez jovial, sans distinction dans sa tenue ni dans le choix de ses vêtements. Un jour, je le vis passer de ma fenêtre, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, il avait une canne d'un florin et un pantalon de nankin qui laissait voir ses chevilles ; il était sans gants ! Cette fois-ci il ne se montrait pas plus raffiné, mais ce qui le relevait peut-être, c'était la belle dame qu'il conduisait par la main vers le marche-pied abaissé de son landau. Cette dame, petite, blanche, d'une minauderie assez gracieuse, s'appelle la marquise de la Carte, c'est la fille de M. Bosio, sculpteur français qui a une réputation. Cette jeune dame habite le même hôtel que M. Jules Janin... Le marquis de la Carte vit toujours ; on m'a assuré qu'il envoie quelquefois les mémoires de ses fournisseurs chez sa femme. Jules Janin était suivi de quatre ou cinq jeunes gens, apprentis écrivains que j'appellerai des *jeunes gens de lettres*. J'ai remarqué que toutes les célébrités de la littérature française avaient ainsi leur petite cour de séides et de *Trissolins*. M. Janin congédia les siens à la portière de sa voiture... »

Enfin, à onze heures, invités par George Sand, Van Egelgom et son ami vont passer la soirée chez elle.

« L'auteur d'*André* (1) habite rue Laffite. Vous avez vu dans les journaux le compte rendu d'un procès que l'illustre femme a soutenu dans le Berry, contre M. Dudevant, son mari, procès en séparation qui s'est terminé tout à l'avantage de celle qu'un critique a appelée : « Reine parmi les hommes, Roi parmi les femmes. » Il y a peu de temps que George Sand est de retour de son voyage et elle habite encore un hôtel de la Chaussée-d'Antin, c'est là qu'elle nous a reçus.

Elle était rentrée avant nous ; nous la trouvâmes en pantalon à pieds de cachemire rouge, enveloppée dans une robe de chambre en velours brun et coiffée d'un bonnet aussi de velours, de forme grecque et richement brodé. Elle était à demi couchée dans une *gânache* de maroquin ; ses petits pieds jouaient avec les petites mules chinoises qu'elle perdait et retrouvait sans cesse sur le tapis. Elle était gantée et faisait adroitement un *cigarrito*. A notre arrivée elle nous offrit la boîte au délicieux tabac de Smyrne et le *papel*...

Les invités de ce thé sans façon étaient M. Charles Didier, M. Emmanuel Arago, de la famille de tous les Arago possibles ; M. Alphonse

(1) *André*. Paris, Bonnaire, 1835. — George Sand publia en 1837 *Mauprat*, le *Secrétaire intime* et les *Lettres d'un voyageur*. Son premier livre, en collaboration avec Jules Sandeau, *Rose et Blanche*, avait paru en 1831, chez Roret. Il était signé JULES SAND.

Royer, le spirituel auteur des *Mauvais Garçons*(1); M. Calamatta, jeune graveur, qui vient de faire un beau portrait dont on a orné les œuvres complètes de George Sand; puis enfin mon ami, et moi.

George Sand avait toute l'attitude d'un bon petit jeune homme qui babille avec ses amis. Chacun l'appelait tout simplement : *George*; elle était fort simple; et si simple même que beaucoup de son esprit passait inaperçu. »

Quelques jours après, toujours accompagnée de son ami, qui joue un peu le rôle du *Diable boileux*: Van Egelgom assiste à une première représentation, et c'est là qu'il rencontre Alexandre Dumas :

« A un tapage de tabourets et de portes qui se fit à une avant-scène du rez-de-chaussée, mon compagnon se retourna et me signala bientôt M. Alexandre Dumas, en compagnie de quelques dames parmi lesquelles Mlle Ida, ancienné actrice de la Porte-Saint-Martin (2), engagée à la Comédie-Française me fut désignée.

M. Alexandre Dumas me parut avoir 32 à 34 ans (3), et cinq pieds sept à huit pouces. Son visage est brun, ses cheveux crépus et longs mé-

(1) Les *Mauvais Garçons* avaient paru en 1830.

(2) Elle était à ce théâtre en 1834, et elle habitait alors rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 29.

(3) Il était né en 1803.

riteraient peut-être un peu le nom de laine. Il n'a pas de barbe, mais de beaux yeux, forts doux. L'ensemble de son visage est plus étrange que beau, et rappelle infiniment l'ossification des nègres. Plus tard je le rencontrai dans les couloirs et je lui reconnus une taille forte et élégante; ses allures me semblaient distinguées; sa mise était d'un bon tailleur. Quant à Mlle Ida, c'est une jeune femme petite et d'un embonpoint trop prononcé...

Il y a deux ou trois ans, la réputation de M. Alexandre Dumas était colossale. On le considérait comme le premier écrivain dramatique que possédât la France moderne, et le théâtre de la Porte-Saint-Martin lui doit d'immenses succès (1). Les articles de M. Granier de Cassagnac, publiés dans *le Journal des Débats*, journal qui passait alors et passe encore pour être à la dévotion de Victor Hugo, portèrent le premier coup de hache dans cette gloire si jeune encore, et pourtant si populaire. On ne put pas se dissimuler en France que les attaques du journaliste étaient fondées; son renfort de citations et de preuves en rendait l'ensemble irrécusable. De cette époque date la décroissance de cette réputation, qui s'est abaissée au rang de critique dramatique. M. Dumas juge

(1) *Antony* (3 mai 1831). — *La Tour de Nesle* (27 mai 1832). *Catherine Howard* (22 avril 1834).

ses pairs et n'est pas jugé par eux. Ce nom éclatant retentit maintenant dans les théâtres des vaudevilles, après avoir fait frémir d'applaudissements enthousiastes les plus larges scènes de Paris. Il paraît que M. Dumas passe pour vouloir faire désormais comme M. Scribe; il ne fait plus de drames, mais des vaudevilles, des livrets d'opéras comiques (1), des remaniements de pièces. A propos de cette dernière spécialité, on affirme que M. Dumas y est fort habile, et qu'il pratique journellement une foule de travaux de cette sorte qui restent ignorés...

L'auteur d'*Antony* est fils du général républicain Alexandre Dumas, empoisonné en Italie, dit-on, par le père du roi de Naples actuel (2). Il appartient par ses opinions au parti républicain, quoiqu'en général les écrivains ne se mêlent que fort peu à la politique. Ils font de la littérature partout, aussi bien dans le journal légitimiste que dans une feuille du pouvoir. La mère de M. Dumas vit encore.

M. Dumas habite rue Bleu (et non pas bleue; Bleu est un nom d'homme); son appartement est cité par son confortable et son élégance artistique. Mon compatriote y a fait quelques pas, il y a deux

(1) *Piquillo*, opéra-comique en 3 actes, musique de Monpou (31 octobre 1837).

(2) Ceci est une légende qu'Alexandre Dumas essaya vainement de transformer en fait historique.

ans, et m'a parlé d'une chambre à coucher tendue en soie chamois, avec les bordures en broderie. Il se souvenait aussi du plafond qui est une seule glace, des rideaux qui sont de velours bleu, et du mobilier en bois de citronnier, ainsi que des tapis de pelleterie. Malgré les sommes énormes que ses travaux lui rapportent, M. Dumas n'a point de voiture, et se sert de celles de place. Ses domestiques sont sans livrée...

M. Alexandre Dumas est l'homme de France qui connaît le plus de monde; il a des amis partout. Beaucoup font son éloge, beaucoup le dénigrent. Ceux qui l'ont beaucoup fréquenté affirment qu'il ne gagne rien à être connu, tandis que son abord et tous les préliminaires de la liaison qu'on peut très facilement contracter avec lui sont agréables et séduisants... »

Alexandre Dumas n'oublia jamais le portrait qu'avait fait de lui Van Egelgom, et, parmi les ennemis de Jules Lecomte, aucun ne se montra, dans la suite, plus acharné. Même en 1837, toutes les vérités n'étaient pas bonne à dire.

IX

LOUIS-PHILIPPE ET LA FAMILLE ROYALE

Louis-Philippe, lorsqu'il monta sur le trône en 1830, avait cinquante-six ans, mais un air de vigueur et une élasticité de membres dues à l'habitude des exercices du corps et à une vie très active, le faisaient paraître beaucoup plus jeune.

Si, comme on le croit généralement, malgré tant d'exemples du contraire, les maîtres du monde se distinguent par un je ne sais quoi d'auguste dans la physionomie et de majestueux dans l'attitude, Louis-Philippe n'avait rien de royal. Avec sa tête en forme de poire que surmontait un toupet, qu'élargissaient sur les côtés d'épais favoris, avec ses yeux à fleur de tête dont l'expression manquait d'éclat, sinon de finesse, ce gros homme ressemblait beaucoup plus à un boutiquier du Marais



Modes de 1841



qu'au souverain d'un grand pays. Il lui aurait fallu peu de chose, il lui aurait fallu n'être qu'un sot, pour qu'on pût le comparer à Joseph Prudhomme. On n'alla pas jusque-là. Les écrivains de l'opposition se contentèrent de le comparer à Vautrin et à Robert Macaire.

Comme pour exagérer cet aspect bourgeois, il portait ordinairement un habit bleu à boutons d'or, un gilet blanc, un pantalon de nankin à sous-pieds, et, en guise de sceptre, un parapluie, emblème de ses instincts pacifiques et de sa crainte des orages.

Bourgeois, et très bourgeois, il l'était par ses vertus, par la dignité de sa vie, par son culte de la famille. Il l'était par ses travers et ses défauts, par son besoin d'amasser, de thésauriser, en homme trop pratique qui songeait au lendemain, voulait enrichir ses enfants, et aimait l'argent plus que la gloire. Il l'était aussi par le terre-à-terre de ses goûts littéraires ou artistiques. Les romantiques l'ennuyaient ou l'effrayaient. Il admirait sincèrement Casimir Delavigne, un Racine de sous-préfecture, et même l'insipide Viennet. Ses peintres préférés étaient Paul Delaroche, qu'on a pu appeler le Casimir Delavigne de la peinture, Théodore Gudin, qui faisait des tempêtes très soignées et très convenables, Auguste Couder élève très assagi de Regnault le père et de

David, et Alaux surtout, dont il disait, assurément : « Alaux dessine bien, n'est pas cher, et c'est un bon coloriste. »

Je ne voudrais pas que le portrait que j'essaie de tracer prît trop l'aspect d'une caricature. On doit être juste, même pour les rois. Parmi ceux qui ont gouverné la France, Louis-Philippe, tient en somme une bonne place. Il fit très consciencieusement et avec les meilleures intentions du monde son métier, qui de tous les métiers est sans aucun doute le plus difficile. A défaut de génie ou de talent transcendant, il avait beaucoup d'esprit, un esprit qui manquait peut-être de brillant et d'originalité mais qui ne manquait pas d'une sorte de verdure savoureuse. Il parlait bien, et beaucoup et longtemps, et il réduisit souvent les hommes les plus bavards de son entourage au rôle ingrat d'auditeurs un peu lassés. Il aimait à conter des anecdotes et les contait agréablement. Il ne les empruntait pas toutes au dix-huitième siècle et à la Révolution, qu'il connaissait très bien. Il savait s'en procurer de plus récentes, à l'aide du cabinet noir.

« Louis-Philippe, raconte Scheurer-Kestner (1), avait hérité, très indirectement, de Louis XV, le goût de faire rechercher dans les correspondances

(1) Dans un extrait de ses Souvenirs inédits, publiés dans la *Revue* du 1^{er} février 1905.

privées le récit des intrigues scandaleuses. A ce sujet, Léon de Maleville m'a raconté une amusante histoire dont Thiers fut le héros. Un jour, en 1840, Thiers, étant président du conseil, se fit attendre à une réunion des ministres aux Tuileries. Il s'agissait d'aller passer une revue de la garde nationale. On le fit chercher inutilement chez lui et à son ministère. Alors le roi s'adressant à Maleville, lui dit en riant : « Allez donc le prendre où il est, rue de Vaugirard, tel numéro. » Maleville sauta en voiture et, à l'adresse indiquée, entra dans la cour d'un vaste immeuble. Comment faire pour découvrir son président, sans le compromettre ? Le sous-secrétaire d'État eut une idée de génie. Il se mit à crier d'une voix de stentor : « Adolphe ! Adolphe ! » Au troisième étage, une fenêtre s'entre-bâilla bientôt, et un petit homme en lunettes apparut dans le simple appareil... Dès qu'il vit l'immense Maleville, M. Thiers se souvint de la revue, s'habilla à la hâte, et arriva aux Tuileries. « Monsieur le président du conseil, vous êtes en retard, dit le roi en souriant. — Je fais mes excuses à Votre Majesté, mais je me préparais. — Je regrette de vous avoir interrompu dans vos préparatifs », répondit Louis-Philippe en éclatant de rire. »

Ce qui le distinguait par dessus tout, ce qui resta sa véritable caractéristique, c'est le bon

sens. On peut dire qu'il en avait trop. Ce fut chez lui une grave erreur et une grande faute que d'avoir voulu gouverner par la raison le pays le moins raisonnable du monde.

D'ailleurs, si, dépourvu d'imagination et incapable d'emballement, il voyait presque toujours le vrai, s'il avait, à un haut degré, l'instinct du positif et du pratique, la fermeté du caractère chez Louis-Philippe ne correspondait pas suffisamment à la netteté de l'esprit. Il discutait, il ergotait au lieu d'agir. Il tournait autour des difficultés au lieu de les aborder de front. Il louvoyait, il temporisait sans cesse. Il attendait des circonstances ou de sa puissance de persuasion les solutions que peut seule entraîner et imposer une volonté inflexible.

Quoiqu'il méprisât les hommes, comme tous ceux qui les connaissent bien, il était bon par raisonnement, sans élan, sans générosité, mais avec un parti pris et une obstination que rien ne découragea. Il ne se résigna jamais à traiter en ennemis ses adversaires. Les nombreux attentats dirigés contre lui ne purent affaiblir son courage ni entamer son respect de la vie humaine.

Sous la Restauration, dans la famille royale, l'homme, comme Napoléon le constata un jour, avoit été la duchesse d'Angoulême. L'homme, chez les princes de la branche cadette, fut la princesse

Adélaïde, sœur du roi. C'est elle, assure-t-on, qui le décida à accepter la couronne. Elle aurait voulu la lui voir porter avec plus d'énergie et d'orgueil.

Personne dans sa famille et dans l'entourage de Louis-Philippe n'était plus « orléaniste » qu'elle. Par là elle provoqua chez les légitimistes, chez les « carlistes » des haines féroces.

La princesse Adélaïde, il faut l'avouer, prêtait beaucoup au ridicule et un peu à la calomnie. Ce n'était pas seulement par l'énergie et l'ambition qu'elle s'écartait de son sexe, c'était aussi par la laideur.

Elle aggravait cette laideur, ses airs de virago, ses traits trop accusés, son teint bourgeonné et rouge, par des toilettes d'un goût déplorable et où se donnaient rendez-vous toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle essayait ainsi de paraître jeune. Jamais tentative ne fut prolongée avec plus d'illusions ni couronnée de moins de succès.

A cause de la couleur trop accentuée de son teint les pamphlétaires légitimistes — ces mêmes légitimistes qui s'indignaient des polémiques contre la duchesse de Berry, parce que c'était une femme — accusaient la princesse Adélaïde de boire. Ils attaquèrent ses mœurs, avec un acharnement ignoble. On alla même jusqu'à l'accuser d'inceste avec son frère !

Les journaux d'opposition et les libelles fai-

saient des allusions plus ou moins discrètes, à son prétendu mariage morganatique avec le général Athalin — qui était si peu marié avec elle qu'il épousa, en 1836, à cinquante-deux ans, Mlle Lelandais. On assurait que de cette union secrète elle avait eu trois enfants.

C'est surtout dans *les Cancans* de Bérard — sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir — qu'on trouve les plus fréquentes et les plus venimeuses insinuations contre celle que les salons légitimistes appelaient Mme Athalin, Athalie de Bourbon, ou tout simplement Mme Messaline.

Donnons quelques exemples de ces perfides entrefilets déguisés en informations, en échos, et dans lesquels, trop souvent, la méchanceté tenait lieu d'esprit.

« Mme Athalin disait hier : « Ah ! dans ma position, je n'ai pas que des roses. — C'est bien vrai, mademoiselle, car je ne vous ai jamais vu que des boutons (1). »

« La meilleure tête diplomatique de France est sans contredit Mme Athalin parce qu'elle ne se déboutonne jamais (2). »

« M. et Mme Athalie ont été aperçus, ces jours derniers, dans un loge grillée de l'Opéra-Comique.

(1) *Cancans décisifs*, p. 7.

(2) *Cancans indignés*, p. 7.

On donnait par ordre, *les Rendez-vous bourgeois*, *le Secret*, et *Une heure de Mariage* (1) ».

« On dit que pour imiter des princesses qui ont fondé un grand nombre d'établissements de charité, une demoiselle amante de la liberté,

Et qui fit trois enfants pour elle,

se met à la tête de l'association des filles-mères (2). »

Dégagée de la réputation que s'efforçait de lui faire l'esprit de parti, Mlle Adélaïde était une femme très intelligente, dans laquelle se combinaient la bonté et la brusquerie, la charité et l'avarice, et qui se montrait, en toute occasion, aussi dévouée à ceux qu'elle aimait, que vindicative à l'égard de ses ennemis.

Elle avait peu de goût pour l'étiquette, mais elle recevait familièrement dans son appartement, au rez-de-chaussée du pavillon de Flore, quelques fidèles qui lui formaient une petite cour, Talleyrand, les maréchaux Gérard et Sébastiani, M. de Celle, le comte de Flahaut, le comte de Lawestine, le comte de Bondy, Mlle de Valence, fille de Mme de Genlis, Mme Lehon, la princesse Belgiososo.

(1) *Cancans patriotiques*, p. 6 (*les Rendez-vous bourgeois*, opéra en un acte, de Hoffmann et Nicolo. — *Le Secret*, opéra en un acte, de Hoffmann et Solié. — *Une Heure de Mariage*, opéra en un acte, d'Etienne et Delayrac.

(2) *Cancans français*, p. 7.

Elle mourut en 1847.

De Marie-Amélie, fille de Ferdinand I^{er}, roi des Deux-Siciles, et née le 26 avril 1782 (1), Louis-Philippe eut cinq fils et trois filles.

Le duc d'Orléans, l'aîné des cinq fils, naquit à Palerme le 3 septembre 1810. Particulièrement détesté, en sa qualité d'héritier de la couronne, par l'opposition légitimiste, il apparaît à travers la haine des adversaires de la monarchie de Juillet, aussi bien qu'à travers les éloges de ceux qui la défendaient, comme un homme supérieur et auquel il ne manqua pour donner pleinement sa mesure que de vivre plus longtemps.

Son caractère était peu expansif et son visage même, énergique et froid, dépourvu de douceur et de rayonnement, révélait une âme plus forte que souple et déjà avide de domination. Son amabilité, quand il croyait avoir besoin de plaire ou quand il se trouvait avec des gens qui lui semblaient mériter quelques égards, sentait l'effort et le calcul. Il se familiarisait peu, même avec les siens, et il était de ces hommes qui imposent l'estime mais devant lesquels hésitent l'affection et la sympathie.

Même dans sa première jeunesse, à un âge où l'on subit d'ordinaire toutes les influences, le duc d'Orléans mettait au service d'opinions et de théo-

(1) Le mariage de Louis-Philippe et de Marie-Amélie avait eu lieu le 25 novembre 1809.

ries qui lui étaient très personnelle, une volonté très ferme. Aussi autoritaire que son père, que seul dans sa famille il osait contrecarrer, il était plus libéral, plus moderne, plus convaincu peut-être de la nécessité et des avantages d'une loyale monarchie constitutionnelle. On a remarqué — et certains passages de son testament (1) le prouvent — qu'il ne considérait pas la Révolution comme un accident mais comme un point de départ. Il différait en cela de son père dont il blâmait secrètement la politique trop ondoyante. Il lui arriva souvent de la trouver maladroite et dangereuse pour la dynastie. Il songeait avec une certaine angoisse à l'avenir de cette dynastie sans se douter que cet avenir, une stupide catastrophe (2), allait le fermer devant lui et que quelques journées d'émeute le fermeraient devant son fils.

Le duc d'Orléans avait épousé, le 30 mai 1837, la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, qui sans être une belle femme avait, quoique alle-

(1) « Que le comte de Paris [son fils] soit un de ces instruments brisés avant qu'ils aient servi, ou qu'il devienne l'un de ces ouvriers de cette régénération sociale qu'on n'entrevoit encore qu'à travers de grands obstacles et peut-être des flots de sang; qu'il soit roi, ou qu'il demeure défenseur inconnu et obscur d'une cause à laquelle nous appartenons tous, il faut qu'il soit avant tout un homme de son temps et de la nation; qu'il soit catholique et défenseur passionné, exclusif, de la France et de la Révolution. »

(2) Il mourut le 13 juillet 1842. V. *Appendice*.

mande et par une sorte d'heureuse erreur de la nature, le charme de la parisienne, « jolie figure de capote, note Mme de Girardin, jolie taille de mantelet, joli pied de brodequins, jolie main pour un gant bien fait (1)... »

La duchesse d'Orléans n'était pas très aimée par Louis-Philippe et par sa sœur, la princesse Adélaïde, qui ne lui pardonnaient pas l'indépendance de son caractère. Ils furent cependant obligés de reconnaître que comme épouse et comme mère (2) elle ne donna jamais prise à la moindre critique.

Le duc de Nemours était né à Paris, le 25 octobre 1814. De tous les fils de Louis-Philippe, c'était celui qui se distinguait le plus par son grand air, celui qui semblait avoir le plus de race. Les journaux du temps (surtout dans les articles rédigés par des femmes) remarquent que par l'attitude, la démarche, par mille nuances insaisissables, il était naturellement *prince*. Il n'avait pas besoin de faire effort pour imposer ce respect qu'arrache toujours, même aux plus rétifs, même aux plus envieux, cette supériorité d'intelligence, de caractère,

(1) *Lettre parisienne* du 7 juin 1837. On la trouvait « gentille », mais on lui reprochait sa maigreur qui était exagérée.

(2) De son mariage avec le duc d'Orléans, elle eut deux fils : le comte de Paris, né à Paris, le 21 août 1838, et le duc de Chartres, né à Paris, le 9 novembre 1840.

d'éducation, d'élégance, qui se dégage d'un homme et forme la véritable aristocratie.

Le duc de Nemours épousa, le 27 avril 1840, Victorine-Antoinette-Auguste, princesse de Saxe-Cobourg, née à Vienne, le 16 février 1822, et dont il eut deux fils, le comte d'Eu, né à Neuilly, le 28 avril 1842, et le duc d'Alençon, né à Neuilly, 22 juillet 1844. C'était une très belle femme et de fière mine, mais on disait « qu'un regard de la duchesse d'Orléans en valait cent des siens ».

Le prince de Joinville, né à Neuilly, le 14 avril 1818, avait épousé, le 1^{er} mai 1843, la princesse Françoise-Caroline, sœur de l'empereur du Brésil (1).

Frêle et délicate, avec de beaux cheveux châtain clair, un visage virginal, où passaient tour à tour la mélancolie et la gaieté, parfois, repliée sur elle-même et livrée à ses rêveries, parfois, avide de mouvement et de vie, telle apparaissait la princesse de Joinville. Sa jeunesse lui faisait une auréole. Elle avait poussé, à la cour du Brésil, comme une plante sauvage. Elle charmait et effrayait. Elle ne savait pas dissimuler ses sentiments. Elle n'avait aucun respect pour l'étiquette. Elle était trop femme pour ne pas oublier, à certaines heures, qu'elle était princesse. Dès le lende-

(1) Ils eurent une fille Françoise-Marie-Amélie, princesse d'Orléans, née à Neuilly, le 14 août 1844.

main de son arrivée aux Tuileries, elle osa, à la table de famille, chanter tout haut. Ce fut presque un scandale.

Il appartenait au duc d'Aumale (1) de rappeler que les d'Orléans descendaient eux aussi d'Henri IV. Vaillant soldat et infatigable amoureux, il fut l'enfant terrible de la famille.

Ses aimables défauts, où on retrouvait ceux du grand ancêtre, lui procurèrent vite une popularité dont il ne se montrait pas médiocrement fier, et qui de la cour descendait jusqu'au demi-monde.

« Sous le spécieux prétexte, raconte Roqueplan, que le duc d'Aumale était prince du sang, fort riche et joli homme, toutes les demoiselles non entretenues se vantaient de l'être par lui.

C'est Mlle F... (2), de l'Opéra qui a mis cette plaisanterie en circulation.

On ne pouvait arriver près de ces dames sans avoir passé deux heures dans une armoire, parce que disait-on : *Il est là!*

Un jour, un flâneur, très versé dans le personnel des rues Navarin et Bréda, se présente chez une de ces demoiselles :

Filez, filez vite, le prince est là!

Chez une seconde : *Vous allez vous faire pincer, il est là!*

(1) Né à Paris, le 16 juin 1822.

(2) Mlle Florentin.

Chez une troisième : *Vous voulez me perdre, partez, c'est son heure.*

Chez une quatrième : *Montez vite, il est déjà au premier ; vous redescendrez dans une heure.*

Il a ainsi compté quinze ducs d'Aumale (1) ».

Mlle Florentin n'avait été pour le duc d'Aumale qu'une passade. Alice Ozy fut son premier amour.

Elle s'appelait Julie-Justine Pilloy et elle était née à Paris, où son père exerçait la profession de bijoutier. Elle était entrée au théâtre, parce que le théâtre favorisait son goût pour le plaisir et pour le luxe. Cela lui tint lieu de vocation. A ses débuts, elle sembla avoir eu, de même que beaucoup d'autres jeunes actrices, plus de diamants que de talent. Elle en avait avec exagération et presque avec scandale. Les critiques dramatiques le constatèrent en termes à demi bienveillants. Dans le compte rendu d'une revue de D'Ennery et Clairville, *V'là c'qui vient d'paraître*, revue jouée aux Variétés, en décembre 1845, et dans

(1) *Nouvelles à la main*, 1841. Reproduit dans son volume, *la Vie parisienne*. Paris, nouvelle éd., 1882, p. 34. Roqueplan ajoute : « Non seulement la lorette a inventé les faux ducs d'Aumale, mais encore les faux cigares du prince de Joinville ; elle en avait toujours sur sa cheminée une demi-douzaine qu'elle offrait avec mystère, et que les *Arthurs* fumaient avec une délectation tout à fait dynastique. »

laquelle Alice Ozy (1) personnifiait *l'Avenir*, Théophile Gautier écrivait :

« Mlle Alice Ozy a costumé l'avenir, comme elle se le figure, c'est-à-dire une couronne de diamants, une rivière de diamants, une châtelaine de diamants et des épis de diamants, le tout véritable. Cette personnification de l'avenir en vaut bien une autre, surtout lorsqu'on est assez jolie pour pouvoir la réaliser (1). »

Elle avait déjà une réputation de beauté. Théophile Gautier, qui ne remarquait pas seulement ses diamants, lui accordait dans un de ses articles (2), « la fraîcheur veloutée d'une Philis de trumeau » et louait « ses formes sveltes et taillées pour la danse (3). »

La critique de la *Presse* écrivait ceci dans son feuilleton du 20 avril 1846. Un an après, le 25 mai 1847, dans son compte rendu du *Trotlin de la Modiste* (4), qu'on venait de donner au

(1) Elle était alors au Vaudeville, mais ce théâtre l'avait prêtée aux Variétés.

(2) Feuilleton de la *Presse* du 5 janvier 1846. A propos d'une autre pièce, *le Gant et l'Éventail*, de Bayard et Sauvage, jouée au Vaudeville en juin 1846, il écrivait, le 8 juin : « Alice Ozy disparaissait dans un feu d'artifice de diamants. »

(3) Compte rendu du *Roman comique*, pièce en 3 actes, de Dennery, Cormon et Romain, jouée au Vaudeville le 4 avril 1846.

(4) Vaudeville en 3 actes, de Dumanoir et Clairville.

Palais-Royal, il constatait qu'Alice Ozy, qui avait eu dans cette pièce un des premiers rôles, « ne se contentait plus d'être une jolie femme » et qu'elle jouait « avec une grâce alerte, une finesse éveillée on ne peut plus charmante ». Et il ajoutait : « Elle a l'œil vif, la riposte prompte et jette le mot à ravir ».

Quelques années plus tard, Alice Ozy avait réussi à se faire deux réputations, celle d'une bonne actrice et celle d'une jolie femme, sans préjugés, très capricieuse dans ses amours, peu capable de fidélité et de sentiment, et qui pouvait se reconnaître dans ces vers que lui adressait le vaudevilliste Jacques Arago :

Oh ! garde ta cambrure,
Ta coquette figure,
Et ta vive cucolure,
Ainsi qu'il nous en faut;
On te dit fort rieuse
Assez peu langoureuse
Et très aventureuse :

Tant mieux, peut-on aimer qui n'a point de défaut (1) ?

Le duc d'Aumale revenait — en triomphateur — de sa campagne d'Algérie, lorsqu'il vit pour la première fois, dans les derniers mois de 1841, Alice Ozy chez Mlle Adélaïde où elle jouait dans

(1) *Foyers et Coulisses*. Paris, 1852, p. 43.

un vaudeville en deux actes, de Lockroy et Rosier, *le Chevalier du Guet*.

« A cette époque, raconte Villemessant dans ses *Mémoires d'un journaliste* (1), la comédienne logeait à la Maison d'Or (2) ; elle était ma voisine, et je me souviens parfaitement de l'avoir vue sortir au bras du prince, vêtue en homme, ce qui faisait qu'on la prenait souvent pour le jeune duc de Montpensier. »

Cette petite intrigue, où de part et d'autre on apportait beaucoup de fantaisie, amusait beaucoup les frères du duc d'Aumale qui l'appelaient Raimbaut (3) et ne manquaient pas de lui chanter quand il partait ou avait l'air de partir en bonne fortune : « Je vais revoir Alice, Alice, mes amours ! »

Le duc d'Aumale était alors, à 20 ans, colonel du 17^e légers, en garnison à Courbevoie. Plus d'une fois Alice Ozy, dans son coupé, assista à la revue du régiment. Dès qu'elle apparaissait, la musique du 17^e légers, sur l'ordre du colonel, jouait un air arabe qui avait beaucoup de vogue : *Kradoudja ma maîtresse*. Aussitôt que retentissaient les premières notes tout le régiment, depuis le tambour-major jusqu'à la cantinière, savait à quoi s'en tenir

(1) Paris, 1884, t. I, p. 140.

(2) Elle logea plus tard, rue de Provence, 5 bis.

(3) Personnage de je ne sais quel opéra.

Alice Ozy ne se piquait pas de constance. Elle savait que la constance pour une actrice est une mauvaise spéculation et que les jeunes amants, même princes, ne sont pas les plus avantageux. Courtisée par le banquier Perregaux qui lui offrait un attelage de vingt mille francs, elle voulut, avant d'accepter, prévenir le duc d'Aumale qui ne disposait guère pour ses menus plaisirs que de mille écus par mois, sur lesquels sa famille, dit-on, lui retenait une bonne part. Une rupture résulta de cette communication et quelque temps après le prince écrivait à son ex-maitresse : « Ne trouvez-vous pas que je suis un peu Desgrieux ? Je vous aime davantage depuis que vous ne m'aimez plus... » Elle l'aimait peut-être encore mais elle aimait encore plus l'argent.

Lorsque le duc d'Aumale se maria, le 25 novembre 1844, l'actrice jugea convenable de lui faire remettre ses lettres. Il lui envoya quelques billets de mille francs. Elle en fut quelque peu humiliée : « Je ne suis pas, dit-elle, dans la misère. J'aurais préféré un souvenir... »

La duchesse d'Aumale, Marie-Caroline-Auguste de Bourbon, princesse de Palerme, les flatteurs, sans trop la flatter, la comparaient à une statuette de Tanagra. Elle en avait la grâce fragile. Elle était petite, frêle, avec des traits fins et délicats. Par sa douceur, par sa piété tout italienne, elle

conquit très vite l'affection et même les préférences de la reine Marie-Amélie.

Elle eut de son mariage avec le duc d'Aumale trois enfants dont le premier et le dernier moururent en bas âge. Le second, né en 1815, reçut, conformément au désir exprimé par le duc de Bourbon dans son testament (1), le titre de prince de Condé.

Le plus jeune des fils de Louis-Philippe, le duc de Montpensier, né à Neuilly, le 31 juillet 1824, était celui qui, par le caractère, comme par les traits du visage, lui ressemblait le plus. Même sens pratique, à un âge où on est, heureusement, très dépourvu, même netteté d'esprit, même froideur d'imagination, même facilité de parole qui était plutôt celle d'un homme d'affaires, d'un *debater*, que d'un prince.

La politique personnelle du roi avait fait le mariage — célébré à Madrid le 10 octobre 1846 — du duc de Montpensier avec Marie-Louise-Ferdi-

(1) Par ce testament, daté du 30 août 1829, le duc de Bourbon, prince de Condé, instituait comme héritier universel le duc d'Aumale. Un an après, jour pour jour, le 30 août 1830, il était trouvé pendu par un mouchoir à l'espagnolette de la fenêtre de sa chambre, dans son château de Saint-Leu. Républicains et légitimistes admirèrent avec ensemble l'assassinat, commis, assuraient-ils, par la baronne de Feuchères, maîtresse du duc de Bourbon, et gagnée par les d'Orléans. La justice conclut au suicide, et c'est la thèse qui a prévalu.

nande de Bourbon, sœur de la reine d'Espagne, Isabelle II. Par amour-propre d'auteur, la duchesse de Montpensier lui fut particulièrement chère.

Des trois filles de Louis-Philippe, l'aînée, Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, née à Palerme, le 3 avril 1812, épousa en 1832, le roi des Belges, Léopold I^{er} ; la seconde, Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-Françoise-Léopoldine d'Orléans, née à Palerme, le 13 avril 1813, épousa le 17 octobre 1837 le duc Frédéric-Guillaume-Alexandre de Wurtemberg (1) ; la troisième, Marie-Clémentine-Léopoldine-Clotilde d'Orléans, née à Neuilly, le 3 juin 1817, épousa, le 20 avril 1843, le prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha.

Dans les derniers mois de l'année 1831, la famille royale avait quitté le Palais-Royal, qui, sans doute, rappelait un peu trop le souvenir de Philippe-Égalité, pour aller habiter les Tuileries. Pour cette circonstance solennelle, Mlle Adélaïde crut devoir arborer une robe bleu de ciel, un canezou blanc et un chapeau amaranthe. Ce jour-là

(1) La princesse Marie d'Orléans mourut à Pise, à vingt-six ans, en 1839. On sait qu'elle aimait les arts, avec un goût plus délicat que celui de son père, qu'elle s'occupa de sculpture, avec un talent qui promettait de belles œuvres, et qu'elle est l'auteur d'une remarquable statue de Jeanne d'Arc qui est au Musée de Versailles. De son mariage avec le duc Alexandre de Wurtemberg elle eut un fils qui naquit le 30 juillet 1838.

elle fut presque un drapeau, le drapeau tricolore.

Louis-Philippe et la reine s'étaient réservé les appartements situés entre le pavillon de Flore et le pavillon de l'Horloge. C'était là que descendaient pendant leurs séjours à Paris, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha.

La duchesse d'Orléans, le comte de Paris, le duc et la duchesse de Nemours logeaient dans le pavillon de Marsan. La galerie en retour sur la rue de Rivoli était occupée par le duc et la duchesse de Montpensier.

Nous avons vu que Mlle Adélaïde avait ses appartements au rez-de-chaussée du pavillon de Flore.

On vivait assez bourgeoisement à la cour du roi Louis-Philippe. Il n'y avait guère que le duc de Montpensier qui montrât quelque goût pour la représentation. L'étiquette était réduite au minimum, et ce minimum choquait encore certains légitimistes comme une sorte d'usurpation :

« Après un choc violent, écrivait en 1831 l'un d'eux (1), le char monarchique rentre dans la voie accoutumée, pour ne pas dire l'ornière, dans la crainte de parler avec irrévérence de la royauté citoyenne. Cependant, celle-ci cherche déjà à nier son origine, afin de laisser croire qu'elle ne date

(1) Dans une lettre au baron de Lamothe-Langon, qui la cite dans son ouvrage *l'Exilée d'Holy-Rood*. Paris, 1831, p. 197. Même si cette lettre est supposée, elle n'en reflète pas moins l'opinion des irréconciliables du parti légitimiste.



Duprez.

pas d'hier. On ne peut plus se présenter, maintenant au cercle du Palais Royal qu'en brillant costume, si l'on ne veut être l'objet de la risée des courtisans républicains, ou se laisser éclipser par leur splendeur. M. Mérilhou (1), par exemple, est tellement galonné sur toutes les coutures qu'on le confond avec le chasseur qui figure derrière son carrosse.

Ceux qui viennent à pied chez Louis-Philippe ne franchissent les postes militaires qu'après des explications fort pénibles pour leur amour-propre, outre qu'ils sont bafoués par la valetaille du vestibule. Les cours d'honneur sont interdites aux fiacres et aux cabriolets de place, ce qui, entre nous soit dit, ressemble terriblement au retour des anciens privilèges... »

Un grief plus fondé peut-être, c'était le goût exagéré de la nouvelle cour pour les étrangers, et Mme de Girardin, qui ne faisait pas de l'opposition systématique, le constate :

« On a toujours reproché à la cour des Tuileries son grand amour des étrangers : cette tendresse semble s'augmenter chaque jour. Ce qu'il faut pour

(1) Joseph Mérilhou, né en 1788, substitut du procureur général pendant les Cent jours, avocat sous la Restauration (il plaida pour un des quatre sergents de la Rochelle, Bories), avait été nommé, le 2 novembre, 1830, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, et, le 27 décembre, garde des sceaux.

être bien traité au château, ce n'est pas^s un grand mérite, une grande réputation, ni même un grand nom français; c'est un accent étranger quelconque : l'accent anglais surtout est un merveilleux talisman qui vous ouvre toutes les portes de la royale demeure. Nul n'est prophète en son pays, c'est une vérité reconnue ; mais on trouve que les étrangers sont trop vite prophètes à Paris... Lord*** nous disait, il y a quelque temps : « J'ai dîné aujourd'hui aux Tuileries; c'était un grand dîner d'étrangers. » Puis il y a peu de jours, il nous disait encore : « J'ai aussi dîné aujourd'hui aux Tuileries; il y avait un grand dîner d'étrangers. » Comme tout le monde s'est mis à rire, il a bien fallu lui expliquer pourquoi l'on riait, et lui dire que chaque fois qu'il y avait un grand dîner chez le roi, c'était un grand dîner d'étrangers ; qu'on n'y admettait de Français que ceux qu'on ne pouvait se dispenser de recevoir. Le fait est que le banquet royal a toujours l'air d'une table d'hôte. Les étrangers sont peu sensibles à cette préférence ; ils ne viennent pas chez nous pour se voir entre eux ; ils s'attendent à trouver chez le roi nos grands seigneurs à noms historiques, nos belles femmes, nos beaux talents, nos hommes d'État, nos artistes célèbres, tout ce qui fait l'honneur d'un pays, tout ce qui dore une couronne, et non pas à reconnaître là d'anciens visages

voyageurs qu'ils ont déjà rencontrés dans tous les coins de l'Europe. On se trompe fort si l'on croit les séduire en agissant ainsi ; on veut leur donner une haute opinion de l'hospitalité de notre cour, en n'admettant qu'eux seuls ont ses faveurs, et l'on parvient à ne leur inspirer que cette idée : que les grandes illustrations françaises que la cour de Juillet serait flattée de recevoir, ne seraient pas flattées d'y venir. Il nous semble qu'il est inutile de faire tant de frais pour accréditer une idée fausse (1). »

Les heures qu'on n'avait pas l'obligation et l'ennui de donner à des dîners officiels ou à des cérémonies d'apparat, la vie de famille les prenait toutes. Louis-Philippe faisait son métier de roi en les simplifiant le plus possible.

La reine Marie-Amélie (2), convaincue que la terre n'était et ne pouvait être que l'antichambre du ciel, avait transformé — surtout depuis la mort du duc d'Orléans, en 1842 — son entourage féminin en une sorte de couvent, soumis à une règle sévère. Très indépendante de caractère et appartenant à la religion protestante, la duchesse d'Orléans seule avait réussi à se soustraire à cette règle. Les autres belles-filles de la reine, les duchesses

(1) MME E. DE GIRARDIN, *Lettres parisiennes*, I, p. 41.

(2) Fille de Ferdinand I^{er}, roi des Deux-Siciles. Elle était née le 26 avril 1782.

le Nemours, de Joinville, d'Aumale et de Montpensier subissaient le joug sans résistance. Elles ne pouvaient même pas sortir sans une autorisation de Marie-Amélie qui s'informait toujours de l'endroit où on était allé, de l'heure du départ et de l'heure du retour. Toute tentative de jeunesse était sévèrement réprimée par cette belle-mère qui faisait fonctions d'abbesse dans le couvent des Tuileries.

Sa piété ardente et inquiète augmentait sans cesse. Deux chapelains ne lui suffisaient pas pour le service du château. Il fallut en ajouter un troisième, et, dans les derniers temps, la reine passait de longues heures en prières dans l'église Saint-Roch. Louis-Philippe, par une sorte de contagion, finit par devenir dévot.

Dans les premières années de son règne, il aimait à se promener, tranquillement, en bon bourgeois, dans sa capitale. Les attentats, de plus en plus fréquents, le privèrent de ce plaisir. Le roi, comme on l'a dit, était le seul gibier dont la chasse fut permise toute l'année, et les chasseurs ne manquaient pas.

« Ensortant des ateliers de peintres chargés des travaux du Louvre, Louis-Philippe, de sa prison, raconte l'abbé Grivel (1), jetait parfois des regards

(1) *La prison du Luxembourg sous le règne de Louis-Philippe.* Paris, 1862, p. 176.

pleins de tristesse sur la place et laissait échapper un soupir; il se rappelait avec regret le temps où, son parapluie sous le bras, il parcourait seul les rues de Paris, visitant les édifices en construction, et ne manquant pas de s'arrêter devant les étaalages de lithographies et de gravures. On citait quelques mots de lui en réponse à un officier de sa maison qui voulait réprimander un capitaine de la garde nationale, venu tout crotté s'asseoir à la table royale: « Ne lui faites point de reproches, ne lui en faites point; il est bien heureux de pouvoir se crotter ainsi. »

Un règlement, observé avec soin, fixait d'une manière à peu près invariable les occupations de la journée.

A dix heures, le déjeuner auquel le plus souvent le roi n'assistait pas.

A onze heures, tout le monde passait au salon, et les femmes se livraient à divers travaux de couture, presque toujours destinés aux pauvres.

Vers trois heures on partait en voiture pour Neuilly, Versailles, ou Saint-Cloud, et on revenait vers cinq heures.

A six heures dîner, de vingt-cinq à trente couverts, après lequel on allait dans le *grand salon du roi* qui était situé au premier étage des Tuileries.

Louis-Philippe passait la plus grande partie de

la matinée à lire les journaux politique et à parcourir *le Charivari*, *la Caricature*, et les autres feuilles du même genre où on ne l'épargnait guère. Et un de ceux que les caricatures du roi amusaient le plus, c'était le roi lui-même.

APPENDICE

LA MORT DU DUC D'ORLÉANS

(13 juillet 1842)

« Le 13 juillet, le duc d'Orléans devait partir à midi pour Saint-Omer, dans le dessein d'inspecter plusieurs des régiments désignés par le corps d'armée d'opérations sur la Marne. Ses équipages étaient commandés, ses officiers étaient prêts. Tout se disposait au pavillon Marsan pour ce voyage, après lequel le prince devait aller rejoindre la duchesse d'Orléans aux eaux de Plombières.

A onze heures, il monta en voiture dans l'intention d'aller à Neuilly faire ses adieux au roi, à la reine et à la famille royale.

La voiture était un cabriolet à quatre roues, en forme de calèche, attelé de deux chevaux à la

Daumont. Le prince était seul, n'ayant permis à aucun de ses officiers de l'accompagner.

Arrivés à la hauteur de la Porte-Maillot, les chevaux échauffés par une marche assez rapide depuis le départ des Tuileries, commencèrent à s'animer outre mesure. Déjà le postillon ne les maîtrisait plus qu'avec peine, quoique le porteur eût seul pris le galop. Attaché très court, ainsi que c'est l'usage dans les attelages à la Daumont, il se sentit gêné, donna quelques ruades dans son palonnier, et s'emporta avec une rapidité qui entraîna le cheval sous main, lequel était resté jusqu'alors assez calme.

La voiture s'engageait en ce moment dans l'avenue appelée le chemin de la Révolte, perpendiculaire à la Porte-Maillot. En voyant les mouvements brusques de l'attelage, le prince cria au postillon : « Tu n'es plus maître de tes chevaux ? — Non, Monseigneur, mais je les dirige encore. » Et, en effet, debout sur ses étriers, il tenait vigoureusement les guides, et il pouvait espérer détourner ses chevaux, par la gauche, dans la vieille route de Neuilly, qui lui offrait carrière. « Mais tu ne peux donc pas les retenir ? » cria de nouveau le duc d'Orléans, qui s'était levé debout dans la voiture. Non, Monseigneur. « Alors le prince, ouvrant la portière et se plaçant sur le marchepied, qui avait très peu de hauteur, sauta à pieds joints

sur la route. Mais la puissance d'impulsion de la voiture multipliant la rapidité d'un élan irréfléchi, les deux talons portèrent sur le sol avec une telle force, que le contre-coup produisit une violente commotion cérébrale, et probablement un épanchement instantané. Le prince retomba lourdement la tête sur le pavé, et resta sans mouvement en travers de la route.

On accourut aussitôt des maisons voisines ; le corps fut relevé et transporté dans la maison d'un épicier située à quelques pas de là. Pendant ce temps, le postillon s'était rendu maître de ses chevaux, et il revenait se mettre à la disposition du prince.

Celui-ci cependant restait inanimé ; on l'avait étendu tout habillé sur un lit, dans une des salles du rez-de-chaussée. Un médecin des environs accourut et pratiqua une saignée qui ne produisit aucun changement.

Cependant, la foudroyante nouvelle avait été apportée à Neuilly, et bientôt l'on vit le roi, la reine, la princesse Adélaïde, la princesse Clémentine, pénétrer en pleurs dans ce triste réduit, dernier asile de l'héritier du trône. Peu après, le duc d'Aumale, accouru de Courbevoie, le duc de Montpensier, de Vincennes, la duchesse de Nemours, accompagnée de ses dames, venaient ajouter à la somme des douleurs. L'humble demeure du com-

merçant était trop petite pour cette nombreuse famille d'affligés.

Le docteur Pasquier, chirurgien du prince royal, venait d'arriver, et son premier coup d'œil suffit pour anéantir tout espoir. Le prince n'avait pas repris connaissance. Quelques mots confusément prononcés en langue allemande avaient seuls révélé un reste d'existence.

Les ministres étaient rassemblés aux Tuileries, attendant l'arrivée du roi pour ouvrir le Conseil. Avertis de la catastrophe qui arrêtait ses pas, ils se transportèrent à Sablouville, dans la maison où s'éteignaient les plus chères espérances de la monarchie. Déjà s'y trouvaient le maréchal Gérard, le chancelier de France (1), le préfet de police (2), le général Pujol (3), et les officiers de la maison du roi et des princes.

Quatre heures se passèrent ; heures d'ineffable anxiété et de poignantes amertumes. La reine et les princesses étaient agenouillées auprès du lit funèbre, priant et pleurant ; les jeunes princes contemplaient avec des larmes silencieuses leur frère agonisant. Le roi, debout, immobile, conservant à sa douleur cette virilité que donnent les années et les grandes épreuves, suivait sur le visage dé-

(1) Le baron Pasquier.

(2) Delessert.

(3) Commandant de la première division militaire.

coloré de son fils les progrès du mal dont son expérience lisait l'inexorable arrêt. Au dehors, la foule, toujours sympathique aux grandes douleurs, murmurait des paroles de compassion pour le trône.

Les médecins n'avaient cessé, par les moyens les plus énergiques, de lutter contre les invasions de la mort ; leur art était impuissant. Un instant la respiration parut plus libre, le pouls devint sensible ; et comme dans les cœurs désolés l'espérance est opiniâtre, on se reprit à espérer. Mais ce n'était que le dernier effort de la jeunesse luttant contre la destruction, le dernier rayon d'une lumière qui s'éteint. A quatre heures apparurent dans toute leur menaçante vérité les symptômes d'une fin prochaine ; à quatre heures et demie un dernier mouvement convulsif, puis le repos absolu (1). »

(1) ELIAS REGNAULT, *Histoire des Huit Ans (1840-1848)*. Paris, 1851, t. II D. 253.



Modes de 1841

X

PARIS POLITIQUE, LÉGITIMISTES, BONAPARTISTES ET RÉPUBLICAINS. LES FABRICANTS D'UTOPIES.

Jamais gouvernement ne fut moins agressif, jamais gouvernement ne fut plus attaqué que celui de Louis-Philippe. L'idée de transformer en tyran ce bourgeois débonnaire est une des plus stupides et des plus inconcevables qui aient pu germer dans des cerveaux français.

La Révolution de 1830 avait fait naître bien des espérances et elle provoqua bien des désillusions. Bonapartistes et Républicains espéraient qu'elle mettrait le pouvoir entre leurs mains. L'avènement d'un d'Orléans leur causa une pénible surprise.

Les légitimistes ne pardonnaient pas à ce prince

de la branche cadette d'avoir escamoté, avec tant de maestria, cette couronne qu'avait laissé choir, au pied d'un trône vermoulu, la branche aînée. Ils n'hésitèrent pas à rendre la nouvelle monarchie responsable des ignobles injures qu'on prodigua à celle qui venait de disparaître.

Dans les derniers mois de l'année 1830, dans les premiers mois de l'année 1831, il se produisit un débordement de pamphlets orduriers contre Charles X et sa famille. Toutes les passions politiques, toutes les haines, y avaient collaboré. On les vendait presque ouvertement dans les rues, sous les yeux d'une police trop complaisante (1).

L'injure y était grossière et bête. L'in vraisemblable le disputait à l'odieux. J'ai sous les yeux deux brochures — et il y en eut beaucoup d'autres — dans lesquelles on accusa la duchesse d'Angoulême d'avoir été la maîtresse de l'Archevêque de Paris.

La première de ces brochures a pour titre : *Aventures secrètes de la duchesse d'Angoulême et d'un prélat fort connu dans Paris* (2). Elle ne

(1) Un des plus connus parmi les crieurs de ces canards politiques, était un ancien soldat, nommé Mercier, qui avait perdu une jambe sur le champ de bataille.

(2) C'est probablement le libelle dont il s'agit dans ce passage de *l'Histoire du journal la Mode*, par le vicomte E. DE GRENVILLE (Paris, 1861, p. 143) : « Jamais les honnêtes gens ne pardonneront à Louis-Philippe d'avoir laissé crier dans les rues de Paris : *Histoire des amours de l'Archevêque de Paris et de la duchesse d'Angoulême.* »

porte pas de date mais elle dut certainement paraître en 1830.

« Depuis longtemps, nous apprend l'auteur (anonyme) de ces révélations, la duchesse était en bonne intelligence avec l'archevêque (Mgr de Quelen) lorsque celui-ci cessa tout à coup de rendre ses visites. Cette froideur humilia la fière duchesse, et déjà elle formait des projets de vengeance, et certes cette vengeance ne consistait en rien moins que de faire exiler l'a-nant qui la dédaignait; ainsi disparurent nombre d'individus qui avaient eu le malheur d'être dans les bonnes grâces de cette énergumène. »

L'autre brochure, encore plus stupide, s'intitule : « *la Chemise de femme ou Correspondance galante trouvée dans l'oratoire de l'Archevêque de Paris*, par un séminariste qui a jeté le froc aux orties. » Elle est datée d'août 1830 (1).

La duchesse de Berry ne fut pas plus épagnée que la duchesse d'Angoulême. De nombreux libellés (2) contestèrent la légitimité du duc de Bordeaux, malgré toutes les précautions qu'on avait

(1) Elle fut publiée chez Jules Lefebvre, rue des Grands Augustins, 18. Ce Lefebvre semble s'être fait une spécialité de ce genre d'ouvrages.

(2) Celui-ci entre autres, que j'ai dans ma collection : Le duc de Bordeaux bâtard. — *Protestation du duc d'Orléans, aujourd'hui Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, contre la naissance du prétendu duc de Bordeaux* (août 1830). Il est inutile d'ajouter que cette protestation est apocryphe.

prises pour que cette légitimité ne soulevât aucune protestation.

« Un des chagrins de Madame, et certes le plus pénible, était les doutes que l'on avait élevés sur la naissance de son fils. De temps en temps quelque libelliste anonyme reproduisait le même texte, que les amis de la légitimité contredisaient dans les feuilles royalistes ; enfin, un député, M. Briqueville (1), ayant répété cette calomnie devant la chambre assemblée, M. Deneux, chirurgien-accoucheur de Madame, envoya à tous les journaux la lettre suivante, qu'insérèrent ceux qui savent respecter la vérité et le malheur :

« Paris, 29 janvier 1831,

« Depuis quelques mois de vils pamphlétaires n'ont pas honte d'amasser mensonge sur mensonge, pour jeter du doute sur la légitimité de Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Bordeaux. Quelque intéressé que j'aie pu être dans la question, je n'ai pas cru devoir répondre à des misérables qui ne vivent que de calomnies, et qui, rougissant sans doute de leur infamie, se cachent

(1) Armand de Briqueville, né en 1785 mort en 1844. Colonel du 20^e dragons sous l'Empire, il se retira du service sous la Restauration. Elu député en 1827, il fit toujours jusqu'en 1830 partie de l'opposition. En 1831, ce fut lui qui proposa le bannissement de la branche aînée des Bourbons et il demanda la mise en jugement de la duchesse de Berry.

sous le voile de l'anonyme. Aujourd'hui qu'un député a osé, dans le sein même de la Chambre, répéter ces calomnies, il ne m'est plus permis de me taire ; quelques mots suffiront à ma réponse. Il n'est sans doute pas dans l'intérêt de la dynastie assise aujourd'hui sur le trône de France, d'envelopper de mystère la substitution d'un enfant qui lui portera tant ombrage, de cacher un crime qui n'aurait été commis que contre elle.

Si le silence qu'elle garde ne suffisait pas pour convaincre, il resterait un moyen que l'honnêteté ne repousserait pas ; je veux parler d'une enquête. Plusieurs personnes qui ont assisté à l'accouchement de Mme la duchesse de Berry existent encore, et, parmi elles, il en est qui, sous le rapport de l'honneur ne craignent pas la comparaison avec M. de Briquerville.

Cette lettre et cette provocation à une enquête juridique demeurèrent l'un et l'autre sans réponse (1). »

Ces grossières attaques (2), inspirées en apparence par le gouvernement, et contre lesquelles en tout cas il ne se montrait pas empressé de

(1) *L'Exilée d'Holy-Rood*, par LAMOTHE-LANGON, p. 203.

(2) Les caricatures venaient en aide aux pamphlets. On en vendait une dans les rues, le jour du mariage du duc d'Orléans, qui était tout à fait répugnante et qui avait pour légende *la Famille de Louis XVI*. Le gouvernement fit saisir la planche.

sévir, maintenaient les légitimistes dans un état d'exaspération qui les entraîna parfois à des excès regrettables.

Parmi les plus hostiles au nouveau régime s'était signalé un officier qui avait démissionné en 1830, Albert Berthier de Sauvigny. Il avait été un de ces « courtisans du malheur » qui, fidèles à leurs convictions, firent le voyage d'Holy-Rood.

Un jour qu'il passait, dans un cabriolet qu'il conduisait lui-même, sur la place du Carrousel, il aperçut Louis-Philippe qui donnait le bras à Marie-Amélie, sans autre escorte qu'un de ses aides de camp, le général Damas. A peine l'a-t-il vu qu'il lance dans sa direction sa voiture, le pousse contre le mur, et en passant, l'injurie brutalement.

Il fut arrêté le lendemain, sur la place de la Bourse, et comparut devant la Cour d'assises qui l'acquitta. Et plus tard, ce qui montre bien jusqu'à quel point le gouvernement de Juillet poussait la douceur et la tolérance, on lui donna une place en Algérie.

L'arrestation, à Nantes, de la duchesse de Berry, le 11 novembre 1832, acheva d'aliéner complètement ce parti qui s'obstinait à ne voir dans Louis-Philippe que le fils de Philippe-Égalité.

Lorsqu'une note du *Journal officiel*, le 26 fé-

vrier 1833, annonça ce fameux mariage secret (conclu le 29 avril 1832) avec le comte Hector de Lucchesi-Palli, il y eut, dans le clan légitimiste, non pas contre elle, mais contre ceux qui, disaient, s'obstinaient à la calomnier, une explosion d'indignation et de colère.

Un mois auparavant, s'était produit ce qu'on a appelé *l'affaire des duels*.

M. Albert de Calvimont (qui se rallia plus tard à la monarchie de Juillet) avait fondé un journal, *le Revenant*, dont le premier numéro parut le 1^{er} janvier 1832. La vignette du titre représentait un Henri IV adolescent (en réalité le duc de Bordeaux) apparaissant à Florette et lui disant : « N'ayez pas peur, c'est un ami. » Les deux principaux rédacteurs, avec Calvimont, étaient Anatole Roux-Laborie et Nugent.

Dans la deuxième quinzaine de janvier 1833, *le Corsaire* (1), journal républicain, publia un article très offensant contre la duchesse de Berry. *Le Revenant* releva très vivement ces insultes. Un premier duel résulta de cette polémique, et un rédacteur du *Corsaire*, Eugène Brifaut, fut blessé.

(1) Ce journal avait été fondé en 1822. Il s'associa une feuille du même genre, en 1844, et devint (du 7 septembre 1844 au 12 mars 1847) *le Corsaire-Satan*. Le 12 mars 1847 il reprit son ancien titre.

Les jeunes gens légitimistes étaient allés s'inscrire, aux bureaux du *Revenant*, rue de l'Échelle, comme champions de la duchesse de Berry. On en arrêta quelques-uns, et l'ardeur des autres ne s'en trouva pas diminuée.

Un nouveau duel eut lieu, entre Roux-Laborie et Armand Carrel, rédacteur au *National* (1). L'un et l'autre furent blessés, mais Carrel plus grièvement.

Le Revenant disparut le 15 septembre 1833 (2), mais son rédacteur en chef, Albert de Calvimont, ne disparut pas. Il fut nommé sous-préfet de Nontron, un peu grâce à l'appui de Bugeaud — de Bugeaud, le *géolier de Blaye* — très influent dans le département de la Dordogne, et plus tard il devint préfet de Périgueux.

Sans compter les plus habiles, qu'une place ou une pension ou une décoration poussa à se rallier, les légitimistes formaient deux groupes, ceux dont on a dit qu'ils pratiquaient « l'émigration à l'intérieur » et qui boudaient le nouveau régime, et ceux qui le combattaient par le journal, la

(1) Fondé par Thiers, Mignet et Carrel. Il vécut du 3 janvier 1830 au 2 décembre 1851.

(2) Deux de ses numéros, du 25 janvier et du 1^{er} mars 1833, avaient été poursuivis « pour offense à la personne du roi et excitation à la haine et au mépris du gouvernement » et son gérant, Menard de Rochecave, condamné à treize mois de prison et 850 francs d'amende.

caricature (nous les verrons bientôt à l'œuvre) par une incessante — et inutile — propagande, par les complots qui n'avaient aucune chance d'aboutir. La plupart de ces derniers appartenaient à la classe populaire ou à la petite bourgeoisie. C'étaient un bandagiste, Valérius, le fils d'un négociant en vins, Durouchoux, un épicier, Quinel, un graveur et marchand d'estampes sur le quai des Augustins, Boblet. Le « père Boblet » avait pour spécialité la vente de portraits de Henri V. Avec une confiance indomptable, il attendait chaque jour pour le lendemain le retour du roi légitime. Il attendit pendant dix-huit ans. Ce fut la République qui vint.

Les Bonapartistes, qui avaient pour organe le journal la *Révolution* (1), ne faisaient pas beaucoup de propagande, mais le gouvernement en faisait pour lui.

On aurait pu croire que son pacifisme, qui même à ses partisans semblait parfois excessif, essayait de s'abriter à l'ombre du grand empereur.

Le 21 juillet 1833, la statue de Napoléon était rétablie sur la colonne Vendôme (2).

(1) Fondée par un certain Lennox qui y perdit toute sa fortune. La Bibliographie d'Hatın ne mentionne pas ce journal.

(2) L'ordonnance pour le rétablissement de la statue était du 3 avril 1831. Le 5 mars suivant, il y eut devant la colonne une manifestation bonapartiste.

Le 29 juillet 1836, l'Arc de Triomphe était inauguré.

Le 14 mai 1840, le bateau *la Dorade* qui portait le cercueil de Napoléon venait s'amarrer au quai de Courbevoie, et, le lendemain, les restes de l'Empereur étaient transférés aux Invalides.

Cette politique généreuse de la monarchie de Juillet, le culte de l'Empereur dont elle donnait l'exemple, semblaient n'avoir aucun inconvénient. La mort du duc de Reischadt, en 1832, laissait les Bonapartistes sans chef. On le croyait du moins. On prenait Louis Napoléon pour un prétendant ridicule — mais en France, aucun prétendant n'est ridicule.

Les Républicains formaient le parti le plus dangereux, le plus affamé de pouvoir et d'argent, le plus dénué de scrupules, le mieux organisé. Les autres voulaient la Révolution. Lui, la préparait.

Il la préparait dans d'innombrables sociétés secrètes, dont nous ne pouvons citer ici que les principales :

1^o *Société des Condamnés politiques* (composée de gens condamnés sous la Restauration. Il s'y mêlait bon nombre d'intrigants, et entre autres Fieschi qui reçut des secours comme condamné politique jusqu'en 1834, époque où on s'aperçut que pour se faire admettre il avait produit des documents faux);

2° *Société des Réclamants de Juillet* (dirigée par un certain O'Reilly qui avait groupé des mécontents qui se plaignaient de n'avoir pas été récompensés de leur zèle pendant les trois journées révolutionnaires);

3° *Société Gauloise* (dirigée par Theimans et organisée militairement en décades, centuries et légions);

4° *Société de Francs Régénérés*;

5° *Société des Droits de l'Homme* (qui comptait, à la fin de l'année 1833, 162 sections);

6° *Société Aide-toi, le Ciel l'aidera* (fondée sous la Restauration, elle fut d'abord constitutionnelle);

7° *Société du Progrès* (fondée par l'étudiant Sambac);

8° *Société des Amis du Peuple* (elle avait pour chefs, au début du règne, Raspail, Thouret, Bonnias, Plaignol, Hubert, Trélat, Juchault, Delaunay, Barbier, Chaigneau, Gervais de Caen, Blanqui, Billieux, Rival. Les Amis du Peuple s'étaient réunis, le 7 mai 1832, chez l'un d'entre eux, rue de l'Hôpital Saint-Louis, n° 18, et le 1^{er} juin, rue Saint-André-des-Arts, n° 20, dans un appartement loué au nom d'un sieur Denuand. Ils préparaient une émeute. Les funérailles du général Lamarque, le 5 juin (1), leur en fournirent l'occasion);

(1) Il mourut du choléra, une vingtaine de jours après Casimir Périer.

9° *Société des Familles* (le 8 mars 1836, la police surprit dans une maison de la rue de Lourcine, n° 113, des membres de cette association, en train de fabriquer de la poudre. Dissoute par le gouvernement, elle se réforma sous le titre de *Société des Saisons*) ;

10° *Société de l'Enfer* (elle avait son siège rue de la grande Truanderie, et était composée surtout d'ouvriers qui, admis, recevaient un nom de démon. Le président, Jules Leroi, s'appelait Pluton. Le lieu des séances se nommait la Grande Chaudière, et applaudir, c'était « jouer des griffes ». D'abord société chantante, qui exigeait dans ses statuts une chanson de réception, elle devint politique et anti-gouvernementale. Elle fut dissoute par la police).

Plusieurs de ces Sociétés étaient purement fantaisistes. D'autres comptaient trop peu de membres pour disposer de la moindre influence, mais dans la Société des Amis du peuple et dans celle des Familles ou des Saisons, il y avait des hommes très résolus, très disciplinés. C'est la surtout que se recruta le personnel des émeutes qui éclatèrent dans le cours du règne, et enfin de la Révolution de 1848.

La plupart des membres de ces associations républicaines considéraient le régicide comme un moyen de défense très légitime.

« Dans l'état de fermentation où se trouvaient encore quelques débris de la faction républicaine, écrit dans ses *Mémoires* (1) l'ancien préfet de police, Gisquet, il n'est pas surprenant que des individus mal famés, rebut des anciennes sections, conservassent l'ignoble habitude d'exprimer, en actes et en propos dégoûtants, leur haine contre la royauté. Pour eux, le régicide était devenu une action méritoire, ils en faisaient un objet de plaisanterie et de bravade et souvent même, dans leurs jeux grossiers, ils s'exerçaient à prodiguer d'indignes outrages à des figures, à des images, auxquelles ils donnaient le nom de Louis-Philippe ; le plus fréquemment ils charbonnaient sur un mur la figure du roi, le prenaient pour le but de leur adresse au pistolet et jouaient ainsi avec la fiction du crime pour nourrir l'espérance d'en voir la réalité. »

Leurs chefs les entretenaient dans cette espérance. Donnons en un exemple. Le 9 mai 1831, à un banquet de deux cents personnes, aux Vendanges de Bourgogne (faubourg du Temple) pour célébrer l'acquiescement de Trélat et de Cavaignac, Evariste Gallois se leva en tenant à la main un poignard — ou ce qu'on prit pour un poignard — et il s'écria : « *A Louis-Philippe... s'il trahit* » Il répéta deux fois cette menace. Traduit devant

(1) Paris, 1840, t. IV, p. 140.

la Cour d'assises il prétendit que le poignard qu'on lui reprochait n'était qu'un couteau à dessert et le jury l'acquitta.

Presque tous les attentats dirigés contre le roi furent des attentats républicains. Celui de Darmés me paraît, à cet égard, un des plus significatifs.

Le 16 octobre 1840, à 6 heures du matin, sur le quai des Tuileries, Darmés (un frotteur, âgé de 43 ans) tira sur la voiture royale un coup de carabine. Il n'atteignit personne.

Quand on l'interrogea, il répondit : « *J'ai voulu délivrer la France du plus grand tyran qu'il y ait jamais eu.* »

Et voilà précisément quel était le danger de ces exagérations de l'esprit de parti, de ces théories violentes où se complaisaient des esprits parfois supérieurs. De l'élite, elles descendaient dans les masses. Avec des phrases plus ou moins enveloppées, des journalistes, des chefs de sociétés populaires, qui étaient souvent des lettrés, des gens d'esprit, préconisaient le régicide — et un jour, convaincu qu'il agissait en vrai démocrate et qu'il sauvait la patrie, un idiot, un frotteur, essayait de tuer le roi. On essaya une dizaine de fois pendant ces dix-huit années.

Légitimistes, Bonapartistes ou Républicains, les journalistes de l'opposition attaquaient Louis-Philippe et son gouvernement avec autant de

mauvaise foi que d'âpreté. Contre l'ennemi qu'on voulait abattre, le crayon s'unissait à la plume.

Charles Philipon avait fondé *la Caricature*, dont le premier numéro parut le 4 novembre 1830 et le dernier le 27 août 1835 (1). C'est dans ce journal que fut publié un dessin représentant un piédestal de la place de la Concorde surmonté d'une poire. Au bas on lisait : « *Monument expia-poire.* » Ce dessin mena Philipon en Cour d'assises, et pour se défendre il se contenta de dire : « Le parquet a vu là une provocation au meurtre, ce serait tout au plus une provocation à la marmelade. »

A la fin de l'année 1832 (le 1^{er} décembre) il fit paraître *le Charivari* dont les principaux collaborateurs étaient Louis Desnoyers, Altaroche, Albert Clerc, qu'on appelait « les trois hommes d'état du Charivari », Louis Huart, etc. Cette feuille satirique, dont le rôle politique fut très important, pu-

(1) Dès le lendemain de la Révolution en juillet, la *Caricature* publia une série de charges contre les nouveaux maîtres du pays : *les Honorables se cramponnant à leur banc*, *les Grands Sauteurs*, par DECAMPS, *l'Inamovible*, par HENRY MONNIER, *le jeudi gras populaire au 30 juillet*, par VICTOR ADAM, *la Liberté mise au poteau* (pour y être marquée du timbre royal), *le Carnaval politique*, *La meilleure des Républiques pour la bagatelle de 18 millions*, etc.

Charles Philipon fonda en 1839 la *Caricature provisoire*, non politique, qui vécut jusqu'en 1842 et où collaborèrent Balzac, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Alexandre Dumas. Léon Gozlan, etc.

bliait chaque jour une caricature, dont Philipon trouvait presque toujours la légende.

Pendant le mois de décembre 1832, un individu, du prénom de Louis-Philippe, fut arrêté rue de Rivoli, au moment où il essayait de voler un parapluie. Le lendemain ce titre, imprimé en gros caractère, remplissait toute la première page du *Charivari* :

ARRESTATION
DU GRAND VOLEUR LOUIS-PHILIPPE
SURPRIS EN FLAGRANT DÉLIT
DE VOL D'UN PARAPLUIE
RUE DE RIVOLI, NON LOIN DU PALAIS-ROYAL

L'article consacré à cet événement débutait ainsi :

« Depuis quelque temps déjà, on surveillait la conduite d'un voleur émérite du nom de Louis-Philippe, qui, depuis nombre d'années, n'a reculé devant aucuns méfaits ; cet homme qui, déjà sous la Restauration, rôdait habituellement autour des Tuileries, vient enfin d'être surpris en flagrant délit de vol, et tout le monde se réjouira en pensant que la société va recevoir satisfaction... Cette fois, c'est un parapluie que cet adroit filou a dérobé... »

Le numéro fut saisi. Le journal, poursuivi, fut condamné à 6.000 francs d'amende, largement cou-



Barricade de la rue Transnonain

verts par la vente des exemplaires qu'on avait mis en lieu sûr.

La Mode, fondée par Émile de Girardin en 1829 et qui comptait parmi ses rédacteurs le vicomte Walsh, Dufougerais, Mennechet, Alfred Nettement, fut le principal organe de l'opposition légitimiste. Dans chacun de ses numéros, sans se décourager, sans se lasser, elle attaqua le roi et la famille royale. Ministres, généraux, magistrats, fonctionnaires de toute espèce, elle n'épargna aucun de ceux qui soutenaient la monarchie de Juillet. Un de ses articles les plus amusants est dirigé contre un des maires de Paris, le maire du IV^e arrondissement, qui avait d'ailleurs engagé les hostilités.

Le 5 avril 1832, *le Constitutionnel* publiait, en l'accompagnant de grands éloges, une proclamation de Cadet-Gassicourt, pharmacien et maire du IV^e arrondissement, qui déclarait, à propos du choléra attribué par l'ignorance populaire à l'empoisonnement des eaux, que « s'il y a des empoisonneurs, ce ne peuvent être que les incendiaires de la Restauration, les alliés des Chouans, des assassins de l'ouest et du midi. »

Quelques jours après, *la Mode* répondit par cette anecdote :

« Un jour M. Cadet père eut un fils : celui-là même qui nous occupe. Ce fils avait peine à pous-

ser : plante étiolée, bonne, au plus à mettre dans un bocal. Le fils de M. Cadet faisait le désespoir de ses grands-parents : « Cadet, lui disaient-ils, tu ne seras jamais un homme ! » Cela faisait pleurer le petit Cadet. Mais en vain s'étirait-il les membres pour s'allonger, court il resta, le pauvre gas !... On eut beau faire, on eut beau dire, petit Cadet ne devint pas grand ; tant qu'à la fin, le père Cadet, emporté par sa douleur, s'écria : Grand Dieu ! pourquoi m'avez vous donné un *gas si court* ?

Ainsi se lamentait le père lorsqu'une pratique entra. On sait quelles étaient à cette époque les fonctions d'apothicaires?... La pratique s'inclina... Le jeune Cadet se mit en besogne : « Loué soit Dieu qui m'a donné un *gas si court*, dit alors le père, le voilà juste à la hauteur du *visage*. « La pratique se retira satisfaite et le *Gas si court* garda son surnom.

Depuis, M. Cadet-Gassicourt n'a pas grandi d'un demi-pied, et il est toujours à hauteur de visage. »

Thiers fut un de ceux que le spirituel journal poursuivait de ses épigrammes avec le plus d'acharnement. Il l'accusait, sans ambages, de s'être enrichi par des moyens peu honnêtes (1). « On va

(1) *La Mode* se montrait moins sévère pour M. de Rambuteau, préfet de la Seine. Elle l'accusait simplement (en 1836) de savoir à peine signer son nom.

faire, disait-il en 1833, une exposition des produits de *l'industrie*... on y verra la fortune de M. Thiers. »

Les autres ministres de Louis-Philippe n'étaient pas traités avec plus d'indulgence. Quelques-uns d'entre eux, il faut le reconnaître, avaient dans leur passé de quoi justifier bien des attaques. Au salon de 1834, on voyait un portrait du maréchal Soult. *La Mode* en profita pour publier ce petit entrefilet qui ne dut pas plaire beaucoup au vieux soldat, au vieil amateur de tableaux : « Le portrait de M. Soult n'obtient aucun succès ; c'est la première fois que, dans une galerie de tableaux, l'illustre maréchal ne prend pas. »

En 1838, il existait dans *la Mode* une rubrique intitulée : *Épingles*. Voici deux de ces épingles prises dans le même numéro du 7 juillet :

« M. de Rothschild vient d'acheter l'hôtel de M. de Talleyrand (1). Le Juif sera à merveille chez l'apôstat (2). »

(1) L'hôtel de la rue Saint-Florentin.

(2) Talleyrand était particulièrement odieux aux légitimistes, qui ne laissaient échapper aucune occasion de le tourner en ridicule, quoi qu'il n'y prêtât guère. Le 1^{er} janvier 1837, il s'était fait transporter aux Tuileries pour présenter ses hommages de fidèle sujet à Louis-Philippe. Cette anecdote courut quelques jours après, dans les salons. L'huissier de service aurait dit aux laquais qui étaient en train de baisser le marchepied pour permettre à leur maître de descendre. — Vous vous trompez ! — Comment cela ? —

« On dit que notre gendre Léopold persiste à vouloir donner sa démission pour cause de santé. Si l'on en croit certains bruits, la peur agirait tellement sur la constitution délicate de ce prince, qu'il ne parlerait que d'évacuer la Belgique. »

Le plus intraitable, le plus mordant des adversaires de Louis-Philippe et du régime qu'il représentait, ce fut un polémiste de premier ordre dont on connaît à peine le nom aujourd'hui, ce fut Bérard, le fondateur de ces pamphlets périodiques, *les Cancans*, qui parurent de 1831 à 1834 (1).

« Lors des événements de Juillet, Bérard était employé aux postes comme courrier de la malle. L'ardeur de ses opinions royalistes lui fit bientôt perdre sa place. Il leur donna cours alors dans ces petits pamphlets empreints d'une hardiesse, d'une verve, d'une énergie qui atteignent jusqu'à de véritables beautés; car l'élévation de l'idée et de l'expression se mêlait, dans *les Cancans*, au ton familier et populaire. La prose et les couplets de l'ex-courrier des dépêches avaient un cachet qu'un talent exercé ne trouverait pas, sans cet

Ce que vous apportez est sans doute pour le Louvre. — Pourquoi donc? — C'est au Louvre que se trouve le musée des momies.

(1) Chacun des 68 numéros portait un titre différent mais où le mot *Cancan* était toujours conservé. Outre ses *Cancans* Bérard a publié d'autres pamphlets bien moins connus encore, et qui d'ailleurs ne les valent pas, *l'Espérance*, *le Pèlerin*, *Mes Perruques*, *Facéties du jour*, etc.

ardent foyer de conviction qui avait créé Bérard écrivain et poète. Jamais le *facit indignatio* ne put être mieux appliqué ; jamais le fouet de la satire n'assura des coups plus cinglants. *Les Cancans* obtenaient un très grand succès ; leur début alla, dit-on, jusqu'au chiffre de 20.000 exemplaires.

J'ai conservé un portrait de Bérard, une belle lithographie très ressemblante : taille moyenne, figure agréable, ouverte, encadrée par des favoris bruns, animée par des yeux noirs pleins d'expression et de feu. Il est représenté assis sur la chaise de paille d'une chambre de prison (1) ; en effet il est presque superflu d'ajouter que le parquet n'épargna pas ses coups à cet énergique ennemi, vraiment redoutable dans son genre de tirailleur. Écrasé sous les condamnations redoublées, Bérard dut cesser enfin une lutte devenue impossible (2). »

On jugera par ces quelques extraits, pris un peu au hasard, de l'esprit sec et aigu de Bérard, qui se rapproche beaucoup de celui de Nestor Roqueplan, dans ses *Nouvelles à la main*.

« Maintenant si le gouvernement veut se mettre au-dessus de nos affaires, il faut qu'il se loge dans

(1) Mon exemplaire des *Cancans* contient un autre portrait de Bérard, une lithographie de Bichelois aîné. Il est représenté de trois quarts, en buste. La tête est fine, le regard très vif.

(2) THÉODORE MURET, *A travers champs*. Paris, 1858, t. I, p. 79

les greniers du Mont-de-Piété. » (*Plus de Cancans.*)

« Louis-Philippe a bien des sujets... d'alarmes (1). » (*Cancans en prison.*)

« Juste retour des choses d'ici-bas ! Mme la baronne de F... (Feuchères) vendait jadis des poires à Londres, et, de nos jours, une poire l'a achetée. » (*Cancans en prison.*)

« *Chose* (il désignait ainsi Louis-Philippe) commence toutes ses phrases par cette conjonction : *Or*, etc. (*Cancans incorrigibles.*)

« Depuis quelque temps, *Chose* prête beaucoup... mais c'est à rire. » (*Cancans persécutés.*)

Ces entrefilets, dans chaque numéro, encadraient des articles dans le genre de celui qu'on va lire et qui avaient parfois des titres très anciens :

« THÉÂTRES

De nos jours, quelques familles dramatiques ont le privilège de pouvoir à elles seules composer toute une troupe : par exemple :

M. Mme et Mlles Fay.

MM. Mmes et Mlles Camoin, etc., etc., etc.

Il en est une autre plus nombreuse et bien connue, qui est ainsi composée :

(1) On reconnaîtra là la première édition d'un mot qui fit à lui tout seul presque toute la réputation littéraire d'un pamphlétaire de notre époque.

Un père (1) (qu'on appelait autrefois père noble, mais qu'on nomme autrement aujourd'hui), vieil acteur usé, qui n'a plus que quelques redites.

Une mère (2), bonne et respectable femme, aimée du public, mais se sentant elle-même peu propre aux rôles brillants qu'on veut lui faire jouer.

Trois jeunes premières (3) d'un physique agréable, comme on dit dans les *Petites Affiches*.

Une duègne (4) parfaitement bien placée dans *la Jeune Femme colère*, dans le *Diable à quatre* et dans *le Mariage secret* (5), c'est la forte tête de la troupe.

Un jeune premier, amoureux, fadasse et sans verve (6). Il a couru la province sans succès, il a été sifflé récemment sur le grand théâtre de Lyon, où il a voulu jouer *le Conciliateur*.

Un second jeune premier (7), doué de quelques moyens et de bonnes intentions. Il a refusé l'année dernière un engagement en Belgique.

(1) Louis-Philippe.

(2) La reine Amélie.

(3) Les trois filles de Louis-Philippe.

(4) Mme Adélaïde.

(5) *La jeune femme colère*, comédie en un acte, d'ETIENNE. De quel *Diable à quatre* et de quel *Mariage secret*, Bérard veut-il parler, c'est assez difficile à dire. Chacun de ces deux titres est porté par quatre ou cinq pièces.

(6) Le duc d'Orléans.

(7) Le duc de Nemours, à qui avait été offert le trône de Belgique

Un troisième (1) qui n'a encore paru que dans *le Petit Matelot* (2), début peu satisfaisant.

Enfin, un quatrième (3), fort jeune encore, auquel une direction, un peu trop audacieuse, a fait jouer dernièrement un rôle dans *les Héritiers* (4), au grand mécontentement et au grand scandale du public.

Cette troupe, après avoir tenté d'exploiter le petit théâtre du Palais-Royal, vient d'obtenir, à prix vivement débattu, l'entreprise du théâtre de la cour. On croit qu'elle n'y jouera guère que la parodie.

Pour un genre si peu noble, le public trouve les billets bien chers. » (*Cancans fulminants.*)

Contre les attaques, contre les piqûres cuisantes de cette nuée de journalistes, le gouvernement se défendait par des procès. Une statistique, dressée en 1833, en portait le nombre jusqu'à cette époque à plus de 400 (5). La prison de Sainte-Pélagie s'ouvrit largement à ces polémistes peu respectueux. Bérard y fut enfermé en 1832. Il écrivait de son cachot ou, pour parler plus exactement, de sa chambre.

(1) Le prince de Joinville, le marin de la famille.

(2) Opéra-comique de Pigault-Lebrun, musique de Gaveaux.

(3) Le duc d'Aumale.

(4) Comédie en un acte, de Alexandre Duval. Bérard fait allusion à l'héritage du prince de Condé.

(5) *La Mode*, à elle seule, de 1830 à 1848, eut à payer 32.000 francs d'amende

« J'ai une fenêtre grillée, qui éclaire quatre murailles chargées d'inscriptions douloureuses. Ici, c'est une fille repentante qui a tracé ses émotions ; on lit : « Gosefine, la plus inossante des famm fut enfermée ici le disse da ou ». A côté, un frère républicain a écrit ces vers de Chénier : « Les républicains sont des hommes, les esclaves sont des enfants. » Un peu plus loin, une autre femme se plaint de l'injustice du sort : « Virginie est bin chagrinn ; 29 gours dans ce lieut... Voilà où conduit la gustice de présan (1) ! »

Sainte-Pélagie c'était une prison de famille (2). Elle l'était déjà sous la Restauration.

Dans une brochure publiée en 1836 (3) et qui ne fut tirée qu'à très peu d'exemplaires, pour ses amis, le chansonnier Eugène de Pradel, qui avait gémi lui aussi sur la paille humide des cachots (4), raconte une visite qu'il fit à Béranger. Le poète regrettait sa prison et ne s'en cachait pas :

« Dans ce temps-là, dit-il à Eugène de Pradel,

(1) *Cancans en prison.*

(2) Les principaux détenus de 1830 à 1848 furent : Armand Marrast, Antony Thouret, Philipon, de Genoude, Blanqui, l'éditeur Dentu, Henrion de Bussy, gérant du *Brid'oison*, journal légitimiste, Guinard, Raspail, Caussidière, Godefroy Cavaignac, Martin-Bernard, Barbès, Lachambaudie, Armand Carrel, Lamennais, Félix Pyat.

(3) Elle est intitulée ; *Visite à Béranger.*

(4) Enfermé à Sainte-Pélagie en 1820, il contribua beaucoup à l'évasion du colonel Duvergier et du capitaine Laverdrie, le 25 décembre 1821.

rien ne me manquait : les vins exquis, le gibier, les présents de toute sorte pleuvaient chez moi, sans que j'en connusse la source, et je les recevais pour les partager avec mes pauvres compagnons d'infortune (le mot était consacré)..

Figurez-vous, continuait Béranger, que jusqu'alors j'avais ignoré les commodités de la vie : mal logé, mal couché, n'ayant jamais de feu en travaillant dans mon réduit, même pendant le plus rude hiver ; tandis que dans la prison mon coucher était excellent, ma table bien, trop bien servie, et ma chambre si soigneusement chauffée que le vent de décembre n'y pouvait pénétrer. Cependant il n'y a pas d'avantage sans inconvénients : les visites d'ailleurs, fort aimables, ne discontinuaient pas ; elles me laissaient à peine le temps de respirer... »

Sous la monarchie de Juillet, les détenus politiques étaient traités avec la plus grande douceur, et quelques-uns, qui n'osaient pas l'avouer, comme Béranger, s'y trouvaient beaucoup plus confortablement que chez eux.

Pour ne citer qu'un exemple, Armand Carrel qui y fut enfermé vers 1832, « sortait tous les soirs drapé dans son grand manteau bleu doublé de rouge et se rendait sans être accompagné d'aucune escorte, soit au théâtre, soit ailleurs. Il obtint même quelques jours de *vacances* pour aller défendre son

ami Rouen traduit devant la cour des pairs (1) ».

Si par hasard certains de ces détenus politiques s'évadaient, on faisait tous les efforts possibles pour ne pas les reprendre. C'est ce qui arriva, en 1834, aux condamnés du procès d'avril, Guinard, Imbert, Cavaignac, Marrast, etc. Ils réussirent à sortir de la prison. On les laissa tranquillement passer la frontière.

Voilà comment en usait à l'égard de ses adversaires celui que le frotteur Darmès appelait : « le plus grand tyran qu'il y ait jamais eu ».

Cette période historique qui s'étend de 1830 à 1848, et qui semble avoir pour caractéristique le triomphe de la Bourgeoisie et des idées bourgeoises, vit au contraire se développer, s'épanouir les théories socialistes, même les plus bizarres.

Charles Fourier, né à Besançon, où son père était marchand de draps, le 7 avril 1772, avait exposé avant 1830 sa doctrine dans trois ouvrages :

Théorie des quatre mouvements et des destinées générales (1808).

Traité d'association domestique agricole (1822).

Nouveau monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle, distribuée en séries passionnées (1829).

(1) ALFRED SIRVEN, *Les prisons politiques, Sainte-Pélagie*, Paris, 1869, p. 135.

Cette doctrine de Fourier, c'était pour la résumer en quelques mots, *l'attraction passionnée*, l'utilisation et l'harmonisation des passions dans un but d'intérêt social, la transformation du travail rendu plus agréable et plus fécond par le groupement, et, d'une manière générale, la prépondérance de l'Association sur l'individu.

Mêlant à des aperçus très originaux, à des visions géniales, des idées extravagantes, le Fourierisme écartait par là bien des gens, même parmi ceux qui se laissent le plus facilement séduire par l'utopie. Certaines absurdités s'imposent à la classe populaire quand elles flattent sa vanité ou attisent ses haines, mais il lui était vraiment difficile de croire que les hommes finiraient par vivre en moyenne 144 ans, qu'ils atteindraient la taille de sept pieds, et que le pôle boréal fondrait à la chaleur d'une couronne rayonnante, produite par la « restauration des climatures ». Cette restauration des climatures rencontrait beaucoup d'incrédules.

Les partisans de Fourier étaient donc et furent toujours peu nombreux. Autour de ce poète de l'utopie, autour de cet homme de génie, d'un génie fougueux et désorbité, bien moins pondéré qu'imaginatif, se groupaient quelques esprits supérieurs mais aventureux, tels que Toussenel et Considérant, et même de simples toqués, comme

l'apôtre Jean Journet qui colportait partout ses *Chants harmonieux*, ses *Cris et soupirs*, ses *Cris de douleurs*, son *Cri d'indignation*, son *Cri de délivrance*, son *Cri de détresse*, etc.

Leur journal, *le Phalanstère*, eut beaucoup de peine à vivre deux ans, de 1832 à 1834. Lorsque le gouvernement le supprima, il était en train de se supprimer lui-même. Il reparut cependant en 1836 sous le titre de *la Phalange*, et avec Considérant comme directeur. En 1845, *la Phalange* fut remplacée par *la Démocratie pacifique* qui comptait parmi ses collaborateurs, Considérant, Cantagrel, Toussenel, et ne conservait des théories du maître que la partie pratique et réalisable (1).

L'insuccès de sa doctrine avait aigri le caractère de Fourier. Plus d'un de ses disciples ou de ses admirateurs fut à même d'en faire la constatation.

« J'avais (en 1832) raconte dans ses *Souvenirs Historiques* (2) Pierre Joigneaux, pour camarade d'école Théo Vertel, fils d'un médecin de Besançon. Or, quand on est de Besançon, on n'est pas forcé d'être poète comme Victor Hugo, mais il y a dix-neuf chances sur vingt pour que l'on soit de l'école de Charles Fourier ou de celle de Proudhon, Vertel était de la première et il ne tarissait pas

(1) *La Démocratie pacifique* disparut le 30 novembre 1851.

(2) Paris, s. d. (1891), p. 22. A l'époque où se place cette visite à Charles Fourier, Pierre Joigneaux avait dix-sept ou dix-huit ans.

en éloges sur son compatriote... Il me communiqua les livres du maître, il cherchait à me convertir à ses doctrines, et me présenta rue Joquelet, numéro 16, où se tenaient les réunions et les conférences sur la théorie sociétaire.

J'y pris goût et y allai de temps en temps. Un jour de la semaine, ou mieux un soir, je ne sais plus lequel, on était assuré de rencontrer Charles Fourier dans la pièce principale de la rue Joquelet. Il était le dieu de l'endroit, et les adeptes, qui le tenaient en profonde vénération, ne manquaient pas ce jour-là de venir lui présenter leurs hommages.

Le maître était assis dans un large fauteuil ; les disciples de la première heure : Jules Lechevalier, Victor Considérant, le docteur Pellarin et plusieurs avec ceux-là, ne quittaient pas l'antichambre. Le suprême honneur pour les néophytes de mon espèce consistait à défiler devant le maître, à s'incliner respectueusement, à dire quelques bonnes paroles afin d'en obtenir de meilleures. Charles Fourier ne semblait pas se soucier d'entrer en conversation avec les visiteurs que la curiosité lui amenait en plus ou moins grand nombre. Il restait immobile et calme en apparence ; sa physionomie n'était pas encourageante, la courbure de son nez rappelait un peu le bec de l'oiseau de proie.

Figurez-vous que je m'étais mis en frais d'une courte harangue avant d'aller rue Joquelet, et que

je m'attendais à des félicitations presque chaleureuses. Arrivé dans la salle où trônait Charles Fourier et me voyant seul, je me dis que l'occasion de placer mon compliment et mes petites observations était belle, et que je devais en profiter. Et là-dessus, prenant mon peu de hardiesse à deux mains, je m'arrêtai devant le maître et le complimentai sur ses travaux. Après les compliments dont il ne me parut pas faire grand cas, je risquais mes observations sur les voies et les moyens les plus propres à la réalisation du phalanstère. Mon avis était que le gouvernement d'alors ne favorisait point l'évolution d'une réforme sociale, qui l'emporterait ; qu'il convenait par conséquent de balayer l'obstacle politique et de chercher dans la République l'appui qu'on ne devait pas attendre de la Monarchie.

J'allais continuer, mais le vieillard bondit sur son fauteuil et m'arrêta court.

Vous êtes encore un de ces affreux Jacobins qu'aucune violence n'arrête... Vous ne songez qu'à mettre la société sens dessus-dessous, qu'à faire couler le sang...

Comme je ne songeais à rien de tout cela, je fus étourdi par la tuile qui venait de me tomber sur la tête. J'avais espéré un compliment pour les bonnes intentions qui m'animaient ; je recevais quelque chose de moins fortifiant. La statue s'é-

taut éveillée, le maître s'était fâché. Mme Gatti de Gamond, qui se trouvait dans une pièce voisine, accourut, me prit par la main, m'entraîna avec bienveillance hors de la salle du trône, et me dit que M. Charles Fourier avait des convictions si fortement arrêtées, à la suite de vingt ans d'études et de recherches, qu'il ne pouvait souffrir ni les contradictions ni les conseils... (1). »

Le Saint-Simonisme, parce qu'il faisait bien moins large la part du rêve et de l'utopie, devait avoir une influence sociale plus forte et plus durable.

Né à Paris en 1760 (2), Claude-Marie de Saint-Simon, dont l'éducation fut en partie dirigée par d'Alembert, avait publié en 1807 une *Introduction aux travaux scientifiques du vingtième siècle*, qui contient en germe la plupart de ses idées. Il les compléta dans d'autres écrits et sa doctrine, qui allait passionner toute une génération, s'en dégagera.

« La guerre qui a été l'état habituel et permanent des sociétés à leur origine a été sans cesse en perdant de sa violence et de sa fréquence; elle doit disparaître. L'exploitation de l'homme par l'homme, qui, sous différentes formes, a été l'ex-

(1) Fourier mourut quelques années après, le 8 octobre 1837.

(2) Il mourut à Paris le 19 mai 1825.

pression et la conséquence de la guerre doit complètement cesser avec elle. L'humanité, répercutée par les sociétés les plus avancées en civilisation, tend à l'association universelle, c'est-à-dire à l'association de tous les hommes dans tous les ordres de relation sur toute la surface de la terre habitable. Dans ce nouvel état de choses, la société ne doit plus se présenter que comme une combinaison régularisant l'exercice des facultés pacifiques de l'homme, dans la triple direction des sciences, des beaux-arts et de l'industrie. Le but d'activité sociale, à cette époque, devient, dans la direction matérielle, l'exploitation du globe, ce qui représente le travail industriel ; dans la direction spirituelle : 1° la connaissance de plus en plus étendue des lois qui régissent les phénomènes du monde animés et inanimés, ce qui correspond aux progrès des sciences ; 2° le développement des affections sociales, des sympathies générales de la philanthropie universelle, développement de la religion et du culte, expression générale des beaux-arts à toutes les époques normales de l'existence des sociétés.

Les pouvoirs chargés de diriger l'humanité parvenue à l'état d'association ne peuvent être exercés que par les hommes les plus capables de se placer au point de vue général des sciences, des beaux-arts et de l'industrie, qui ne sont que les

aspects divers de l'unité humaine, de l'unité sociale (1). »

Le système de Saint-Simon aboutissait à une sorte d'hégémonie scientifique et industrielle. Ce fut surtout dans le monde de la science et de l'industrie, parmi les ingénieurs, les économistes, qu'il recruta ses premiers adeptes : Enfantin, Michel Chevalier, Blanqui, Guérout, Eugène Barest, Bazard, Jourdan, Lechevallier, qui entraîna avec lui ses deux sœurs, de Broë, plus tard secrétaire général d'une compagnie de chemins de fer, Saint-Chéron, les Pereire, d'Eichtal, Olinde Rodrigues, Charles Duveyrier, Barrault, député de l'Algérie en 1849. Les artistes comme Félicien David, les littérateurs comme Ernest Alby, ne formèrent au moins au début que l'exception.

Après la Révolution de Juillet, le Saint-Simonisme eut son journal, *le Globe* (2), qui parut du 18 janvier 1831 au 20 avril 1832, avec Michel Chevalier, Carnot, Barrault, Duveyrier, comme principaux rédacteurs, et dont le programme était inscrit, dans chaque numéro, en tête de la première page : « Toutes les institutions sociales doivent

(1) *Biographie universelle et portative des Contemporains...* Paris, 1836, t. IV (Biographie de Saint-Simon).

(2) C'était l'ancien *Globe* fondé par les doctrinaires en 1817. Il rapportait peu aux Saint-Simoniens. Ils le faisaient distribuer gratuitement, pour être plus sûrs qu'on le lirait. Ils avaient eu, de 1825 à 1826, un premier organe, *le Producteur*.

avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse de la société. »

Les Saint-Simoniens se réunissaient dans la salle du Prado. Ils donnaient rue Monsigny des conférences. Plus tard, ils firent élever le « temple » de la rue Taitbout. L'argent commençait à manquer. Les disciples essayaient de s'en procurer en négociant un emprunt, mais cet emprunt ne devait être remboursable qu'à l'avènement de la société régénérée. L'échéance parut trop lointaine. Bien des gens préférèrent s'abstenir. Sur ces entrefaites, la police, le 22 janvier 1832, fit fermer le temple de la rue Taitbout.

Celui que ses disciples appelaient le Père, possédait une maison à Ménilmontant. Les Saint-Simoniens s'y réfugièrent le 28 mai.

Ils devaient y vivre dans la retraite, pratiquer un célibat rigoureux, et se résigner aux plus humbles besognes :

« Les apôtres (c'est le nom qu'ils se donnent) n'ont pas de domestiques, ils se servent eux-mêmes ; les fonctions sont distribuées sans doute à chacun selon ses capacités et remplies, à ce qu'il paraît, avec beaucoup de régularité.

C'est le docteur Léon Simon qui longtemps professa le Saint-Simonisme à la salle de l'Athénée..., qui, armé d'un tablier, fait la cuisine pour

la famille ; il est assisté de M. Paul Rochette, ancien professeur de Rhétorique.

Le lavage de la vaisselle a été organisé avec une rigoureuse précision par M. Léon Talabot, ancien substitut du procureur du roi ; il a rempli cette fonction (je veux dire celle de laver la vaisselle) d'une manière très distinguée pendant les premiers jours de la retraite des Saint-Simoniens : elle a passé successivement à M. Gustave d'Eichtal le fils ; à M. Lambert, ancien élève de l'école Polytechnique, qui s'en est occupé très sérieusement durant quelques jours : elle est échue ensuite à M. le baron Charles Duveyrier ; enfin aujourd'hui M. Moyse Retouret, jeune élégant dans le monde, et prédicateur distingué parmi les Saint-Simoniens, s'en occupa avec une grâce toute particulière.

La division du travail existe chez les Saint-Simoniens : c'est M. Émile Barrault, ancien professeur de l'école de Sorrèze, auteur d'une assez bonne comédie en vers, et prédicateur Saint-Simonien, qui s'occupe de cirer les bottes, aidé de M. Auguste Chevallier, ancien professeur de physique, et de M. Duguet, ancien avocat à la cour royale.

M. Bruneau, ancien élève de l'école Polytechnique et capitaine d'état-major, est chargé de l'entretien du linge, des vêtements, de la police

générale, de la surveillance de la maison et du service de propreté.



Frederick Lemaitre.

Robert Macaire continuant une martingale.

Les appartements sont frottés par MM. Rigaud, docteur en médecine, Holstein, fils d'un négociant

distingué ; le baron Charles Duveyrier, Pouijat et Broet, anciens étudiants ; Charles Penuckère, prolétaire, ancien courtier en librairie, et Michel Chevalier, ancien élève de l'école Polytechnique ingénieur des mines et directeur du *Globe*. Ce dernier est chargé de l'administration générale de la maison ; il fait aussi le service de table, conjointement avec MM. Rigaut et Holstein ; c'est lui qui donne à M. Eufantin tout ce dont il a besoin durant ses repas.

Un spectacle assez singulier, c'est de voir les maîtres servir ceux qui furent leurs serviteurs. M. Desforges, prolétaire, ancien garçon boucher, entre dans la famille comme homme de peine, et, dans ce cas, chargé de la buanderie qu'il dirige, a sous ses ordres M. Franconi, fils d'un riche colon américain, et M. Bertrand, ancien étudiant ; à table, il se trouve recevoir des aliments des mains de M. Holstein, au service duquel il était précédemment.

M. Henry Fournel, ancien élève de l'école Polytechnique et directeur des forges et fonderies du Creusot, est spécialement chargé du soin du jardin, aidé de MM. Raymond Bonhaire, ancien professeur de dessin et de peinture ; Roger, artiste de l'orchestre de l'Opéra-Comique ; Justin, peintre ; et Maschereau, dessinateur.

Le balayage des cours et de la rue est fait par

M. Gustave d'Eichtal, assisté de M. Maschereau ; M. Jean Terson, ancien prêtre catholique et prédicateur, est chargé d'éplucher les légumies, de ranger la vaisselle, de mettre le couvert, et, en général, de tout le menu détail de la maison.

M. Alexis Petit, fils d'un riche propriétaire, est chargé de nettoyer tous les chandeliers, au nombre de quarante, et de veiller à l'enlèvement des ordures.

Enfin, les Saint-Simoniens remplissent chacun une tâche dans l'œuvre commune.

M. Enfantin travaille parfois au jardin, et manie la pioche, la bêche et le râteau avec une vigueur peu ordinaire.

Leur vie est très singulière ; le son du cor les éveille à cinq heures du matin ; il les appelle aux repas et aux divers services, les avertit également du repos et du sommeil ; à des heures fixes, ils chantent en chœur ; dans la journée, ils se livrent à des exercices gymnastiques, et tous leurs mouvements, quand ils sont réunis, ont quelque chose de la précision des exercices militaires (1)... »

A ses théories sur la prépondérance de la science et de l'industrie, le Père, ou, comme l'appelait Bérard, le Pape des Saints-Simoniens (2) mé-

(1) *Journal de Paris*, juin 1832.

(2) « Le pape des Saint-Simoniens a été condamné à trois jours de prison pour s'être refusé au service de la garde

lait un orgueil démesuré et une sorte de mysticisme érotique qui lui aliéna un grand nombre de ses disciples. On finit par s'apercevoir que ce nouveau dogme de l'émancipation de la femme, qu'il défendait avec la plus intolérante conviction, n'était chez lui que l'obsession de la femme.

En réalité, sous prétexte de libérer un sexe qu'on n'appelle faible que par antiphrase et qui ne se trouvait nullement opprimé, sous prétexte de préparer l'avènement du *Dieu père et mère*, Enfantin, sapait l'institution du mariage (1), pour la remplacer par une société commandite en conjugale. Des circulaires étaient envoyées à des jeunes filles, à des jeunes femmes, que l'on croyait susceptibles d'aider, par leur exemple ou par leur argent, à la réalisation de cet idéal : la *femme libre*.

nationale. C'était cependant une belle occasion de paraître avec la crosse en main. » (*Plus de Cancans.*)

(1) Saint-Simon avait donné l'exemple. » Il avait épousé une femme aimable qu'il affectionnait tendrement; mais comme il n'admettait le mariage qu'à l'état de convention transitoire, il lui écrivit un jour que, malgré l'estime et la tendresse que lui inspiraient sa personne et son caractère, les pensées étroites dans lesquelles elle avait été élevée et qui la dominaient encore, ne lui permettaient pas de s'élaner avec lui au-dessus des lignes connues; qu'il était donc obligé, à son grand regret, de demander le divorce, le premier homme du monde ne pouvant avoir pour épouse que la première femme. On était sous l'Empire, et le divorce fut prononcé. » CHARLES LOUANDRE, *Les Idées subversives de notre temps*. Paris, 1872, p. 53.

Une Saint-Simonienne qui avait rédigé un *Appel au peuple sur l'affranchissement des femmes* se tua, et ce suicide émut vivement l'opinion publique. Il y eut, même parmi les disciples du Père qui s'étaient montrés jusqu'alors les plus fidèles, de vives protestations contre ses théories de célibataire un peu échauffé. Bazard fut un de ceux qui prirent la défense du mariage.

Quelle bizarre qu'elle pût paraître, la recherche de la papesse, du *Messie femelle*, n'allait pas sans troubler de pauvres créatures qui croyaient avoir à se plaindre de la destinée et qui, incapables de se régénérer elles-mêmes, visaient à régénérer les autres. L'ardeur de leurs convictions venait, dans la plupart des cas, de celle de leur tempérament. Elles entrevoyaient dans les séduisantes doctrines d'Enfantin une émancipation passionnelle dont elles avaient grand besoin.

Quelques-unes se jetèrent à corps perdu dans le Saint-Simonisme. Il en resulta quelques scènes assez comiques, comme celle que décrit un des disciples du Père et un de ses admirateurs, Vinçard (1) :

« Un incident étrange vint se produire en dehors de notre centre d'agitation religieux : Bazin, le gardien de la maison de Ménilmontant, annonça à

(1) VINÇARD aîné, *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier*. Paris, 1878, p. 116.

la famille qu'une femme, dont il ignorait le nom, avait une communication à faire aux Saints-Simoniens, et que cette femme se présenterait dans la galerie de Ménilmontant... Elle prévenait en outre qu'elle ne convoquait personne individuellement, mais qu'elle serait heureuse qu'aucun de nous ne manquât à son appel. Cette communication qu'elle voulait faire devait avoir lieu à sept heures du matin. Nous nous rendîmes donc à cet appel, mais sans grand enthousiasme : une heure si matinale, et le froid que l'on ressentait dans cette grande galerie, n'étaient pas de nature à provoquer de chaudes émotions.

Après une heure d'attente, qui nous indisposa encore davantage, nous vîmes entrer une jeune fille, pâle, tremblante, et s'efforçant de surmonter une émotion suprême. Elle était plutôt belle que simplement jolie : de long cheveux blonds encadraient son visage ; ses yeux, d'un bleu tendre et pleins de douceur, inspiraient confiance dans la sincérité de l'acte qu'elle accomplissait ; sa taille, sans être remarquable, paraissait indiquer une forte santé. Elle était vêtue d'une large robe ou dalmatique bleue, drapée à la grecque et rattachée en gros plis sur sa poitrine par un médaillon ou camée antique ; un long voile bleu était rejeté en arrière de sa tête, qu'elle avait ornée d'une couronne de roses blanches.

Elle alla se placer au bout de la galerie et resta là longtemps, silencieuse et réfléchie ; sa figure se contractait ; ses lèvres semblaient refuser de s'ouvrir à la parole ; enfin, tout dans cette femme annonçait l'accomplissement et l'émotion d'une tâche immense. Alors faisant un effort, elle balbutia ces mots : « J'ai vingt et un ans, j'ai atteint l'âge de ma majorité, et je me voue à l'apostolat Saint-Simonien. Je veux rejoindre le Père Enfantin en Égypte ; j'ai besoin pour faire ce voyage d'un homme qui me dirige et me défende dans une mission, et je fais appel au plus aimant, au plus intelligent, au plus fort d'entre vous. »

Tous, nous restâmes silencieux. Elle demanda un moment de recueillement. Nous nous retirâmes dans le jardin, tout stupéfaits de cette déclaration inattendue et fort mécontents de nous-mêmes, pour la froideur avec laquelle nous avions recueilli cet acte extraordinaire d'apostolat. Désirant racheter cette déchéance momentanée de notre foi en l'initiative de la femme, nous eûmes l'idée de chanter en chœur une des plus belles poésies de Jules Mercier, dont chaque strophe se termine par ces paroles :

Parmi nous, femme douce et chère,
Viens pacifier l'univers ;
A ses enfants viens donner une mère.
Viens, nos bras et nos cœurs le sont toujours ouverts!

Nos chants venaient à peine de se terminer, qu'on vint nous prier de rentrer en séance. Quelle ne fut pas notre surprise ! Cette femme, tout à l'heure si agitée, si tremblante, maintenant calme et assurée, nous dit qu'elle ajournait à un mois la réponse que nous avions à faire à sa demande.

Pendant le temps qui nous séparait de l'époque qu'elle avait désignée pour une nouvelle réunion, le bruit se répandit que l'apparition de la femme libre allait avoir lieu à Ménilmontant, dans la maison du père Enfantin. Alors, beaucoup de personnes étrangères à notre communion se faufilèrent parmi nous, et, le jour arrivé, une foule considérable encombra la galerie. Nous vîmes cette jeune femme se présenter bravement au milieu de tous, promenant son regard tranquille et chaste sur la masse d'homme qui l'entouraient. Puis, s'asseyant sur un fauteuil placé au fond de la salle et qui dominait l'assemblée, elle se recueille et toute pensive semble être venue là bien plus pour obéir à l'appel que le Père avait fait à la femme que pour la gloire à venir de sa courageuse initiative.

Après un long silence elle se lève de son siège et prononce cette seule parole : « J'attends ! » Tous, nous étions là comme elle, nous attendions. Massol, Roger, Duguet, Rigaud, ces

quatre apôtres de Ménilmontant, étaient là aussi et gardaient le silence... Qui donc de nous aurait osé prendre la parole avant ces hommes, désignés par leurs antécédents apostoliques? L'attente se prolongeait indéfiniment; enfin, un des membres de la famille de Paris, Demersant, homme de cœur et d'intelligence, mais déjà d'un âge avancé, impatienté du mutisme général, se mit à dire : « Madame, puisque les plus forts qui sont ici hésitent ou semblent vouloir s'abstenir, je viens, moi, loyalement, répondre à votre appel. » Il s'approche vivement du fauteuil où siégeait cette jeune femme, et il étend son bras vers elle, en signe d'engagement. Elle se lève et lui répond : « Vous êtes sans doute le cœur qui me comprend, mais votre bras serait impuissant à me défendre. » Et, s'adressant à l'assemblée, elle expliqua combien était au-dessus des forces de notre ami cette tâche, qui exigeait toute la vigueur et la fougue passionnée de la jeunesse. Après lui se présentèrent encore quelques-uns de nos amis, plus jeunes, mais qui, sous beaucoup de rapports, ne pouvaient remplir les conditions exigées.

Nous restâmes longtemps silencieux, chacun cherchant des yeux qui oserait de nouveau tenter l'expérience de sa présentation, lorsque, spontanément, un jeune homme fend la foule, se précipite devant la jeune femme et lui dit d'un ton

brusque et animé : « Je me nomme Chancel ; je suis républicain et n'appartiens en rien à la doctrine Saint-Simonienne ; mais je suis indigné que, après une démarche aussi grande que la vôtre, si peu d'hommes parmi cette foule soient touchés de votre acte de dévouement. Eh bien ! moi, étranger à vos croyances, je m'offre corps et âme pour l'œuvre que vous entreprenez ; dites un mot d'adhésion, et je suis prêt à vous suivre partout où votre volonté me dirigera. »

Que va-t-elle répondre ? Toute la famille est dans l'anxiété. Cet homme est jeune, beau et plein d'énergie. Elle se trouble, se tourne vers les hommes de la famille et dit d'une voix ferme, mais calme : « Comment se fait-il que des personnes qui ne partagent pas notre foi s'introduisent ainsi dans nos réunions ? Comment se fait-il que se trouvent au milieu de nous des hommes qui ne sont pas Saint-Simoniens ? — C'est le meilleur moyen de le devenir, répliqua le républicain. — Et moi je vous refuse, répond-elle, jusqu'à ce que vous ayez le droit de prendre place à nos côtés.

Ainsi se termina cette deuxième séance, bientôt suivie d'une troisième, mettant fin à cette tentative d'une jeune fille qui, d'après l'avis de quelques-uns, avait la tête montée. Quoi qu'il en fût, nous nous y laissâmes prendre en grand nombre ; nous crûmes fermement à la vérité de son libre arbitre,

et le dernier incident de cet épisode prouva que nous avons raison.

Nous étions donc réunis pour la troisième fois dans la galerie de Ménilmontant, et notre jeune femme apôtre allait prendre la parole, lorsqu'une certaine rumeur se fit entendre au dehors. Au même instant, une femme grande et belle s'élança au milieu de nous, en s'écriant : « Ma fille, ma fille, rendez-moi ma fille ! » Et la fille, d'une voix brève et impérative, nous crie : « A genoux, voici ma mère ! »

Je ne sais quel puissant ascendant cette jeune fille avait déjà pris sur nous, mais presque tous nous obéîmes instantanément à cette injonction. Quant à la pauvre mère, elle fut prise d'attaques nerveuses. On la transporta hors de la salle, et sa fille la suivit. L'émotion était au comble ; on se demandait ce qui allait advenir, quel sentiment dominerait dans le cœur de cet enfant. L'attente ne fut pas longue : la fille revient au milieu de nous et prononce ces seules paroles : « Je cède à ma mère ; je rentre dans mon tombeau ; prenez mon voile, ajouta-t-elle en le tendant à l'un de nous, suspendez-le pieusement en souvenir de mon acte. »

Ce voile qu'elle nous laissa, triste débris de la libre manifestation d'un cœur pur et plein de feu, ce gage d'un grand acte de dévouement religieux,

nous l'avions suspendu au-dessus d'une des portes d'entrée de la galerie. Cette porte était celle par laquelle la *dame bleue* (c'est le nom que nous lui avons donné) avait fait sa sortie, en nous disant adieu. Nous l'avions fermée, et nous étions convenus que personne n'en franchirait le seuil.

Mais le moindre incident vient souvent se mettre en travers des plus puissantes déterminations ; Pol Justus, un des quarante apôtres de Ménilmontant, artiste d'un caractère fantasque et d'une ténacité indomptable dans ses volontés, était de retour à Paris ; la famille l'ignorait. Un dimanche, vers la fin de la journée, nous étions tous réunis dans la galerie, lorsque Justus, voulant nous surprendre arrive inopinément, tourne brusquement le bouton de la serrure de cette porte que nous avions condamnée et fermée à double tour ; nous lui criions de l'intérieur qu'il fasse un détour et entre par la porte du milieu de la galerie ; il insiste ; nous ne voulons pas céder ; il arrive enfin par la voie que nous lui avons indiquée, mais plein de colère. Vainement on lui explique le sujet de la décision qu'on avait prise ; il entre en fureur, arrache le voile et le jette au loin. Comme tout vestige de gloire passée, ce voile fut détruit en un instant. C'était le dernier témoignage d'un acte qui avait dû coûter à son auteur bien des réflexions et une longue attente de force et de courage. »

Les Saint-Simoniens avaient été très vite l'objet de la curiosité publique. Ils ne la fuyaient pas. Ils semblaient plutôt la rechercher. Ils n'étaient pas ennemis d'une habile réclame. Ils avaient besoin de battre la Caisse pour la remplir.

Leurs conférences de la rue Monsigny avaient attiré beaucoup de monde, surtout les dames. Les dames s'intéressaient aux Saint-Simoniens. Beaucoup de Saint-Simoniens étaient jeunes.

Enfantin avait décidé que le béret qui était sa coiffure habituelle serait porté par ses disciples. Ils avaient un costume formé d'une tunique bleue ouverte en cœur sur le devant, d'un gilet blanc qui se laçait par derrière — ce gilet servait d'emblème à la fraternité parce qu'on ne pouvait le lacer tout seul — d'une ceinture de cuir et d'un pantalon, rouge en hiver, bleu en été.

Les Saint-Simoniens (1) devaient en outre porter au cou un collier symbolique composé d'anneaux en métal de formes diverses, et dont les deux bouts étaient unis par une demi-sphère. Cette demi-sphère signifiait que dans le christianisme, qu'on aspirait à reformer, Dieu n'était représenté — insuffisamment — que par l'élément mâle.

Le Père et ses disciples organisaient des défilés.

(1) Ceux qui formaient la *famille de Paris*.

des manifestations chantantes, des bals (1) et des concerts. On les vit à l'Opéra, au nombre de dix ou douze, dans une loge que leur avait offert Véron. Ils étaient revêtu de leur costume, ornés d'une barbe, et leur barbe fit presque autant scandale que leur costume. Au Panoramadramatique, ils se mirent tout d'un coup à chanter des hymnes Saint-Simoniens, ce qui étonna considérablement le public.

L'engouement qu'ils provoquaient dura trois ou quatre ans. Ils avaient les honneurs de la caricature (2). On les mettait sur le théâtre (3).

On les mit aussi en prison. Le gouvernement s'était décidé à intervenir.

Le 27 août 1831, Enfantin fut traduit devant la Cour d'assises de la Seine, sous l'inculpation de réunion illicite et d'outrage aux mœurs. Il demanda l'autorisation de se faire défendre par deux dames, parce que sa cause, disait-il, intéressait toutes les femmes. Cette autorisation lui fut refusée

(1) Le 17 mars 1833, ils donnèrent un bal dans les salons de Morel, boulevard des Amandiers, au profit de la mission d'Orient, c'est-à-dire du voyage d'Enfantin en Egypte.

(2) *Le Père Fanfantin*, avec cette légende : *Pater noster qui es à Sainte-Pélagie — les Moines de Ménilmontant*. Nombreuses caricatures sur la Femme libre.

(3) Les *Saint-Simoniens*, par ROUGEMONT, BRAZIER et DE COURCY, les *Saint-Simoniens*, par LANGLÉ et VANDERBURCH. Dans cette dernière pièce, jouée au Palais-Royal, Enfantin, qui était très gros, était appelé Bouffantin.

et le tribunal le condamna à un an de prison.

Le Père ne resta que quelque mois à Sainte Pélagie. La plupart de ses disciples s'étaient dispersés. Avec douze de ceux qui lui gardaient leur foi — et parmi eux, Félicien David, et le peintre Machereau qui plus tard se fit musulman et devint muezzin à Constantinople — il alla en Égypte pour y chercher la femme-Messie. Il ne l'y trouva pas, mais il s'y livra à d'importantes études sur le percement de l'isthme de Suez. Elles servirent dans la suite à Ferdinand de Lesseps, un Saint-Simonien lui aussi.

Lorsque Enfantin revint d'Égypte, il s'estima très heureux d'obtenir une place de maître de poste aux environs de Lyon. Vers 1841, plusieurs de ses disciples qui étaient arrivés à de hautes situations le firent nommer membre de la commission scientifique de l'Algérie, et en 1845 il entra dans l'administration du chemin de fer de Lyon. Et l'apôtre ne fut plus désormais qu'un fonctionnaire (1).

(1) Il mourut en 1864.

XI

LES MODES

L'été de 1830 vit deux événements que les femmes trouvèrent d'importance à peu près égale : la chute — définitive — des Bourbons et la chute — provisoire — des chapeaux de paille. On les remplaça par des couvre-chefs en carton sur lesquels étaient peintes des fleurs. « Les grands chapeaux ronds en paille, imités de ceux des faneuses, écrivait le *Journal des Dames et des Demoiselles*, ont aussi vieilli que ceux des bergères de Florian : les petites filles mêmes n'en veulent plus porter. »

La forme d'ailleurs, pendant les premières années du règne, ne varia guère. C'était encore le chapeau évasé de la Restauration, mais réduit à de moindres proportions. Tout se rapetissait alors,



RACHEL (dans le rôle de Camille.)

même les chapeaux. On leur donna un de ces noms puérils et charmants que trouvent sans effort les femmes et qui leur plaisent et où se révèle leur âme, par tant de côtés enfantine. On les appela des *bibis*. Ouverts sur le front, resserrés sur les tempes, garnis d'un nœud de rubans au-dessus des cheveux et surmontés d'une plume d'autruche, les *bibis* étaient maintenus par une mentonnière ornée de dentelles. Et comme les modes sont un perpétuel recommencement les femmes se remirent à porter des chapeaux de paille à grosses tresses, appelés *cabas* ou *paillassons* (1).

Les boas, en 1831, jouirent d'une grande vogue. Les femmes les nommaient des *infidèles*, « sans doute, disait l'une d'elles, parce qu'ils glissent et veulent toujours nous quitter ».

L'amour, la préoccupation, la recherche de l'amour dictaient aux élégantes leur toilette. Pour les hommes, c'était la politique ou la littérature, pour certains hommes du moins, légitimistes impénitents, républicains auxquels une révolution ne suffisait pas, peut-être parce qu'ils n'en avaient tiré aucun profit, et romantiques très jeunes chez lesquels un excès de lyrisme supprimait la crainte du ridicule.

(1) Contre les *bibis* qui avantageaient surtout les jeunes femmes, les autres formèrent bientôt une ligue. De cette ligue naquirent les *cabas* ou *paillassons*, auxquels succédèrent les *demi-pamélas*, charmantes sur la tête d'une jeune fille.

Tandis que, sur les promenades ou dans les salons, les partisans du régime qui venait de disparaître, ornaient leur boutonnière de fleurs blanches ou vertes, les démocrates, les *bouzingols*, arboraient des gilets à large revers, des gilets à *la Camille Desmoulins*, ou des chapeaux gris, des chapeaux d'opposition considérés comme séditionnels. Quelques-uns, les plus avancés, pour qu'on ne se méprit pas sur leurs opinions républicaines, firent teindre leurs chapeaux en rouge. Idée bizarre, dont *le Figaro*, dans un article qui est peut-être d'Alphonse Karr, se moqua très agréablement.

Les *chapeaux à la Buridan*, pointus en haut et retroussés sur un des côtés, furent une des conséquences, et les plus imprévues, de la première représentation de la *Tour de Nesle*, le 29 mai 1832. Ils sévirent surtout au quartier latin, où la nouvelle école littéraire comptait de nombreux admirateurs, et où se pratiquait, trop souvent avec exagération, le culte du moyen âge que venaient de découvrir Victor Hugo et Alexandre Dumas.

Malgré ces essais de fantaisie, les modes, masculines ou féminines, pendant les cinq ou six premières années du règne, restèrent lourdes et disgracieuses, cossues et laides, et pour dire la chose d'un mot, *bourgeoises*.

Les Redingotes à *la propriétaire*, à *la collin*,

à la *marinière*, les habits à taille haute et à basques démesurées, les pantalons tendus par les bretelles et les sous-pieds, et avec lesquels il devenait presque impossible de s'asseoir, augmentaient la laideur des hommes, et les femmes se rendaient moins jolies, sans le vouloir, on s'en doute, par un goût inexplicable pour les couleurs sombres. Elles semblaient porter le deuil de leurs illusions. Les jolies nuances lilas, gorge de pigeon, première aurore, les nuances fraîches et jeunes, étaient remplacées par le vert russe, le vert cul de bouteille, et toute la gamme du noir. Seule résistait comme couleur claire la *merde d'oie*.

Vers 1836, le costume et la coiffure se rajeunirent. Sous l'influence des Saint-Simoniens, les hommes renoncèrent au toupet et portèrent les cheveux longs avec la raie sur le côté. Les femmes abandonnèrent les horribles manches à gigot, firent descendre la ceinture à sa véritable place, et offrirent à l'admiration des amateurs de délicieux mouchoirs. « Les nouveaux mouchoirs, écrivait Mme de Girardin, sont irrésistibles ; cette large *rivière de jours* qui les bordait l'année dernière est, cette année, (1836) séparée par un entre-d'eux de broderie, et quelle broderie délicate, imperceptible, fine, légère, gracieuse à en radoter. On fait bien aussi de riches bordures en relief semées d'oiseaux, de paons, de perroquets

brodés d'un travail merveilleux, mais ce sont des mouchoirs de caprice qui ne peuvent servir tous les jours ; si l'on est triste, par exemple, le moyen d'avoir recours à un perroquet pour essuyer ses larmes (1). »

Ce n'était pas à essuyer des larmes qu'étaient destinés ces mouchoirs, qui raille Mme de Girardin. Ils faisaient partie de cet arsenal de coquetterie dont se servaient alors les femmes, et dont elles se servent encore, pour la chasse au mari ou à l'amant. Lentement, patiemment, sous une de ces lampes Carcel au mécanisme compliqué, près de la petite table à ouvrage, pleine de minuscules boîtes de bois, de carton ou de verre ornées de festons ou de figurines en papier doré, les jeunes filles, les jeunes femmes, songeaient, en brodant ces mouchoirs, à celui qui devait venir et qu'elles attendaient, à l'inconnu, dont ils devaient, tenus par une jolie main, attirer l'attention, fixer les regards. C'était l'amour qui brodait ou l'espoir de l'amour, et de ces légers morceaux de toile, semés de fleurs ou d'oiseaux, plus d'un mariage naquit et aussi plus d'un adultère.

Comme aujourd'hui, modistes et couturières, sous Louis-Philippe, ressuscitaient les modes du

(1) V^{te} de Launay (Mme E. de Girardin), *Lettres parisiennes* (Lettre datée du 9 novembre 1836).

passé. Les turbans du premier empire, avec quelques modifications, reparurent en 1837. Il y en avait de deux sortes, les uns en étoffe d'or, les autres, plus légers, en tulle, en gaze ou en dentelle (1). C'était presque une mode du Directoire que cette coiffure qui eut beaucoup de vogue pendant l'été de la même année et dont Mme de Girardin parle dans une de ses lettres parisiennes, datée du 27 juillet :

« Il n'est plus question de cheveux aujourd'hui, on a supprimé les cheveux. On les remplace par un *tour* de roses blanches qu'on décore du nom de guirlande, mais qui, de loin, sur un front complètement chauve, ressemble à une couronne de papillotes. Voici comment on se coiffe quand on veut être à la mode : on relève ses cheveux à la chinoise ou à peu près, car les *demi-bandeaux*, qui laissent voir toutes les tempes, ne sont qu'une *chinoise* altérée... puis, sur le haut de ce front nu, on applique sept roses blanches ! De près, cette parure n'empêche pas une jolie personne de paraître jolie ; mais de loin, elle lui donne un air

(1) « Cimon est renommé pour les premiers. Cimon possède le turban classique, le *turban maternel*. Mademoiselle de Beaudrant seule a compris le turban jeune, le turban de fantaisie. » V^{te} de Launay (Mme de Girardin), *Lettre parisienne* du 29 mars 1837. Dans la même lettre, Mme de Girardin parle d'une comtesse de C... qui portait « un turban de satin brocart, sablé d'or, mêlé de gaze bleu de ciel ».

poupart qui n'a aucune distinction. Les grandes coquettes, les femmes de haute prétention, les artistes, jettent la guirlande de côté sous le chapeau (1) ; sur la joue gauche, cinq grosses roses en demi-guirlande ; sur la joue droite... rien du tout. C'est un caprice, un aimable désordre, un gracieux effet de l'art. »

Beaucoup de volants, des manches longues, justes et à coude, des chapeaux lilas, des étoffes de couleur lie de vin, des écharpes écossaises : voilà ce qui caractérise les toilettes féminines de 1840 (2). Les hommes portaient à la même époque et c'était une des nouveautés de l'année, des redingotes de drap blanc. « Les hommes qui, dans leur façon de s'habiller, ont tant de grâce, tant de fantaisie, tant de goût, et surtout de bon sens, viennent d'inventer un costume fort ingénieux. Le soir, dans les salons dorés, vous savez qu'ils sont tout en noir. Eh bien ! maintenant dans les rues, dans nos rues pleines de boue, ils sont tout en blanc. Le paletot des marins est remplacé

(1) Ces chapeaux — capotes de satin ou autres — étaient ornés de grappes de raisin, de fraises, de cerises, de groseilles, etc.

(2) Deux toilettes de bal en mai 1840 : « Robe de taffetas bleu de ciel, garnie de trois volants bordés de petites franges blanches ; chapeau de paille de riz, orné de fraises. » — « Robe de gros de Naples citron, écharpe de dentelle blanche doublé de taffetas bleu, capote pareille à l'écharpe. »

par une redingote de meunier assez avantageuse (1) ».

L'année suivante, un tailleur polonais, Banfosky, inventait l'habit et la redingote bicolores. Un côté était noir, l'autre bleu. Il suffisait de les retourner. Nestor Roqueplan qui nous donne ce détail dans ses *Nouvelles à la main* (2), constate, dans le même numéro, que beaucoup de civils, en 1841, s'étaient mis à porter la moustache pour se donner l'air militaire. « La moustache, dit-il, a pour résultat de faire croire à celui qui la porte qu'il est naturellement housard, et qu'il monte à cheval de naissance. »

Chez les femmes, depuis 1840, les toilettes, et surtout les coiffures, tendirent à se simplifier. Les falbalas disparurent pour céder la place à des robes de linon, presque sans apprêt. On renonça pour longtemps aux manches à gigot. Les cheveux furent coiffés en bandeaux plats, tels qu'on les voit dans les portraits de Rachel ou dans les caricatures de Gavarni qui représentent des lionnes ou des lorettes.

Le luxe, en 1842, semblait s'être réfugié dans les bonnets, et tout particulièrement dans ceux d'une illustre modiste, Mme Planat, à la-

(1) V^{te} de Launay (Mme de Girardin). Lettre datée du 4 avril 1840.

(2) Numéro du 20 novembre 1841.

quelle un journal du temps (1) consacrait cet article flatteur, d'autant plus flatteur qu'il était payé.

« Dans les soirées, les bonnets à la Dubarry auront une vogue assurée. Tels que les a conçus Mme Planat, élève et successeur de cette maison Berthier, si célèbre en Europe par le bon goût et l'élégance de ses modes, ces bonnets sont la plus riche et la plus gracieuse coiffure que l'on puisse imaginer. Ils imitent à s'y méprendre l'œil de poudre des dames du siècle de Louis XV, sans en avoir les inconvéniens ; le tulle neigeux est si habilement employé par Mme Planat qu'il produit une illusion complète. Sur cette coiffure viennent encore s'étaler dans toute leur splendeur les dentelles d'Angleterre et ces beaux points d'Alençon, dont Colbert ravit le secret à Venise pour en enrichir la France. Le point d'Alençon est destiné, cet hiver, à prévaloir dans les coiffures des dames de haute distinction ; car, grâce à l'habileté des fabricans, le travail et la perfection de ces dentelles ont été poussés si loin, que certains dessins reviennent à 500 francs le mètre. Si les bonnets à la Dubarry vous paraissent trop somptueux, trop coquets, Mme Planat vous imposera encore son goût ; car elle vous offrira ses *Charlotte Corday*, élégans à force de simplicité, comme l'héroïne dont

(1) *Le Salon littéraire*. N° du 9 octobre 1842.

ils portent le nom ; puis viennent ses *Malthilde*, bonnets sans fond, où le velours et la dentelle se combinent de mille manières, et rehaussent l'éclat des belles chevelures. Si enfin vous désirez savoir quels seront les chapeaux habillés dont se pareront nos lionnes pour aller au Bois ou accomplir leurs visites de ville, je vous dirai qu'à la suite d'un congrès tenu dans la rue Richelieu, il a été décidé que les 1760 feraient fureur : ce sont des capotes dont la passe évasée et le fond large se parent d'étoffes découpées, déliquetées de la manière la plus bizarre, mais qu'il n'est réservé qu'à une main habile de faire accepter. Le chapeau habillé sera en satin, en velours épinglé, ou en satin à la reine ; un esprit de la même couleur de l'étoffe, appuyé sur une aigrette, se penche gracieusement sur la passe, et jette sur l'ensemble du chapeau des reflets chatoyans du plus bel effet ; de riches rubans en draps de satin à double face et assortis à la nuance, complètent cette coiffure dont aucune femme de distinction ne pourra se passer cet hiver.»

L'année 1844 vit paraître des petits chapeaux plats que Mme de Girardin appelle : « des assiettes à soupe en crêpe blanc ornées de plumes sans nom (1) ».

(1) *Lettre parisienne* du 9 mars 1844.

Une chanson populaire (1) caractérise, avec plus de précision que de poésie, les modes féminines de 1845 :

Chantons aujourd'hui le costume nouveau
 C'est à qui des femmes aura le plus beau.
 Chacun se pique de mettre au tombeau
 Toutes les anciennes méthodes :
 On n'a jamais vu dans le bon vieux temps,
 Adopter un goût qui fut si brillant
 Comme celui des dames d'à-présent,
 Qui veulent se mettre à la mode.

Les femmes jadis portaient des chignons
 Poudrés, pomadés (*sic*) et pleins de chiffons,
 Pour être à la mode, et sur le bon ton :
 C'était l'ancienne méthode
 Mais aujourd'hui le sexe est différent,
 Porte ses cheveux plus élégamment ;
 La femme se coiffe plus richement
 Quand elle se coiffe à la mode.

Pour faire toilette on prend son miroir,
 On met sur sa tête un beau bonnet noir,
 On peut le porter du matin au soir ;
 Le bonnet noir est très commode :
 Ce bonnet nous donne un grand agrément,
 Car de le blanchir vous êtes exempt,
 C'est un profit tout clair au bout de l'an.
 Chantons la nouvelle mode.

Une jeune veuve du faubourg Montreuil,
 Elle avait encore la larme à l'œil,
 Se coiffe à la mode en prenant le deuil,
 Pour elle rien de si commode.

(1) *Chansons nouvelles sur la mode du jour et le costume des belles femmes de Paris.* Ces vers sont signés FLEURET.

Un étranger venant de son pays,
 Voyant que bonnets noirs sont admis,
 Il croit voir tout plein de veuves à Paris,
 Quand les dames se coiffent à la mode.

Un petit bonnet en arrière du front,
 Fait paraître aux dames un regard fripon,
 Cela fait plaisir à plus d'un garçon,
 Ce joli regard l'accommode.
 Devant le bonnet de chaque côté,
 Des rubans, des fleurs, ornent la beauté ;
 Rien que de la voir vous êtes enchantés :
 Voilà les bonnets à la mode.

Sur le front des dames on voit leurs cheveux
 Lissés séparés d'un genre gracieux,
 Pour que la figure ressorte mieux,
 On ajoute une autre méthode.
 Cheveux tortillés qui pendent très bas,
 Décorent la femme aux traits délicats,
 Et laissent entrevoir des charmants appats :
 Voilà les coiffures à la mode.

Chapeaux de satin, chapeaux de velours,
 Chapeaux de coquilles, faits pour l'amour ;
 Des roses en guirlande tout alentour,
 C'est une superbe méthode :
 Chapeaux à la turc garnis d'un beau gland,
 Par dessus il flotte un panache blanc :
 Voilà les chapeaux à la mode.

La robe en tulle garnie d'un lacet d'or
 Des manches courtes et garnies sur le bord,
 En la voyant elle vous plaît d'abord,
 Ce joli goût vous accommode

Robes à la chinoise, robes à la dolman,
 Et robes lacées derrière et devant,
 Robes à la parisienne, à la musulman :
 Voilà les robes à la mode.

Les châles aussi sont à l'ordre du jour,
 Des châles tartans, des châles à bande à jour,
 Les châles carrés et brodés tout autour
 Sont admis dans cette méthode ;
 Capotes en crêpe et carako garnis,
 Tuniques courtes et jupons tout unis.
 Non, ma foi, je n'aurais jamais fini
 Pour vous détailler chaque mode.

Pour plaire aux dames un monsieur de bon ton
 Porte un habit qui pend jusqu'aux talons :
 De loin l'on dirait qu'il a des jupons.
 Par cette bizarre méthode,
 Un autre élégant porte dans l'hiver
 Redingote courte comme un pet-en-l'air,
 Il a son derrière tout à découvert,
 C'est les redingotes à la mode.

Mesdames, lorsque j'ai fait ce tableau,
 J'aurais bien voulu le faire plus beau ;
 Je désirais bien que mon pinceau
 Puisse vous être commode.
 Pour peindre vos charmes facilement
 Vous n'avez pas besoin d'habillement
 Vous plaisez toujours sans ajustements :
 Vous êtes toujours à la mode.

En 1846, les femmes portèrent des chapeaux
Clarisse Harlowe et les hommes « des habits
 sans basques, des gilets sans boutons et des cha-
 peaux sans bords ».

En 1846, les chapeaux féminins furent de médiocre grandeur, garnis très simplement de ruban ou ornés de plumes sur le côté gauche. Les corsages se fermaient très haut, les robes étaient très montantes et on les appelait des *pensionnaires*. Pour des manteaux unis, agrémentés parfois de collets flottants, on avait inventé des noms nouveaux, qui permettaient de les vendre plus cher : mantelets *châtelaine*, mantelets *Marie-Antoinette*, mantelets *à la dona Luisa* ou *Espagnols*. Les dames se coiffaient de bonnets à la vieille, fort laids. Les mantilles de bal étaient trop longues, mais en revanche les fichus étaient trop courts. Pour les robes du matin on employait surtout le drap de Montpensier, le drap d'amazone. La fourrure à la mode était le chinchilla.

Les hommes cette même année, portaient des vêtements moins étriqués. Les gens de bon ton ne croisaient par leurs habits ou leurs redingotes et s'interdisaient les pardessus de couleur claire.

Arrêtons là cette revue. L'année 1848 vit des changements plus importants que ceux d'une robe ou d'un chapeau.

En même temps que se multipliaient, pendant cette période, les journaux de modes (1), la ru-

(1) *Le Moniteur de la Mode, journal du grand monde*. Premier numéro 1^{er} avril 1843. Il compta parmi ses collaborateurs : Henri Murger, Esquiros, Léon Gozlan, Alphonse Karr, Mmes Popelin-Ducarre, Mélanie Waldor, etc.

brique consacrée aux toilettes, dans les journaux quotidiens, prenait de plus en plus d'importance. Celle du *Temps*, confiée à Mlle Constance Aubert, femme d'un officier supérieur, jouissait d'une exceptionnelle autorité, que constate Jules Lecomte dans ses *Lettres sur les Écrivains Français* :

« Les modes du *Temps* ont une certaine vogue. Elles sont spirituellement écrites, exemptes d'extravagances ou d'idées irréalisables, et par dessus tout du meilleur monde et d'une extrême distinction. Aussi le *Temps* prête-t-il son bulletin des modes à une foule de journaux, et c'est là encore que les feuilles de province se renseignent. De cette façon, Mlle Constance Aubert est parvenue à se faire une sorte d'autorité dans la matière, autorité qu'ont surtout appréciée les marchands et les fabricants de toute espèce. Une fois cette autorité bien acquise, les industriels sont venus chez Mlle Aubert pour se faire prôner et mettre à la mode. Le marchand de meubles a envoyé une garniture de boudoir, le tapissier a tendu le salon, orné la chambre à coucher, et le lendemain l'article *Ameublements* a vanté le goût et la supériorité de telles ou telles fabriques. Un thé de rare porcelaine a payé une adresse adroitement placée dans une phrase; les cartons de la lingère ouverts à discrétion chez le feuilletoniste ont fait trouver à la première mainte pratique inattendue; le bijou-

tier a toujours offert les échantillons de ses nouveautés, et l'article *Modes* a donné la vogue à ses ciselures, à ses pierreries. Ainsi Mlle Aubert a pu (nous ne disons pas précisément qu'elle l'ait fait) se monter une excellente maison, et même placer un coupé sous sa remise. Elle a pu avoir ses fournisseurs à l'année, en réglant leurs factures avec quelques lignes de recommandation fashionable. Puis une fois approvisionnée elle a pu encore convertir en valeur numéraire les témoignages non équivoque de la reconnaissance des grands marchands de Paris. »



Virginie Déjazet, rôle de Bonaparte à Brienne.

APPENDICE

FOURNISSEURS A LA MODE

MAGASINS DE CONFECTION. MODISTES ET COUTURIERS

Magasins du Gœsmac.

A la Providence, chez Gagolin.

Aux Chinois, boulevard des Italiens (confections pour dames).

A Jean de Bourgogne, Galerie de Valois (confections pour hommes).

Frainais et Cramagnac, rue Feydeau, 32 (cachemires).

Delisle, rue Choiseul. Magasin de confection pour dames, ouvert en avril 1831. « La réputation de Delisle prit dès les premiers jours une proportion telle que jamais assurément pareil succès ne s'était vu dans les fastes du monde commercial (1). »

Sorré-Délisle, rue Vivienne, 33.

Rosset, rue Vivienne, 48 (cachemires).

(1) E. DE GRENVILLE, *Histoire du journal la Mode...*, p. 139.

Violard, rue Choiseul, 2 *bis* (dentelles).

Mlle Pollet, rue Richelieu, 95 (avait en 1841 la spécialité des écharpes-mantelets en tulle noir).

Oudinot, place de la Bourse (imagina les sous-jupes qui furent l'origine de la crinoline).

Mlle Larcher, couturière de la reine.

Mlle Millery, élève de Button.

Mlle Delanoue.

Mme Masse.

Hocquet.

Lefébure, rue Saint-Pierre Montmartre, 10.

Mme Mollet, rue Saint-Honoré, 357.

Lemonnier-Pelvey.

Morlet et Rebours.

Dombies et Radulphe, rue du Bac, 11 (maison de deuil).

Zacharie.

Cartier, fils.

Mme Grouet-Tilliard, rue des Petites-Écuries, 32.

Mlle Delatour.

Mlle Vatelin.

Mme Clemançon, rue du Port-Mahon, 8 (corsets).

Mme Marie.

Mlle Félicie.

Mme Camille.

Mlle Palmyre.

Mme Barennes (chapeaux),
Mlle Baudrant (id.)
Mme Planat.

LINGÈRES

Mme Daniel de Ray, rue du Bac, 43.
Mme Tulasne-Ledoux, rue Saint-Honoré, 348.

FOURREUR

Gon, rue Vivienne, 18.

PASSEMENTIER

Mignon, rue Chaussée-d'Antin, 28

TAILLEURS

Humann, qui se sert pour ses réclames du
crayon de Gavarni.

Blain (tailleur pour hommes et pour dames).

Robin, rue Saint-Marc, 21.

Roolf, rue de Louvois, 10.

Drappier.

Becker, jeune.

BOTTIER

Coquelaerts, rue Gaillon, 11.

COIFFEURS (1) ET PARFUMEURS

Maurice Beauvais.

Sergent (qui imagina en 1837 les coiffures *en rouleaux*, entremêlées de rubans de velours.)

Dr. Brimser, rue d'Alger, 11 (inventeur d'un eau, qui eut alors beaucoup de vogue, contre la chute des cheveux).

P. Guéland, rue de la Grande-Truanderie, 5 (inventeur du *Fluide de Georgie* contre la chute des cheveux).

Goslin, boulevard des Italiens (vendait en 1841 l'eau et la poudre Addisson).

Guerlain, rue de Rivoli, 42, et plus tard, rue de la Paix. « Nous ne connaissons pas un magasin qui ait plus bel air que celui du grand parfumeur de la rue de la Paix. Les parfums sont une des grandes voluptés de la vie ; personne n'a su les rendre plus suaves et plus inoffensifs que Guerlain. Il a étudié la faiblesse des complexions les plus délicates et il a su y mesurer ses délicieuses senteurs. Chez lui, l'odorat n'est pas seul

(1) Le dompteur Van Amburg, mordu par un lion, au Théâtre Saint-Martin, le tua sur la scène d'un coup de poignard. Un coiffeur installé, en 1838, dans la rue Basse-de-Bondy, lui acheta son lion et avec la graisse fabriqua une pommade pour faire repousser les cheveux, la célèbre *pommade de lion*. « Elle est si efficace, affirmait-il, que quand je la prépare je suis obligé de mettre des gants pour qu'il ne me pousse pas des poils sur les mains. »

flatté, les yeux ont aussi bonne part; car où trouverait-on de plus joli flacon, des vases plus élégants, de plus complets *pots-pourris*, tels que les aimaient le grand Louis XIV et le voluptueux Louis XV ? Parmi tous ces flacons qui répandent la fraîcheur et la salubrité dans les lieux les plus échauffés par la foule, ceux que Guerlain remplit de vinaigre aromatique sont les plus cités...

Maintenant si, après avoir parlé des choses d'agrément, nous venons à nous occuper des choses utiles, nous dirons encore qu'elles sont nombreuses chez Guerlain. N'est-ce pas de chez lui que l'on rapporte les lotions les plus rafraichissantes, les saponettes les plus onctueuses, les oléines les plus émulsives, les pâtes les plus adoucissantes, les *cold cream* les plus salutaires à la peau (1). »

MARCHANDS DE PORCELAINES ET DE CRISTAUX

Toy, rue de la Chaussée-d'Antin, 19.

Lahortie, à *l'Escalier de Cristal*.

PAPETIERS

Marion, cité Bergère, 4.

Asse, rue du Bac, 30

(1) *La Mode*. N° du 16 décembre 1846. A propos des étrennes de 1846. Guerlain vendait en 1841 la lotion Gowland pour adoucir et blanchir la peau.

Alphonse Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré, 15.

TAPISSIERS

Bigaut.

Lesage.

Girard.

Dubois, rue de Castiglione.

Romagnesi, rue Gaillon, 11.

Monbro (meubles historiques).

FLEURISTE

Mme Auguste Copin, qui avait son jardin, boulevard Saint-Jacques, 6.

COUTELIER

Marmuse, rue du Bac, 28.

ORFÈVRES, BIJOUTIERS ET HORLOGERS

Gillion, boulevard des Italiens, 9.

Morel.

Bourdin, rue de la Paix.

Bert, faubourg Poissonnière, 9 (il avait en 1841 la spécialité de bracelets et épingles en corail).

Froment-Meurice (Mme de Girardin écrivait dans une de ses *Lettres parisiennes*, datée du 21 décembre 1842: « Les étrennes à la mode sont des bijoux

sculptés. M. Froment-Meurice a refait un art de l'orfèvrerie. Ses épingles sont des statuettes charmantes que Pradier ne désavouerait pas; ses bracelets empruntent aux gracieuses fantaisies de la Renaissance des formes inattendues et d'un caprice exquis. Il réduit des bas-reliefs de Jean Goujon aux proportions d'une agrafe. La naïade d'argent ou d'or, au lieu de s'accouder sur une urne, s'appuie sur un rubis, sur un diamant. M. Froment-Meurice dont Victor Hugo a célébré le talent dans de délicieuses stances, et qu'il appelle le Michel-Ange du bijou, fait complètement oublier la richesse de la matière par la beauté du travail. Ses parures sont si artistement jolies, qu'on ose les accepter comme si elles n'étaient pas précieuses. »

PÂTISSIERS ET CONFISEURS

Le Puits-Certain, rue du Mont-Saint-Hilaire, au coin de la rue Saint-Jean-de-Beauvais (maison très ancienne qu'on faisait remonter au quatorzième siècle).

Félix, dans le passage des Panoramas.

Lesage, rue Montorgueil (spécialité de pâtés au jambon).

Muot, rue de Choiseul.

XII

LE MONDE. LA VIE MONDAINE

LES FEMMES

Sous ce règne qui fut bourgeois avec tant d'exagération, rien n'a été plus bourgeois que l'ameublement. Le style Louis-Philippe, si on peut l'appeler un style, c'est le triomphe du laid. La recherche du confortable avait multiplié les formes lourdes et disgracieuses. Solides et peu élégants les meubles correspondaient bien à la classe qui venait de s'emparer du pouvoir. Et pour comble de malheur, fabriqués avec trop de soin par des ouvriers déplorablement consciencieux, ils devaient durer longtemps. Ils *ornent* encore beaucoup de salons de province.

Ce n'était pas seulement sur le style de l'ameublement que la bourgeoisie exerçait son influence.

Elle apportait partout avec elle, elle imposait peu à peu la vulgarité de ses manières. Les hommes, que la galanterie gênait, ne se privaient pas de fumer devant les femmes. Mme de Girardin s'en indigna et elle prédisait, en 1844 (1), que la fumée du tabac réduirait dans cinquante ans — c'est-à-dire en 1894 — le sexe fort à une sorte de demi-somnolence, très voisine du ramollissement, et que le sexe faible en profiterait pour s'emparer de la direction de toutes les affaires. Elle n'avait pas prévu qu'à ce moment-là les femmes commenceraient à fumer presque autant que les hommes.

Les salons essayaient sans trop y réussir, de maintenir les anciennes traditions d'élégance et d'urbanité.

Mme Récamier, qui achevait de vieillir, continuait à recevoir à l'Abbaye-aux-Bois, qu'on appelait l'Académie au Bois, parce que c'était une antichambre de l'Académie. Elle conservait dans son arrière-saison les amis qui lui rappelaient sa jeunesse mais qui ne la lui rendaient pas, Balanche, qui était venu loger près d'elle, Chateaubriand qui, vers 1835, lut dans son salon des fragments des *Mémoires d'outre-tombe*.

Mme Mélanie Waldor (2), fille du littérateur

(1) *Lettre parisienne* du 12 octobre 1844.

(2) Elle était née en 1796. Elle débuta dans les lettres en 1831 par un roman *l'Ecuyer Daubernon*. Elle publia en 1835

Villenave, recevait aussi des écrivains, mais elle témoignait une sympathie plus vive pour la nouvelle école, sans doute parce que ceux qui la représentaient étaient jeunes.

Chez Mme Sophie Gay, mère de Mme Girardin, fréquentaient quelques hommes politiques, des artistes, le harpiste Labarre, les pianistes Litz et Thalberg Berlioz, surtout des littérateurs, Lamartine, Balzac, Alphonse Karr, Henri Berthoud, Eugène Sue, le marquis de Custine, Roger de Beauvoir. On y chantait, on y disait des vers, on y jouait la comédie, et on y racontait, comme sous l'Empire, des histoires de revenants.

Les musiciens dominaient dans le salon de Mme Ricord, la femme du célèbre médecin. Là, fut chanté pour la première fois le *Stabat* de Rossini, par Mario, Tamburini, Mme Grisi et Albertazzi.

C'étaient aussi des compositeurs, des gens de théâtre, Rubini, Mario, Mme Grisi, Mme Falcon, la Taglioni, Emma Livry, etc., qu'on voyait chez Mme Orfila (1). Chaque année le mardi gras, elle donnait un bal d'enfants. Le rédacteur d'un journal du temps *l'Impartial* (2), nous décrit celui de 1836 :

un volume en vers qui reste son œuvre la plus connue ou la moins oubliée : *Poésies du cœur*.

(1) Orfila avait été nommé, le 1^{er} mai 1831, doyen de la faculté de Médecine de Paris.

(2) Ce journal s'était d'abord appelé, du 6 avril 1832 au

« La foule s'attroupait, dès sept heures, devant l'école de Médecine, où des lampions et des voitures annonçaient un bal ; mais cette foule souriait à chaque nouvel arrivant, rien en elle n'excitait la moquerie, l'envie et ce rire de pitié dont le peuple est si prodigue envers le riche ; c'est que cette joyeuse troupe de danseurs se composait d'enfants (les plus âgés pouvaient avoir quatorze ans, les plus jeunes quatre ans).

A sept heures et demi, les quadrilles s'étaient formés au milieu des rires et des chutes ; car près des grandes personnes, de petits danseurs prenaient place, et, peu d'aplomb sur leurs jambes, ils trébuchaient au moindre choc. Une grâce naïve, une gaieté sans lisière présidaient à cette fête, et jetaient sur chaque contredanse un charme inexprimable.

On distinguait au milieu de ces jolies figures d'enfants, le filleul de l'empereur du Brésil, le neveu du duc de Talleyrand, jeune homme de quatorze ans remarquable par sa beauté et son costume écossais les deux enfants de M. Philippe Dupin, la fille de M. Berville (1), le fils et la fille du duc Decazes, l'un en Figaro, l'autre en Napoli-

31 août 1833, *le Bonhomme Richard*. Il devint, le 20 décembre 1833, *l'Impartial*, et cessa de paraître le 6 octobre 1836.

(1) Saint-Albin Berville, avocat général à la cour royale de Paris, et littérateur.

taine, les deux enfants de M. Melesville, le fils de l'architecte du Luxembourg, et la fille de Mme Mélanie Waldor, jolie blonde travestie en Écossaise. Walter Scott l'eût embrassée sur les deux joues.

Parmi les plus petits personnages de ce bal, le fils de M. Crémieux, joli enfant de quatre ans, vêtu en pâtissier, offrait ses bonbons à la ronde...

Mmes Dupin, du Bignan, duchesse Decazes, de Spare, Mélanie Waldor, Rondonneau, Segalas (1), assistaient à cette jolie fête, où l'on remarquait, outre plusieurs artistes et médecins distingués, MM. Berville, Crémieux, Philippe Dupin, le duc Decazes, Paganel, Melesville, etc.

Le fils de M. Orfila, en jeune seigneur espagnol de onze à douze ans, se faisait admirer par sa jolie figure, son esprit et la grâce avec laquelle il faisait les honneurs de sa soirée; car c'était lui qui la donnait.

Toutes les invitations avaient été écrites en son nom.

Ce que cette joyeuse assemblée a consommé de glaces, de sorbets, de punchs, de gâteaux et de sirops, est presque inimaginable. Dieu sait comment quelques-uns des consommateurs auront achevé la nuit!

(1) Anaïs Menard, qui avait épousé en 1831 un avocat, M. Segalas. Elle publia en 1836 un recueil de vers : *les Oiseaux de passage*.

Je citerai parmi les plus gracieuses danseuses du galop, Mlle Dupin, et je rendrai mal l'effet qu'a produit cette pétulante danse, que l'on a voulu en vain, cette année, exiler des grands bals ; les plus petits enfants s'en étaient mêlés ; chaque danseur emportait sa danseuse de salon en salon, avec la rapidité de l'éclair ; la poudre des marquis et des marquises flottait confondus aux basquines, aux plumets, aux longs voiles, et toutes ces petites jambes, courant si rapides sur le parquet, qu'on ne pouvait y arrêter le regard, donnaient une espèce de vertige...

A minuit et demi, Mme Orfila a donné le signal de la retraite, la musique s'est tue et les danses ont cessé, au grand regret de la plupart des enfants que le plaisir tenait éveillés... »

Mlle Dosne, belle-sœur de Thiers, recevait chez elle des artistes, des gens de lettres et des hommes politiques, surtout, dans les dernières années du règne, des hommes politiques de l'opposition.

Bien plus strictement mondains que ceux que nous venons de passer en revue étaient les salons de la duchesse de Maillé, de la duchesse de Liancourt, de la duchesse de Rauzan, de Mme de Chastenay, de la vicomtesse de Noailles, de la princesse de Lieven — où la politique cependant avait sa place — de Mme d'Aguesseau, de Mme de la Grange, de Mme Philippe de Ségur, de Mme Alexan-

dre de Girardin, de Mme de Podenas, de Mme de Nansouty, de Mme d'Osmont, de Mme de Rémusat, de Mme de Virieux, de la comtesse Merlin, de Mme Swetchine.

Dans son hôtel de la rue Montparnasse (1), la princesse Belgiojoso, qu'on appelait *belle et joyeuse*, quoiqu'elle fut beaucoup moins joyeuse que belle, avait une cour d'écrivains et d'artistes, Augustin Thierry, auquel elle avait donné un appartement chez elle, Victor Cousin, Mignet, Henri Martin, Heine, Alfred de Musset, Victor de Laprade, Thiers, Villemain, Ary Scheffer, Chénard, Liszt, Bellini (2), etc. Elle choisissait là ses amants, dont le plus aimé fut Mignet peut-être. Elle ne voulait avoir pour amants que des hommes supérieurs. C'est presque de la vertu.

Chez la princesse Belgiojoso comme chez Mme Sophie Gay on s'amusait parfois à raconter des histoires de revenants. Jules Lecomte décrit une de ces séances (3) :

« M. le prince de la Moskowa, un des plus forts

(1) Au n° 28.

(2) « Naïf, superstitieux, tendre, caressant, familier, n'ayant aucune idée des distinctions sociales, des convenances ou de la morale, il s'asseyait aux pieds des dames et penchait sur leurs genoux sa tête charmante. Il vivait dans l'amour, ne comprenant rien au delà ; chez lui, tous les degrés d'affection et jusqu'à l'amitié avaient comme un reflet de ce sentiment. » *Mémoires d'Alton Shee*, t. I, p. 110.

(3) *Lettres sur les écrivains français...*, p. 98.

pianistes amateurs de la France, et Méry, l'un des hommes les plus spirituels du monde, étaient là. C'était une petite réunion d'intimes, qui tirait à sa fin. On demandait déjà les voitures... Minuit sonna. La princesse Belgiojoso, qui était présente, s'empara d'un instant de silence général, pour rappeler à Méry que, pendant une rencontre à Florence, deux ans auparavant, ils passaient souvent des soirées, qui, prolongées fort tard, se terminaient toujours par un conte de revenant, commencé à cette même heure de minuit par le poète, et qui, toutes les lumières éteintes, aux douces lueurs de la nuit d'Italie, répandait dans l'auditoire des terreurs dont le souvenir la charmait et l'émouvait encore, elle, la belle et jeune femme.

— Eh bien ! racontez-nous une histoire de bandits et de fantômes, Méry ! — dit le jeune Ney — faites-nous quelque récit terrible ; moi je vais vous accompagner au piano.

L'idée parut si étrange qu'on s'enthousiasma pour elle. Mme Gay sonna les laquais qui emportèrent les bougies ; on ne laissa sur un meuble écarté qu'une lampe dont la mèche fut baissée au dernier souffle ; tous les assistants se rapprochèrent les uns des autres... M. de la Moskowa s'assit au piano ; Méry se leva...

Il s'arma de sa voix la plus grave et la plus



Le peintre jeune.

lugubre. Il débuta lentement par des paroles effrayantes. Son récit posé : tout à coup — s'écria-t-il — (et à ces mots, le piano fit résonner ses plus retentissants accords, comme pour annoncer la venue d'un personnage surnaturel) — tout à coup, on frappa rudement à la porte ! — Et en disant ces mots, le narrateur cognait vivement le lambris avec sa canne. Le piano hurlait. Les coups retentirent dans l'âme des assistants... Pendant une heure, Méry ne parla que de cadavres, de mares de sang, de trappes, de cachots, de chaînes, de dagues et de terreurs. Le piano accompagnait chaque phrase en conformant son harmonie au sens toujours lugubre, toujours effrayant du récit. Les dames finirent par demander grâce... Quand on rapporta les lumières, deux d'entre elles étaient évanouies sur les divans ! »

Dans ces salons, aristocratiques ou bourgeois, on faisait des lectures, mais elles n'avaient pas partout la même valeur et le même intérêt. Les familiers de Mme Récamier pouvaient admirer longtemps avant le public, quelques-unes des plus belles pages des *Mémoires d'outre-tombe*. Ceux de la comtesse Anquetil se contentaient du *Tartuffe poétique* lu (1) par le comte Alexandre de Querellis qui n'avait guère d'autre mérite que la chaleur de ses convictions légitimistes.

(1) En 1845.

On s'entretenait là comme ailleurs des événements du jour : en 1835, du procès de Lacenaire et de ses talents poétiques (1). — en 1836, de l'exécution de Fieschi, Pépin et Morey, et de celle d'Alibaud — en 1839, du *Daguerreotype* (2) — en 1840, du procès de madame Lafarge, et de sa condamnation qui passionna à tel point Paris que le jour où on la connut, partout, dans les cafés, dans les théâtres. on n'eût parlé que d'elle (3) — en 1842, de l'affaire Marcellange, de ce mari que sa femme fit assassiner sous prétexte qu'elle ne l'aimait pas — en 1843, de la mort de Mlle Lenormand qui laissait une fortune de plus de 500.000 fr. (ce qui donne une assez triste idée de la bêtise humaine) et de la visite de la reine d'Angleterre à Eu — en 1846, de la folie de Donizetti, qui s'asseyait devant son piano, essayait d'en jouer, et se mettait à pleurer en disant : « Pauvre Donizetti ! il est mort ! » — en 1847, de la publication, du succès extraordinaire, de *l'Histoire des Girondins*.

(1) Lacenaire fut exécuté le 9 janvier 1836.

(2) La vogue du Daguerreotype, la *Daguerreotypomanie*, comme l'appela un caricaturiste, dura de 1839 à 1840. Le 6 mars 1841, à onze heures du matin, Louis-Philippe se fit daguerreotyper dans la cour des Tuileries, et l'opération dura 3 minutes.

(3) On fut obligé, dans certains théâtres, d'interdire la vente des journaux du soir. Au Palais-Royal, où on ne prit pas cette précaution, les commentaires, les exclamations du public empêchèrent presque les acteurs de se faire entendre.

La Révolution de 1830 avait pour quelque temps effrayé les riches. L'argent se cachait. Bientôt le goût du plaisir et le besoin du luxe le firent reparaître.

Les légitimistes boudaient, mais comme cette bouderie les ennuyait eux-mêmes, encore plus que le gouvernement, ils y renoncèrent assez vite.

On n'avait donné au début, dans le monde du faubourg Saint-Germain, que des petites soirées modestes, afin de bien montrer qu'il n'y avait plus de vie élégante, qu'il n'y avait plus de société, qu'il n'y avait presque plus de France, depuis que les Bourbons étaient en exil. Les jeunes femmes et les jeunes filles ne connaissent en fait de politique que celle de l'amour. Elles formèrent contre les douairières, figées dans leur attitude de protestation, un parti très remuant, le parti des gens qui désiraient s'amuser. Il y eut des concessions réciproques. A ces petites soirées, remplies d'abord par de graves conversations, on adjoignit « un petit tour de valse » et ce petit tour de valse finit par durer toute la soirée.

On eut l'idée de créer les bals d'opposition, dans lesquels les femmes dansaient pour afficher leurs convictions légitimistes.

Ces bals furent inaugurés le 24 janvier 1835 (1).

(1) Ils étaient annuels, mais le bal du 24 janvier 1835, eut tant de succès, qu'on en donna un autre le 24 février.

Ils avaient pour but de venir en aide aux anciens pensionnés de la liste civile, dont les pensions avaient été supprimées en 1830 et qui, presque tous, étaient d'anciens serviteurs de la famille royale peu fortunés.

Organisés par souscription par les plus grandes dames du faubourg Saint-Germain, fréquentés par l'élite de la société légitimiste, ils eurent une grande vogue..., et excitèrent naturellement parmi les femmes du monde officiel, qui en étaient exclues, de terribles rancunes.

Ces rancunes cependant ne résistèrent pas à l'attrait du plaisir et entre tous ceux, de tous les mondes, qui désiraient jouir le plus agréablement

En 1833, s'était créée une association de jeunes gens et de jeunes femmes qui portait le titre d'*Association de défense mutuelle contre les bals*. Ils avaient fait imprimer des cartes au nom de SIMON DEUTZ, rue de la Juiverie, n° 13, et chaque personne de leur groupe qui assistait à un bal, donné par quelque fonctionnaire ou quelque ami du gouvernement, recevait le lendemain matin une de ces cartes. Un journal légitimiste s'était engagé à signaler les coupables. « On publiera par exemple, écrivait *le Revenant*, que Mme la baronne de V., filleule de Mme la Dauphine, et M. Théodore de M., gentilhomme de la chambre et pensionné sur la liste civile et la cassette du roi Charles X, ayant eu l'avantage d'assister au bal de Mme Regnier, née Barbe, autrement dite la duchesse de Massa, M. Simon Deutz a cru devoir leur faire une visite, en vue de leur confraternité dans les sentiments de reconnaissance et de jubilation dont ils sont animés... »

Des associations du même genre se fondèrent en province, à Montpellier notamment. Elles ne durèrent pas longtemps.

possible de la vie, il se forma une sorte de Ligue. L'amour, qui n'admet d'autre maître que lui-même, contribua beaucoup à abaisser les barrières.

Les bals se multiplièrent. Il y eut des bals du matin pour les jeunes filles qui, parées de leur seule beauté et d'une beauté qui résistait à l'éclat du jour, y trouvaient leur compte. Un peu partout, dans les salons, dans les théâtres, à l'Opéra, à la Porte-Saint-Martin, à l'Odéon, à la salle Ventadour, il y eut des bals masqués. On y arborait des costumes excentriques, on y faisait des mystifications, où excellait surtout Rougemont, l'auteur dramatique.

« Un jour, il imagina d'offrir, en plein bal, à ses amis, un pari qu'ils s'empressèrent de tenir, car il leur semblait impossible qu'on pût le gagner contre eux. Il fut dit que, si, dans l'espace d'une demi-heure — montre en main — tous les Pierrots sans distinction, blancs, rouges, bleus, verts, lilas, qui se trouvaient dans le bal, n'étaient pas hors du théâtre, Rougemont perdrait un souper de vingt couverts.

Le voici à l'œuvre. Vêtu en habit, ce soir-là, il parcourt les couloirs, en affectant de causer haut avec un de ses amis, dont il a pris le bras; chaque fois qu'il rencontre un Pierrot :

— Tu ne sais pas, disait-il en se penchant confidentiellement vers son ami, ce qui vient d'arri-

ver ? on a volé un panier d'argenterie au limonadier... c'est un Pierrot qui a fait le coup... Le commissaire de police vient de m'assurer qu'aucun ne sortirait du bal, qu'on allait les fouiller, etc., etc.

Il fallait voir alors l'empressement du Pierrot à disparaître. Il se sauvait du vestiaire, s'empressait de changer de costume, ou mieux encore quittait le bal. Au bout de la demi-heure, toutes les Colombines étaient délaissées et tous les Pierrots avaient disparu.

Un autre jour, Rougemont, aidé cette fois de M. Romieu, imagina de jouer un tour pendable au limonadier de la Porte Saint-Martin. Ces messieurs avaient fait imprimer des cartes de restaurateur, entièrement semblables à celles de ce limonadier ; seulement, aux prix ordinairement élevés de ces sortes de cafés, ils avaient substitué des chiffres de nature à tenter bien du monde :

— Garçon, une dinde truffée, disait un charmant garde-française, qui, entouré d'une escouade de camarades, commandait son souper.

Et il ajoutait :

— Voyez-donc, mes amis, c'est pour rien : 3 fr. 50 !...

— Du saumon ! garçon, criait un autre masque, occupé à dévorer son deuxième perdreau, qu'il

voyait tarifé sur la carte 75 centimes pièce, et le saumon 1 franc.

C'était un concert universel d'éloges, de bonne humeur et de gaieté.

Mais, arrivait le quart d'heure de Rabelais, le moment de payer ; des discussions du dernier comique s'élevèrent alors entre les garçons et les consommateurs. On se montrait les cartes, on les comparait, on s'indignait, on se disputait ; le maître du restaurant intervenait, il ouvrait de grands yeux, ne savait à qui s'en prendre, et finissait par gémir, en disant que bien certainement il allait être ruiné !

Rougemont et ses amis occupaient une table séparée : on devine la satisfaction qu'ils éprouvaient...

Bientôt, cependant, le commissaire de police intervint...

— Comment expliquez-vous de pareils prix sur vos cartes ? disait-il au limonadier.

— Hélas ! répondait ce dernier, je ne me les expliquerai certainement jamais.

Le commissaire rendit alors une sorte de jugement de Salomon ; il compara les prix anciens avec les prix nouveaux, et en fit une moyenne, qui fut acceptée par tout le monde (1). »

Ce qui avait le plus de succès dans ces bals,

(1) E. DE GRENVILLE, *Histoire du journal la Mode*, p. 221.

masqués ou non, c'était, on aura peine à le croire, la polka. « Il faut vous dire, écrivait, en 1844, Mme de Girardin, que la danse à la mode, cet hiver, est la polka : c'est une sorte de danse nationale, originaire de Bohême, où là même elle est prohibée ; c'est la danse des paysans. Ici tout le monde veut l'apprendre, et Cellarius (1) ne peut suffire au nombre toujours croissant de ses élèves (2). »

La danse pour les jeunes femmes et les jeunes filles, le jeu pour les vieilles dames et pour la plupart des hommes, formaient les distractions ordinaires, celles qu'on était sûr de pouvoir se pro-

(1) Cette vogue n'avait pas diminué en 1846. A cette époque Cellarius qui s'intitulait « professeur de danse noble » donnait ses leçons dans un hôtel de la rue Vivienne.

(2) *Lettre parisienne* du 26 février 1844.

« On raconte au sujet de la polka une histoire assez plaisante. La duchesse de B... a un fils de dix-neuf ans. Ce jeune homme, parfaitement bien élevé, a désiré savoir danser la polka pour compléter son éducation; on lui a conseillé de prendre pour maître le fameux Cellarius. Mais, dans la classe de ce professeur en l'art de Terpsychore, les prêtresses de cette muse vont aussi former des pas gracieux; c'est pourquoi ce digne professeur ne possède pas, comme ceux de l'Université, toute la confiance des familles. Madame de B..., entrevit avec effroi les dangers que pouvait courir son jeune fils; elle ne voulut point qu'il allât prendre des leçons de danse chez Cellarius, mais elle écrivit à Cellarius de venir chez elle avec tout ce qui était nécessaire pour la leçon. Le maître de danse arriva le lendemain à l'heure indiquée. Il était suivi de deux fiacres contenant huit danseuses de l'Opéra... » *Id.*

curer partout. Il y en avait d'autres, et par exemple les séances de l'improvisateur Eugène de Pradel, dont la carte (en 1847) portait cette indication : « Soirées particulières d'improvisation pour les salons de Paris, par le comte E. de Pradel (des ducs de Bouillon), seul improvisateur de vers français (1). »

Il n'était pas le seul mais il était le plus connu et il avait un très réel talent, ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans une extrême misère. Il donnait, suivant le prix, des petites soirées, des moyennes soirées, et des soirées complètes, qui duraient une heure, une heure trois quarts, et deux heures et quart.

Dans quelques salons on jouait la comédie (2), mais le théâtre du comte de Castellane est le seul qui ait vraiment mérité ce titre.

Le comte Jules de Castellane avait épousé en 1842, Mlle Léonie de Villoutreys. Son hôtel du faubourg Saint-Honoré était connu sous le nom de « la maison du mouleur », à cause des statues moulées en plâtre qui en décoraient la façade.

(1) Eugène de Pradel habitait alors au n° 33 de la rue Croix-des-Petits-Champs.

(2) Chez Mme Sophie Gay et chez la duchesse d'Abrantès notamment, mais on disait de celle-ci que le jour où elle avait le plus de monde c'était celui où elle recevait ses créanciers.

Le théâtre s'élevait au fond du jardin. Un couloir ornée de statues antiques et de curiosités égyptiennes y conduisait.

L'histoire de ce théâtre comprend deux périodes. De 1835 à 1842, c'est-à-dire jusqu'au mariage du comte de Castellane, Mme Sophie Gay et la duchesse d'Abrantès furent les véritables directrices, mais des directrices rivales. Chacune avait sa troupe, chacune essayait de faire jouer ses propres ouvrages. Les femmes du monde se disputaient les rôles avec autant d'âpreté que les actrices. Leur cabotinage égalait pour le moins celui des professionnelles. Elles avaient le même désir de se mettre en avant, d'accaparer tout le succès d'une pièce. Paris s'amusa beaucoup de ces querelles de coulisses, il voulut les voir de près, et le comte de Castellane s'aperçut un jour qu'on entrait chez lui avec des billets vendus.

Son théâtre accueillait volontiers des auteurs ou des compositeurs peu connus qui faisaient là leurs premières armes. Flotow y débuta, le 8 avril 1837, avec *Alice*, drame lyrique en un acte dont le vicomte de Sussy et M. Darnay de Laperrière avaient écrit le livret et qui fut chanté par Mlle de Forges, le comte de Lucotte, le vicomte Bordesoulle et un baryton amateur, M. Panel.

Au mois de mai de la même année, Flotow donna sur le même théâtre son opéra de *Rob-*

Roy, paroles de Paul Duport et de Forges (1), avec Mlle de Forges dans le rôle de Diana Vernon.

Après le mariage du comte de Castellane, sa femme devint la directrice de cette scène minuscule. Les spectacles furent plus relevés, les spectateurs et les acteurs choisis avec plus de soin. En 1848, on joua *le Misanthrope*, avec M. de Rémusat, un Académicien, dans le rôle d'Alceste, et la comtesse de Contades, fille du général, dans le rôle de Célimène. Quelques mois après, la Révolution de 1848 ferma ce théâtre d'amateurs. Il rouvrit en 1851 mais avec des artistes de profession.

De temps en temps une de ces souveraines sacrées par la mode, un prince ou une princesse de la famille royale, un haut dignitaire, un diplomate, un banquier ou simplement un écrivain, donnait quelque fête (2), dont on parlait pendant un mois.

Le 26 mai 1841, c'était chez Nestor Roqueplan, à Boulogne. L'esprit remplaçait le luxe, et personne ne s'en plaignit.

(1) Cet opéra avait déjà été représenté à Royaumont, chez M. de Bellissen.

(2) Il y eut relativement peu de fêtes officielles. Parmi celles qui eurent le plus de retentissement, bornons-nous à citer le bal qui eut lieu aux Tuileries, le 11 janvier 1832, en l'honneur de l'empereur du Brésil, don Pedro, bal auquel assista l'envoyé du Bey de Tunis, dont on admira beaucoup le costume, — et les fêtes pour le mariage du duc d'Orléans, qui remplirent presque tout le mois de juin de l'année 1837.

Au mois de février 1844, à l'hôtel Lambert, la princesse Czartowska donnait un bal au profit des Polonais.

Le 6 juin 1846, Mme Récamier ouvrait plus largement ses salons et célébrait, avec plus de solennité, le culte de Chateaubriand. Devant le dieu, les acteurs de l'opéra représentaient *Lenor*, opéra en quatre actes, paroles de Tessié du Motay, musique d'Eugène de Fresne, et des fragments de *Cymodocée*, paroles de Pitre Chevalier, musique du même Eugène de Fresne.

Le 3 juillet 1847, le duc et la duchesse de Montpensier offraient une fête aux officiers d'artillerie de la garnison de Paris, dans le polygone de Vincennes.

Mais de toutes ces fêtes, une des plus réussies peut-être, une des plus élégantes, fut le bal du 17 mai 1839, à l'ambassade d'Angleterre, bal qui excita l'enthousiasme de Mme de Girardin :

« Vendredi, écrivait-elle le 30 mai 1839, était le jour d'une grande fête, à laquelle nous avons voulu assister, pour notre plaisir un peu, mais surtout pour vous en faire un exact récit. Dans cette belle fête, on célébrait la naissance de la reine d'Angleterre, et le souvenir de cette gracieuse Majesté, de cette jeune fille qui tient le sceptre avec tant de force, de cette nymphe couronnée qui donne des leçons de dignité aux vieux rois ses

frères, embellissait toute chose, jusqu'à l'étiquette elle-même; comme en Angleterre c'est une femme qui est roi, l'uniforme n'était point portée par les hommes, il était porté par les femmes; et rien n'était plus agréable aux yeux que toutes ces robes blanches parsemées de roses qui rajeunissaient les plus respectables mères de famille. C'était la fête de la rose, et jamais cette royale fleur n'avait brillé de plus d'éclat. Il y avait au coin de chaque porte des montagnes de rosiers en fleur rangés sur des gradins invisibles; c'était charmant: çà et là on surprenait de jeunes et jolies danseuses cueillant des roses pour remplacer les légers bouquets de leur robe que les tourbillons de la valse avaient emportés...

On avait fait demander pour les ornements de la fête, outre les fleurs de jardins et des serres, qui sont magnifique, mille à douze cents rosiers; on n'en a pu placer, dit-on, que huit cents dans les appartements; mais cela peut vous donner l'idée de ces magnificences toutes mythologiques. Le jardin, couvert d'une tente, était arrangé en Salon de *conversation*. Mais quel salon! Les légères plates-bandes remplies de fleurs étaient des *jardinières monstres* que chacun venait admirer; le sable des allées était caché sous de fraîches toiles, pleines d'égards pour les blancs souliers de satin; de grands canapés de lampas

et de damas remplaçaient les bancs en fer creux ; sur une table ronde étaient des livres, des albums, et c'était plaisir de venir respirer dans cet immense boudoir, d'où l'on entendait, comme un chant magique, le bruit de l'orchestre, d'où l'on voyait passer comme des ombres heureuses, dans les trois galeries de fleurs qui l'entouraient, et les jeunes filles folâtres qui allaient danser, et les jeunes femmes plus sérieuses qui allaient souper... »

Dans ces grands bals, où les attiraient la vanité, le désir de se montrer en très bonne compagnie, les hommes étaient presque aussi nombreux que les femmes, mais, d'une manière générale, ils désertaient de plus en plus les salons. Ils avaient leurs salons à eux, où ils pouvaient fumer à leur aise et parler librement, les cercles. Les cercles ont joué un grand rôle à cette époque, et le plus célèbre de tous, le Jockey-Club, fit définitivement entrer les Courses dans les habitudes et dans les besoins du Paris qui s'amuse.

Il existait déjà trois cercles importants, *du Commerce* (boulevard Montmartre), *dés Amis des Arts* (rue de Choiseul) et *de l'Union* (1) lorsque quelques gens du monde créèrent, le 11 novembre 1833,

(1) Le *Cercle de l'Union* était composé moitié de Français, moitié d'étrangers, et tous les ambassadeurs en faisaient partie de droit.

En 1837, fut fondé le *Cercle des Arts*, qui avait une salle de concert, et une salle d'exposition de peinture.

une *Société d'encouragement pour l'amélioration et le perfectionnement des races de chevaux en France*. Ce fut l'origine du Jockey-Club. On ne pouvait être membre de l'un sans faire partie de l'autre. Les statuts fixaient la cotisation à 450 francs la première année et 300 francs les années suivantes.

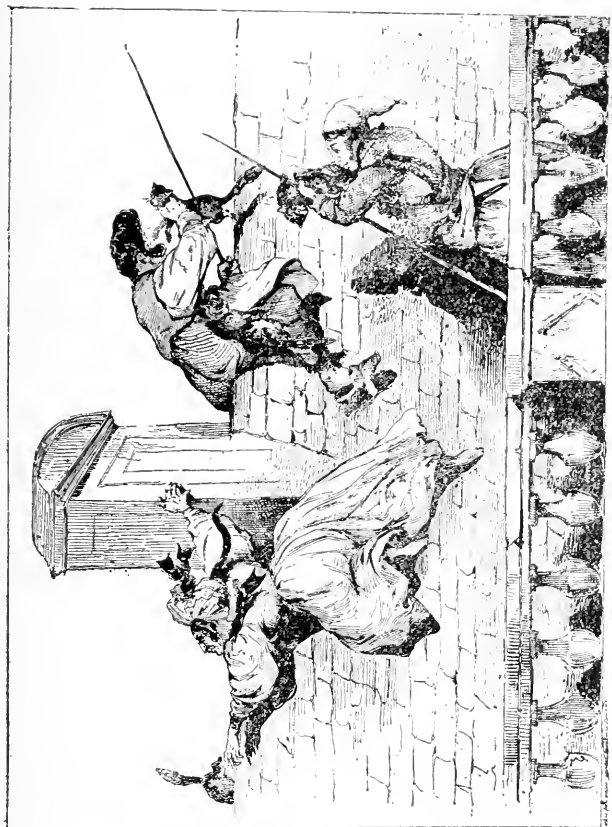
Le premier comité fut formé des fondateurs : lord Seymour, président, le prince de la Moskowa, Rieussec, Delamarre, Maxime Caccia, le comte Demidoff, Fasquel, Charles Laffite, le chevalier de Machado, de Normandie, le comte de Cambis, Ernest Leroy.

Le Jockey-Club, qui suivit de près la Société d'encouragement, s'installa d'abord dans la maison à l'angle du boulevard et de la rue du Helder, au-dessus de l'armurier Devismes. Il payait un loyer de 5.000 francs.

Démissionnaire en 1835, lord Seymour fut remplacé comme président par M. de Normandie, auquel succéda, le 24 février 1836, le prince de la Moskowa, qui devait conserver ses fonctions jusqu'en 1849.

En 1835, fut fondé le prix du Jockey-Club. Les courses de Chantilly avaient été inaugurées en 1834 (1).

(1) « Le premier *steeple-chase* couru en France le fut au mois de mars 1829. Le point de départ était la Butte aux



Chasse aux lièvres pour la table du château. Louis-Philippe,
Mme Adélaïde et le duc d'Orléans.)

L'importance de plus en plus grande donnée par les hommes à la vie du cercle devait avoir pour conséquence la création ou le développement exagéré de cette catégorie de femmes qu'on nommait dès cette époque les *Incomprises*.

La plupart de ces femmes incomprises étaient entrées dans le mariage (1) avec les illusions ordinaires, avec la certitude que le mari aurait toutes les perfections, et prêtes d'ailleurs à ne pas exiger de lui autre chose.

Délaissées ou insuffisamment adorées, quelques-unes ne tardaient pas à prendre des attitudes plaintives et à se poser en victimes. Elles cherchaient des consolateurs. Les femmes en trouvent toujours.

On en citait qui abusaient de ces consolations ou qui ne savaient pas se les procurer d'une manière assez discrète. Ainsi tout Paris parla sans aucune indulgence de cette grande dame qui enleva, parce qu'elle le trouvait à son gré, l'arabe Bou Maza.

lapins, près du bois de Verrières; l'arrivée à l'aqueduc du Buc, distant de plus de deux lieues et coupé par des sauts terribles. Huit chevaux partirent, deux seuls furent placés; M. de Normandie gagna avec *Logie*. » *Annuaire de Lesur*, année 1833, à la date du 2 avril. (Ce 2 avril 1833 avait eu lieu un *steeple-chase* très important.)

(1) Notons à propos du mariage à cette époque qu'on avait remplacé, vers 1835, la corbeille de noces qui était en satin par une boîte en palissandre. C'était encore une chose assez nouvelle en 1837.

Ce Bou Maza était un chef arabe qui avait soulevé, vers 1845, contre les Français le Dahra. Ils s'était rendu à Saint-Arnaud et on l'avait interné dans un hôtel des Champs-Élysées voisin de celui de la princesse Belgiojoso. Il assista un soir en grand costume à une soirée au bal Mabilille, et il y eut un succès extraordinaire.

L'enlèvement d'un chef arabe, sous prétexte de goût pour le pittoresque, c'était un cas exceptionnel. En général les femmes se résignaient à ne pas être perpétuellement, passionnément, exclusivement, aimées par leur mari. Elles trouvaient des dérivatifs dans les mille petites occupations de la vie mondaine, dans les préoccupations de toilette, dans la lecture des romans nouveaux. Il faut bien lire des romans quand on n'a pas le courage d'en vivre.

En quoi ces femmes de 1839, pour prendre une date précise, différaient de celles du premier Empire, en quoi elles s'en rapprochaient, Mme de Girardin le montre en quelques pages charmantes (1) :

« En 1812, une jolie femme lisait jusqu'à trois heures du matin *Mademoiselle de la Fayette*, par Mme la comtesse de Genlis, et rêvant de Louis XIII, de Mme de Brégy, de M. de Roquelaure, elle s'en-

(1) *Lettre parisienne* du 21 septembre 1839. C'est une comparaison entre la femme de 1839 et celle de 1812, d'après l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*.

dormait, doucement bercée par les tendres souvenirs d'un roman gracieux où les sentiments les plus purs même se voilent, où l'amour se perd dans un labyrinthe de délicatesses infinies. — Aujourd'hui quels livres avons-nous pour endormir une jolie femme ? *Mauprat*, par George Sand (1) ; *les Mémoires du Diable* (2), par M. Frédéric Soulié ; *l'Auberge rouge*, par M. de Balzac (3) ; et les romans maritimes de M. Eugène Sue (4), c'est-à-dire des brigands, des démons infernaux, des assassins de grande route et des Corsaires.

En 1812, une femme de chambre s'appelait Charlotte ; aujourd'hui, c'est la maîtresses qui se nomme ainsi : la soubrette se nomme Célestine, Amélie, Laure ou Adrienne (5).

Elle n'entre plus chez sa maîtresse à onze heures ou midi, mais bien à huit heures du matin, ce qui est très différent ; et la jeune femme, au lieu de rester *je ne sais combien de temps à tortiller son madras autour de sa tête*, met à la hâte, et cependant avec coquetterie, un joli bonnet de dentelles que lui a envoyé Mlle de la Touche, et va rejoindre dans le salon d'étude sa petite fille dont elle sur-

(1) 1837.

(2) 1837-38.

(3) C'est une de ses nouvelles.

(4) *La Salamandre* (1832). *La Vigie de Koat-Ven* (1833), etc.

(5) Ces prénoms sont très répandus dans tous les romans du temps.

veille elle même les leçons. Car la maternité est la passion du jour, et c'est une justice que l'on doit aux mœurs de notre époque. Si l'on voit dans le monde des femmes légères, on n'y voit point de mères indifférentes.

En 1812, une jolie femme, au risque de déplaire à son mari, refusait gracieusement d'aller passer l'été dans ses terres; aujourd'hui, les femmes vont s'enterrer volontiers dans leur vieux château, devenu très confortable; elles ont soin de se créer dans le voisinage un vague intérêt romanesque qui suffit pour leur faire aimer le chant du rossignol, la fraîcheur des ruisseaux et la solitude des bois...

En 1812, les femmes riches étaient grondées par leur mari, parce qu'elles portaient beaucoup de chapeaux de 500 francs, et faisaient de folles dépenses pour leur parure. — Aujourd'hui, les femmes très riches courent les magasins au rabais et rentrent toutes glorieuses quand elles ont trouvé des capotes à 22 francs, et des bonnets de tulle à sept livres dix sous. Là nous trouvons encore cette même inconséquence d'un luxe mal placé. Les femmes qui n'ont point de fortune sont les seules qui se parent chèrement; les autres, en général, sont plus qu'économes. Elles font de larges aumônes, il est vrai, et donner vaut mieux que dépenser, en morale ou en charité, mais non pas en économie politique...

En 1812, une jolie femme *se jetait dans sa voiture en camisole, enveloppée dans un cache-mire*, et s'en allait au bain ; ce n'est pourtant pas ainsi que faisait Mme la princesse de Chimay, Mme la comtesse de Regnault de Saint-Jean-d'Angély, et bien d'autres grandes dames de l'empire, qui avaient chez elles des salles de bains élégantes, ornées de marbres antiques, de peintures gracieuses, de lampes d'albâtre, de corbeilles de fleurs ; mais ne taquinons point le bon Ermite, et bornons-nous à dire qu'aujourd'hui, grâce aux bains à domicile, on n'a pas besoin de faire mettre ses chevaux pour s'en aller en camisole prend un bain...

En 1812, on allait le matin admirer *la Bataille de Marengo*, de Vernet ; aujourd'hui on va de même admirer *la Prise de Constantine*, de Vernet (1).

En 1812, une jolie femme rencontrait par hasard la carriole d'Alfred, aujourd'hui elle rencontrera le tilbury d'Édouard,

En 1812, la jolie femme montait dans la carriole d'Alfred, et son mari leur disait de s'aller promener ensemble ; aujourd'hui cela ne se ferait point. Mais Édouard descend de son tilbury ; il monte dans la calèche de la jolie femme, et c'est le mari lui-même qui les promène.

En 1812, une jolie femme appelait une voiture

(1) Ce tableau fut exposé au salon de 1839.

à deux places *un coupé* ; aujourd'hui ce sont les cochers et les selliers qui parlent ainsi.

En 1812, une femme disait Alme ; aujourd'hui elle dit : M. de Saint-Alme.

En 1812, une jolie femme, après le dîner, brûlait des pastilles du sérail ; aujourd'hui elle fume un petit cigare de la Havane.

En 1812, on allait au manège Sourdis ; aujourd'hui on va au manège d'Aure.

En 1812, on allait acheter des étoffes chez Nourtier ; aujourd'hui on va aussi acheter des étoffes chez Nourtier.

En 1812, on achetait des fleurs chez Nattier ; aujourd'hui on va encore acheter des fleurs chez Nattier. Chose étrange ! tout a changé, excepté ces deux magasins. Il est vrai qu'il s'agit de modes et de fleurs, emblèmes de l'éternité.

En 1812, les convives provinciaux arrivaient deux heures avant le dîner ; aujourd'hui ils ont si peur d'avoir l'air d'habitants de province qu'ils vous font attendre.

En 1812, une jolie femme jouait au *creps* jusqu'à cinq heures du matin, et elle perdait au jeu des sommes considérables ; aujourd'hui quelques jeunes femmes jouent au whist, mais fort sagement, et elles n'y perdent rien, pas même le plaisir d'une bonne conversation, car la conversation n'est pas un des plaisirs de notre époque ; c'est

l'impossibilité de la soutenir qui donne maintenant aux jeunes femmes le désir de jouer. Le jeu n'est pas pour elles un amusement, c'est un refuge. Aussi ne voit-on parmi elles de véritables joueuses que celles qui n'ont jamais eu rien à dire, ou celles qui ont déjà tout dit (1)... »

(1) Mme de Girardin oublie de noter chez ses contemporaines le goût des animaux — chiens, chats, singes, etc. — même des animaux qui ressemblaient le moins aux hommes. Ainsi, pendant cette année 1839, la bête à la mode fut la tortue, rapportée d'Afrique par un parent ou un ami, à moins qu'il ne l'eût simplement achetée, pour s'éviter l'ennui du transport, dans quelque boutique parisienne.

XIII

LA VIE JOYÉUSE. DANDYS, GRISSETTES ET LORETTES. LA DAME AUX CAMÉLIAS

La Restauration, en mettant la vertu à l'ordre du jour, avait mécontenté tous ceux — et ils étaient beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense — qui préféraient à la vertu le plaisir. Dès que la Révolution de 1830, qui se proposait un autre but, le leur permit, ils prirent leur revanche.

Des sociétés de distraction mutuelle s'étaient formées déjà, mais avec autant de précautions ou presque que des sociétés secrètes. A côté des *Jeunes France*, idéalistes, très religieux en général et, préoccupés surtout de littérature, on avait vu surgir un beau matin les *Bousingots* — dont le nom venait du mot bousin qui, en argot, signifie tapage

— les *Bousingots* qui s'affirmaient républicains, et qui arboraient fièrement des gilets à la Marat, et, sur des cheveux coupés ras, des chapeaux pointus en cuir bouilli. Pour réagir contre les théories des jeunes Romantiques, ils se piquaient d'être matérialistes, de ne respecter ni Dieu ni diable, et de n'avoir d'autre idéal que le plaisir.

Ils se groupaient en associations joyeuses, les *Purs-sang*, les *Infatigables*, etc. La plus célèbre ou du moins la plus bruyante de ces associations était celle des *Badouillards* (1), qui débuta vers 1840, dura jusqu'en 1850, et qui se recruta surtout dans les Écoles.

« On passait des examens pour être admis dans cette société, absolument comme pour se faire recevoir docteur en médecine ou licencié en droit; seulement ces épreuves-là devaient être un peu plus dangereuses et fatigantes que celles qu'on subit aux facultés.

1°. L'aspirant devait faire preuve de force et d'agilité, car il était convenu qu'il ne pouvait y avoir de bonne fête sans coups de poing et horions;

2°. Il devait fréquenter assidûment les salles d'escrime, de boxe et chausson, canne, bâton, savate, tirs, etc.;

(1) Ce mot doit avoir le sens de buveur. « La Badouillerie, dit le *Cathéchisme poissard*, est la mort des sociétés de tempérance. »

3° Il devait avoir prouvé authentiquement son courage dans une ou plusieurs rencontres ;

4° A la Chaumière et aux bals de l'Odéon, on devait l'avoir distingué entre tous, par ses grâces chorégraphiques et sa façon élégante *d'engueuler* le pékin ;

5° Il jurait haine aux bourgeois, à leur sommeil et à leur repos, en fournissant un répertoire de chants et chansons politiques, érotiques et autres, à faire trembler toute une ville de province ;

6° Il devait passer une nuit au bal.

On se préparait à cette épreuve, car c'était la grande, l'épreuve solennelle, la nuit d'armes, par un diner des plus copieux, suivi de force libations de champagne, punch, café, *pousse-café*, *rincettes*, *sur rincettes*, bière et *pousse-le-tout*. Cela jusqu'à minuit, puis on entrait au bal. Là, encore, il ne devait rien refuser, il était tenu d'engueuler tous ceux qui se présentaient devant lui.

L'impétrant passait la journée costumé, courant de cafés en cafés, jouant au billard, courtisant *les belles*, et, le soir, on recommençait la même vie que la veille. Il ne devait se coucher que la troisième nuit à minuit. Ainsi il avait passé deux jours et deux nuits à subir son épreuve. Lorsqu'il n'était pas tombé sous la table, qu'il ne s'était endormi sur aucune banquette de café, qu'il n'avait reculé devant aucune proposition faite par les vieux,

alors, mais seulement alors, on prononçait le : *dignus est intrare*.

Il était proclamé *Badouillard* (1). »

Bien au-dessus du *Badouillard* et se rattachant à un autre monde, tout en ayant souvent les mêmes goûts, brillait le dandy ou lion.

« La race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms : ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué ; plus tard, muscadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, dandy et fashionable ; aujourd'hui c'est lion qu'on le nomme.

Pourquoi ?

Est-ce parce qu'il est le roi de cette parcelle de la société qu'on appelle le monde ? Est-ce parce qu'il prend les quatre parts de la proie que d'autres l'ont aidé à saisir ?

Je ne puis vous le dire ; mais je vais tâcher de vous esquisser sa physionomie, et puis vous devinez, si vous pouvez.

Le lion est en général un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état d'homme, la préférence d'être un jeune homme étant abandonnée depuis longtemps aux hommes de quarante à cinquante ans ; car de nos jours, l'état de jeune homme est presque aussi méprisé que celui de vieillard.

(1) PRIVAT D'ANGLEMONT, *Paris, anecdote*. Paris 1860, p. 290.

Or, le lion, n'ayant jamais été jeune homme, n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui partent du cœur, quoi qu'il aime le jeu, les femmes et le vin, comme disent les refrains de l'Empire, une des choses que le lion méprise le plus. Mais cet amour n'est pas de l'amour, car ce n'est pas pour eux que ces messieurs ont ces trois passions, auxquelles ils joignent, quand ils le peuvent, celle des chevaux.

La véritable passion est, de sa nature, personnelle, cachée, discrète ; la leur, au contraire, est toute d'apparat et de luxe. Ils possèdent leur maîtresse au même titre que leur voiture, pour en éclabousser les passants, et ils dînent aux fenêtres du café de Paris parce que c'est l'endroit le plus apparent de la capitale ; en effet ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce qui est différent.

Les lions sont donc en général fort ignorants de l'amour, de ses folies les plus passionnées, de ses bonheurs les plus délicats, de ses espérances insensées, de ses craintes frivoles, et surtout de toutes ses charmantes niaiseries (1). »

Tâchons de caractériser avec un peu plus de précision ce représentant de la vie joyeuse sous le règne de Louis-Philippe.

Le dandy, vraiment digne de ce titre, se lève

(1) FRÉDÉRIC SOULIÉ, *le Lion amoureux*.

entre 9 heures et 9 heures et demie. Il ne met guère que deux heures et demie pour faire sa toilette. Il déjeûne à midi et sort. Il va voir chez Drake les chevaux qui viennent d'arriver d'Angleterre, et qui par conséquent méritent d'attirer tout particulièrement son attention. Suivi de son jockey, il parcourt sur son « hague » les allées du bois de Boulogne, escorte une amazône, ou parade à la portière d'un landau. On le voit souvent conduisant un phaéton aux Champs-Élysées ou un tilbury sur le boulevard.

Vers six heures il entre au café de Paris. Irréprochable est sa mise, et c'est d'ailleurs la seule chose qui chez lui soit irréprochable. Il porte une redingote pincée à la taille ou un habit noir d'où s'échappe un nuage de dentelle qui est un jabot. Ses cheveux longs encadrent son visage sur lequel, pour suivre la mode, il ne laisse apparaître qu'une expression de dédain et d'ennui, d'ennui très élégant. Fixée par une épingle de prix, une cravate noire entoure son cou, et il tient à la main une canne légère, à pomme d'or. Il redoute sans cesse d'avoir l'air de se passionner pour quoi que ce soit et il ne se permet que des mouvements mesurés et lents, des mouvements distingués et désabusés.

Cependant, comme il n'est pas parfait, il s'intéresse et beaucoup à ce qu'il mange. Il est gourmand, parce que la gourmandise est bien portée,

et il pourrait, s'il le voulait, mais il ne daigne pas le vouloir, donner des leçons au plus habile des cuisiniers.

Il aime les femmes, presque autant que les chevaux. Il les aime en affectant de les mépriser, et c'est pour cela qu'il leur plaît.

Si ce dandy est un dandy connu, coté, si ce lion est un lion de première classe, on l'admettra, insigne honneur, dans la *loge infernale*, dont les douze possesseurs ont inventé pour les danseuses qu'ils n'apprécient pas des applaudissements apparents avec les mains gantées, la loge infernale où Balzac se montra en 1837, où Latour-Mézeray, qui était borgne mais borgne avec beaucoup de distinction, inaugura un soir le camélia à la boutonnière (1).

C'est au café de Paris que le dandy a toujours la certitude de rencontrer ses semblables. C'est là qu'a été formé le Petit Cercle.

(1) J'ajoute ici quelques détails à ceux que j'ai déjà donnés dans un autre chapitre sur la *loge infernale*. M. du Hallay en était le titulaire, mais elle était louée à frais communs par douze amis, qui avaient fini par se rendre très redoutables aux actrices et surtout aux danseuses qui leur déplaisaient ou auxquelles ils ne plaisaient pas assez.

En 1845, le duc de Nemours s'empara de la loge infernale, et le marquis du Hallay lui fit un procès que naturellement il perdit.

On a souvent confondu cette loge, qui était aux premières, avec celle du Jockey-Club, beaucoup plus grande et située à l'avant-scène des secondes.

« Vers 1840, raconte Villemessant (1), le mot anglais *High life* était encore inconnu. Pour savoir à quelle classe sociale appartenait un homme on ne se demandait pas s'il menait la haute vie, on disait seulement.

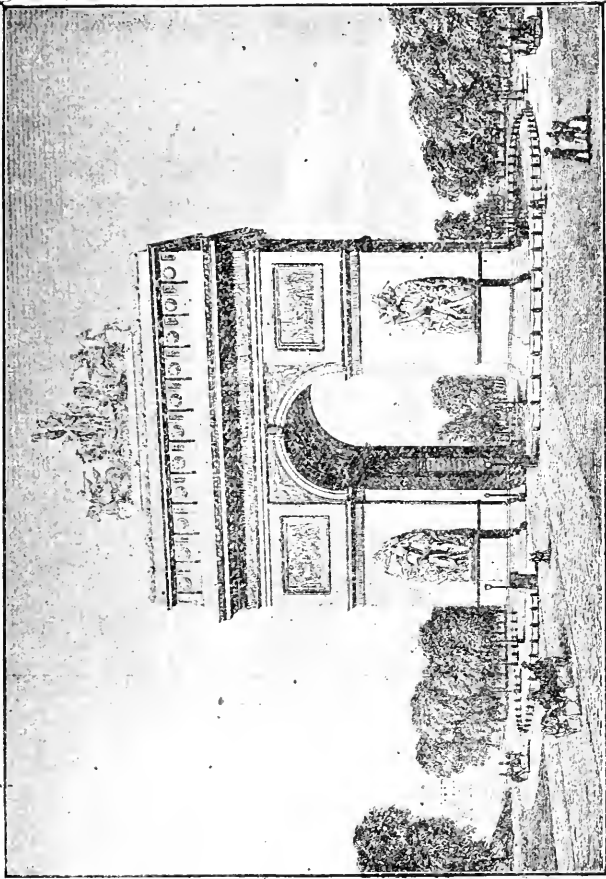
— Est-il du monde ?

Tout ce qui n'était pas « du monde » « n'existait pas ».

Or, tout ce qui existait à Paris avait coutume de passer chaque jour, vers cinq heures, devant Tortoni; deux heures plus tard, ceux qui ne dînaient pas à leur cercle ou chez eux se trouvaient mélangés à des tables différentes dans le salon du café de Paris; enfin, de minuit à une heure et demie du matin, la portion du boulevard comprise entre la rue du Helder et la rue Lepelletier était sillonnée par une quantité de gens de relations différentes parfois, mais de goûts identiques, se connaissant tous, parlant la même langue et amis ensemble par l'habitude de se rencontrer chaque soir...

Mais si le boulevard était gai en été, il était impossible l'hiver, et les membres de ce salon en plein air étaient obligés de fractionner à l'époque des mauvais temps pour se réfugier, ceux-ci, à Tortoni ou au café de Paris ou au Café anglais, ceux-là, pour retourner à l'Union ou au Jockey,

(1) *Mémoires d'un journaliste*, t. I, p. 277.



Arc de triomphe de l'Étoile.

ou au Grand-Cercle, ou même au Cercle agricole. La pluie ou la neige amenaient la dispersion, et la dispersion, c'était l'ennui. On résolut de se réunir à un cercle.

Mais le Grand-Cercle — d'autres disaient les *Ganaches* — avait peu de sympathie parmi ces hommes éminemment rieurs ; le Jockey avait une telle réputation de luxe, qu'il effrayait ceux qui n'avaient pas cent mille livres de rente, et c'était le plus grand nombre ; les *Pommes de terre* ou le Cercle agricole était rue de Beaune, et d'ailleurs mieux eussent valu les *Ganaches* ; restait l'Union dont un nombre important de ces gais noctambules faisait partie, et dans lequel on parla un instant de se présenter en masse.

Cependant on réfléchit bientôt que si tous les membres de l'Union s'étaient follement amusés dans le cercle, ils ne seraient pas venus prendre le boulevard comme lieu de réunion. On interrogea les déserteurs, qui avouèrent en riant que la politique à dose continue les effrayait un peu...

On renonça à l'Union, et peut-être eût-on renoncé à l'idée du cercle, si les habitués du café de Paris ne s'étaient trouvés plusieurs fois gênés par la présence de personnes étrangères. Ces habitués étaient : MM. le comte de Vergennes, le baron de Poilly, le chevalier Peycam, le comte Decaen, le comte de la Bienvenue, Gronow,

lord Seymour, de Varelles, le chevalier Senties.

Ils proposèrent à Alexandre, le propriétaire du café de Paris, de leur louer à l'avance quelques pièces du café afin d'y être seuls.

Peu à peu le reste des émigrants du boulevard quittèrent Torton et le café anglais, et un jour le *Petit-Cercle du Café de Paris* se trouva constitué. Dans la déclaration faite à la préfecture, on substitua le mot réunion à celui de Petit-Cercle. On devait, dit le règlement, aller se coucher tous les jours à deux heures du matin, ne jamais toucher une carte, ne jamais parler politique, et enfin le prix de la cotisation annuelle était seulement de cent francs...

Le nombre des membres de la réunion fut fixé à cent (1), et M. le marquis du Hallay conserva la

(1) Les soixante premiers membres fondateurs furent : le baron Léon d'Aubigny, le vicomte d'Aure, le marquis de Balby, Hugher Ball, le comte de Beauvoir, Roger de Beauvoir, le prince de Belgiojoso, lord Bury, le comte Maxime de Caccia, le comte Camille de Caen, Lodoïs Carrié, Charles Chautin, Hippolyte Chautin, le comte Émile de Corberon, de Court, le major Frazer, Edmond Garrigues, le baron Millin de Grand-Maison, Alfred de Grand-Maison, le comte de Genevray, le comte Germain, Goold, le capitaine Gronow, le marquis du Hallay, Henry Høey, le baron Léopold d'Ivry Jules d'Ivry, Gabriel Lalonel, le comte Adrien de Mesgrigny, le comte de Montaigu, le baron de Montfort, Alfred de Musset, Georges Nord, le vicomte Odoart, Patureau, le chevalier Peycam, le baron de Poilly, Paul Rolland-Roger, de Saint-Cyran, de Sainte-Croix, le comte de Sarlovèse, le comte de Septeuil, lord Seymour, Touchet, le marquis Er-

présidence tout le temps que dura le *Petit-Cercle* (1). »

Ce que les dandys eurent de meilleur et de pire, deux hommes l'ont en quelque sorte incarné, le comte d'Orsay et lord Seymour.

La distinction était naturelle chez le comte d'Orsay ; elle ne lui demandait aucun effort. Pour briller et pour plaire il n'avait qu'à être lui-même.

Il ne cherchait pas à fixer l'attention par la singularité fastueuse de sa mise, et ce qui caractérisait ce roi de la mode, c'était la simplicité plus encore que l'élégance. Il se distinguait de ceux qui essayaient en vain de l'imiter par la finesse de son esprit et la délicatesse de ses manières. Les femmes avaient à l'écouter presque autant de plaisir qu'à le voir. Il aimait les arts et les cultivait, et ses sculptures comme ses vers dépassaient le talent d'un simple amateur. Il montra, quand s'en présenta l'occasion, des qualités de diplomate très avisé. Il réussit à exciter la jalousie de Brummel, l'admiration de Byron et de Lamartine (2) et cela

nest de Vaines, le comte Vassy, de Varelles, Gustave de Vergennes, le comte Horace de Viel-Castel, le colonel de Viterne.

(1) Le *Petit-Cercle* disparut en 1818.

(2) « Le charmant d'Orsay dont les grâces d'esprit surpassaient celles de la figure et qui employait toute sa vie à demander grâce pour un jour de jeunesse. » LAMARTINE, *Entretiens*, t. II, p. 294.

seul suffirait à prouver qu'il ne fut pas un personnage banal.

Tout autre était lord Seymour. Un goût bien anglais, et qu'il poussa à l'extrême, pour les exercices physiques, voilà ce qui le caractérise plus spécialement, ce qui forma le fond de sa personnalité.

Dans son hôtel, situé à l'angle de la rue Taitbout et du boulevard, était installé un gymnase où avaient lieu des séances d'escrimes, de boxe et de canne. Aux trois séances d'escrime qui se donnaient chaque semaine et qui étaient dirigées par Roussel, puis par Bertrand avec Prévost, venaient régulièrement des tireurs de profession, Robert, Gatechair, Grisier, Cordelois, les frères Lozès, et des amateurs, le marquis de l'Aigle, le baron de Bazancourt, le comte de Varennes, le comte de Caen, le marquis du Hallay, Guy de la Tour du Pin, Delebecque, le marquis de Saint-Cricq, etc.

A cette pratique quotidienne des exercices physiques, lord Seymour devait une extraordinaire vigueur. Il se vantait d'avoir le plus beau biceps de Paris. Ce biceps mesurait 52 centimètres de tour. Avec le petit doigt de sa main droite, spécialement exercé pour cela, il soulevait jusqu'à la hauteur des épaules un poids de cinquante kilos.

Excellent cavalier, bon tireur, boxeur émérite,

lord Seymour était le type de l'homme de sport. Il avait pour une très large part contribué au développement des courses en France (1) et à la création du Jockey-Club. On peut dire qu'il introduisit les courses en France. Avant lui elles n'existaient guère que de nom. Ce fut son plus grand mérite ou plutôt son seul mérite.

Le personnage était peu sympathique. Très riche, il avait eu autour de lui trop de solliciteurs et il avait fait beaucoup d'ingrats. Il croyait trop à l'intérêt. La crainte d'être dupe le rendait dur et amer. Sa misanthropie n'épargnait même pas les femmes. En 1842, il se sépara sans aucun égard, sans aucune pitié, d'une maîtresse qui l'aimait, et cette brutalité lui nuisit beaucoup dans le monde. Ses amis s'écartèrent peu à peu. Il n'essaya pas de les retenir.

Sa popularité cependant survivait. Il restait pour bien des gens, *Mylord Arsouille*, le roi du Mardi-gras. Et celui que la foule acclamait, continuait à acclamer, dans la luxueuse calèche d'où tombaient, lancés avec le même entrain, des lazzis, des mots d'argot, et des pièces d'argent, quelque-

(1) « Le nom de lord Seymour figura pour la première fois en 1827 dans le calendrier des courses en France et on l'y retrouve pour la dernière fois en 1842. Pendant cette longue période, son écurie, qui fut toujours une des plus importantes, obtint de nombreux succès. » VILLEMESANT, *Mémoires d'un journaliste*, t. I, p. 263.

fois des pièces d'or, c'était son sosie, c'était un faux lord Seymour.

A propos d'un procès contre son tapissier, *l'Univers illustré*, dans un article d'ailleurs très bienveillant, avait réédité, le 4 décembre 1858, la *légende de Mylord Arsouille*. Quelque jours après, le 15 décembre, il écrivit à l'auteur de l'article cette lettre de protestation qui est aussi curieuse que peu connue :

« Paris, 15 décembre 1858.

« Monsieur le rédacteur,

« C'est une chose singulière, et qui ne peut s'expliquer que par une particularité du caractère parisien, que cette facilité avec laquelle un conte fait à plaisir et sans aucune vraisemblance peut faire fortune dans ce pays-ci, et y passer pour un fait notoire que ne doit pas ignorer quiconque a la prétention d'être un peu au courant des choses.

« Il y a une trentaine d'années, quelques jeunes gens fêtaient bruyamment le carnaval ; leur apparition sur le boulevard et dans les bals masqués était signalée par un grand fracas. Je n'étais pas lié avec eux ; renfermé dans un petit cercle d'intimité, je n'avais ni leurs goûts ni leurs habitudes. *Jamais, ni avec eux ni sans eux, je n'ai mis le pied dans une voiture de masques ni dans*

un bal masqué ; et pourtant je ne sais qui ayant trouvé plaisant de me désigner comme l'auteur et le principal acteur de ces folies, la crédulité populaire recueillit ce conte, et toutes mes protestations échouèrent contre l'obstination des gens qui se disaient bien informés.

« Bien des années se sont écoulées, bien d'autres pâtures ont été jetées par la chronique à la badauderie, et je pouvais me croire oublié de l'ingrat Paris, comme vous l'appellez, auquel je n'ai donné d'autre spectacle que celui de quelques chevaux de course, quand, à propos d'un procès que j'ai eu à soutenir, voilà une recrudescence de commentaires sur ma splendeur passée. Que puis-je faire, monsieur, que *reprotester* de nouveau, que répéter que je n'ai jamais été un héros de salons ni de halles, et

Que je n'ai mérité

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

« Ce langage n'est pas celui d'un pécheur converti et devenu ermite ; c'est celui d'un homme qui, ayant toujours aimé une vie calme et retirée, ne peut consentir à être placé sur des tréteaux. Puisque vous vous êtes sans aucune malveillance, je le reconnais, rendu complice de cette nouvelle exhibition, je vous demande de recevoir ma déclaration contre ce rappel de célébrité, heureux si je

peux obtenir ainsi de la voir dormir de nouveau pendant une trentaine d'années.

« Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« H. SEYMOUR. »

Celui qu'on s'obstinait à prendre pour lord Seymour, pour Mylord Arsouille, et qui n'avait droit qu'à cette dernière appellation, se nommait Charles de la Battut. Il était né en 1806 d'une Française émigrée et d'un Anglais pharmacien, qui, ne pouvant le reconnaître lui-même, le fit reconnaître, à beaux deniers comptants, par un gentilhomme breton sans préjugés et complètement ruiné d'ailleurs, le comte de la Battut.

Élève, et très mauvais élève, à la pension Lepitre, puis au collège Bourbon, il commença très jeune à mener une existence bruyante et joyeuse pour laquelle il avait de remarquables dispositions. Il fréquentait les cabarets les plus mal famés, les bouges les plus dangereux. C'est là que s'inaugura sa réputation de boxeur. Toute son intelligence, et il n'en avait pas beaucoup, était passée dans ses poings.

A la mort de son père, de son vrai père, Charles de la Battut hérita de cent mille livres de rente. Il s'installa alors sur le boulevard des Capucines, et se préoccupa d'être un homme à la

mode. Il avait choisi comme modèle le comte d'Orsay, mais il ne lui ressemblait guère.

On n'est pas impunément le fils, même naturel, d'un pharmacien anglais. Charles de la Battut, en dépit de ses ambitions et de ses prétentions, restait très vulgaire d'aspect.

« Son chapeau, ridiculement penché, tenait par miracle sur le coin de l'oreille ; une redingote noire, très courte, un gilet voyant, une cravate de couleur attachée avec une épingle de prix, un pantalon bleu de ciel, avec une large bande de velours noir, composaient sa mise d'un goût excentrique et douteux ; sa tournure était dégingandée ; ses longs cheveux d'un roux doré se réunissaient en une épaisse touffe bouclée sur le côté droit ; il avait les yeux gris et de petites moustaches rouges ; de temps en temps un tic canaille dégradait ses traits nobles et réguliers ; sa physionomie était celle du gamin monté en graine et ayant gagné un quine à la loterie (1). »

Ses véritables débuts datent de 1832. Il dansa cette année au bal des Variétés le *cancan* qu'on ne dansait encore que dans les bals de barrières.

De 1832 à 1835, ce dandy de la canaille figura dans le défilé de la descente de la Courtille, et tout

(1) *Mémoires du vicomte d'Aulnis* (plus tard comte d'Alton-Shée), p. 188.

ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, ce jour-là, on l'attribuait à lord Seymour. Il ne put jamais s'en consoler.

Charles de la Battut n'était qu'un dogue anglais qui essayait de se faire prendre pour un lion. Aimables, élégants, spirituels, Nestor Roqueplan, Saint-Cricq, malgré ses excentricités, Roger de Beauvoir, représentaient le type de vrai dandy, du dandy d'espèce supérieure.

Nestor Roqueplan, joli garçon et d'agréable tournure, bon tireur à l'épée, et auquel on ne pouvait guère reprocher que d'exagérer les prescriptions de la mode, et de porter son chapeau trop penché se l'oreille.

Saint-Cricq, qui abusait de la fantaisie et de la mystification, et qui en cela retardait un peu. Il se promena un jour au bois de Boulogne dans un fiacre en tenant son cheval en laisse par la portière. Un autre jour, il parut devant le café Tortoni, suivi de six voitures, s'arrêta, commanda trois glaces, en mangea une et versa les deux autres dans ses bottes. Il était un des fidèles du Théâtre-Français. Un soir, un soir de pluie, ne trouvant pas à son goût la représentation, il sortit, loua tous les véhicules qui attendaient à la porte, les renvoya et rentra tranquillement chez lui. Ce genre de plaisanteries avait eu beaucoup de succès sous l'Empire. Il commençait à se démoder.

Roger de Beauvoir mettait plus d'esprit et de grâce dans ses fantaisies. Ceux qui ne l'aimaient pas l'accusaient, comme Jules Lecomte (1), d'être « un homme du monde avec les écrivains et un écrivain avec les hommes du monde ». Moins sévère, Mme de Girardin disait de lui.

Ce poète dandy, ce héros de boudoirs,
C'est Alfred de Musset avec des cheveux noirs.

Il avait plus de gaieté qu'Alfred de Musset et il buvait presque autant. Son premier livre, *l'Écolier de Cluny*, qu'il publia à vingt-quatre ans, en 1832, l'avait rendu célèbre, et l'excentricité de sa tenue maintint sa réputation. Il avait la spécialité de vêtements aux couleurs éclatantes, habit bleu à bouton d'or, gilet jaune en poils de chien, pantalon gris perle. Villemessant qui alla le voir chez lui, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, le trouva vêtu d'un pantalon en cachemire rouge, et d'une robe de chambre en soie verte brodée d'or (2).

C'était d'ailleurs un homme charmant, débordant de verve, et qui prodiguait les invitations à des diners où il oubliait presque toujours de se rendre. Mais on était sûr de le rencontrer au café de Paris, au café Anglais ou à la Maison d'Or.

(1) *Lettres sur les écrivains français*, p. 24.

(2) *Mémoires d'un journaliste*, t. 1, p. 163.



Petit



Moyen

Grand

Les Femmes d'employés, par Henry Monnier



Il fit dans sa vie des folies de tout genre, presque toutes amusantes. La moins amusante et la pire fut son mariage avec Mlle Doze. Mlle Doze, ce n'était pas une femme, c'était une expiation (1).

Eugène Brifaut, Charles Froment et Bouffé, qu'il ne faut pas confondre avec l'acteur, c'était ce qu'on appelait *la bande de Roger de Beauvoir*.

Eugène Brifaut, rédacteur au *Corsaire*, avait inventé *l'ingurgitation*, qui consistait à avaler d'un seul coup le contenu d'un verre de Champagne versé dans la bouche comme un entonnoir. On assure qu'il était arrivé à absorber ainsi douze bouteilles de Champagne. D'ingurgitation en ingurgitation, il devint fou.

Bouffé, qui était auteur dramatique, appartenait à la catégorie des dandys gastronomes. Un jour qu'il dînait pour la première fois au Moulin-Rouge, il arrêta net, d'un regard sévère, le patron qui s'était avancé pour lui proposer divers plats et il lui adressa ce petit discours :

« Monsieur, sachez bien que vous n'avez pas affaire à un gourmand comme tous les autres. Je dine dans une maison parce qu'on sait y faire un plat, un seul, et je n'y mange que de ce plat-là. Si je veux un bon civet par exemple, je sais qu'on ne le réussit qu'à douze lieues d'ici : je connais l'en-

(1) Ils divorcèrent en 1850.

droit et j'y vais. De même pour la matelotte et pour le reste. J'ai fait expertiser votre cuisine. Votre spécialité, c'est le suprême de volaille. Ne sortons pas du suprême. Vous m'entendez... Allez... (1). »

Et pendant tout ce dîner il ne sortit pas du suprême.

Eugène Sue, admis dès ses débuts dans les salons littéraires du faubourg Saint-Germain, fut aristocrate et dandy avant de devenir républicain et socialiste. Il essayait de faire oublier par la distinction de ses manières, le peu d'élégance de en sa tournure. Il avait une assez grosse fortune et en dépensait fastueusement les revenus.

« M. Eugène Sue, nous dit Jules Lecomte (2), est un gros garçon d'enveloppe assez épaisse. Il porte des talons de bottes de deux ou trois pouces d'élévation et se désespère que ces talons ne soient pas rouges. C'est un dandy, dans toute l'exagération du mot. Il est pâle, fort brun et fort abondant en cheveux et en barbe ; son nez est tourné de côté ; il porte une petite canne couverte de pierreries. M. Sue est assez riche, sa fortune paternelle est, dit-on, de 20 à 30.000 livres de revenu...

L'hiver, M. Sue habite rue Caumartin, à Paris.

(1) VILLEMESANT, *Mémoires d'un journaliste*, t. I. p. 185.

(2) *Lettres sur les écrivains français*, p. 43.

L'été, il reste à la campagne que possède à Saint-Brice M. Caillard, son beau-frère, le Caillard, Lafite Caillard, des messageries si connues. A Paris, l'auteur de *Plick et Plock* est meublé avec un luxe inouï dans le goût de la Renaissance et du siècle de Louis XV... On dit qu'il a dépensé pour son mobilier plus de 100.000 francs. Son cabinet de travail est de vieux chêne sculpté, garni partout de bronzes antiques, de vieux tableaux flamands, et de tous les ornements en armes et curiosités les plus sévères ; les vitraux antiques, colorés au quinzième siècle, ne laissent parvenir dans cette sorte de cellule qu'un jour de crépuscule fort mystérieux ; on ne sait comment M. Sue y voit assez pour écrire ou même pour lire, dans cette ombre qui a quelque chose de religieux. Son salon n'est que damas, meubles de rocailles dorées, meubles de boule (*sic*), marquetterie de cuivre, laque, tentures de lampas, vases japonais et autres ruineuses fantaisies. La salle à manger est du style transitoire de Louis XIII ; mais, par un caprice qui semblerait même une infirmité de l'hôte de ces brillants appartements, la même obscurité règne dans toutes les pièces ; le jour avare n'y pénètre que pour glisser coquettement sur une surface satinée d'étoffe, ou bien pour tirer un éclair d'or d'un cadre ou d'un vase précieux... »

Terminons cette petite galerie de portraits par

celui d'Alfred de Musset ou *le faux dandy*.

Et d'abord faisons cette constatation, qui a ici sa raison d'être, que beaucoup de ces élégants, de ces lions ne furent pas des hommes à bonnes fortunes et que quelques-uns furent tout le contraire.

Les femmes sont infiniment plus sensibles qu'on ne croit et qu'elles ne veulent le paraître à la beauté masculine. Elles n'en laissent rien échapper, elles en apprécient le moindre détail. Si on interrogeait sur ce point une amoureuse capable de sincérité, elle avouerait que chez celui qu'elle aime, ce qui l'a séduite ce n'est ni la coupe de sa redingote ni la couleur de son gilet. Sans doute elles font attention à la toilette, mais, qu'entre un joli garçon mal vêtu ou un élégant très laid, elles puissent préférer le second, c'est un bruit que les tailleurs font courir.

Pour en revenir à Musset, dont ne nous a pas trop écartés cette parenthèse, c'était un homme à bonnes fortunes — et il ne sut pas toujours se rendre digne de ce privilège, le plus enviable de tous — mais ce ne fut pas, dans toute l'étendue du mot, un dandy. Il était distingué d'allure et de tournure, avec de beaux cheveux blonds, avec un visage assez souvent ennuyé et renfrogné, quand il se trouvait avec des hommes — charmant au contraire et débordant de jeunesse et délicieux de

verve et de fantaisie et très léger et très *gamin*, quand il était avec des femmes. Manifestement, il préférait leur compagnie à celle des hommes, même des hommes les plus intelligents, et il avait bien raison.

D'ailleurs, trop impressionnable, trop émotif, trop excessif, et, pour tout dire en un mot, trop français, pour être un véritable dandy. Il n'avait pas et ne pouvait avoir cette impassibilité, cette correction impeccable du gentleman de Londres, imitées, bien ou mal, par les lions de Paris. Il lui manquait aussi, et c'était plus grave, l'art de savoir s'habiller (1).

Vers la quarantaine, peut-être parce qu'il se croyait vieux — comme si un homme tel que lui pouvait l'être ou le devenir. — Il commença à négliger sa tenue, et même avant cette époque, dans toute la fleur de sa triomphante jeunesse, il lui arriva souvent de sortir avec des chapeaux défraîchis et des habits démodés. Or, il était permis à un dandy d'être un sot (et certains d'entre eux profitaient largement de la permission) mais à condition d'être un sot bien habillé.

Aux dandys, vrais ou faux, chez qui l'amour était le plus agréable des passe-temps, correspondaient les lorettes et les grisettes, pour les-

(1) C'est sans doute cette grave lacune dans son éducation qui l'empêcha d'être admis au *Jockey-Club*.

quelles il était une profession ou une ressource supplémentaire — les femmes qui, suivant le mot de Gavarni, « gagnaient à être connues ».

A demi désintéressée, la grisette (1) avait en général deux amants, un pour son plaisir, l'autre pour l'équilibre de son budget. Peu payée dans son atelier de modiste ou de couturière, elle devait aux sentiments qu'elle inspirait un peu de ce luxe, dont elle avait besoin.

Souvent une *grisette*, à qui le travail convenait moins que le plaisir, obtenait de l'avancement et devenait une *lorette*.

« *Lorette*, dit Balzac (1), est un mot décent inventé pour exprimer l'état d'une fille ou la fille d'un état difficile à nommer, et que dans sa pudeur, l'Académie a négligé de définir, vu l'âge de ses quarante membres. Quand un nom nouveau répond à un cas social qu'on ne pouvait pas dire sans périphrase, la fortune de ce mot est faite.

Aussi la *lorette* passa-t-elle dans toutes les classes de la société, même dans celles où ne pas-

(1) La chose est ancienne, le mot aussi. On le trouve dans la *Joconde* de La Fontaine :

Sous les cotillons des *grisettes*
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.

(2) Cité par Loridan Larchey dans son *Dictionnaire de l'Argot*, mais il ne dit pas de quel roman de Balzac est extrait ce passage.

sera jamais une grisette. Le mot ne fut fait qu'en 1840 (1), sans doute à cause de l'agglomération de ces nids d'hirondelles autour de l'église dédiée à Notre-Dame-de-Lorette. »

Ces hirondelles — on leur donne aujourd'hui un autre nom de volatile — perchaient en effet, pour la plupart, dans les rues Neuves-Saint-Georges, la Bruyère, Bréda, Navarrin, et Notre-Dame-de-Lorette.

Même origine d'ailleurs que la grisette. Une loge de concierge ou quelque chose d'approchant. La lorette était partie de là et c'est là généralement que s'achevait sa destinée. Après avoir rôti le balai, elle était bien aise de le retrouver, aux jours d'épreuve.

En attendant, elle occupait dans ce quartier auquel elle devait son nom un petit appartement où elle recevait de nombreuses visites. Il y venait des provinciaux, des étrangers, des marchandes à la toilette. Il y venait aussi des créanciers, et quand la lorette hésitait à leur ouvrir sa porte, ils attendaient dans la rue, devant la maison. Ils appelaient cela *monter une garde*. S'obstinait-on à ne pas les payer, et c'était le cas le plus fréquent, ils arrachaient son châle à la débitrice, dès qu'ils en avaient l'occasion.

(1) Cependant Roqueplan assure que ce mot n'existait pas encore en 1841.

Nestor Roqueplan auquel j'emprunte ces détails nous apprend ensuite par quelles occupations la lorette remplissait sa soirée :

« 1° Se faire des petits bonnets, manger des pommes et de la galette du Gymnase ;

2° S'accroupir au coin du feu, avec sa bonne, faire cuire des marrons dans la cendre ;

3° Faire des lettres anonymes ;

4° Feindre de broder des bretelles et des porte-cigares ;

5° Faire des projets avec sa bonne ;

6° Arrêter un voyage à Londres, toujours avec sa bonne ; car la lorette va à Londres, et déteste les Anglais sans pouvoir les attraper. On ne rapporte plus à Londres que des chiens (1). »

Parfois la lorette, servie par les circonstances, arrivait à une haute situation. Et ce fut le cas pour Marie Duplessis.

Dans le plus connu de ses livres, *Parisine*, Nestor Roqueplan, qui était, en sa qualité de dandy, sans cesse à l'affut de jolies filles, se vante, peut-être à tort, d'avoir découvert, vers 1840, celle qui devait devenir, quelques années plus tard, la *Dame aux Camélias* :

« Je gravissais un soir, dit-il, les premières marches du Pont-Neuf dont on a depuis si artiste-

(1) *Nouvelles à la main*, 1841.

ment raclé l'échine. Une graisse turbulente chantait dans la poêle d'un friturier, et devant ce grésil harmonieux se tenait ébahie, et comme alléchée par le spectacle d'une félicité suprême, une jeune fille jolie, délicate, et malpropre comme un colimaçon mal tenu.

Elle grignotait une pomme verte qu'elle semblait mépriser. La pomme de terre frite était son rêve. Je lui en offris un gros cornet.

Cet acte de munificence, imposant comme la foudre, la fit rougir ; mais, revenue de son éblouissement, elle n'attendit pas les approches coriaces du trognon de sa pomme mâchée de travers pour la laisser choir, et fit si gloutonnement le va-et-vient du cornet à sa bouche, qu'elle semblait avoir engraisé en trois minutes.

Comme je n'avais rien à lui dire, je prévoyais qu'elle n'avait rien à me répondre, et je lui tournai le dos en jetant au hasard ce mot : A demain.

Je n'y pensais plus le lendemain matin ; mais il ne fallait pas être un Parisien bien perspicace pour porter un diagnostic sur cette enfant. C'était assurément une de ces fillettes du quartier latin si improprement appelées grisettes. »

Comme la vie d'une courtisane offre plus d'intérêt, même pour des femmes honnêtes, que la vie d'une femme honnête, d'assez nombreuses études

ont été consacrées à la *Dame aux Camélias* (1) et nous sommes aujourd'hui très renseignés sur ses origines.

En 1756, le 20 mai, un paysan qui avait un peu d'argent, Étienne Deshayes, épousa une jeune fille qui n'en avait pas du tout mais qui était noble. Elle s'appelait Anne du Mesnil d'Argentelles. De cette mésalliance naquit, dans les délais voulus, un fils, Louis Deshayes, qui prit lui-même en justes noces, pour lui servir de paravent ou peut-être simplement parce qu'il l'aimait, la maîtresse d'un châtelain du voisinage, Madeleine Marre. Il en eut une fille qui était, assure la tradition, fort jolie.

A peu près à la même époque, une femme que les gens du village normand où elle vivait avaient surnommé la Guenuchetonne des Cotels Pilonnière, une coureuse de routes d'assez triste réputation, réussit à se faire aimer d'un jeune prêtre nommé Louis Descours. Ils eurent un fils qui, le 15 janvier 1790, fut inscrit sur les registres de l'église de Longé-sur-Marre, dans le canton de Briouze, comme né de Louise-Renée Plessis et de père inconnu, et avec les prénoms de Louis Marin auxquels il ajouta le nom de sa mère.

(1) V. la notice de Jules Janin, citée plus loin, le chapitre intitulé : *les Quartiers de la Dame aux Camélias*, dans *Portraits et Fantaisies*, par le comte G. DE CONTADES. Paris, 1887. *La vérité sur la Dame aux Camélias*, par ROMAIN VIENNE. Paris, 1886, etc.

Or, le 1^{er} mars 1821, la fille de Louis Deshayes épousa le fils de Louise-Renée Plessis.

Louis Marin Plessis était un triste sire que Marie Deshayes aima à cause de ses enfants et de ses vices, ou du moins de quelques-uns. Il était paresseux, joueur, débauché, avant le mariage. Il continua à l'être après. Il s'était donné la profession de colporteur, mais elle lui laissait de nombreux loisirs, et il les passait généralement au cabaret.

Louis Marin Plessis, quand il était ivre — mais il ne l'était que sept jours par semaine — battait sa femme. Il la battait régulièrement, avec méthode et conviction. Un beau matin, pour varier ses plaisirs, il manifesta l'intention de la brûler vive dans la maison où ils logeaient. Elle prit la fuite et se refugia chez des amis qui habitaient une ferme du voisinage. Bientôt après elle entra au service d'une dame anglaise, et elle y resta jusqu'à sa mort.

Sa fille, Alphonsine Plessis, avait à cette époque sept ou huit ans. Elle était née à Nonant, dans l'Orne, le 16 janvier 1824, un jour que son père, le colporteur intermittent, et sa mère y étaient de passage.

On confia la petite Alphonsine à une vieille parente qui, ne pouvant la nourrir, se fit en partie nourrir par elle et l'envoya mendier de porte en

porte. Quelques années plus tard, moissonneurs, valets de ferme, ou chemineaux, lui révélèrent ce que les disciples de Jean-Jacques ont appelé l'heureuse innocence des champs. Elle se montra, en digne petite fille de Guenuchetonne, très docile à leurs leçons et ne les trouva pas désagréables.

Son père voyait de mauvais œil qu'elle se conduisit mal sans qu'il en tirât pour lui-même aucun profit. La vertu de bon nombre de paysans est faite de ces nuances. Marin le Sorcier — c'est ainsi qu'on l'avait surnommé dans son village — comptait sur sa petite Alphonsine pour le pain de ses vieux jours. Il la vendit à un vieil amateur qui se chargea de compléter son éducation, puis il l'amena à Paris.

Placée chez des cousins de sa mère, de braves gens qui étaient fruitiers, rue des Deux-Écus, Alphonsine Plessis aurait pu sans trop de peine apprendre à gagner sa vie. Sa sœur cadette, Delphine, était blanchisseuse. On essaya de lui donner le même métier. C'est à cette époque probablement que Nestor Roqueplan la trouva, sur le Pont-Neuf, en extase devant une friterie de pommes de terre. — Elle fut ensuite ouvrière modiste, dans un magasin de la rue Saint-Honoré, et bientôt, associée à deux amies qui partageaient son goût pour le plaisir et son mépris pour le travail, elle se lia avec un restaurateur de la galerie Mont-

pensier, qui la mit dans ses meubles, rue de l'Arcade. Elle avait alors seize ou dix-sept ans.

Marie Duplessis — elle prit ce nom presque à ses débuts dans la vie galante — savait à peine lire et écrire, mais elle était très intelligente et très ambitieuse. Elle avait ce qu'ont la plupart des femmes, et ce qui souvent leur tient lieu d'esprit, une remarquable puissance d'assimilation. Elle savait écouter et retenir (1). Elle était prédisposée par la nature à devenir un écho et un reflet. Elle apprit l'art de causer aussi facilement que l'art de sourire. Elle avait de bons maîtres et en recevait des leçons de jour et de nuit. Bien des mots qu'on lui attribua, et les plus fins, elle ne faisait que les répéter. Elle les répétait avec beaucoup de charme. Sa réputation vient en grande partie de là.

Marie Duplessis était extrêmement jolie, et les hommes, la plupart des hommes, ont toujours hésité à trouver bête une jolie femme. « Elle était grande et mince, dit Alexandre Dumas fils, noire de cheveux, rose et blanche de visage ; elle avait la tête petite et de longs yeux d'émail comme ceux des Japonaises, mais vifs et fins, les lèvres du rouge des cerises et les plus belles dents du

(1) Elle savait aussi mentir. Sa profession l'exigeait mais elle s'en acquittait sans effort. Roqueplan assure qu'elle aimait à dire : « Le mensonge blanchit les dents ». Elle les avait très blanches

monde. » Les contemporains qui ont parlé d'elle ne se montrent pas moins élogieux. Quelques-uns l'avaient vue de très près.

Nous avons pour la juger, pour la connaître, les souvenirs qu'elle a laissés, l'unanime admiration qu'elle inspira, et ses portraits, qui furent nombreux (1). Il en résulte qu'elle eut, avec une beauté supérieure, des qualités qui la relèvent, cette courtisane dont on fit une des incarnations de l'amour profond, sincère et désintéressé.

Ses débuts ne permettaient guère de le prévoir. Elle changeait d'amants avec une remarquable aisance. Elle ne leur demandait que de satisfaire ses caprices et d'entretenir son luxe. Elle eut ou on lui attribua comme bailleurs de fonds, plus ou moins aimés, après le restaurateur de la galerie Montpensier, le vicomte de Méril, avec qui elle voyagea en France et en Alle-

(1) On cite parmi les plus intéressants :

1° Une aquarelle de Camille Roqueplan, qui la représente au parterre d'un petit théâtre (Musée Carnavalet);

2° Une aquarelle d'Olivier;

3° Un portrait par Vienot (ces deux toiles appartirent à Alexandre Dumas fils);

4° Un portrait aux trois crayons, attribué à Vidal, et qui, à la mort de la dame aux Camélias, tomba entre les mains de sa sœur;

5° Un croquis de Chaplin, dessiné en 1846;

6° Une miniature que Marie Duplessis donna à son médecin le docteur Davaine, et qui fit ensuite partie de la collection de M. Ed. Pasteur.

magne (1), un duc de R..., qui mit à son service ses 80.000 francs de rentes, le comte de Grandon, le comte de Saint-Yves, qu'elle accompagna à Bade et qui lui acheta une villa à Bougival. Ce comte de Saint-Yves l'épousa, ou à peu près, en Angleterre, et c'est après ce demi-mariage qu'elle prit le titre de comtesse, des armes (2), et le nom de Marie Duplessis. D'autres amants en titre suivirent, également incapables de fixer ce cœur volage, le baron de Ponval, le comte Gaston de Morناس, et un prince de lignée royale qu'on appelait familièrement le prince Paul. Il convient de donner une place à part, à celui que Marie Duplessis appelait son *vieux duc*, le duc de Kelberg, ancien diplomate qui avait joué un bout de rôle au congrès de Tilsitt. Il l'aimait paternellement parce qu'elle ressemblait d'une manière surprenante à sa fille.

(1) « Elle eut de lui un fils dont on connaît mal le sort. On voulut le reconnaître dans un beau garçon, qui, certain jour de l'année 1869, se présenta chez la sœur d'Alphonsine résidant alors à Saint-Evrout-de-Montfort et sollicita la grâce de contempler, durant quelques minutes, le portrait de la dame aux camélias conservé par cette personne. Il paraît que, mis en présence du tableau, le jeune homme fit montre d'une étrange émotion : il s'éloigna troublé, pleurant, et depuis on ne le revit jamais. La très grande ressemblance de l'étranger avec Alphonsine Plessis avait fort étonné et intrigué ceux qui le virent. » *La véritable Dame aux Camélias*, article de M. Eugène Delacroix.

(2) Deux bandes de sable, au chef soudé d'argent, chargé d'un lézard de sinople se mirant dans un miroir.

Elle avait un tel besoin d'argent qu'il fallut, si nous en croyons Villemessant (1), pour lui en fournir autant qu'elle le désirait une association de sept amants.

« Sept membres de la fashion parisienne, conçurent l'idée d'une association en participation pour subvenir au luxe de Marie. Ils étaient déjà liés par mille liens d'amitié ; en se donnant à tous la même maîtresse, ils en formaient un nouveau. On m'a assuré que pour célébrer la signature des conventions, ils firent un cadeau en commun. C'était un meuble de première nécessité : une toilette munie de sept tiroirs et qui coûta un prix fou.

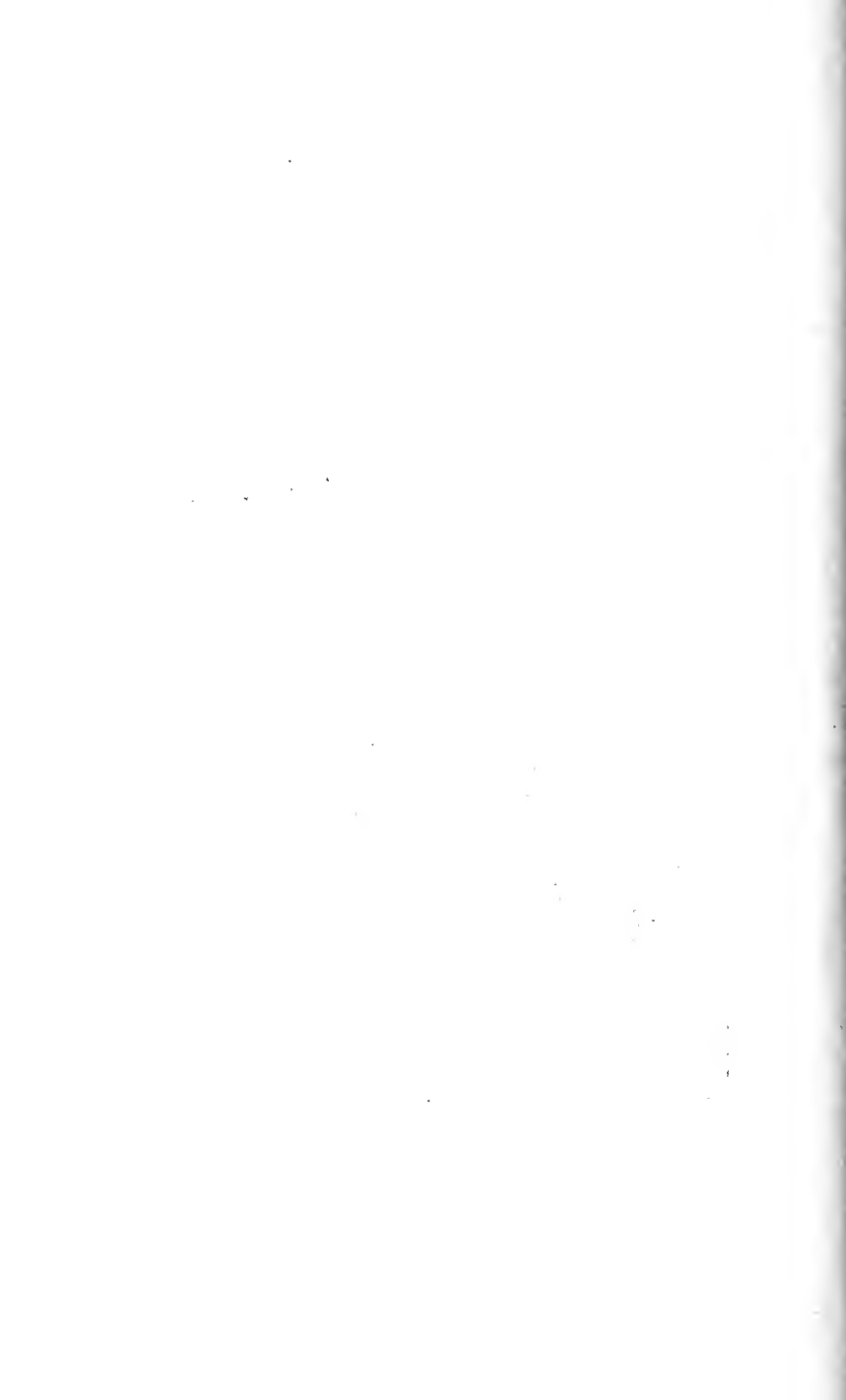
Avec un peu d'ordre, la confusion devenait impossible. Ainsi le fils d'un général de l'Empire qui tenait de son père une barbe noire et un air de belle santé ouvrait-il le tiroir d'un jeune homme blond au teint de rose délicat, qui avait peu l'air d'un chêne et qui s'était étioilé au faubourg Saint-Germain, il le repoussait aussitôt en apercevant une boîte de poudre en poudre. Il en était de même des autres. Chacun avec son signe distinctif. L'un des collyres, l'autre de l'eau de Madame Ma, etc.

Un jour, l'association se rompit. Marie était tombée malade, on en désespérait. La toilette lui

(1) *Mémoires d'un journaliste*. Paris, 1884, t. I, p. 319.



Lorette, par Gavarni



resta, mais chacun vida son tiroir et porta son paquet ailleurs. »

Parmi les femmes, que les autres femmes affectent de mépriser et dont elles envient secrètement, du fond de leur honnêteté ennuyée et grincheuse, le luxe, les succès, la vie joyeuse et libre — moins libre qu'elles ne le supposent — la *Dame aux Camélias* était la plus en vue. Sa beauté, qu'elle prodiguait aux regards de la foule, ajoutait à la beauté de Paris. Elle assistait aux grandes représentations, aux concerts que donnaient, à la salle Ventadour ou à la salle Saint-Honoré, les artistes les plus célèbres de l'Europe. Elle avait un impérieux besoin de mouvement et de bruit et elle semblait croire que son gracieux visage, ses yeux charmants, la douceur de son sourire et l'éclat de ses toilettes, appartenaient un peu au public.

Elle s'était singulièrement affinée dans les milieux où elle avait vécu. Elle recevait dans son salon des littérateurs, des artistes, et elle les recevait comme une grande dame. De la petite paysanne normande, lâchée sur les grandes routes, de la blanchisseuse ou de la modiste, rien ne survivait. Tous ceux qui étaient admis chez elle en sortaient surpris et charmés de l'élégance de ses manières et de la distinction de son esprit.

« Je me rappelle, raconte Jules Janin (1), l'avoir rencontrée un jour, pour la première fois, dans un abominable foyer d'un théâtre du boulevard, mal éclairé et tout rempli de cette foule bourdonnante qui juge d'ordinaire les mélodrames à grand spectacle. Il y avait là plus de blouses que d'habits, plus de bonnets raides que de chapeaux à plumes, et plus de paletots usés que de frais costumes; on causait de tout, de l'art dramatique et des pommes de terre frites; des pièces du Gymnase et de la galette du Gymnase! Eh bien! quand cette femme parut sur ce seuil étrange, on eût dit qu'elle illuminait toutes ces choses burlesques ou féroce d'un regard de ses beaux yeux.

Elle entra, elle traversa, la tête haute, cette cohue étonnée, et nous fûmes très surpris, Liszt et moi, lorsqu'elle vint s'asseoir familièrement sur le banc où nous étions, car ni moi ni Liszt nous ne lui avions jamais parlé; elle était femme d'esprit, de goût et de bon sens, et elle s'adressa tout d'abord au grand artiste; elle lui raconta qu'elle l'avait entendu naguère, et qu'il l'avait fait rêver. Lui, cependant, semblable à ces instruments sonores qui répondent au premier souffle de la brise de mai, il écoutait avec une attention soutenue ce

(1) Dans la préface de l'édition de *la Dame aux Camélias*, publiée chez Gustave Havard en 1858, et dont l'illustration fut confiée à Gavarni.

beau langage plein d'idées, cette langue sonore, éloquenté et rêveuse tout ensemble. Avec cet instinct merveilleux qui est en lui, et cette grande habitude du plus grand monde parmi les artistes, il se demandait quelle était cette femme, si familière et si bonne, qui l'abordait la première, et qui, après les premières paroles échangées, le traitait avec une certaine hauteur, et comme si ce fût lui-même qui lui eût été présenté, à Londres, au cercle de la reine ou de la duchesse de Sutherland.

Cependant, les trois coups solennels du régisseur avaient retenti dans la salle, et le foyer s'était vidé de toute cette foule de spectateurs et de joueurs. La dame inconnue était restée seule avec sa compagne et nous, — elle s'était même approchée du feu, et elle avait posée ses deux pieds frissonnants à ces bûches avarés, si bien que nous pouvions la voir tout à notre aise, des plis brodés de son jupon aux crochets de ses cheveux noirs ; sa main gantée à faire croire à une peinture, son mouchoir merveilleusement orné d'une dentelle royale ; aux oreilles, deux perles d'Orient à rendre une reine jalouse. Elle portait toutes ces belles choses comme si elle fût née dans la soie et dans le velours, sous quelque lambris doré des grands faubourgs, une couronne sur la tête, un monde de flatteurs à ses pieds. Ainsi son maintien répondait

à son langage, sa parure à son sourire, sa toilette à sa personne, et l'on eût vainement cherché dans les plus hauts sommets du monde, une créature qui fût en plus belle et plus complète harmonie avec sa parure, ses habits et ses discours. »

Elle était déjà très malade lorsqu'un jeune avocat, qui débutait, et qui plus tard publia ses souvenirs dans *la Revue Normande* (1) eut l'occasion d'aller chez elle. La description qu'il fait de son appartement est très curieuse :

« Je venais, dit-il, de terminer mon droit à la Faculté de Paris, quand je fus consulté par un entrepreneur de serrurerie de la rue Neuve-des-Capucines, sur le recouvrement difficile d'un mémoire de travaux effectués dans l'appartement d'une jeune dame, demeurant au boulevard de la Madeleine, à côté du grand magasin Gallois-Gignoux « Aux trois quartiers ». — Quoique tout y soit somptueux et d'un grand luxe indiquant la richesse et l'opulence — disait-il — cependant mes réclamations réitérées sont demeurées sans résultat. » Et le brave homme ajoutait naïvement : « Je ne sais pas trop ce qu'est en réalité cette jeune dame, mais je serais porté à croire que c'est comme une sorte de lorette... »

(1) Cet extrait a été donné, sans nom d'auteur, dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (n° du 20 septembre 1910) par M. ALBERT DESVOYES.

En vue du recouvrement en question, j'écrivis à la débitrice, la priant de vouloir bien passer à mon cabinet pour une communication qui l'intéressait. »

La réponse se fit peu attendre. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

Vous devez savoir que les malades ont de tristes privilèges ; très souffrante en ce moment, permettez-moi de les invoquer, en vous priant de vouloir bien vous déranger et venir chez moi me parler de l'affaire en question.

Veillez agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

Marie DUPLESSIS. »

L'écriture était fine, anglaise, le papier légèrement parfumé...

Le lendemain, je sonnais à la porte d'un entresol, au n° 8 du boulevard de la Madeleine.

Introduit dans une antichambre assez spacieuse, son aspect original me frappa tout d'abord. Elle était tapissée dans toute son étendue d'un élégant treillage en bois doré sur lequel grimpaient et se développaient des plantes, des fleurs diverses, des camélias qui s'élevaient de jardinières en palissandre entourant la pièce...

La femme de chambre s'excusa, en raison de

ce que Madame était retenue au salon, de me recevoir dans la chambre à coucher.

J'eus alors le loisir de l'inspecter en détail...

La tenture était en satin blanc, décoré d'un semis de roses mousseuses du plus charmant effet.

Au fond de la pièce, le lit, un nid de soie rose, était entouré de rideau somptueusement et élégamment drapés.

Un canapé occupait un des côtés. En face du canapé, la toilette où s'épanouissait un fouillis de dentelles, guipures, nœuds de rubans chiffonnés avec art, et, devant la glace de Venise, rayonnant dans le ravissant entourage, s'alignait toute une série étincelante d'ustensiles variés, de vases en vermeil richement ciselés, sculptés, et du plus beau style, de broseries, de flacons en cristal rehaussés d'or... Puis, çà et là, étaient disséminés tableaux, statuettes et objets d'art... »

La maîtresse de ce somptueux logis parut. Comme elle était jeune et jolie, elle obtint sans difficulté tous les délais qu'elle demanda.

Reine du demi-monde, dont tous les caprices étaient des lois, et qui soulevait sous ses pas un murmure d'adoration, *la Dame aux camélias* avait le plaisir ; il ne lui manquait que peu de chose, le bonheur.

Les sceptiques, qui sont parfois les pires des

naïfs, ont raillé Alexandre Dumas fils, d'avoir supposé que cette courtisane pouvait avoir une âme. Son essai de réhabilitation ne présente rien que de très vraisemblable.

L'amour vénal, pour celles qui en vivent, est souvent un moyen, jamais un but. Les malheureuses qui s'en contentent ne sont pas des femmes, ce sont à peine des femelles. Les autres gardent toujours, dans leurs pires déchéances, cette admirable faculté de désintéressement dans la passion qu'on retrouve au fond des cœurs les plus pervers en apparence. Elles gardent l'impérieux besoin de se donner, et tout le luxe qui les entoure, qu'elles expient si cruellement, ne vaut pas pour leur tendresse qu'on achète et pour leur orgueil qu'on humilie une minute de vrai amour.

Voilà le mal dont souffrit, à son heure, Marie Duplessis, et dont probablement elle mourut. Il n'est pas téméraire de l'admettre. C'est dans la logique des choses.

Tarifer ses baisers et vendre ses sourires, être aimable ou gaie sur commande, parader comme une bête de luxe qu'exhibe la vanité à celui qui la possède, ne plus avoir, en quelque sorte, la libre disposition de son cœur, comment aurait-elle pu s'y résigner ?

Choisir l'amant au lieu de le subir, et ne lui demander que ce qu'on aurait voulu lui donner,

un amour sincère, profond, durable, épuré par une estime réciproque, comme toutes ses pareilles, moins différentes qu'on ne croit des honnêtes femmes, de toutes les forces de sa jeunesse, prête à reflleurir, elle aspira à cette joie, en comparaison de laquelle les autres ne comptaient plus.

Elle se vit peut-être épouse, mère, unie jusqu'à la mort à un homme pour qui elle serait tout et qui serait tout pour elle. Elle se vit respectée — elle qui avait soif de respect — par ce monde, qui ne lui avait prodigué qu'une admiration mêlée de mépris.

Il y a des courants qui vous emportent et qu'on ne remonte pas. Il y a des existences qu'on ne refait pas et dont les débuts entraînent le dénouement.

Quelque vifs que fussent ses regrets et si douloureuse que fût la détresse de son cœur, Marie Duplessis ne pouvait pas ne pas comprendre que ce qu'elle désirait ardemment, l'amour sincère, désintéressé, d'un honnête homme, *l'amour d'égal à égal*, les scandales de sa vie passée ne lui permettaient pas de l'obtenir.

La tristesse qui dans ses dernières années ne l'abandonnait plus vient de là. Elle était, quand elle mourut, lasse de la vie.

Cependant, elle ne renonçait pas à cet étalage de luxe, qui ne la satisfaisait plus. Dans le dernier

mois de 1846, elle se fit conduire, soutenue jusqu'à sa loge par deux laquais, au théâtre du Palais-Royal, pour la première des *Pommes de terre malades*, vaudeville en 5 actes, de Dumanoir et Clairville. Ce fut sa dernière sortie et Paris ne la revit plus. Rentrée chez elle, toute frissonnante de fièvre et portant dans ses beaux yeux l'ombre de la mort, elle se coucha pour ne plus se relever.

Autour de son lit d'agonie, qui avait été un lit d'amour, le vide se fit aussitôt. L'oubli, qui est parfois un châtement, commençait déjà.

Seul de tous les amis d'autrefois, le comte de Saint-Yves se souvint. Absent de Paris, il s'était hâté de revenir. Celle qu'il avait aimée, jeune, souriante, et admirablement belle, il la trouva, vieillie par la douleur, usée par la maladie, et mourante. Sa tête était entourée de dentelles de points d'Alençon, et ses petites mains, si blanches, si blanches, tenaient un crucifix à demi caché dans un bouquet de camélias. Elle semblait avoir attendu pour mourir celui qui avait été le plus dévoué, le plus fidèle de ses amants. Elle eut pour lui un dernier sourire et elle mourut entre ses bras.

On couvrit de camélias son cercueil, et ce furent aussi des camélias que portèrent sur sa tombe, au premier anniversaire de sa mort, des lorettes que

cette fin si triste et si rapide, en pleine jeunesse, à vingt-quatre ans, avait émues.

Alexandre Dumas fils n'était pas à Paris lorsque disparut pour toujours celle qui ne devait revivre que transformée, idéalisée, sous le nom de Marguerite Gautier (1). On lui apprit, lorsqu'il revint, que deux hommes (2) seulement avaient suivi jusqu'au cimetière (3) le corps de la pécheresse, pour laquelle la société se découvrait une sévérité tardive. Il leur dédia ces vers par lesquels pourrait se clore le dernier chapitre de son roman sur Marie Duplessis :

Eh bien ! soyez bénis, vous deux, qui, tête nue,
Méprisant les conseils de ce monde insolent,
Avez jusques au bout, de la femme connue,
En vous donnant la main mené le convoi blanc.

Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie,
Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,
Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'orgueil d'accompagner sa mort.

« On ouvrit, au bout de trois jours, raconte Jules Janin dans la notice que nous avons déjà citée, les portes fermées de sa maison. Les longues fenêtres qui donnaient sur le boulevard, vis-à-vis

(1) Les relations de Marie Duplessis avec Alexandre Dumas fils restent quelque peu légendaires. On prétend qu'il la connut en 1844.

(2) L'un des deux était sans doute le comte de Saint-Yves.

(3) Elle fut ensevelie au cimetière Montmartre.

de l'église de la Madeleine, sa patronne, laissèrent de nouveau pénétrer l'air et le soleil dans ses murailles où elle s'était éteinte. On eût dit que la jeune femme allait reparaitre en ces demeures. Pas une des senteurs de la mort n'était restée entre ces rideaux soyeux, dans ces longues draperies aux reflets favorables, sur ces tapis des Gobelins où la fleur semblait naître, touchée à peine par ce pied d'enfant.

Chaque meuble de cet appartement somptueux était en ordre et à sa place ; le lit sur lequel elle était morte était à peine affaissé. Au chevet du lit un tabouret conservait l'empreinte des genoux de l'homme qui lui avait fermé les yeux. Cette horloge des temps anciens qui avait sonné l'heure à Mme de Pompadour et à Mme Dubarry, sonnait l'heure encore, comme autrefois ; les candélabres d'argent étaient chargés de bougies préparées pour la dernière causerie du soir ; dans les jardinières, la rose des quatre saisons et la bruyère durable se débattaient, à leur tour, contre la mort. Elles se mouraient faute d'un peu d'eau. Leur maîtresse était morte, faute d'un peu de bonheur et d'espérance.

Hélas ! aux murailles étaient suspendus les tableaux de Diaz qu'elle avait adopté, une des premières, comme le peintre véritable du printemps de l'année, et son portrait que Vidal avait tracé

aux trois crayons. Vidal avait fait de cette belle tête une tête ravissante et chaste, d'une élégance fine ; et depuis que cette déesse est morte, il n'a plus voulu dessiner que d'honnêtes femmes, ayant fait pour celle-là une exception qui a tant servi à la naissante renommée du peintre et du modèle (1)!

Tout parlait d'elle encore! Les oiseaux chantaient dans leur cage dorée ; dans les meubles de Boule, à travers les glaces transparentes, on voyait réunis, choix admirable et digne d'un antiquaire excellent et riche, les plus rares chefs-d'œuvre de la manufacture de Sèvres, les peintures les plus exquises de la Saxe, les émaux de Petitot, les Pampinés de Boucher. Elle aimait ce petit art coquet, gracieux élégant, où le vice même a son esprit, où l'innocence a ses nudités ; elle aimait les bergers et les bergères en biscuit, les bronzes florentins, les terres cuites, les émaux, toutes les recherches du goût et du luxe des sociétés épuisées. Elle y voyait autant d'emblèmes de sa beauté et de sa vie. Hélas ! elle était, elle aussi, un ornement inutile, une fantaisie, un jouet frivole qui se brise au premier choc,

(1) Cette exception gênait un peu Vidal et comme il craignait, l'imbécile, qu'elle ne lui fit du tort auprès de ses clientes honnêtes, il protesta aigrement lorsque Dumas fils, dans sa préface d'une édition de *la Dame aux Camélias*, publiée en 1882, lui attribua, après bien d'autres, ce portrait de Marie Duplessis.

un produit brillant d'une société expirante, un oiseau de passage, une aurore d'un instant.

Elle avait poussé si loin la science du bien-être intérieur, et l'adoration de soi-même, que rien ne saurait se comparer à ses habits, à son linge, aux plus petits détails de son service, car la parure de sa beauté était à tout prendre la plus chère et la plus charmante occupation de sa jeunesse.

J'ai entendu les plus grandes dames et les plus habiles coquettes de Paris s'étonner de l'art et la recherche de ses moindres instruments de toilette. Son peigne fut poussé à un prix fou; sa brosse pour les cheveux s'est payée au poids de l'or. On a vendu des gants qui lui avaient servi, tant sa main était belle. On a vendu des bottines qu'elle avait portées, et les honnêtes femmes ont lutté entre elles à qui mettrait ce soulier de Cendrillon. Tout s'est vendu, même son plus vieux châle qui avait déjà trois ans, même son ara au brillant plumage qui répétait une mélodie assez triste que sa maîtresse lui avait apprise; on a vendu ses portraits, on a vendu ses cheveux. Tout y passa, et sa famille, qui détournait la vue quand cette femme se promenait dans sa voiture armoriée, au grand galop de ses chevaux anglais, se gorgea triomphalement de tout l'or que ses dépouilles avaient produit (1)... »

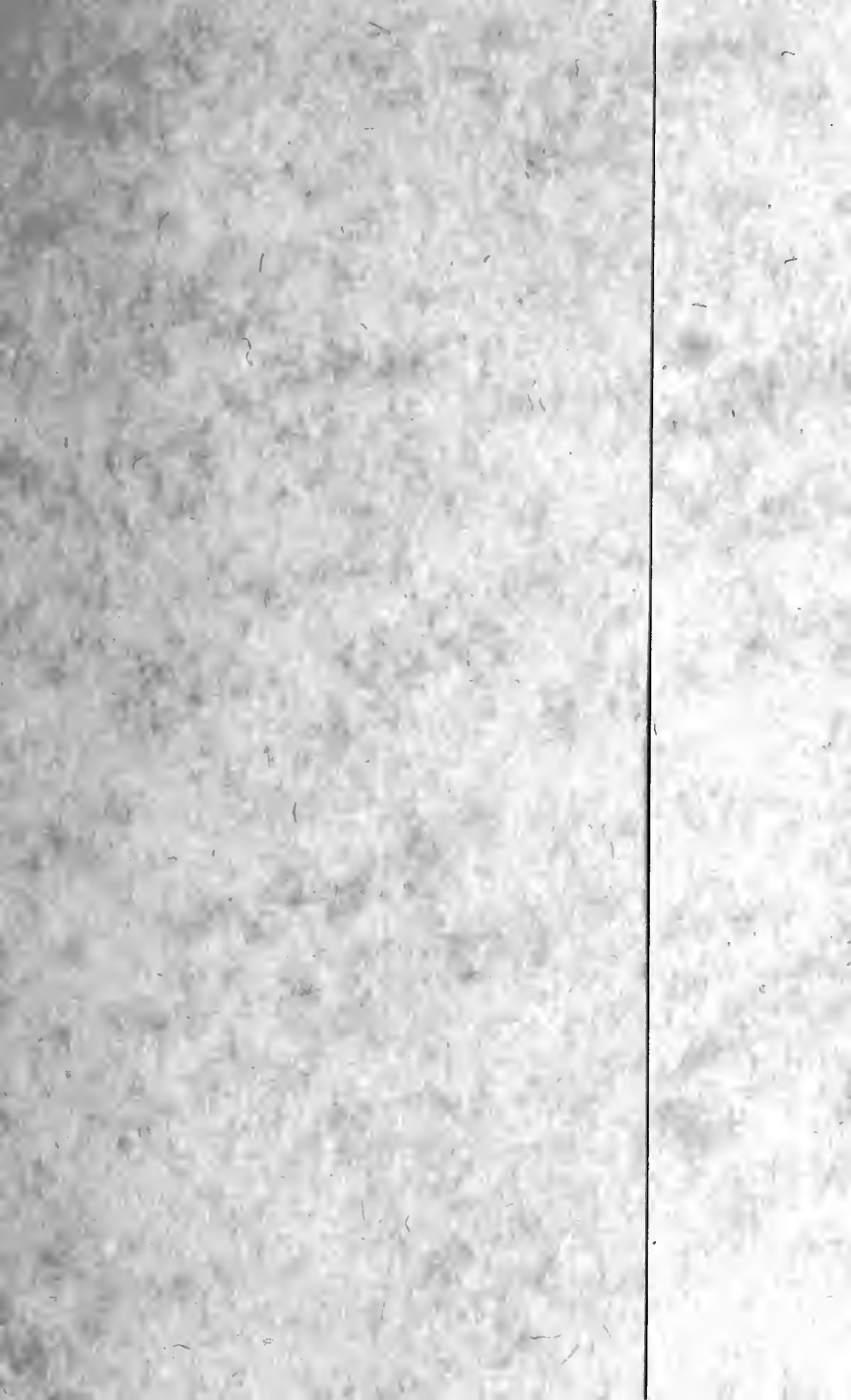
(1) Toutes les dettes payées, sa sœur cadette, Delphine

Plessis, qui avait épousé un sieur Paquet, et qui résidait à Saint-Germain-de-Clairefeuille, dans l'Orne, hérita d'une centaine de mille francs.

TABLE DES MATIERES

	Pages
I. — La Rue	1
II. — Cafés et Restaurants.	48
III. — Bals et concerts. Maisons de jeu	84
IV. — Les théâtres de 1830 à 1848.	120
V. — Grandes actrices	176
VI. — Grandes actrices (<i>suite</i>)	217
VII. — Les danses de l'Opéra.	258
APPENDICE. — Le corps de ballet de l'Opéra en 1834.	288
VIII. — Quelques gens de lettres en 1837	291
IX. — Louis-Philippe et la famille royale.	316
APPENDICE. — La mort du duc d'Orléans.	344
X. — Paris politique. Légitimistes, Bonapartistes et Républicains. Les fabricants d'utopies	349
XI. — Les Modes.	400
APPENDICE. — Fournisseurs à la mode	418
XII. — Le monde. La vie mondaine. Les femmes.	425
XIII. — La vie joyeuse. Dandys, grisettes et lorettes. La Dame aux Camélias	457

5763-3-25 — Tours. Imprimerie E. ARRAULT et C^{ie}.



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

MÉMOIRES HISTORIQUES

Chaque volume in-8^o illustré, broché : 15 fr.

La Vie parisienne dans l'Histoire, par Henri d'ALMÉRAS.

Tome I. — **La Vie parisienne sous la Révolution et le Directoire.**

II. — — — **le Consulat et l'Empire.**

III. — — — **la Restauration.**

IV. — — — **Louis-Philippe.**

V. — — — **la République de 1848.**

Pauline Bonaparte (Une amoureuse), par Henri d'ALMÉRAS.

Les Amoureux de la Reine Marie-Antoinette, par Henri d'ALMÉRAS,
d'après les pamphlets royalistes et révolutionnaires.

Vie et Aventures galantes de la Belle Sorel, par Robert DUQUESNE.

Une Maîtresse de Napoléon : Mlle George, de la Comédie-Française.
Préface de M. Jules CLARETIE.

Robespierre et les Femmes, par Hector FLEISCHMANN, d'après les
documents inédits des Archives nationales, contenant toutes les lettres
d'amour de Robespierre ou à lui adressées par des femmes.

Mémoires de Charlotte Robespierre, par Hector FLEISCHMANN.
Edition critique précédée d'une introduction accompagnée de notes et
de documents inédits tirés des Archives de l'Artois.

La Société du Second Empire, par le comte FLEURY et Louis SONOLET,
d'après les Mémoires contemporains et des documents nouveaux. Cet
ouvrage comprend 4 volumes :

Tome I. — (1851-1858), avec 45 illustrations, d'après les tableaux
et gravures de l'époque.

— II. — (1858-1863), avec 84 illustrations, d'après les tableaux
et gravures de l'époque.

— III. — (1863-1867), avec 99 illustrations, d'après les tableaux
et gravures de l'époque.

— IV. — (1867-1870), avec 95 illustrations, d'après les tableaux
et gravures de l'époque.